

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV — 1976 • N° 2 (Avril-Juin)

L'ethnogenèse des peuples paléo-balkaniques
(Colloque roumano-yougoslave)

Relations commerciales et attitudes
politiques au XIX^e siècle

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviței nr. 64—66, Oficiul poștal 12, Căsuța poștală 2001, București—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nr 125, téléphone 50 76 80, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV

1976

N° 2

SOMMAIRE

L'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques (Colloque roumano-yougoslave, Bucarest, avril 1975)

M. GARAŠANIN (Belgrade), L'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques	197
CICERONE POGHIRC (Bucarest), Considérations linguistiques sur l'ethnogenèse paléobalkanique	207
Interventions : ION I. RUSSU (Cluj-Napoca), VLADIMIR DUMITRESCU (Bucarest), BOGDAN BRUKNER (Novi Sad), NIKOLA TASIĆ (Belgrade), HADRIAN DAICOVICIU (Cluj-Napoca), KURT HOREDT (Cluj-Napoca), RADU VULPE (Bucarest)	221
Répliques : M. GARAŠANIN, CICERONE POGHIRC	234
Conclusions : EMIL CONDURACHI (Bucarest)	238

Relations commerciales et attitudes politiques au XIX^e siècle

H. KELLENBENZ (Nürnberg), Nürnberger Export von Lametta nach der Türkei um 1800	241
*LUCIA TAFTĂ Intérêts commerciaux belges au Bas-Danube et dans la mer Noire au milieu du XIX ^e siècle	253
JOHANNES IRMSCHER (Berlin, DDR), Die „Bayernherrschaft“ in Griechenland (1832—1843)	263
GIUSEPPE PIERAZZI (Trieste), Il pensiero e l'azione di Mazzini e Tommaseo nei confronti dei popoli balcanici (1830—1874)	283
ЛЯУРА БАЗ-ФОТИАДЕ, Болгарский вопрос в газете «L'Etoile d'Orient» (Бухарест, 1868—1869)	289
ANGELO TAMBORRA (Roma), Marco Antonio Canini nei Balcani	299

Discussions

Les rives du Danube à la lumière de quelques passages de la chronique de Skylitzès (<i>Petre Diaconu</i>); Antim Ivireanul et l'art héraldique de la Valachie (<i>Maria Dogaru</i>)	311
---	-----

Chronique

EUGEN STĂNESCU et ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU Le XIV ^e Congrès International des Sciences Historiques (San Francisco, 22—29 août 1975)	323
---	-----

ALEXANDRU DUȚU , Le colloque d'Eisenstadt sur l'histoire du livre au XVIII ^e siècle (septembre 1975)	325
GELCU MAKSUTOVICI , Le deuxième séminaire pour l'étude de la culture albanaise organisé à Peć (Yougoslavie, 1—20 septembre 1975)	327
DAN IONESCU , Tapis turcs de prière, XVII ^e —XIX ^e siècles. Exposition au Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, octobre—novembre 1975	328
ELEONORA COSTESCU , Deux expositions : « Venise et Byzance » (Venise, Palais des Doges, juin-septembre 1974); « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie » (Bucarest, Salles Dalles, mars—avril 1975).	330

Comptes rendus

Mihai Viteazul, culegere de studii (<i>Nicolae-Șerban Tanașoca</i>); ANDRÁS MOCSY, Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire (<i>H. Mihăescu</i>); A. F. MILLER, Mustapha Pacha Bafraktar (<i>Anca Ghiță</i>); EVEL GASPARINI, Il patriarcato slavo. Antropologia culturale dei protoslavi (<i>Zamfira Mihal</i>); N. P. ANDRIOTIS, La loi de la prophylaxie dans le vocalisme néo-grec (<i>Nicolae Saramandu</i>)	337
Notices bibliographiques	347
Livres reçus	365

L'ETHNOGENÈSE DES PEUPLES PALÉOBALKANIQUES

M. GARAŠANIN
(Belgrade)

I

L'ethnogenèse est un problème interdisciplinaire. Dans le Sud-Est européen nombre de contributions ont été fournies jusqu'ici, tant du côté des archéologues pré- et protohistoriens, que du point de vue de la linguistique et de l'histoire de l'Antiquité. Nous nous proposons donc de reproduire dans ce bref aperçu de synthèse, certains problèmes généraux, et d'en revenir à certaines questions, fondamentales selon nous, qui, sans doute, pourraient servir de base ou, plutôt de point de départ, pour une collaboration des chercheurs roumains et yougoslaves sur les sujets en question¹.

Qu'il nous soit permis d'insérer d'avance, dans notre exposé, certaines remarques relatives à des questions d'ordre plus général, soit :

1. Le problème des grandes étapes historiques de l'ethnogenèse paléobalkanique et en rapport immédiat avec les conclusions tirées en ce cadre :

2. La systématisation des points de vue généraux, relatifs à ce sujet.

Ad 1. Le premier des problèmes définis jusqu'à présent doit être considéré avant tout, en tenant compte des principales étapes de l'évolution historique et chronologique, proposées par A. Benac au Colloque : « Symposium sur la délimitation territoriale et chronologique des Illyriens à l'époque préhistorique » (Sarajevo, 1964). Si, certes, les observations émises par Benac à ce moment, ne se rapportent en premier lieu qu'aux Illyriens, il n'en reste pas moins sûr que les grandes étapes proposées à cette occasion pourraient être prises en considération également pour l'ethnogenèse d'autres peuples paléobalkaniques. Il s'agirait donc des étapes suivantes :

a. Des Préillyriens (Vorillyrier), soit d'un substrat de base, formé dans la symbiose des autochtones — agriculteurs primitifs — et des pasteurs nomades des steppes de caractère indo-européen. C'est à cette époque que nous nous trouverions en présence d'une base ethnique indo-européisée ;

¹ Il va de soi qu'il est impossible dans cette brève synthèse d'entrer dans tous les détails et de donner une bibliographie complète des problèmes en question. Nous nous bornons donc à la mention de certains ouvrages particulièrement importants, où le lecteur pourra trouver des informations bibliographiques plus complètes.

b. Des Protoillyriens, dont la formation est due à la stabilisation survenue au cours de l'Age du Bronze au sens classique du terme, soit au cours de l'Age du Bronze développé dans le Sud-Est européen, qui, en principe correspondrait aux étapes A2/B1-fin de l'Age du Bronze C et débuts de D. selon la chronologie de P. Reinecke, soit en termes absolus d'environ 1600/1500 jusqu'à 1300/1200 av.n.è ;

c. Des Illyriens anciens (Urillyrier), dont la formation est due aux nouveaux changements, bouleversements et assimilations entre différentes peuplades, au cours des grands mouvements de la période de 1300—700, définies dans la préhistoire européenne sous le nom d'époque des champs d'urne (Urnenfelder) et dans un aspect historique plus vaste sous le nom de « Migration égéenne » (Ägäische Wanderung) ou des Peuples de la Mer (Seevölker) ² ;

d. Enfin, des Illyriens proprement dits, au sens ethnique du mot, depuis la stabilisation de l'Age du Fer soit depuis l'étape Reinecke B3—C1 ou l'Age du Fer II de notre classification, jusqu'à la période de la domination romaine ³.

Qu'il nous soit permis de définir dès à présent, certaines remarques relatives en premier lieu à notre exposé immédiatement précédant sur le problème défini par 1. d, soit :

La formation de l'élément paléobalkanique, soit dans le sens des observations de Benac de l'élément illyrien, ne saurait être mise en doute. Toutefois au cours de la première étape, rattachée directement du point de vue des considérations archéologiques, à la phase de stabilisation au cours de l'Age du Fer (Age du Fer II, soit Reinecke B3/1/c), l'interprétation historique et ethnique ne saurait être qu'une projection en arrière des données historiques des périodes suivantes.

La répartition ethnique et culturelle des différents groupes rattachés aux peuples paléobalkaniques, n'est donc que secondaire. Ce n'est que plus tard, soit depuis le VI^e — V^e siècle, et dans un sens archéologique depuis l'Age du Fer III (Reinecke D), et surtout depuis l'Age du Fer IV (Reinecke Laten A—D), ou en temps historiques depuis la période hellénistique, que des conclusions plus précises au sujet de l'attribution ethnique et de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques sauraient être admises ⁴.

Ad. 2. Les points de vue formulés dans l'exposé précédant peuvent, en principe, être rattachés aux considérations de nombre d'archéologues et chercheurs d'autres disciplines, sur les problèmes du Sud-Est européen. C'est ainsi que notamment les chercheurs roumains ont constaté, avant tout l'importance de l'étape des migrations des pasteurs de steppes

² Pour une vue archéologique plus détaillée v. M. Garašanin, *Les rapports entre le Sud-Est européen et la Méditerranée orientale à l'époque préhistorique*, dans *III^e Congrès des études Sud-Est européennes*, Bucarest Rapport, 1974.

³ Pour la chronologie de l'Age du Fer cf. M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, 1973, p. 401 et suiv. ; D. Garašanin, *Materijali VII, Simpozijum praistorijske sekcije Arheološkog društva Jugoslavije*, Slavonski Brod 1970, p. 41 et suiv.

⁴ Cf. à titre d'exemple notre étude des Labiates illyriens dans « *Godišnjak Centra za balkanološka istraživanja* », XI, 1973, p. 5 et suiv.

vers le Bas-Danube. Nombre de linguistes avaient également attiré, jusqu'ici, l'intérêt de la science sur cette question de premier ordre⁵.

Un point de vue absolument contraire a été émis du côté linguistique et notamment, par V. Georgiev, dont les conceptions ont également influencé les interprétations des préhistoriens bulgares, et, avant tout, celles de G. Georgiev⁶. Il s'agirait d'une évolution indo-européenne autochtone, depuis les temps les plus reculés, sur le territoire de la Péninsule balkanique et du Bas-Danube. Celle-ci, devrait entre autres preuves, avoir une confirmation définitive, dans l'interprétation des découvertes néolithiques de cette région. Il n'est point dans nos intentions, de discuter, point par point, les conceptions fondamentalement différentes dont il vient d'être question. Rappelons seulement que les matériaux néolithiques du Sud-Est européen ne semblent aucunement venir à l'appui de cette thèse⁷. Notons également que même les représentants de la thèse autochtoniste, n'ont trouvé jusqu'ici aucune preuve niant l'importance des mouvements des peuplades des steppes. Le fait de ces mouvements et de leur rôle dans l'évolution historique du Sud-Est européen ne saurait donc être mis en doute. Il s'agit uniquement de confirmer si, comme nous sommes nous-mêmes enclins à l'admettre, les mouvements des steppes vers la fin du néolithique représenteraient en fait la première vague d'indo-européisation ou si, au contraire, il ne s'agirait que d'une nouvelle vague de nouveaux venus indo-européens dont l'apparition n'aurait eu pour effet des changements notables dans la civilisation, la vie spirituelle, les rapports sociaux et économiques des peuplades autochtones du néolithique, déjà indo-européennes selon l'opinion des partisans de cette thèse.

II

Revenons donc aux questions fondamentales relatives à l'ethnogenèse en prenant, comme nous le disions déjà, comme point de départ les constatations émises par A. Benac au sujet de l'ethnogenèse illyrienne. C'est en ce sens qu'il nous semblerait utile de discuter, quelque peu plus en détail les caractères des grandes étapes définies par Benac, en tenant compte de l'état actuel de la recherche et des connaissances déjà existantes, de même que de tous les manques et lacunes qu'il nous semble indispensable de combler par des études systématiques, coordonnées et communes.

⁵ Cf. notamment : I. Nestor, dans *Istoria României* I, 1960, p. 128 et suiv. V. Dumtreșcu dans « Studii și cercetări de istorie veche », 20, 1969, p. 137 et suiv. Pour les points de vue des linguistes v. surtout R. Crossland, dans « Studia balcanica » V, 1971, p. 225 et suiv. ; Idem, *Bronze Age Migrations in the Aegean*, Ed. by R. Crossland and A. Birchall, Sheffield 1973, p. 5 et suiv.

⁶ Pour ces points de vue cf. surtout V. Georgiev, dans « Studia balcanica » V, p. 155 et suiv. ; Idem, dans *Bronze Age Migrations in the Aegean*, p. 243 et suiv. Cf. également, *Acta of the II International Colloquium of Aegean Prehistory*, Athens 1972, p. 24 et suiv. Pour la thèse autochtoniste du point de vue archéologique v. G. I. Georgiev, dans « Studia balcanica », V, p. 21 et suiv. La même thèse a été soutenue du reste par cet auteur dans nombre d'autres études.

⁷ Voir surtout l'exposé de D. Garašanin, dans « Studia balcanica », V, p. 15 et suiv.

1a. L'étape de formation d'un substrat ethnique qui, dans le cas des Illyriens a été identifiée par Benac aux Préillyriens (Vorillyrier) de l'époque de transition du néolithique à l'Age du Bronze est actuellement en principe suffisamment connue. Nous savons, sans aucun doute, qu'il ne saurait s'agir que d'une période durant laquelle les vagues successives indo-européennes ont apporté nombre d'éléments de civilisation et de culture nouveaux au cours de différentes étapes d'intrusion, vagues migratoires que nous ne pouvons saisir dans leur ensemble, ni même aujourd'hui. Il s'agit en principe de l'apparition des pasteurs des steppes apportant vers le Bas-Danube et le Sud-Est européen des rites funéraires nouveaux (inhumations sous tertres funéraires), une organisation patriarcale (bien saisissable dans les rites d'inhumation), une économie basée avant tout sur l'élevage (avec la domestication du cheval), l'emploi des formes nouvelles pour les armes en pierre (hache de combat) et une céramique bien primitive par rapport à celle du néolithique proprement dit, celle à ornements cordés (Schnurkeramik). Nombre de ces éléments ont été observés dans différentes régions du Sud-Est européen et certaines phases de l'évolution historique et culturelle ont même pu être constatées. Il n'en reste pas moins que nos connaissances à ce sujet, ne sont aujourd'hui encore, et malgré toutes les nombreuses discussions entreprises et menées jusqu'ici, que très incomplètes⁸. Qu'il nous soit permis de constater dans cet aperçu général que certains éléments des rites funéraires, notamment les soit-dites tombes à cores, n'ont jamais fait l'objet d'une étude complète et critique en Yougoslavie. Nous ne possédons que certaines données préliminaires, incomplètes et absolument indéterminées du point de vue de leur extension et de leur évolution⁹. Il en est de même de la céramique cordée (Schnurkeramik), connue sous différentes formes, avec des principes d'application différents de l'ornement cordé en différentes étapes tant culturelles que régionales durant la période de transition du néolithique à l'Age du Bronze. La documentation des sources archéologiques indispensables à une étude détaillée de ces problèmes qui, en fin de cause, devrait nous mener à des interprétations historiques plus précises, n'est donc que très incertaine. Et c'est-là une lacune qu'il serait indispensable de combler par les futures études coordonnées des chercheurs yougoslaves et roumains.

1b. La seconde étape de l'évolution historique et culturelle dans le Sud-Est européen et, plus particulièrement, dans la zone carpatobalkanique, y compris les territoires de la Voïvodine et de la Serbie centrale et orientale, rattachée au bassin de la Morava, la période de stabilisation au cours de l'Age du Bronze offre, elle aussi des possibilités d'études communes ayant trait à la solution de problèmes historiques du plus haut intérêt. Nous distinguons dès cette époque, dans la zone Sud-Est européenne, plusieurs grands complexes de civilisations

⁸ M. Garašanin, *III^e Congrès des études sud-est européennes, Rapports*, p. 9 et suiv. ; Idem dans « *Studia balcanica* », V, p. 9 et suiv. ; *Acta of the II International Colloquium of Aegean Prehistory*, p. 175 et suiv. ; M. Gimbutas, dans « *Journal of Indoeuropean Studies* » I, 2, 1973, p. 194 et suiv.

⁹ B. Jovanović, dans *Praistorija Vojvodine*, 1973, p. 175 et suiv. (surtout la tombe à ocre de Vojlovica près de Pančevo).

rattachés en principe à des territoires différents, mais représentant d'ores et déjà les grandes zones géographiques de la formation des peuples et peuplades paléobalkaniques, connus à une époque plus tardive. C'est dans ce cadre qu'un grand complexe balkano-carpatique peut être déterminé, avec des groupes régionaux, mais plus ou moins rattachés entre eux par nombre d'éléments communs. Du point de vue archéologique, ces groupes ont été suffisamment déterminés dans les travaux de plusieurs chercheurs, notamment D. Popescu, leur unité générale a été prise en considération dans des travaux de synthèse publiés au cours de la dernière décade¹⁰. Deux éléments nous semblent être d'un intérêt tout particulier. L'unité générale dans le caractère des différents groupes en question, allant depuis les débuts de l'Age du Bronze déjà développé jusqu'à la période de transition vers l'Age du Fer, soit à celle des champs d'urnes et de la migration égéenne dont nous avons parlé auparavant. Le fait est particulièrement important dans la vallée de la Morava où les différents groupes de civilisation (Slatina, Paraćin, Mediana), avec, surtout leurs rites funéraires à incinération en urnes et une continuité pouvant être poursuivie au cours de toute la période en question, se rattachent, eux aussi, aux régions situées plus au Nord et au grand complexe en question. L'autre élément, certes de la plus haute importance, est celui de l'interprétation ethnique : si, à l'époque en question il est bien entendu possible de parler des premières bases des éléments ethniques connus plus tard, dans la période historique, dans ces régions, la zone en question semble pouvoir être rattachée à la formation d'un élément nettement distinct, entre les Illyriens et les Thraces, c'est-à-dire à l'élément daco-mysien. Cela signifierait donc que, dès l'Age du Bronze la grande zone balkano-carpatique s'écarte et se distingue des complexes ethniques classiques que nous connaissons plus tard sur le territoire de la péninsule Balkanique proprement dite¹¹. Et là aussi, certains éléments restent jusqu'à présent insuffisamment étudiés : il paraît indispensable de confronter plus précisément les données des recherches archéologiques dans différentes régions rattachées à ce complexe, et, peut-être, je ne saurais le dire avec toute la compétence indispensable, d'étudier, du point de vue linguistique et avec plus de précision le problème posé par les linguistes de cette unité daco-mysienne, dont l'évolution peut également être poursuivie aux étapes suivantes, et qui, même, paraît avoir joué un rôle important dans la formation de certaines unités ethniques de l'intérieur de la Péninsule, notamment des Dardaniens.

1c. La troisième étape de l'ethnogenèse, telle que nous la voyons à la base du schéma offert par Benac et concernant les zones illyriennes au sens propre de ce terme, serait donc l'époque de transition de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, période des champs d'urnes (Urnenfelder), Age du Fer I balkanique, selon la classification générale proposée par D. Garašanin et l'auteur de ces lignes¹². Le caractère de cette époque

¹⁰ D. Popescu, *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, 1944, *passim* ; M. Garašanin — I. Nestor, *Actes du I^{er} Congrès International des études balkaniques et du Sud-Est européen*, Sofia 1966 (1969), p. 19 et suiv., surtout p. 24 et suiv.

¹¹ *Ibid.* ; M. Garašanin dans *Bronze Age Migrations in the Aegean*, p. 115 et suiv.

¹² V. n. 3

et son rôle dans le cadre de l'ethnogenèse paléobalkanique nous sont déjà suffisamment connus. Pour en revenir à certains détails, il s'agit donc de la grande migration égéenne, dont les effets se manifestent, aussi par la chute des États mycéniens et de l'Empire Hittite, de même que par les destructions survenues vers la fin de l'Age du Bronze en Macédoine, et par l'apparition d'éléments d'origine balkanique en Asie Mineure et plus particulièrement à Troie (Troie VII B2). Dans son ensemble et dans les détails, le problème a été traité plus d'une fois et par différents auteurs dans nombre d'ouvrages spéciaux ou de synthèse¹³. L'état actuel de la recherche archéologique nous permet de présenter les aspects suivants de la question posée :

c1. Les dépôts d'objets en métal, répartis sur une grande partie de la zone carpato-pannonienne, et, dans une moindre mesure, dans la péninsule Balkanique sont avant tout une preuve évidente d'une période de troubles et de bouleversements. La datation de ces dépôts permet néanmoins de constater l'existence de plusieurs étapes, peut-être même de les rattacher à différents mouvements de peuplades¹⁴. Les faits dont nous disposons, les matériaux archéologiques, n'en restent toutefois pas moins insuffisamment accessibles. C'est-là aussi que nous nous trouvons en présence du manque d'un grand corpus de publications de ces matériaux. Les premiers pas en ce sens ont déjà été entrepris tant en Yougoslavie qu'en Roumanie¹⁵. Un travail systématique en ce sens nous semble toutefois être l'une des conditions sine qua non de toute recherche et interprétation historique en ce sens.

c2. La continuité des éléments de l'Age du Bronze au cours de l'étape en question est également un fait de la plus haute importance pour l'étude de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques. L'état actuel des recherches nous permet de préciser les faits suivants : dans la zone Morava-Vardar, celle rattachée plus ou moins à l'élément supposé dacomygien, nous ne possédons jusqu'ici aucune découverte recouvrant l'étape chronologique en question, soit, celle de l'Age du Fer I (Reinecke Age du Bronze D-Hallstatt B ; période des champs d'urnes). Ce n'est qu'à l'étape chronologique finale de cette période, donc vers la fin de l'Age du Fer I (Reinecke B3/C1) que les découvertes de Gornja Stražava dans la vallée de la Toplica et surtout celles des tombes de Donja Brnjica en Kosovo, paraissent nous fournir des données plus importantes à ce sujet¹⁶. Le caractère de ces découvertes les rattache plus particulièrement à l'évolution de l'Age du Bronze, dont il vient déjà d'être question. Le fait est d'autant plus important, qu'il s'agirait en ce cas d'une

¹³ Aperçu général (avec bibliographie) dans M. Garašanin, *III^e Congrès des études sud-est européenne*, 1974, Rapport, p. 29 et suiv. Pour le problème de Troie VII B2 cf. surtout D. P. Dimitrov, dans « *Studia balcanica* », V, p. 63 et suiv.

¹⁴ Pour la Transylvanie v. surtout : M. Rusu, dans « *Dacia* », N.S. VII, 1963, p. 177 et suiv. ; W. A. v. Brunn, *Mitteldeutsche Hortfunde der jüngeren Bronzezeit*, 1968, p. 28 et suiv. ; pour la Yougoslavie : M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, p. 419 et suiv. ; K. Vinski-Gasparini, *Kultura polja sa žarama u sjevernoj Hrvatskoj*, 1973, *passim*.

¹⁵ Rusu, *ouvr. cité*. L'activité en ce sens est dirigée surtout par M. Petrescu-Dimbovița. L'Académie serbe des sciences et des arts a entrepris la publication d'une nouvelle série de matériaux archéologiques (*Fontes Archaeologiae Serbiae*) dont le premier fascicule, dédié aux dépôts préhistoriques se trouve actuellement sous presse.

¹⁶ Aperçu de synthèse par M. Garašanin, *ouvr. cité*, p. 438 et suiv.

continuité des éléments proto-daco-mysiens de l'Age du Bronze, évolution dont un chaînon nous fait toutefois défaut. D'autre part une preuve archéologique de la continuité présumée dont il vient d'être question, serait également importante pour l'étude de l'ethnogenèse d'une partie du moins des peuples illyriens, soit avant tout des Dardaniens. Nous sommes redevables à V. Georgiev, d'avoir constaté le fait que la voyelle indo-européenne *o* court, semble s'être conservée sous la même forme dans les régions rattachées au centre de la formation des Illyriens, mais que, également, nous retrouvons sur leur territoire le changement indo-européen *o* bref en *a*, qui selon l'auteur serait plus typique pour les Daco-Mysiens¹⁷. Cette constatation linguistique pourrait donc être mise en accord avec le rôle des éléments venus de la Morava et du Bas-Danube (complexe balkano-carpatique de l'Age du Bronze) vers la Dardanie proprement dite.

c3. Un élément particulièrement intéressant est celui des mouvements balkaniques dans la direction de la Troade, tels qu'ils peuvent être déterminés par la civilisation de Troie VIIB2 et ses rapports si étroits avec les groupes de Pšeničevo en Thrace et de Babadag en Dobruža. Il semble être hors de doute qu'il s'agit ici d'un grand complexe balkanique, dont les bases doivent être recherchées dans l'Époque de transition vers l'Age des métaux, dans le cadre de la civilisation dite d'Insula Banului¹⁸. La genèse de cette civilisation, rattachée en partie au groupe de l'Age du Bronze de Dubovac-Žuto Brdo (Gîrla Mare) n'a toutefois pas été mis suffisamment en relief jusqu'ici.

Nous voyons, donc, que l'étude parallèle et systématique des différents éléments de la civilisation de Yougoslavie et de Roumanie, dans le but d'une confrontation plus précise des résultats de ces recherches, de même que la nécessité d'élaborer des publications concernant ces matériaux, servant de base à une interprétation historique exacte, sont autant de problèmes qui attendent d'être élucidés.

1d. La quatrième étape est, enfin celle de la formation définitive de certains peuples paléobalkaniques, selon la définition proposée par Benac. Comme nous le disions déjà auparavant, la méthode de travail, rattachée en premier lieu aux possibilités offertes par les matériaux disponibles, nous oblige à aborder le sujet avec certaines différences pour les périodes plus anciennes et plus récentes de l'Age du Fer. Sans vouloir entrer par trop dans différents détails, il nous semble suffisant d'attirer l'attention cette fois sur certains problèmes particulièrement importants, soit :

d1. L'études des civilisations des peuples paléobalkaniques en Serbie est encore loin d'avoir accédé à des résultats satisfaisants. Si, d'une part, les données historiques ont été rassemblées et commentées d'une manière magistrale par F. Papazoglu, en premier lieu au sujet des Tribales et des Dardaniens, nos connaissances sur la civilisation de ces peuples sont encore bien loin d'être tant soit peu définies¹⁹. Nous ne

¹⁷ V. Georgiev, dans « *Studia albanica* », IX, 2, 1972, p. 235 et suiv.

¹⁸ S. Morintz—P. Roman, dans « *Studii și cercetări de istorie veche* », 20, 1969, p. 393 et suiv.

¹⁹ V. surtout l'ouvrage de F. Papazoglu, *Istočnobalkanska plemena u predrimsko doba*, Sarajevo 1969.

savons pratiquement rien de la civilisation de ces deux peuplades au cours des derniers siècles avant notre ère, précédant immédiatement la domination romaine. Certaines découvertes faites sur le territoire dardanien ont été mises en valeur par l'auteur de ces lignes. Il serait toutefois nécessaire d'intensifier ces recherches, toute en s'efforçant de rassembler et de rendre accessible tous les matériaux déjà existant, conservés dans différents musées et pour la plupart inaccessibles au monde scientifique. Une activité semblable nous paraît devoir être entreprise également en Roumanie, malgré les recherches plus vastes et le nombre de publications sensiblement plus important.

d2. C'est également dans ce cadre qu'une recherche bien plus complexe devrait être entreprise sur le territoire yougoslave au sujet de l'élément dace, dont l'existence en Voïvodine, et avant tout dans le Banat ne saurait être mise en doute. Si les études sur l'élément celtique, en particulier sur les Scordisques ont mené jusqu'ici à l'apparition d'ouvrages de synthèse importants²⁰, les découvertes daces, souvent disséminées dans différents musées et pour la plupart inédites, restent pratiquement presque inconnues. Il serait donc indispensable d'organiser une entreprise scientifique pour la classification et la publication de ces découvertes. C'est également dans ce sens qu'il serait nécessaire de revoir et d'amplifier la publication et la mise en valeur des découvertes celtiques en territoire roumain et plus particulièrement en Olténie²¹.

*

2. C'est également en ce sens qu'une révision et valorisation plus complète concernant ces matériaux ayant trait aux intrusions d'éléments étrangers dans les territoires de la Roumanie et de la Yougoslavie actuelles, devrait être prise en considération. Il s'agit ici avant tout des éléments suivants :

2a. Le soit-dit élément thraco-cimmérien, dont les rapports avec les régions carpatiques et celles du Bas-Danube ne saurait être mis en doute. Une révision des matériaux déjà existant et la publication des recherches spéciales et des travaux de synthèse serait sans aucun doute des plus désirables²².

2b. C'est également en ce sens qu'il serait nécessaire de reprendre le problème des groupes de Basarabi en Roumanie et de Bosut en Voïvodine dont l'interprétation historique représente toujours un problème ardu et irrésolu²³. Il serait nécessaire de revoir après une confrontation générale des matériaux existants, des correspondances de même que de toutes les différences de l'aspect général de la civilisation des groupes en question, le problème du mécanisme d'expansion de cette civilisation. Une étude semblable devrait être consacrée au problème :

²⁰ Dernier ouvrage de synthèse récemment paru, J. Todorović, *Skordisci*, 1974.

²¹ Aperçu détaillé par C. Nicolaescu-Ploşor, dans « Dacia », XI—XII, 1945—1947 ; V. Zirra, dans « Dacia », N.S. XV, 1971, p. 171 et suiv.

²² Cf. l'aperçu de synthèse dans : M. Garaşanin, *ouvr. cité*, p. 450 et suiv.

²³ Pour la Roumanie : A. Vulpe, dans « Dacia », N.S. IX, 1965, p. 105 et suiv. ; V. Dunitrescu, dans « Dacia » N.S. XII, 1968, p. 177 et suiv. ; pour la Yougoslavie v. surtout N. Tasić, dans « Balcanica », II, 1971, p. 27 et suiv.

2c. Des enclaves illyriennes en Olténie, qui sont attestées tant par les produits de leur civilisation que, plus encore, par les rites funéraires en parti étudiés jusqu'ici sur le territoire roumain²⁴. Des recherches entreprises en ce sens pourraient fournir un appui précieux à l'étude des relations des peuples paléobalkaniques, de leurs rapports mutuels et peut-être aussi de l'expansion et du mécanisme de propagation des éléments nouveaux dans différentes régions et souvent dans des zones très éloignées l'une de l'autre. Serait-ce juste de penser à des mouvements de transhumance, caractéristiques des peuplades de pasteurs et qui se seraient maintenus jusqu'à nos jours au sein des régions balkaniques ?

III

Le bref aperçu que nous venons de soumettre ne saurait être que très sommaire et très incomplet. Certains problèmes communs et de haute importance nous semblent néanmoins avoir été marqués dans notre texte. C'est au cours de notre exposé précédent que nous avons déjà attiré l'attention sur l'état très inégal de la recherche dans nos deux pays, en ce qui concerne l'étude de certaines époques et l'élucidation de différents problèmes qui s'y rattachent. Une lacune particulièrement sensible apparaît, à première vue en ce qui concerne la publication des matériaux devant servir de base indispensable à l'étude des différentes questions. C'est donc dans ce sens qu'une discussion de l'état actuel de la recherche, avec des conclusions précises et des suggestions immédiates nous semble être indispensables. D'autre part, nos connaissances, limitées plus ou moins à certains aperçus de synthèse qui, si précieux soit-ils, ne sont encore que très incomplets, nous engagent à des contacts plus étroits, à des échanges de connaissances, d'expériences et de points de vue. C'est dans ce sens, semble-t-il, qu'il serait nécessaire d'organiser des réunions interdisciplinaires qui, elles aussi devraient représenter une base précieuse pour l'élaboration d'un travail de recherche et d'étude, coordonnée et complexe.

J'espère que le rapport que je viens de soumettre pourrait également servir comme point de départ à un échange d'opinions sur ce sujet et à l'élaboration, dès maintenant, d'un premier programme d'activité et de collaboration.

²⁴ A. Vulpe dans « Studii și cercetări de istorie veche », XI, 1962, p. 325 et suiv.

CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES SUR L'ETHNOGENÈSE PALÉOBALKANIQUE

CICERONE POGHIRC
(Bucarest)

1. Enthousiasmés par les succès obtenus dans la reconstruction linguistique de l'indo-européen commun et par la perspective que cette reconstruction jetait sur l'origine des peuples qui parlèrent ces langues, quelques linguistes (O. Schrader, S. Feist, H. Hirt et a.) essayèrent vers la fin du siècle passé de fonder une nouvelle discipline — la paléontologie linguistique, apte à leur avis de suppléer les lacunes de l'histoire par l'interprétation linguistique de l'archéologie. Malgré toute une série de résultats en partie remarquables, l'essai échoua d'emblée, ce qui laissa pour plus d'un demi-siècle, un goût de déception amère chez les représentants des deux disciplines. Les deux sciences se perfectionnèrent entre temps dans une évolution parallèle mais indépendante, et ce n'était que très rarement que l'on se souvenait de l'ancienne collaboration, surtout du côté des linguistes, les archéologues restant plutôt méfiants.

1.1. Après la deuxième guerre mondiale, tout à coup, des côtés les plus divers, archéologues, historiens et linguistes posèrent de nouveau les anciens problèmes (Pisani 1950, Swadesh 1953, Tovar 1954, Hencken, 1955, Devoto 1958, Kronasser 1961, etc.). Deux livres importants, le premier l'œuvre d'un grand archéologue (P. Bosch-Gimpera 1960), l'autre d'un excellent linguiste (G. Devoto 1962) abordèrent le problème dans son ensemble, avec des résultats différents, mais remarquables. C'était un signe de maturité pour ces disciplines, manifesté d'ailleurs dans tous les domaines de la science par un fébrile désir d'interdisciplinarité à tout prix. L'essai d'intégration des sciences humanistes, manifesté d'abord dans ce qu'on appelle en Amérique 'Anthropology', y joua un rôle important, de pair avec le fait que le Nouveau Monde redécouvrait enfin la linguistique indo-européenne, en retraçant à sa manière l'histoire de cette discipline.

1.2. Si l'on s'imaginait, en partant de ce renouvellement, qu'on avait vraiment découvert la méthode de mettre d'accord les données de l'archéologie et de la linguistique, on se tromperait totalement. Le désir d'aller plus loin dans son propre domaine, dans lequel on avait fait tout le possible avec les moyens spécifiques, obligeait les deux parties de jeter un coup d'œil dans le camp voisin, mais la méfiance, associée très souvent avec l'ignorance du domaine adjacent, continuait à exister, et à bonne raison.

2. En effet, malgré les succès obtenus, les divergences entre les deux disciplines sont toujours d'actualité. L'ancienne formule « Wörter

und Sachen » s'avéra assez trompeuse : jamais l'objet archéologique ne nous dira son nom (qui peut changer parfois sans raison matérielle) et l'identification des unités ethniques et linguistiques avec les aires de culture matérielle reste toujours la chose la plus difficile. Attribuer des dénominations linguistiques à des types de céramique et parler, par ex., de 'Linear Ware Languages' ou bien de 'satémisation' des cultures archéologiques n'est qu'un jeu de mots.

2.1. Une unité ethnique se définit, il est vrai, par une communauté de langue tout d'abord (le signe le plus marquant dès le premier abord), doublée des coutumes et de la religion (pour suivre l'ancienne définition d'Hérodote), mais l'archéologie ne donne rien sur les faits linguistiques et assez peu sur les coutumes et surtout sur les idéologies. À son tour, la langue possède les mots détachés des choses (Hamp, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 326), et de l'existence des mots comme 'tombeau', 'chariot', 'couteau' on n'en déduira presque jamais s'ils sont en pierre, en bois ou en métal, s'ils appartiennent à l'Helladique ou au Hallstatt, etc.

2.2. La chose la plus grave c'est qu'en fin de compte chaque domaine obéit à des lois différentes. Un changement, aussi radical soit-il, dans la culture matérielle n'apporte pas nécessairement le remplacement de la langue ancienne avec celle des porteurs de la nouvelle culture. À son tour, une langue peut être supplantée sans qu'il ait eu de changement essentiel de civilisation. Dans le cas de conflit entre cultures, langues et peuples ce n'est pas toujours le vainqueur ni le plus civilisé qui impose la langue. On peut trouver partout dans l'histoire des exemples significatifs.

2.3. Le fait qui produit tout d'abord la méfiance des archéologues c'est qu'ils voient les linguistes postulant une unité linguistique impressionnante, la 'Ursprache', et en cherchant la 'Urheimat' (parfois même un 'Urvolk') là où l'archéologie découvre une humanité divisée en minces unités qui commencent à peine à s'unifier ; au fur et à mesure justement que cette unité se réalise, les linguistes parlent, au contraire, de ramifications, de constitution de plusieurs entités à partir de l'unité initiale.

2.4. En procédant de cette manière, les archéologues partent des conceptions linguistiques du siècle passé, sur une unité indo-européenne plus parfaite que dans les langues nationales modernes et sur l'évolution linéaire des langues, toujours en division binaire : le fameux arbre généalogique de Schleicher, dont la première et très ancienne ramification aurait été la fameuse division *centum/satem*.

2.5. Or, depuis un demi siècle, les conceptions des linguistes ont changé de beaucoup. La langue base indo-européenne est conçue maintenant comme une multiplicité de dialectes, un continuum linguistique de petites unités, assez différentes en détail, imprégnées de diverses influences hétéroglottes et d'innovations propres (résultat des conditions spécifiques de chaque tribu), mais assez proches encore pour pouvoir s'entendre et s'influencer réciproquement, s'unifier pour se séparer de nouveau, etc. (déjà B. P. Hasdeu 1881, 107—113 et H. Schuchardt 1900 ; v. maintenant surtout Bonfante 1931 ; Pisani 1952 ; Le « Protolingue » 1965 ; Birnbaum et Puhvel 1966). L'exemple d'une société comme celle des Esquimaux de nos jours, vivant en petits groupes séparés, mais ayant une certaine mobilité et, par conséquent, gardant

une merveilleuse unité linguistique, peut nous donner une image assez semblable à la langue commune indo-européenne, caractérisée par l'unité dans la diversité. Cette image, loin de contredire, correspond parfaitement aux petites entités humaines de chasseurs, de cueilleurs et de pâtres nomades, spécifiques pour les sociétés qui précéderent la fin du néolithique. La monotonie qui caractérise la production et les outils grossiers du paléolithique et du mésolithique correspond à merveille à ce manque de différenciation linguistique des origines indo-européennes.

2.6. L'évolution linguistique ne suppose pas seulement la différenciation, mais aussi l'intégration. Au contraire de ce que l'on croyait au XIX^e s., ceux qui changent leur langue ne sont pas nécessairement ceux qui partent de leur patrie primitive. Les aires latérales s'avèrent en général enclines à garder obstinément leur état de langue originaire (Bartoli 1925, Bonfante 1947). Au contraire, les dialectes qui ne changent pas de place introduisent des innovations surprenantes, parfois communes, par endroit seulement parallèles, mais indépendantes et pas du tout synchroniques d'un dialecte à l'autre. La linguistique des dernières décennies a démontré sans conteste que la 's a t e m i s a t i o n', malgré sa large diffusion parmi les dialectes anciens, est assez récente et de date différente dans presque chaque langue (Georgiev 1966 : 21—48, Crossland 1972 : 50). On n'a aucune preuve que les Indo-Iraniens, les premiers parleurs de langues satem attestés dans l'histoire, connaissaient ce phénomène quand ils quittèrent la communauté indo-européenne. De cette façon, refuser ou accepter la parenté plus proche de deux dialectes d'après le seul critère *centum/satem* est une grave erreur.

2.7. Or, c'est justement à présent, quand en linguistique on voit les choses de cette manière, que certains archéologues (Trbuhović 1972) parlent de la 'satémisation' archéologique des Balkans où il y eut, comme on le sait, des langues centum comme le grec, le phrygien, au moins une des variétés de l'illyrien, etc. Il est impossible de démontrer que ce phénomène fut importé aux Balkans et de toute façon, ce n'est pas à l'aide d'arguments archéologiques qu'on pourrait le faire. De la même manière, définir l'aire centre-européenne comme centum et l'aire nord-pontique comme satem signifie nier catégoriquement l'autochtonie des Baltes, l'origine nord-pontique et la voie caucasienne de l'hittite et des langues de ce groupe, c'est-à-dire nier la plus vraisemblable des hypothèses (Winn 1974).

2.8. Si les linguistes postulent l'unité initiale indo-européenne, c'est que la linguistique a démontré que la parenté linguistique (surtout en ce qui concerne la grammaire) ne s'explique pas autrement. Contrairement aux mélanges ethniques et culturels, qui se produisent dans n'importe quelle proportion, le mélange linguistique massif ne se produit que dans le vocabulaire et la syntaxe, et très rarement (à l'exception des cas de substrat) en phonétique et morphologie, car la langue forme une *structure* très rigoureuse, qui n'admet pas le métissage. Jamais dans l'histoire multimillénaire des langues connues n'en ressortit-il du mélange de deux langues une autre tout à fait nouvelle, mais toujours une de ces deux langues est sortie victorieuse, en s'enrichissant au compte de l'autre. Quant à la manière dont les langues appa-

rentées se constituent de la désintégration d'une langue originaire, l'exemple du latin et des langues romanes est édifiant: n'importe combien d'éléments grecs, slaves, turcs, etc. le roumain eût-il reçu, il reste toujours une langue romane et sa structure trouve toujours de ce côté ses correspondants fondamentaux. Les théories de N. J. Marr et de son école, ainsi que celles de Troubetzkoy (1939), suivi par Solta (1952) ne trouvent plus d'écho parmi les linguistes d'aucune école.

3. Un problème qui a désespéré beaucoup d'archéologues et pas mal de linguistes est celui de la patrie primitive (*Urheimat*) indo-européenne (Scherer 1968, Mallory 1973). Il ne reste presque aucune place en Europe et peu en Asie où l'on n'ait cherché cette patrie primitive, qui devait avoir existé, du moment qu'il y eut des tribus (de toute façon pas un 'Urvolk'!) qui parlaient la langue commune. Mais quand on cherche la patrie des Indo-Européens, il faut immédiatement se demander: à quelle époque? Si on cherche la place sur terre où pour la première fois on commença à parler une langue dont par la suite sont issues, après des centaines de milliers d'années, les langues indo-européennes, on ne la trouvera jamais car on n'en a pas les moyens. Si l'on se demande où se trouvaient les tribus parlant des dialectes indo-européens avant leur dernière grande migration préhistorique, qui mit définitivement fin à leur unité (*Ausgangsgebiet* d'après le terme de W. Merlingen 1955), on peut alors répondre avec assez de vraisemblance: cette région ne peut être que le vaste territoire qui comprend les steppes nord-pontiques et l'Europe Centrale, entre la mer Baltique et le versant nordique des Balkans, comme le prouvent la macro-hydronymie et l'onymie de l'Europe ancienne et les données, si précaires soient-elles, de la paléontologie linguistique: le lexique commun sur la faune, la flore, le climat, les formes de relief, etc. La plupart des savants qui se sont occupés de ce problème sont (avec des nuances différentes) partisans de cette théorie: O. Schrader, A. Nehring, E. Meyer, A. Scherer, V. G. Childe, J. Filip, P. N. Tretyakov, T. Burrow, W. Merlingen, H. Hencken, P. Bosch-Gimpera, G. Devoto, Vl. Georgiev, M. Gimbutas, R. A. Crossland, etc. On peut discuter sur les limites de ce territoire, on peut l'amplifier ou bien le restreindre, accorder la priorité à l'une ou à l'autre des régions dans ce cadre (fonction du moment historique concret), mais pour la période qui nous intéresse on ne peut pas sortir du territoire indiqué plus haut. Toute tentative de le limiter à une aire restreinte — région baltique, Nord de l'Allemagne ou bien département de Mehedinți — est condamnée d'avance.

3.1. Fixer, aussi, la place de chaque langue future dans cet espace n'est pas chose aisée, mais les recherches de dialectologie indo-européenne de notre siècle semblent indiquer qu'en grandes lignes, dans cette migration finale, les tribus indo-européennes se sont beaucoup déplacées, d'un mouvement centrifuge, mais n'ont pas changé de beaucoup leur ordre initial, chaque branche de l'époque historique constituant une sorte d'anneau de liaison entre les branches qui l'entourent (voir surtout Bonfante 1931).

3.2. Un point difficile du problème c'est la chronologie des migrations, leur correspondance avec le changement des époques de culture matérielle et avec les ingérences d'une culture à l'autre, démon-

trées par l'archéologie. Là aussi, le moment établi par la science du XIX^e s. (fin du III^e, début du II^e millénaire av.n.è) ne correspond plus. La linguistique peut être, dans ce cas, de grand profit. Tout comme dans la linguistique du dernier siècle, l'archéologie ne peut reconstruire, d'après les données qu'elle possède, que l'étape immédiatement précédente d'une culture. De la même manière, l'indo-européen reconstruit par K. Brugmann et son école à l'aide de l'indien védique, du grec homérique, etc. ne dépassait pas l'époque immédiatement précédente à la grande migration, rendant comme sur un écran plat la réalité beaucoup plus compliquée des faits linguistiques.

3.3. Or, la linguistique moderne a élaboré la méthode de la r e c o n s t r u c t i o n i n t e r n e, qui, en se fondant seulement sur des faits déjà reconstruits à l'aide de l'ancienne méthode, en dégage les systèmes successifs dans le temps, en remontant parfois à des époques très reculées de l'époque des migrations et allant souvent à l'origine des systèmes (Benveniste 1935, Borgström 1954, Pike 1957, Hoenigswald 1965). D'autre part, la g l o t t o c h r o n o l o g i e (Lexicostatistics 1973), malgré ses défauts a donné de la durée des changements linguistiques une idée approximative qui ne peut plus être mise d'accord avec l'ancienne chronologie. Pour donner un exemple, la distance entre la structure de l'hittite (XIX^e s. av. n. è.), celle du grec mycénien (XV^e s. av. n. è.) et de l'indo-iranien (XV^e s. av. n. è.) est tellement grande, suppose tant de phases intermédiaires développées entre temps, qu'il est impossible d'admettre que ces langues se soient séparées à la fin, voire même au début du III^e millénaire. Leur processus de différenciation nécessite au moins le temps parcouru par les langues romanes du latin à l'époque actuelle. C'est pour cette raison qu'à présent on place le point de départ du processus de différenciation des dialectes indo-européens par branches au VI^e millénaire, le III^e n'étant que son point final et définitif (Georgiev 1958 et 1966 : 343—395 ; Bosch-Gimpera 1961, 175 ss et a.).

3.4. D'ailleurs, ces derniers temps l'archéologie vient à la rencontre de cette tendance des linguistes. Les chronologies basées sur l'analyse au carbone, de pair avec les méthodes traditionnelles, ont déplacé la période de 'indo-européisation' de l'Europe Centrale et du Nord des Balkans (passage du néolithique à l'âge du bronze) de 2500—1800 av. n. è. vers 3500—2500 av. n. è. (Gimbutas 1970, 1973 et la bibliographie). Si auparavant on ne parlait d'indo-européen qu'à partir de la fin du néolithique européen, aujourd'hui on a beaucoup de raisons à étendre cette période de façon à couvrir le néolithique en entier, et de chercher parfois les racines des cultures attribuées aux Indo-Européens dans le mésolithique même. Les arguments linguistiques viennent à l'appui de cette hypothèse. Dans cette perspective, il nous semble que l'ethnogenèse balkanique acquiert des dimensions nouvelles.

4. Comme on le sait, l'archéologie reconnaît vers la fin du néolithique deux grandes aires de culture bien différentes : une aire nord-pontique, plus primitive et liée plutôt à une population de pères nomades (la 'Kurgan Culture' de M. Gimbutas et a.), et une autre centro-européenne et balkanique, plus avancée et plus stable, liée à l'agriculture. Les faits sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans

les détails. Justement dans la période de transit du néolithique à l'âge du bronze on constate des infiltrations venant de la région nord-pontique (la portée desquelles ne nous préoccupe pas pour le moment) qui, à l'avis des spécialistes, n'ont pas signifié un bouleversement radical, mais plutôt un mélange graduel, jusqu'à l'assimilation complète. À la fin de ce long processus nous sommes déjà à l'époque du bronze et en pleine histoire.

4.1. Suivant l'ancienne théorie qui plaçait le d é m e m b r e m e n t des langues indo-européennes vers la fin du III^e millénaire et postulait l'existence d'une langue non indo-européenne dans la Grèce préhellénique, les archéologues identifient la culture centro-européenne et balkanique avec les non-Indo-Européens (Méditerranéens, Micro-Asiates, etc.) et la 'Kurgan Culture' avec les Indo-Européens. Or, du point de vue linguistique, il n'y a aucune raison pour une telle identification.

4.2. Deux sont les raisons qui déterminent les archéologues à attribuer aux cultures sud-est européennes un caractère non indo-européen : les relations de celles-ci avec la Méditerranée orientale et l'Asie mineure (Garašanin 1971), ainsi que l'ancienne théorie d'après laquelle le substrat préhellénique aurait été non indo-européen.

4.2.1. Or, en ce qui concerne l'argument linguistique, on a catégoriquement démontré ces derniers temps (Vl. Georgiev, J. van Winkelen, A. Carnoy, W. Merlinger, O. Haas, L. Gindin et a.) que l'élément préhellénique n'est pas non indo-européen : les fameux suffixes pré-grecs et micro-asiatiques *-ntho-* et *-issa*, ainsi que les toponymes et les mots communs les comprenant sont parfaitement indo-européens, appartenant à une langue qu'on a conventionnellement appelée 'pélasgique'. Dans son *système*, toute cette couche préhellénique s'avère être *indo-européenne*. Il n'y a que quelques mots et toponymes isolés dont l'origine n'est pas claire et qui pourraient être en fin de compte non indo-européens, mais ce sont des noms de plantes ou bien d'objets de civilisation méditerranéenne qui circulent aisément, comme toutes les choses de culture matérielle. De toute façon, le peu de faits linguistiques incertains qu'on pourrait attribuer à la rigueur au non-Indo-Européens ne constitue pas un *système* riche et clairement déterminé, seul fait qui aurait témoigné d'un habitat non indo-européen massif et de longue durée. Même si le déchiffrement du linéaire A démontrera que nous y avons à faire à une langue non indo-européenne, ce fait, limité aux îles et aux extrémités méridionales de la péninsule, ne changera pas nos constatations pour le reste des Balkans.

4.2.2. Il faut noter que les archéologues ne parlent jamais d'une rupture, d'un bouleversement catégorique des cultures dans ces régions, mais constatent partout une cohabitation prolongée des deux éléments, toujours en faveur des autochtones (M. Garašanin 1971 : 11 ; Vl. Dunitrescu 1971 : 50 ; G. Georgiev 1971 : 34—35 ; voir pourtant Mykov 1971 : 61). En ce cas, l'ancienne population locale prétendue non indo-européenne aurait dû obligatoirement transmettre dans la langue des envahisseurs indo-européens toute une série d'éléments importants de toponymie et de vocabulaire. Leur manque dans les langues attestées aux Balkans à l'époque historique, de pair avec l'ancienneté des macro-

hydronymes et macrooronymes indo-européens dans cette région (Krahe, 1963, Georgiev 1963, Poghirc 1974), sont un argument décisif que *la langue des populations néolithiques* dans les Balkans et dans le centre de l'Europe *était indo-européenne*, tout comme la langue des nomades porteurs de la civilisation des Kurgans.

4.2.3. Faut-il en ce cas considérer que la culture de ces régions était d'origine est-méditerranéenne et micro-asiatique, tandis que la langue était d'origine centro-européenne et nord-pontique? Rien ne s'y oppose, à la rigueur, car d'une part entre langue et civilisation il n'y a pas de rapport d'identité et de conditionnement catégorique (dans le sens que le remplacement de culture n'entraîne pas automatiquement un remplacement de langue), d'autre part la culture néolithique dans ces régions a débuté vers 6000 av. n. è., tandis que l'état de langue connu comme indo-européen remonte à des dizaines de milliers d'années, peut-être à l'origine même de l'homme dans cette partie du monde. Mais il est à noter que les rapports des Balkans avec l'Anatolie et la Méditerranée datent depuis toujours et qu'il est souvent difficile d'établir avec précision les directions de l'influence. Il y a des spécialistes qui considèrent certaines cultures balkaniques être plus anciennes que leurs correspondants micro-asiatiques (Mellaart 1971:128) et d'autres qui parlent de l'autonomie du 'Copper Age' dans le sud-est de l'Europe (Renfrew 1969), etc.

4.3. L'aire de culture prépondérante agricole du centre européen et du sud-est des Balkans et l'aire des pâtres nomades nord-pontiques ne couvrent donc pas deux réalités linguistiques tout à fait différentes, mais de u x a s p e c t s de la m ê m e réalité. Comme il s'agit de dialectes, d'autant plus proches que l'époque est plus reculée, les interpénétrations perdent de leur importance du point de vue linguistique, mais l'augmentent du point de vue archéologique: la parenté linguistique peut expliquer en partie la facilité de l'assimilation ethnique et culturelle constatée par les archéologues ainsi que le manque de rupture entre les autochtones et les immigrants.

4.3.1. Dans ce cas, la perspective de l'ethnogenèse paléobalkanique change complètement. Loin d'être venu d'un espace extérieur, l'élément indo-européen se retrouve ici, au moins au nord de l'Haemus, pendant toute la période du néolithique. La formation des langues et peuples paléobalkaniques n'est donc plus un processus d'immigration et d'installation sur des substrats autochtones bien stables et nettement différents, mais un processus de lente différenciation ethnique et linguistique, de réarrangements de position et de petites expansions dans les territoires limitrophes.

4.4. Dans la dispute sur l'origine centro-européenne ou bien nord-pontique des Indo-Européens (qu'il faut résoudre, comme on l'a vu, en englobant les deux aires en discussion dans la 'Urheimat') on oublie une région très importante, l'axe de ce vaste territoire — l'espace qui s'étend de la mer Baltique, à travers les Carpates et le Danube inférieur et moyen jusqu'à la chaîne de l'Haemus. Beaucoup d'indices attestent son ancienneté et son importance: l'archaïsme de la langue et des coutumes des Baltes (rappelant le Vêda indo-aryen); la stabilité de l'espace transylvain, résistant aux innombrables assauts des peuples des steppes et sa

liaison linguistique avec l'aire baltique (Poghire 1967, Duridanov 1969); la présence des Thraco-Pélasges dans la Grèce préhellénique et dans l'Anatolie nord-occidentale à l'époque des premiers textes hittites (probablement Troie I), etc. Ce territoire est plus qu'une zone de transition, comme on l'a nommé parfois, c'est une aire centrale, le nœud de quelques isoglosses de première importance: *centum* et *satem* perdent ici leur signification catégorique d'ailleurs (voir le nombre imposant de mots *centum* en baltique et en daco-mésien, ainsi que la difficulté de résoudre le problème en ce qui concerne l'illyrien); la confusion *a/o*, qui se décide dans une direction ou dans une autre à l'est et à l'ouest, semble ici plus vacillante (voir le caractère demi-germanique — demi-slave du phénomène dans les langues baltiques, ainsi que son évolution très compliquée, récurrente et indéciise en daco-mésien, illyrien, albanais et arménien); mutation consonantique thraco-pélasgo-arménienne ou simple oscillation entre sourdes et sonores (comme dans certains éléments de substrat du roumain et dans l'albanais); croisement entre l'aire *-m/-b-* en ce qui concerne l'instrumental; l'existence d'une aire de numération du type 'unus super decem' (slave, baltique, substrat du roumain, albanais et arménien); la particule déictique *-ne* pour les pronoms, etc. (Poghire 1973: 204—208).

4.5. Au nord-ouest de cette aire nous nous trouvons en territoire nettement *centum*: les langues germaniques et italo-celtiques. Ce n'est pas par hasard donc que le nord-ouest des Balkans est aussi de nuance *centum*: le vénète, le pannonien, certains éléments de l'illyrien, le macédonien et le grec. D'ailleurs, les Grecs sont venus, d'après H. Hirt et a., de la région du Danube moyen et se sont installés au commencement dans le nord-ouest de la Grèce, avant de descendre définitivement dans le sud (Vl. Georgiev 1959). Si les concordances frappantes du grec avec l'indo-iranien (surtout les parallélismes dans l'édifice du système verbal) ne peuvent pas être expliquées autrement que par voisinage territorial quelque part dans les steppes nord-pontiques (ce qui n'est pas absolument obligatoire, car il s'agit de constructions typologiquement semblables mais probablement indépendantes), on peut supposer alors que les proto-Grecs ont émigré de leur patrie nord-pontique par une des voies traditionnelles pour les peuples des steppes — le nord des Carpates, ont descendu par la Pannonie vers le Danube, en prenant ensuite la route indiquée ci-dessus. Un stage sur le Danube moyen expliquerait aussi les relations originaires du grec avec les dialectes italiques, ses traits communs avec le daco-mésien (G. Mirza, *Thracica* II), ainsi que le mélange de Doriens et Illyriens dans la dernière vague de l'immigration hellénique en Grèce.

4.5.1. L'hypothèse de l'origine micro-asiatique des Grecs (J. Mellaart, *Am. J. Arch.* 62, 1958, 9—33; v. contre Crossland 1971: 235—6) est inacceptable du point de vue linguistique: aucune relation spéciale ne lie le grec à l'hittito-louvien, ce qui fait aussi improbable l'origine balkanique des Louviens (v. pour ces derniers Winn 1974: 136—137).

4.5.2. Les relations entre les langues paléobalkaniques et les langues anatoliennes dont on parle beaucoup ces derniers temps (Carnoy 1954; Gindin 1971; Otkupščikov 1973; Ivanov 1974) ne sont pas des relations d'une plus proche parenté à l'in-

térieur de l'indo-européen, ni de dérivation entre les deux groupes. Les concordances, limitées à la toponymie, ne permettent point la dérivation des dialectes paléobalkaniques de l'Anatolie, mais supposent, au contraire plutôt l'origine 'pélasgique', donc balkanique de la couche non hittito-louviennne du nord-ouest de l'Asie mineure. Certaines pressions du nord ont poussé peut-être vers l'Asie quelques tribus pélasgiques, probablement en même temps que le déplacement des Grecs vers le sud, de la même manière que la migration dorienne est liée à la pénétration des tribus balkaniques en Asie (D. Dimitrov, *St. Balc.* V 1971 : 69).

4.6. Les études récentes sur le thrace et le 'pélasgique' remarquent en unanimité la presque identité des deux langues (Gindin 1971). Il est vrai que cette identité se limite à la phonétique, faute de données grammaticales ; elle est moins évidente dans le vocabulaire, ce qui n'est pas surprenant, vu l'instabilité de celui-ci. À part les différences entre le thrace et le 'pélasgique', explicables par le facteur géographique, nous y constatons aussi une nette différence chronologique : on peut attribuer aux 'Pélasges' la couche linguistique indo-européenne qui précède l'arrivée des Hellènes en Grèce, tandis qu'aux Thraces appartiennent les faits linguistiques connus seulement à partir d'Homère et surtout d'Hérodote. On peut donc supposer que le 'pélasgique' est la langue des parents des Thraces, situés au sud des Balkans à l'âge du bronze, tandis que les faits de langue thrace que nous connaissons à l'époque historique représentent le thrace du nord, attesté seulement à l'âge du fer. Il y a donc, entre le 'pélasgique' et le thrace des différences aussi bien chronologiques que dialectales. La date de leur séparation des autres dialectes indo-européens doit être le III^e millénaire au plus tard (Al. Vulpe 1974 : 19).

4.7. En ce qui nous concerne, nous avons de grands doutes sur l'identité du daco-mésien avec le thrace (v. « *Studia Balc.* » V, 1971 : 171—177). Les affirmations de Strabon ne valent pas plus que celles des voyageurs italiens dans la Roumanie du XV^e siècle, qui considéraient le roumain comme un dialecte de l'italien (leur langue maternelle pourtant). Les arguments de Vl. Georgiev (1966) sur la différence entre daco-mésien et thrace méritent toute notre considération. Nous y ajouterons un argument tiré des relations de ces deux langues : les concordances du daco-mésien avec l'iranien, les langues baltes et l'illyrien diffèrent essentiellement des concordances du thrace avec ces mêmes langues. On a souligné ce dernier temps les frappantes coïncidences du thraco-dace avec le balto-slave (Poghirc 1967 ; Duridanov 1969 ; Vlahov 1969) mais dans cette relation le daco-mésien correspond plutôt aux langues baltes, tandis que le thrace s'accorde surtout avec le slave. Un phénomène comme la mutation consonantique, postulée pour le thrace et le 'pélasgique', mais indémontrable pour le daco-mésien, interdit le groupement des deux idiomes dans une seule langue, au moins à l'époque historique.

5. Une des grandes acquisitions linguistiques de notre époque c'est une plus précise délimitation des territoires linguistiques paléobalkaniques. Le progrès dans l'étude de cette aire linguistique a été longtemps empêché par des notions vagues comme 'thraco-phrygien', 'thraco-illyrien', etc. Notre époque a non seulement délimité le thrace du phrygien,

mais a aussi établi deux ou trois variantes du phrygien (Haas LB X 1966). Elle a séparé le thrace de l'illyrien (Georgiev 1963) en délimitant en même temps trois ou quatre aires linguistiques à l'intérieur de l'illyrien classique (Rendić-Miocevič, Katičić), divisé d'ailleurs en deux aires distinctes déjà par le pan-illyriste H. Krahe.

5.1. Un progrès évident fut réalisé aussi dans la précision de la position des petits dialectes paléobalkaniques mal connus : péonien (Duridanov 1970), mygdonien (Duridanov 1971), élimiote (Durante 1961), macédonien (A. Mayer 1952; Kalléris 1954; Poghirc 1961), etc.

5.2. Toute une série de travaux ont souligné le rôle des Celtes dans les Balkans, surtout du point de vue archéologique (M. Garašanin 1953; Venedikov 1955; Gavela 1967; Neustupný 1967; Çabej 1969). Il est temps peut-être d'entreprendre un travail de synthèse et surtout une recherche linguistique du problème, concernant aussi bien les liaisons génétiques du celtique avec les langues paléobalkaniques, que ses influences dans ces régions aux temps historiques.

5.3. Il faudra sans doute approfondir et préciser ces délimitations géographiques, mais il faudra surtout commencer le *classement chronologique* d'un matériel linguistique qui s'étend de l'époque d'Homère à celle de Justinien (v. E. Condurachi 1971). On peut bien comprendre combien les faits linguistiques dûrent-ils changer dans cet immense laps de temps. Cette tâche pourtant ne pourra être menée à fin avant que nos collègues épigraphistes ne suivront-ils l'excellent exemple de M. G. Mihailov en nous donnant un Corpus des inscriptions grecques et latines des Balkans au niveau actuel de la science. A ce moment-là, que nous autres linguistes attendons avec impatience, l'aspect linguistique et non seulement linguistique de l'ethnogenèse paléobalkanique changera essentiellement.

La collaboration plus étroite des différentes disciplines, à l'exemple du présent colloque, contribuera substantiellement au progrès de nos futures recherches.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Acta of the 2nd International Colloquium on Aegean Prehistory*. The first arrival of Indo-European Elements in Greece, Athens, 1972.
2. *Actes du I-er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes* (Sofia 1966), I—VII, Sofia, 1968.
3. ALFOLDI G., *Taurisci and Norici*, « *Historia* » XV, 1966, 224—241.
4. *Ancient Indo-European Dialects*. Proceedings of the Conference of Indo-European Linguistics, Univ. of California, Los Angeles, 1963, Ed. by H. Birnbaum & J. Puhvel, Berkeley, Univ. of California, Press, 1966, 247 p.
5. BARTOLI, M., *Introduzione alla neolinguistica*, Genève, 1925.
6. BERCIU, D., *Romania before Burebista*, New York, Praeger, 1967.
7. BEŠEVLIJEV, V., *Über manche ältere Theorie von der Romanisierung der Thraker*, « *Etudes Balkaniques* », I, 1964, 147—158.
8. BONFANTE, G., *I dialetti indeuropei*, « *Annali del Istituto Orientale di Napoli* », IV, 9 1931, 68—185.
9. BONFANTE, G., *The Neolinguistic Position*, « *Language* », 23, 4, 1947.
10. BORGSTROM, C., *Internal Reconstruction of Pre-Indo-European*, « *Word* » 1954, 275—284.
11. BOSCH-GIMPERA, P., *El problema indeuropeo. Con un apéndice de M. Swadesh*, XIX, 385 p. Mexico, 1960 (trad. franç. Paris, 1961).

12. ÇABEJ, E., *Keltisch-albanische Isoglossen*, dans *Studi linguistici in onore di V. Pisani*, 1969, p. 167—186.
13. ÇABEJ, E., *L'illyrien et l'albanais*, dans *Les Illyriens et la genèse des Albanais*, Tirana, 1971, 41—52.
14. CARNOY, A., *Le substrat pélasgique dans la toponymie grecque*, « *Orbis* », III, 1954, 433—437.
15. CARRUBA, O., *Origini e preistoria degli Indo-Europei d'Anatolia*, « *Rivista di filologia* », 97, 1969, 1—30.
16. CHANTRAINE, P., *La langue des Macédoniens et leur onomastique*, BSL, 61, 1, 1966, 157—166.
17. CHILDE, V. G., *Anatolia and Thrace*, « *Anatolian Studies* », VI, 1956.
18. CONDURACHI, E., *L'ethnogenèse des peuples balkaniques; les sources écrites*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 249—269.
19. CROSSLAND, R. A., *The Position in the Indo-European Language-Family of Thracian and Phrygian and their possible close cognates; some general observations*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 225—236.
20. CROSSLAND, R. A., *Recent Re-Appraisal of Evidence for the Chronology of the Differentiation of Indo-European*, Acta 2d Coll. Aegean Prehistory, 46—55.
21. CROSSLAND, R. A. & BIRCHALL, A. (ed.), *Bronze Age Migrations in the Aegean*, London, 1947.
22. DAICOVICIU, C., *Dacica*, Cluj, 1970.
23. DAICOVICIU, H., *Dacii*, II^e éd., Bucarest, 1972.
24. DANOV, CHR. M., *Zu der Ethnogenese und den Lageverschiebungen der Volksstämme Althraikiens in der zweiten Hälfte des II. und der ersten Hälfte des I. Jahrtausends v.u.Z.*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 271—277.
25. DEVOTO, G., *Linguistica e archeologia*, dans *Scritti minori*, Firenze, 1958, 48—55.
26. DEVOTO, G., *Origini indeuropee*, Firenze, Sansoni, 1962, 521 p.
27. DODDIBA, L., *La nature du lexique maritime albanais et ses éléments non empruntés*, *Actes I Congr. Balk.* 1968, VI, 857—872.
28. DUMITRESCU, VI., *Observations sur certains problèmes du néolithique de l'Europe sud-orientale*, « *Dacia* », N.S., II, 1958, 265—274.
29. DURANTE, M., *Le congruenze onomastiche italo-balcaniche e il loro valore storico*, *Isola del Liri*, 1953, 16 p.
30. DURANTE, M., *Sulla lingua degli Elimi*, « *Kokalos* », VII, 1961, 81—90.
31. DURIDANOV, I., *Die alten Bevölkerungsverhältnisse Makedoniens auf Grund der Toponymie*, *Actes I Congr. Balk.*, 1968, VI, 773—786.
32. DURIDANOV, I., *Thrakisch-dakische Studien. I. Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, LB, XIII, 2, 1969.
33. DURIDANOV, I., *Die Stellung des Päonischen*, *Actes X Congr. Ling.*, IV, 1970, 759—764.
34. DURIDANOV, I., *Die Vorgesuchte Mygdoniens im Lichte der Sprache*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 199—205.
35. *Ethnogenèse des peuples balkaniques*, « *Studia Balcanica* », V, 1971.
36. FOL, A., *Demografska i socialna struktura na drevna Trakia I hiljadoletie predi novata era*, Sofia 1970, 282 p.
37. FRASHERI, K., *Les Parauaei, anciens habitants de la vallée de la Haute-Viose*, *Les Illyriens...*, 1971, 131—137.
38. GAMKRELIDZE, T. V., *Anatolian Language and the Problem of I-E Migration to Asia Minor*, VII-e Congr. intern. des Sc. Anthropol. et Ethnol., 1964, V, 665—672.
39. GARAŠANIN, DRAGA, *Problèmes de l'appartenance linguistique des populations néolithiques dans le centre des Balkans*, « *Studia Balcanica* » V, 1971, 15—19.
40. GARAŠANIN, M., *Iz historije Kelta u Srbiji*, « *Istoriski Glasnik* », III—IV, 1953, 3—16.
41. GARAŠANIN, M., *Ka jezicnoj priradnosti neolitskog prastanovništva Balkana*, GZM, XII, arch. 1957, 201—216.
42. GARAŠANIN, M., *Contribution à l'archéologie et à l'histoire des Scordisques*, dans *Homenaje P. Bosch-Gimpera*, 1963, 173—180.
43. GARAŠANIN, M., *Hronologija i genesis na neolita v centralnata i jugoiztočnata čast na Balkanskija poluostruv*, « *Arheologija* », VIII, 1, 1966.
44. GARAŠANIN, M., *La contribution du monde sud-est européen, dans Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest 1970, p. 102—109.
45. GARAŠANIN, M., *Nomades des steppes et autochtones dans le sud-est européen à l'époque de transition du néolithique à l'âge de bronze*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 9—14.
46. GARAŠANIN, M., I. NESTOR, *Les peuples de l'Europe du Sud-Est à l'époque préromaine*, *Actes...* I, 27 ss.

47. GAVELA, B., *Quelques notions actuelles sur les Celtes balkaniques*, «Zbornik Filozofskog Fakulteta», Belgrade, IX, 1, 1967.
48. GEORGIEV, G. I., *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, Sofia, 1961.
49. GEORGIEV, VI., *Thrace et illyrien*, LB, VI, 1963, 71–74.
50. GEORGIEV, VI., *Die Herkunft der Namen der großen Flüsse der Balkanhalbinsel und ihre Bedeutung zur Ethnogenese der Balkanvölker*, LB, I, 1959, 5–16.
51. GEORGIEV, VI., *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Roma, 1966.
52. GEORGIEV, VI., *Die europäische Makrohydronymie und die Frage nach der Urheimat der Indoeuropäer*, «Proceedings of the VIIIth Int. Congr. of Onom. Sciences» 1963, The Hague–Paris, Mouton, 1966, 188–195.
53. GEORGIEV, VI., *L'ethnogenèse de la péninsule balkanique d'après les données linguistiques*, «Studia Balcanica», V, 1971, 155–177.
54. GIMBUTAS, MARIA, *Proto-Indo-European Culture: the Kurgan Culture during the fifth, fourth and third millennia B.C.*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, ed. by G. Cardona, Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1970, 155–197.
55. GIMBUTAS, M., *The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans: 3500–2500 B.C.*, JIES, 1, 2, 1973, 163–214.
56. GIMBUTAS, M., *The destruction of Aegean and East Mediterranean urban civilization around 2300 B.C.*, dans R. Crossland & A. Birchall, *Bronze Age ... 1973*, 129–139.
57. GINDIN, L., *Jazyk dřevnějšego naselenija Juĝa Balkanskogo poluoostrova* (fragment indoeuropejskoj onomastiki), Moskva, 1967, 200 p.
58. GINDIN, L., *Anatolijskic jazykovye elementy v dřevnej toponimii juĝa Balkanskogo poluoostrova*, *Actes I Congr. Balk.*, 1968 VI, 829–836.
59. GINDIN, L., *Le «pelasgique» et le thrace*, «Studia Balcanica», V, 1971, 237–242.
60. GOODENOUGH, W. H., *Evolution of Pastoralism and I-E Origins*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, 1970.
61. HAAS, O., *Die Lehre von den indogermanischen Substraten in Griechenland*, LB I, 1959, 29–56.
62. HAAS, O., *Das Phrygische und die Sprache der Balkanländer*, «Südosteuropa-Schriften», VI, 1964, 90–102.
63. HAMP, E. P., *The Position of Albanian* dans *Ancient I-E Dialects...*, 1966, 97–121.
64. HARMATTA, J., *Das Pelasgische und die alten Balkansprachen*, LB, IX, 1, 1964, 41–47.
65. HASDEU, B. P., *Principie de lingvistică*, București 1881.
66. HASDEU, B. P. *Strat și substrat. Genealogia popoarelor balcanice*, Introd. au III^e tome de l'*Etymologicum Magnum Romaniae*, București, 1892, 1–37.
67. HENCKEN, H., *I-E Languages and Archaeology*, «American Anthropologist», vol. 57, no. 6, part 3, Mem. No. 84, Dec. 1955, Menasha, Wisconsin.
68. HEUBECK, A., *Praegraeca. Sprachliche Untersuchungen zum vorgriechisch-indogermanischen Substrat*, Erlangen, Universitätsbibliothek, 1961.
69. HOENIGSWALD, H., *Language Change and Linguistic Reconstruction*, Chicago, 1960.
70. HUBSCHMIDT, J., *Substrate in den Balkansprachen*, dans *Die Kultur Südosteuropas, ihre Geschichte und ihre Ausdrucksformen*, Wiesbaden, 1964–1965, 90–102.
71. *Indeuropeo e protostoria. Atti del III Convegno Internazionale di Linguisti*, Milano, 1961.
72. *Indo-European and Indo-Europeans*, ed. G. Cardona, Philadelphia U.P., 1970.
73. IVANOV, V. V., *Dřevnějšie kul'turnye i jazykovye svjazi juĝnobalkanskogo i maloazijskogo arcalov*, Moskva, 1974, 29 p.
74. KALLÉRIS, J. N., *Les anciens Macédoniens*, Athènes, 1954.
75. KATIČIĆ, R., *Die illyrischen Personennamen in ihrem südostlichen Verbreitungsgebiet*, «Živa Antika», XII, 1, 1962, 95–120.
76. KATIČIĆ, R., *Das Mitteldalmatische Namengebiet*, «Živa Antika», XII, 2, 1962, 255–292.
77. KATIČIĆ, R., *Namengebiete im römischen Dalmatien*, «Die Sprache», X, 1964, 23–33.
78. KATIČIĆ, R., *Liburner, Pannonier und Illyrier*, dans *Studien zur Sprachwissenschaft u. Kulturkunde. Gedenkschrift für W. Brandenstein*, Innsbruck, 1968, 363–369.
79. KOSTALLARI, A., *Les recherches onomastiques dans le domaine de l'albanais*, «Proceedings of the VIIIth Congress of Onomastic Sciences», The Hague, Mouton, 1966, 247–259.
80. KRONASSER, H., *Vorgeschichte und Indogermanistik*, dans *Theorie und Praxis der Zusammenarbeit zwischen den anthropologischen Disziplinen*, New York, Horn, F. Berger, 1961, 117–136.
81. KUHN, H., *Grenzen vor- und frühgeschichtlicher Orstnamentypen*, Mainz, Ak. d. Wiss. u. Lit. Geist. u. Sozwiss. Kl., Abhdl., Jhrg. 1963, No. 4, 26 p.
82. Le «Protolingue»: *Atti del IV Convegno Internazionale di Linguisti* (2–6 sett. 1963), Milano, 1965.

83. *Les Illyriens et la genèse des Albanais*, Tirana, 1971.
84. *Lexicostatistics in Genetic Linguistics. Proc. of the Yale Conference, April 3-4 1971*, Ed. I. Dyen, The Hague-Paris, Mouton, 1973.
85. MACQUEEN, J. G., *The First Arrival of Indo-European Elements in Greece. Some Observations from Anatolia*, *Acta 2nd Coll. Aegean Prehist.* 1972, 142-145.
86. MALLORY, J. T., *A History of the Indo-European Problem*, *JIES*, 1, 1, 1973, 21-65.
87. MAYER, A., *Über das Verhältnis des Makedonischen zum Illyrischen*, « *Glotta* », XXXII, 1952, 45-89.
88. MELLAART, J., *Prehistory of Anatolia and its Relations with the Balkans*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 119-137.
89. MERLINGEN, W., *Zum Ausgangsgebiet der indogermanischen Sprachen*, « *Archaeologia Austriaca* », 18, 1955, 92-94.
90. MICHAÏLOV, G., *Rapports onomastiques entre les régions de l'Est des Balkans et l'Asie Mineure Actes I Congr. Balk.*, VI, 1968, 549-555.
91. MILOUČIĆ, VL., *Die frühesten Ackerbauer in Mitteleuropa*, « *Germania* », 30, 1952, 313-318.
92. MILOUČIĆ, VL., *Ergebnisse der deutschen Ausgrabungen in Thessalien (1953-1958)*, « *Jahrb. d. rom.-germ. Zentralmuseums* », Mainz, 6, 1959, 1 ss.
93. NEMEJKOVA-PAVUKOVA, V., *Zur relativen Chronologie des Äneolithiums in Mittel- und Südosteuropa*, « *Germania* », 44, 1966, 2. Halbband, 234 ss.
94. NEUSTUPNÝ, J., *From Indoeuropeans to Prehistoric Celts in Central Europe*, Lisboa, 1967.
95. NEUSTUPNÝ, J., *Absolute Chronology of the Neolithic and Aeneolithic Periods in Central and South-East Europe: I: Slovenska Archeologia*, XVI, 1, 1968, 19-60; II: *Archeologické rozhledy*, XXI, 6, 1969, 783-810.
96. OTKUPŠIČIKOV, JU., V., *Balkano-malazijskie toponimičeskie izoglosy*, dans *Balkanskoe jazykoznanie*, Moskva, 1973, 5-29.
97. PARLANGELI, O., *La Penisola Balcanica e l'Italia*, Milano, 1960.
98. PARLANGELI, O., « *Concordanze toponomastiche traco-messapiche* », « *Quaderni dell'Istituto di Glottologia* », Univ. di Bologna, 5, 1960, 21-29.
99. *Pervyj Simpozium po Balkanskomu Jazykoznaniju. Antičnaja Balkanistika*. Moskva, 1972.
100. PETRESCU-DÎMBOVIȚA, M., *Quelques considérations concernant la fin de l'âge du bronze et le début du Hallstatt dans l'espace carpato-balkanique*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 107-117.
101. PISANI, V., *Glottologia e Antropologia*, « *Paidcia* », V, 1, 1950, 20-25.
102. PISANI, V., *Parenté linguistique*, « *Lingua* », III, 1952, 3-16 (= *Saggi di linguistica storica*, Torino, 1959, 29-42).
103. POGHIRC, C., *Considérations sur le lexique de l'ancien macédonien*, *RL*, V, 1960, 1, 135-145.
104. POGHIRC, C., *Les rapports entre le thraco-dace et le balto-slave*, *Actes du X-e Congr. Int. des Linguistes (Bucarest, 1967)*, IV, Bucarest, 1970, 765-771.
105. POGHIRC, C., *L'hydronymie roumaine*, *LB*, XVII, 2, 1974, 35-63.
106. POGHIRC, C., *Sur les éléments de substrat du roumain*, « *Dacoromania* » I, 1973, 197-209.
107. POLAK, V., *Die Beziehungen des Albanischen zu den europäischen Substratsprachen mit Rücksicht auf die Situation*, « *Südosteuropa-Schriften* », 6, 1964, 207-217.
108. POPOVIĆ, I., *Illyro-slavia*, *AION*, Sez. ling., I, 2 (1959), 165-176.
109. POPOVIĆ, I., *Bemerkungen über die vorlawischen Ortsnamen in Serbien*, *Z sl Ph XXVII* 1959, 1, 101-114.
110. POPOVIĆ, J., *Die Einwanderung der Slawen in das Ostromische Reich im Lichte der Sprachforschung*, *Z Sl IV*, 1959, 705-721.
111. PORZIG W., *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebietes*, Heidelberg 1954.
112. PUĐIĆ, I., *Die Sprache der alten Makedonen*, « *Studia Balcanica* », V, 1971, 207-223.
113. QUITTA, H., *Der Balkan als Mittler zwischen Vorderem Orient und Europa*, dans *Evolution und Revolution in Alten Orient und Europa*, 1971.
114. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Ihtrska onomastika na latinskom natpisima Dalmacije*, « *Vjesnik za arheologiju i historiju Dalmatinsku* », Sv. 52, Prilog. 3, Split, 1948, 67 p.
115. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Illyria: zum Problem der illyrischen onomastischen Formel in romischer Zeit*, « *Archaeologia Jugoslavica* », 2, 1956, 39-51.
116. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Onomastique illyrienne de la Dalmatie ancienne*, *Atti e Memorie del VII Congr. Int. di Se. Onomastiche*, Firenze-Pisa, 1961, 273-277.
117. RENFREW, C., *The Emergence of Civilization: the Cyclades and the Aegean in the third Millennium B. C.*, London, 1972.
118. RENFREW, C., *The Autonomy of the Southeastern European Copper Age*, « *Proceedings of the Prehistoric Society* », 35, 1969, 12-47.

119. RUSSU I. I., *Granița etnică între traci și iliri. Cercetări epigrafice și onomastice*, AISC, 4, 1941—43, 71—146.
120. RUSSU, I. I., *Tribul dacic « Sensioi »*, Ann. Inst. ist. naț., 11, 1946, 398—403.
121. RUSSU, I. I., *Dispariția limbii și a populațiilor traco-dace*, SCIV, VIII, 1—4, 1957, 253—265.
122. RUSSU, I. I., *Les Costoboces, « Dacia »*, N.S., III, 1959, 341—352.
123. RUSSU, I. I., *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bukarest, 1969.
124. RUSSU, I. I., *Ilirii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea*. București, 1969.
125. SCHACHERMEYR, F., *Zum Problem der griechischen Einwanderung*, *Atti e Mem. del I-o Congr. intern. di Miccnologia*, Roma 1968, vol. I, 305 ss.
126. SCHACHERMEYR, F., *Vor-Indo-Europäische Substrate und Indo-Europäische Zuwanderungen in der griechisch-antolischen Frühzeit*, *Acta 2nd Coll. Aegean Prehistory*, Athens 1972, 10—14.
127. SCHERER, A. (ed.), *Die Urheimat der Indogermanen. Wege der Forschung*, CLXVI, Darmstadt, 1968.
128. *Simpoziјum o territorialnom i kronološkom razgraničenju ilira u praistorijsko doba*, Sarajevo, 1964.
129. *Simpoziјum o Ilirima u antičko doba (10—12 mai 1966)*, Akad. Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, V, 2a, Sarajevo, 1967, 214 p.
130. SOLTA, G., *Gedanken zum Indogermanenproblem*, *Festschrift zum 400-jährigen Jubiläum des humanistischen Gymnasiums in Linz*, 1952, 153—166.
131. *Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest 1970.
132. SWADESH, M., *Archaeological and Linguistic Chronology of Indo-European Groups*, « American Anthropologist », vol. 55, 1953, 349—352.
133. THOMAS, H., *New Evidence for Dating the Indo-European Dispersal in Europe*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, 1970 199—215.
134. THOMOPOULOS, J., *Importance et problèmes de la toponymie préhellénique de la mer Egée*, « Onomata », 2—3, 1954, 3—17.
135. *Thracia I—II. Primus Congressus studiorum Thracicorum*, Sofia, 1972—1974.
136. ТОПОРОВ, В. N., *K voprosu o drevnebalkanskich sozjazach v oblasti jazyka i mifologii*, Moskva, 1974, 23 p.
137. TOVAR, A., *Linguistics and Prehistory*, « Word », 1954, X, 333—350.
138. TRBUHOVIĆ, V., *Salemization of the IE Prebasis in the Light of the New Archaeological Investigations in Balkans*, *I Congr. Thracologie, Résumés*, Sofia, 1972, 118.
139. VENEDIKOV, I., *L'invasion celtique au III-e s. dans la lumière des trouvailles archéologiques*, « Istoriceski Pregled », 1955, 3, 77—95.
140. VRACIU, A., *Sur le caractère autochtone des populations anciennes de la Dacie: les données linguistiques*, « Studia Balcanica », V, 1971, 179—192.
141. VULPE, AL., *The Cultural Unity of the North-Thracian Tribes in the Balkano-Carpathian Hallstatt*, *JIES*, 2, 1, 1974, 1—21.
142. WINDEKENS, A. J. van, *Le pélasgique. Essai sur une langue indo-européenne préhellénique*, Louvain, 1952.
143. WINN, M. M., *Thoughts on the Question of Indo-European Movements in Anatolia*, *JIES* II, 2, 1974, 117—142.
144. ZGANJAR, B., *Kelti u Iliriku*, « Bolletino di archeol. e di storia dalmate », LIII, 1950—1951, 13—23.

INTERVENTIONS

En marge du Rapport de C. Poghirc, dont on relève la vaste érudition et les dimensions vraiment impressionnantes de son champ de recherche, — on insiste tout d'abord sur l'importance exceptionnelle et la nécessité impérieuse de connaître exactement et de la manière la plus ample possible les langues « disparues » préhelléniques et préromaines de la zone balkanique, dinarique et carpato-danubienne, où les principaux groupes ethno-linguistiques indo-européens étaient les Illyriens à l'ouest et les Thraces à l'est et nord-est. Ces deux langues (ou plutôt complexes linguistiques) ont disparu au plus tard dans le Haut-Empire romain, en laissant seulement des fragments : gloses et noms propres dans les textes littéraires et épigraphiques gréco-latins, et des mots dans la langue roumaine. Par conséquent, on tient compte de la grande importance de ces populations et de leur langue pour l'étude du problème de l'ethnogenèse dans l'espace carpato-balkanique et dinarique. Le type linguistique et le système onomastique de deux groupes « satem » : les Illyriens et les Thraces sont suffisamment connus aujourd'hui (cf. nos deux monographies linguistiques et historiques : *Illirii*, București, 1969 et *Limba Traco-dacilor*, II^e éd., 1967 = *Die Sprache der Thrako-Daker*, București, 1969).

Pour ce qui est de la position de la langue thrace, les opinions formulées par A. Fick, W. Tomaschek et P. Kretschmer sont valables dans leurs grandes lignes : le thraco-dace était une langue indépendante, appartenant au groupe indo-européen des idiomes satem, donc apparentée plutôt à l'illyrien (dont le système et les éléments de l'onomastique étaient pourtant différent du thrace), au balto-slave et à l'iranien ; mais de telles parentés ne doivent pas être faussement interprétées, en supposant par exemple l'existence d'une unité « illyrothrace », qui est nettement contredite par les informations des auteurs anciens et par le système onomastique divergeant, qui indique une différence dans le lexique du thrace et de l'illyrien.

Quant à la langue satem indo-européenne albanaise (à l'origine illyrienne ou thrace), il semble qu'elle soit plutôt une continuatrice de la langue thrace, éventuellement par l'intermédiaire d'une partie de la population thraco-dardanique non romanisée et non slavisée. Le peuple et la langue des Albanais ne se sont point formés dans le voisinage des Roumains (« Protoroumains ») à l'époque ancienne ou médiévale. Les mots indo-européens communs à l'albanais et au roumain sont sans doute hérités par les deux langues d'une source commune, le substratum carpato-balkanique ; on ne peut, sous aucun prétexte, les considérer comme des emprunts réciproques (ce sont quelques 70 mots, substantifs, adjectifs et verbes). Mais il existe encore en roumain un groupe, plus

nombreux et plus important, d'éléments non latins (environ 90—100) provenant également de la source préromaine, autochtone, et qui sont inconnus dans les autres langues du sud-est européen.

Les traits caractéristiques de la langues thrace satem indo-européenne sont aujourd'hui bien connus; l'application de leurs critères phonétiques aux opérations étymologiques dans l'étude de la souche préromaine du lexique roumain a permis d'obtenir des résultats positifs et concluants (cf. la première esquisse dans notre monographie linguistique : *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez*, București, 1970).

Le roumain c'est la phase médiévale et moderne du parler latin rustique de la population thraco-romaine de Thrace, de Mésie et de la Dacie qui a conservé et perpétué dès l'époque du bilinguisme de nombreux mots isolés, dont 160 ont pu être identifiés, à ce jour. Ce fut le premier croisement qui eut lieu, au cours de l'histoire de la langue roumaine; la latin sud-est européen qui en sortit vainqueur s'est enrichi d'un grand nombre de mots de la langue thraco-gétique autochtone qui fut écartée et remplacée. C'est dans la recherche actuelle une réalité concrète et incontestable qui contribuera d'une manière décisive à faire « démarrer » vers une solution définitive le problème débattu depuis plus de cinq siècles : la formation du peuple roumain et de sa langue, donc l'une des plus difficiles « énigmes » de l'ethnogenèse paléobalkanique.

Ion I. Russu

(Cluj-Napoca)

Il va sans dire que, pendant les quelques minutes de mon intervention, il me sera impossible de discuter en détail les deux denses rapports sur le problème de la paléo-ethnogenèse des peuples balkaniques, présentés par nos deux éminents collègues, M. Garašanin et C. Poghirc. D'autant plus qu'il s'agit de deux spécialistes qui travaillent dans deux disciplines différentes, même si les problèmes abordés par eux ont une relation incontestable et très étroite.

Tout d'abord, je souscris d'une manière totale au point de vue du collègue Garašanin à propos de la nécessité d'une plus étroite collaboration entre les archéologues yougoslaves et roumains; je crois même que cette collaboration ne devrait pas se limiter à un échange permanent d'idées, mais qu'elle devrait prendre la forme d'un travail en commun à propos de certains problèmes qui nous intéressent tous. Je voudrais, d'autre part, mentionner que — entre le néo-énéolithique et la période de transition vers l'âge du bronze — il n'y a pas seulement une différence de culture matérielle, mais aussi une différence en ce qui concerne le caractère ethnique des populations de ces deux époques. Il n'y a évidemment aucun doute que la population énéolithique de la région carpatodanubio-balkanique n'a pas été anéantie par les tribus des steppes pontiques à l'occasion de leur pénétration dans ces régions. Mais le phénomène d'assimilation graduelle qui a eu lieu par la suite a dû changer peu à peu le caractère ethnique des populations autochtones, même si — selon

le point de vue exposé par le collègue Poghirc — les régions situées au nord de l'Haemus avaient été habitées même auparavant par des populations indo-européennes.

Il serait difficile pour un archéologue de contester les conclusions d'un linguiste, bien qu'il y a aussi d'autres linguistes qui ne partagent pas les points de vue de celui-ci. Même en admettant que les régions dont nous venons de parler aient été habitées depuis le paléolithique par des populations indo-européennes, le fait qu'il n'y a pas une continuité *culturelle* entre le mésolithique-épipaléolithique de ces régions, d'une part, et le néolithique ancien, d'autre part, prouve que l'introduction de la soi-disant « révolution néolithique » n'est pas due à une évolution locale, mais bien à la pénétration des nouvelles populations. Je ne mésestime pas l'affirmation du collègue Poghirc — à savoir que la différence de culture matérielle n'implique pas toujours des populations d'origines diverses — mais en l'occurrence il s'agit de différences totales, essentielles, qui ne pourraient pas être dues seulement aux contacts et aux influences entre deux régions. Selon moi, il n'y a aucun doute que tout ce qui constitue « le mode de vie » néolithique ne peut pas être expliqué que par la pénétration dans le sud-est de l'Europe des populations venues de l'Asie Antérieure et probablement aussi de la Méditerranée Orientale. Les paléontologues et les paléobotaniciens, à de rares exceptions près, sont d'accord que l'origine des plantes céréalières cultivées et de quelques-uns des premiers animaux domestiques par les populations néolithiques, devrait être recherchée dans l'Asie Antérieure ; par conséquent leur présence en Europe ne peut être due qu'à la pénétration des populations de l'Asie Antérieure à l'aube du néolithique.

Il est vrai que, ces derniers temps, les représentants du courant « autochtoniste » affirment que le néolithique du sud-est de notre continent a été une création locale, apparue presque à la même date et sans aucune relation de dépendance avec le néolithique de l'Asie Antérieure. Mais ces affirmations négligent, selon moi, des faits incontestables ; il ne me semble pas permis, par exemple, de ne tenir compte du fait que la date du premier néolithique précéramique de l'Asie Antérieure se situe au IX^e millénaire av. n.è. et même — si l'on applique la « recalibration » des dates du C 14 — au X^e et au XI^e millénaire av. n.è., -date que personne n'a jusqu'à présent cru pouvoir attribuer au néolithique ancien de l'Europe. En même temps, les nombreuses affinités et les identités constatées entre certains aspects essentiels du néolithique de l'Asie Antérieure et celui du sud-est de l'Europe, non seulement dans le domaine de la culture matérielle, mais aussi dans celui des manifestations d'ordre spirituel (croyances et pratiques magico-religieuses, etc.) et qui, d'autre part, font défaut dans le centre et surtout dans le nord et l'ouest de notre continent, ne peuvent pas être expliquées que justement par l'origine commune de la mentalité et de la culture, conséquence directe, il me semble, de la même origine de ces populations.

Du point de vue anthropologique, on a constaté que les populations néo-énéolithiques du sud-est de l'Europe avaient des caractères graciles, méditerranéens — et non seulement au sud des Balkans, mais aussi dans les régions carpatodanubiennes — ce qui indique qu'elles appartenaient à une autre souche que les populations des steppes pontiques. En même

temps, le fait rappelé plus haut — c'est-à-dire l'absence d'une continuité culturelle entre le paléolithique et le néolithique du sud-est de l'Europe — confirme, je crois, le même point de vue.

Naturellement, il n'y a pas lieu de discuter ici en détail tous ces problèmes. Mais toutes les dates dont nous disposons me semblent de nature à appuyer notre conviction que les populations qui ont donné naissance au néolithique ancien du sud-est de l'Europe n'étaient pas d'origine indo-européenne, même si, pendant le paléolithique, les régions situées au nord de la chaîne des Balkans avaient été habitées par des populations indo-européennes.

Enfin, une dernière remarque de détail à propos du problème de l'enclave illyrienne de l'Olténie, datant du premier âge du fer. Ce problème a été discuté par nous d'une manière complète et j'espère que Mr. Garašanin, à l'occasion de la rédaction définitive de son rapport, voudra bien mentionner ceci dans les notes bibliographiques.

Vladimir Dumitrescu

(Bucarest)

Im Äneolithikum des balkanisch-niederdonauländischen Raumes sind zum ersten Mal mit größerer Sicherheit Vorläufer ethnischer Gruppen zu verfolgen, aus welchen sich später jene Urvölker auf dem gleichen Territorium entwickeln werden, die als Illyrier, Thraker und Daker bekannt sind.

In der archäologischen Wissenschaft wird nicht mehr die Frage gestellt, ob eine kulturelle Kontinuität im balkanisch-pannonischen Raum vom Neolithikum bis ans Ende der La-Tène-Periode möglich war. Es ist jedoch noch immer eine offene Frage, welche Art der Kontinuität zu verstehen ist und auf welche Weise der Kontinuitätsfaktor auf die Genese der paläobalkanischen Völker wirkt, da diese mit Sicherheit erst von der Späthallstattzeit, beziehungsweise nach dem 6. Jh. v. u. Z. festgestellt ist.

Das Referat Prof. Dr. Garašanins bietet eine vielseitige Analyse der Geschichte der Ethnogenese der paläobalkanischen Völker und stellt daher eine solide Basis für eine weitere Diskussion dar. Es scheint angebracht, sich nochmals mit der sogenannten frühen autochthonen Komponente der Ethnogenese zu befassen und dabei sollte die Wichtigkeit der Indoeuropäisierung Südostpannoniens und des Balkans nicht außer Acht gelassen werden, da sich diese im Rahmen der Abwanderungen aus dem Osten Europas vom Äneolithikum bis zum Beginn der Hallstattzeit mehrmals wiederholt hat.

Obgleich die Ethnogenese der paläobalkanischen Völker als komplexes Phänomen nicht dokumentiert und präzise erklärt werden kann ohne sich auf die Forschungsergebnisse der Geschichte, Linguistik, Anthropologie, Ethnologie u.a. zu stützen, konzentriert sich vorliegender Beitrag auf die Feststellung jener Elemente der Ethnogenese, die zur Zeit des Zerfalls des äneolithischen Kulturhorizonts und der Formierung bronzezeitlichen Kulturen auftreten. Sie sind von Bedeutung, weil sie die

Formen und den Verlauf der Aussonderung hallstattischer Ethnogemeinschaften im jugoslawischen Donaugebiet und im mittleren Balkanraum beeinflußt haben.

Am Ende des Äneolithikums wurden im engeren Raume Serbiens und im jugoslawischen Donaugebiet die letzten Phasen der Bubanj-Hum und Vučedol-Gruppe festgestellt. In Südungarn formiert sich die Zók-Makó-Gruppe. Im Westen und Südwesten Rumäniens entwickelt sich die Variante der Vučedoler Gruppe, die unter dem Namen Glina III-Schneckenberg bekannt ist. In Bulgarien ist die Karanovo VII-Phase, bez. Cernavoda-Ezero anwesend. Sämtliche Gruppen zeigen ähnliche oder identische wirtschaftliche Grundlagen, unter denen die nomadische Viehzucht dominiert. Der Ackerbau stagniert und die Jagd wird abermals ein wichtiger ökonomischer Faktor.

Im jugoslawischen Donaugebiet ist zur Zeit der Entwicklung und Ende der Vučedoler Gruppe der Prozeß der Metallverarbeitung bei den äneolithischen Kulturen beendet und das Vordringen der ersten Ethnogemeinschaften aus den Steppen nördlich des Schwarzen Meeres wird evident. So sind bei der Formierung der Cernavoda-Gruppe Komponenten feststellbar, die ein Resultat der machtvollen Migrationsbewegung vom Osten nach dem Westen darstellen, bezüglich vom Niederdonaugebiet in Richtung der pannonischen Ebene und des Zwischenstromlands der Donau und Save. Die Reflexe dieser Bewegungen werden den definitiven Übergang in die Bronzezeit beeinflussen. Aus diesem Grunde sind wir der Meinung, daß beim Studium der Ethnogenese der paläobalkanischen Völker von der Aussonderung der Cernavoda III-Gruppe im Unteren Donaugebiet und im Südosten Pannoniens von der Anlegung von Gräberfeldern vom Pit-Grave-Typus auszugehen ist, da sie direkt aus den kurganischen Steppenkulturen hervorgegangen sind.

Das Ockergrab von Vojlovica bei Pančevo zeigt, daß die Steppeneinflüsse in das jugoslawische Donaugebiet möglicherweise in zwei Etappen eingedrungen sind.

Es ist bekannt, daß schon Ende der Bodrogkeresztur Gruppe der Kultureinfluß aus Westukraina auf äneolithische Gruppen Ostpannoniens und des oberen Theißgebiets vermerkt wurde. Es handelt sich um Importe aus der Usatovo Gruppe in Lažňany und über Decea Mureşului in die Bodrogkeresztur Gräberfelder.

Bei der Vučedoler Gruppe kommt die Bestattungsart, die an Katakombengräber erinnert, vor. Die Brandbestattung der Verstorbenen und das Streuen ihrer Asche in Urnen evident im Grabhügel bei Batajnica weist auf einen Ritus, der in der Vučedoler Gruppe und bereits früher in der Bodrogkeresztur und Badener Gruppe vorkam, als Reflex der primären Zentren die östlich vom Prut vorzufinden sind.

In Zentralserbien, beziehungsweise im Moravatal, unterliegt die Bubanj-Hum Gruppe Änderungen, an denen auch der Karpaten- und östliche Balkanraum teilgenommen haben. Wir stimmen mit Prof. Dr. Garašanin überein, daß es sich hier um die „erste Welle“ der Indoeuropäisation Serbiens und auf dem Balkan handelt. Hier würde die Periode zwischen 2000 und 1800 v.u.Z. in Frage stehen. Offen bleibt noch immer die Frage, wie und auf welche Weise die Verbindungen mit dem griechischen Raum zustandekamen. Diese Verbindungen haben später unbe-

dingt während der mittelhelladischen Zeit und in ihrer Spätphase, bezüglich unter der Mykenäkultur einen Einfluß auf die Formen der materiellen Kultur gehabt. Möglicherweise haben sie auch die Entwicklungsformen der Gesellschaft und Wirtschaft beeinflußt.

Die zweite „Welle“ der protoethnischen Änderungen im mittelbalkanischen Raum und im jugoslawischen Donaugebiet ist nach den frühbronzezeitlichen Kulturen vom Typus Vinkovci-Mokrin in der Woiwodina, Nagyrév-Pitváros in Südungarn, Perjamoš-Verbiçioara im Westen und Südwesten Rumaniens und Belotić-Bela Crkva in Westserbien zu verfolgen.

Um die Zeit von 1800—1200 v.u.Z. kommen zwei Tendenzen von gleicher Intensität zum Ausdruck. Gleichzeitig, als einzelne regionale Einheiten zur Basis für die Formierung ausgesonderter ethnischer Gebiete, ist die kulturelle Unifizierung auf Grund der Übernahme und Nutzung der Bronze als Stilträger einer bestimmten Stufe der Erzeugungsgrundlage zu vermerken.

Der ethnogenetische Prozeß im jugoslawischen Donaugebiet unterscheidet sich einigermaßen von der Situation im mittelbalkanischen Raum und dieser Faktor wird später als ständige Konstante auf den Unterschied der ethnischen Zusammensetzung Südostpannoniens und des Balkans einwirken.

In der Woiwodina bestehen vom Ausgang der Frühbronzezeit — die vom Erscheinen und der Domination der Vatiiner Gruppe gekennzeichnet ist — bis ans Ende der Mittelbronzezeit mit inkrustierter Keramik vom Dubovacer Typus, als das Eindringen der Hügelgräberkultur mit der lokal ausgesonderten Frühphase der Belegiš-Gruppe festgestellt ist, auch parallel verlaufende autochthone Entwicklungen und ethnokulturelle Vorstöße von außen. Gleichzeitig entwickeln sich im ostbalkanischen Raum Jugoslawiens die Slatina, Paraćin und Medijana Gruppen, während in Westserbien die verlangsamte Entwicklung der modifizierten Vatiiner Gruppe verzeichnet werden kann. In Rumänien gehören dieser Periode die Otomani, Cîrna und Cruceni-Gruppen an.

In geschichtlicher und kultureller Hinsicht ist dies ein Horizont, der unmittelbar den bedeutenden Verrückungen im 12. Jh. v.u.Z. vorangeht, als es in weiten Gebieten Europas zu Abwanderungen, Bewegungen, Invasionen und tiefen Vorstößen in die Axe des zentralbalkanischen Raumes, der Ägais, kommt.

Es ist begründet zu sagen, daß sich in der Mittelbronzezeit im jugoslawischen Donaugebiet zwei kulturelle und vermutlich auch genetische Komponenten bilden, die sich verflechten, eine bestimmte Zeit parallel verlaufen, obwohl gleichzeitig das Eindringen fremder Kulturmerkmale ersichtlich ist. Für die Entwicklung der Vatiiner Gruppe ist vorauszusetzen, daß sie als Folge der bodenständigen Tradition auftritt, und ihre Evolution in die Dubovac-Žuto brdo-Variante ist als Resultat einer Verflechtung mit den Repräsentanten der transdanubischen inkrustierten Keramik anzusehen.

Ein neuer Einfluß vom Norden der pannonischen Ebene während des Eindringens der Hügelgräberkultur trägt dazu bei, daß sich das jugoslawische Donaugebiet in zwei Zonen teilt: die nordöstlichen und nördlichen Gebiete gehen im Hügelgräberhorizont auf. Im Süden und Südosten

der Woiwodina und im engeren Gebiete Serbiens setzt sich das Leben in den kulturell heterogenen Siedlungen vom Typus Belegiš I, Gomolava IV b und in der Spätphase der Dubovac-Žuto brdo fort.

Es ist die Frage aufzustellen, ob eine solchermaßen skizzierte Lage im jugoslawischen Donaugebiet und im engeren Raume Serbiens eine Expansion vom Mittelbalkan her nach dem Südosten des Balkans voraussetzt. Wenn das Eindringen des Hügelgräberhorizonts um die Zeit von 1350 v.u.Z. festgesetzt wird, wie Kollege Dr. Tasić vorschlägt, so wäre es eventuell möglich, unter dem Einfluß der Druckausübung dieses Horizonts den Beginn einer Abwanderung vorauszusetzen, die zur Zerstörung der mykenischen Kultur geführt hat.

Gleichzeitig ist die Tatsache zu bestätigen, daß noch immer die Fragen der chronologischen Übereinstimmung und Festsetzung der Entwicklung einzelner Kulturgruppen im Rahmen der Horizonte, die der Urnenfelderzeit im Kerngebiet Serbiens und im jugoslawischen Donaugebiet vorangehen, offen und unbeantwortet geblieben sind. Die Ethnogenese der Mittel- und Spätbronzezeit zeigt jedoch klar die Tendenz zur Formierung einer Basis der protobalkanischen Völker.

Bogdan Brukner

(Novi Sad)

Bibliographie :

- M. GARAŠANIN, *Praistorija Srbije I—II*, Srpska književna Zadruga, Beograd, 1973.
 B. BRUKNER — B. JOVANOVIĆ — N. TASIĆ, *Praistorija Vojvodine*, Monumenta Archaeologica 1, Novi Sad 1974.

M. Garašanin a inclu dans son rapport quelques problèmes des plus importants et on pourrait dire, de la plus brûlante actualité, du domaine des études paléobalkaniques, problèmes qui pourraient présenter un intérêt pour l'archéologie roumaine et yougoslave. On pourrait, bien entendu, citer ici toute une série d'autres sujets qui sont traités parallèlement, mais en général de façon non coordonnée, dans les régions carpatiques et balkaniques.

Particulièrement importants, à notre avis, sont trois problèmes sur lesquelles pourrait être réalisée efficacement la coopération roumano-yougoslave. Les travaux concernant ces problèmes sont déjà arrivés dans cette phase où l'on pourrait s'attendre aux résultats définitifs.

a) *Métallurgie primitive de l'âge du cuivre*, problème traité depuis longtemps déjà dans la Serbie de l'Est sous deux aspects : recherches sur la culture matérielle des premiers temps dans le bassin d'éruption du Timok (Grotte de Zlot, Krivelj, Kovilovo et autres localités) et investigations du complexe minier de Rudna glava, la plus ancienne mine préhistorique connue jusqu'ici dans les Balkans et, on pourrait dire, même dans l'Europe entière. Du côté roumain, la contribution à ces problèmes seraient les recherches à faire à Băile Herculane et aux autres stations

dans le Banat du Sud-Est et en Olténie. La coopération concrète sur ce thème serait réalisée par les recherches en commun des stations du complexe Bubanj—Salcuta—Krivodol.

b) Le second problème se rapporte à la *recherche des cultures de steppe et des éléments de steppe dans la région Carpato-balkanique*. La présence de nombreux tumuli, provenant de commencement de l'âge du bronze, dans les parties roumaine et yougoslave du Banat, indique les directions que prenaient les mouvements de ces éléments de steppe, leur pénétration d'abord dans le bassin du Danube et ensuite dans les Balkans. L'investigation des tumuli, particulièrement de ceux qui apparaissent dans la région fluviale de la Tisa et dans celle de l'Ouest de la Roumanie, pourrait fournir des données précieuses sur la manière spécifique d'inhumation pratiquée par les plus anciennes vagues indo-européennes, à l'époque de transition du III^e au II^e millénaire.

c) Finalement, le troisième problème qui serait d'un certain intérêt pour la préhistoire aussi bien roumaine que yougoslave, se rapporterait à la *pénétration de la culture Bassarabi vers l'Ouest, dans la partie yougoslave du Bassin danubien et dans les Balkans*. Particulièrement important est son rapport de chronologie relative et de genèse envers le groupe de Bosut dont l'étude a pris en Serbie ces derniers temps des proportions considérablement plus vastes. Le complexe Bosut-Bassarabi est en relation étroite avec l'apparition de nouvelles populations pré-scythiques dans les Balkans, dont on remarque la présence dans les cadres des accessoires équestres dits « thraco-cimmeriens ». Dans nos localités où on entreprend des fouilles, on a établi avec certitude la position stratigraphique des découvertes des groupes de Bosut et de Bassarabi (Gomolava, vestiges de fortification sur la rivière de Bosut près de Batrovici) et les caractéristiques de style de leur culture matérielle (Kalakača près de Beška).

Ce sont quelques-uns des problèmes du domaine de l'archéologie paléobalkanique, qui constituent une base solide des recherches systématiques de plus vaste envergure, pour l'élaboration des synthèses et pour une coopération étroite entre les experts roumains et yougoslaves.

Nikola Tasić

(Belgrade)

Comme le professeur Garašanin l'a justement souligné, l'ethnogenèse est un problème interdisciplinaire; je me permettrai seulement d'ajouter que ce caractère dépasse la sphère d'investigation des deux sciences dont on parle d'habitude — la linguistique et l'archéologie — et doit impliquer les données des sources historiques, de l'anthropologie, etc.

Je voudrais consacrer mon intervention aux deux grands problèmes discutés dans le cadre de notre réunion : l'antiquité des populations indo-européennes dans la péninsule Balkanique et la langue thraco-dace. Il s'agit des questions auxquelles les archéologues et les linguistes répondent souvent d'une manière différente; on l'a vu, surtout pour la première d'entre elles, dans les brillants exposés des professeurs Garašanin et Poghirc.

La grande majorité des archéologues voient dans la migration des pasteurs des steppes nord-pontiques et dans leur infiltration dans le milieu néo-énéolithique local le commencement de l'indo-européanisation de l'espace carpatobalkanique. Beaucoup de linguistes, au contraire, pensent que les créateurs des civilisations néolithiques et même des civilisations plus anciennes étaient des Indo-Européens. Les principaux arguments de ce point de vue ont été rappelés ici par le professeur Poghirc et c'est justement sur eux que je voudrais m'arrêter un instant.

Je ne prétends nullement donner des solutions, mais j'aimerais attirer l'attention sur quelques aspects du problème de l'antiquité des populations indo-européennes dans la péninsule balkanique.

Il me semble important de distinguer entre assimilation culturelle et assimilation linguistique et de préciser qu'elles ne doivent pas se produire parallèlement et qu'elles ne sont pas interdépendantes. Les archéologues pensent, par exemple, que le bouleversement suivi d'intégration qu'on peut constater pendant l'énéolithique et au début de l'âge du bronze représente l'intrusion des premiers éléments indo-européens et le début de l'indo-européanisation dans l'aire carpatobalkanique; ils ne croient pas, en revanche, que la brusque fin des cultures du Bronze moyen en Roumanie et leur remplacement par la civilisation de Noua marque une mutation ethno-linguistique d'importance analogue. C'est dire que le simple examen des transformations dans la sphère de la civilisation matérielle ne peut pas résoudre le problème ethnique et cela semble donner raison aux linguistes. Le professeur Poghirc vient d'ailleurs d'affirmer qu'il n'y a aucune raison d'identifier, vers la fin du III^e millénaire av.n.è., la culture centro-européenne et balkanique avec les non Indo-Européens et la culture des steppes avec les Indo-Européens.

En postulant l'existence d'une population indo-européenne très ancienne, peut-être même mésolithique, dans le sud-est européen, les linguistes insistent sur l'absence d'une toponymie pré-indo-européenne dans ces contrées. Mais est-ce que c'est une preuve péremptoire? La stabilité de la toponymie n'a jamais été constante et il est difficile à fonder une conclusion sur l'absence des éléments toponymiques donnés. Si l'on suit ce raisonnement, on peut aisément conclure à l'absence des Scythes, des Celtes et même des Daces dans certaines régions dont on sait très bien qu'elles avaient été habitées par eux.

Je me demande, d'ailleurs, s'il est toujours aisé de distinguer dans la langue et dans la toponymie ce qui est indo-européen de ce qui ne l'est pas. Il est parfaitement possible que les éléments non indo-européens soient plus nombreux qu'on ne le croit généralement dans des langues comme le grec, le thraco-dace, l'illyrien, mais on ne peut les saisir parce qu'ils ont été traités suivant la nature des langues indo-européennes.

Enfin, je pense qu'on ne peut faire abstraction des découvertes archéologiques telles que la céramique Proto-Sesklo de Gura Baciului ou les tablettes de Tărtăria, qui prouvent la réalité d'une migration anatolienne vers le bassin carpatodanubien au néolithique.

Le second problème est celui de la langue thraco-dace. Est-ce qu'il s'agit d'une seule langue (I. I. Russu) ou bien de deux langues distinctes (Vl. Georgiev, C. Poghirc)? Je ne pense pas que la question soit résolue et je ne prétends pas la résoudre; je dois toutefois souligner

que les différences phonétiques mises en avant par le professeur Georgiev ne me semblent pas absolument convaincantes et que les différences toponymiques ne sont guère capables de prouver l'existence de deux langues (de telles différences régionales existent même en roumain, qui est une langue unitaire). Il faut tenir compte du témoignage de Strabon, qui était un savant beaucoup mieux préparé et beaucoup mieux renseigné que les voyageurs italiens dans les Pays roumains du XV^e siècle, et d'ailleurs il ne s'agit pas seulement de Strabon. L'affirmation d'Hérodote sur l'appartenance des Gètes à l'ethnie thrace, de même que les fréquentes confusions entre Thraces, Gètes et Daces dans les sources littéraires antiques, justifient l'opinion qu'on a affaire à une seule langue — le thraco-dace — avec deux dialectes.

Hadrian Daicoviciu

(Cluj-Napoca)

Die Referate von Prof. Garašanin und Prof. Poghiric behandeln von zwei verschiedenen Ausgangsstellungen aus, vom Standpunkt des Archäologen und dem des Sprachwissenschaftlers, die Entstehung der alten Balkanvölker, ein Problem, das in weiterem Rahmen in die Frage nach der Herkunft und Verbreitung der Indogermanen mündet. Berechtigterweise wird vor einer vorschnellen Gleichsetzung der Begriffe: Kultur — Sprache — Volk gewarnt, die sich in der Vorgeschichte nur selten decken, doch ist es das verständliche Bestreben des Spezialisten in den Forschungsergebnissen eines verwandten Faches eine Stütze für die eigenen Anschauungen zu finden. So ist es auch bei diesen beiden Referaten reizvoll zu verfolgen, wie das gleiche Thema und seine Probleme sich für einen Archäologen und einen Sprachwissenschaftler darstellen. Als Prähistoriker mochte ich auch einige Bemerkungen zu dem vielfaltigen Fragenkomplex machen, der in den beiden Vorträgen behandelt wurde.

In der ausgezeichneten, klaren und übersichtlichen Zusammenfassung von Prof. Garašanin vertritt er die unter Vorgeschichtlern übliche Meinung, die auch ich für richtig hielt, daß am Übergang von dem Neolithikum zu der Bronzezeit die aus dem nordpontischen Steppengebiet nach Westen in den Donauroaum vordringenden Hirtenwanderungen die Indogermanisierung Südost- und Mitteleuropas bewirken und die Verbreitung der Streitaxtkulturen, der Schnurkeramik, der Ockergräber u.ä. in archäologischer Sicht die Belege dafür bilden. Demgegenüber betont Prof. Poghiric, daß die angenommene Indogermanisierung einen viel größeren Zeitraum umfaßt und die Sprache der südosteuropäischen Steinzeitleute bereits indogermanisch war. Tatsächlich geben seine Hinweise zu denken und man mußte überlegen, ob eine so weit- und tiefgreifende Umwälzung wie die Indogermanisierung sich in dem kurzen Zeitraum von einigen Jahrhunderten vollziehen konnte, wie die Archäologen annehmen. Für die Ansicht, daß die hochstehenden neolithischen Ackerbaukulturen Südosteuropas bereits indogermanisch gewesen seien, führt Prof. Poghiric beachtliche Gründe an und in diesem Falle würde der Kulturumbruch in der Übergangszeit vom Neolithikum zur Bronzezeit nur bedeuten,

daß östliche Wanderhirten die höherstehenden neolithischen Ackerbaukulturen bedrohten und vernichteten, daß es sich aber bei beiden um verwandte Träger der gleichen Sprachfamilie handelte. Man wird möglicherweise einen viel weiter zurückliegenden Zeitpunkt als bisher für die Indogermanisierung Südosteuropas annehmen müssen.

Während der Bronzezeit gehören die verschiedenen Kulturen dieses Raumes jedenfalls zu verschiedenen Zweigen der indogermanischen Sprachfamilie, die sich aber, mit Ausnahme der Urgermanen im Norden und der mykenischen Achäer und Urgriechen im Süden, archäologisch kaum abgrenzen lassen. Dieses gilt auch für die Thraker und Illyrier. Bei aller gebotenen Vorsicht gegenüber der Gleichsetzung von vorgeschichtlichen Kulturen mit bestimmten Sprachen oder Sprachgruppen könnte man auf eine Erscheinung aufmerksam machen, die vielleicht doch in diesem Sinne zu verwerthen ist. Seit langem wurde die Buckelkeramik für die Illyrier in Anspruch genommen. Verfolgt man nun ihre Verbreitung im Karpatenbecken, so läßt sich eine westliche Gruppe (Otomani- und Vattina-Kultur, die bronzezeitlichen Urnenfelder wie Cirna u.s.w.) mit und eine östliche ohne Buckelkeramik (Wietenberg-, Verbicioara-, Tei- und Monteoru-Kultur) unterscheiden. Die Trennungslinie zwischen beiden konnte vielleicht einer beginnenden oder sprachlichen Differenzierung zwischen Illyriern und Thrakern entsprechen.

Allerdings darf dieser auf einem einzigen Merkmal beruhenden Beobachtung keine entscheidende Bedeutung beigemessen werden, da noch in der Hallstattzeit gerade die Verbreitung der Basarabi-Kultur eine entgegengesetzte Folgerung nahelegen könnte. Bei übereinstimmenden Merkmalen der Verzierungstechnik reicht diese durch die Bosut-Kultur bis in die Woiwodina und darüber hinaus in vereinzelt Funden noch weiter nach Süden oder bis nach Österreich hinein. Nach Osten ist sie andererseits entlang der unteren Donau bis in die Muntenia und den Mureş aufwärts bis nach Siebenbürgen verbreitet. In Rumänien wurde die Basarabi Kultur als illyrisch oder als thrakisch angesprochen. Nun dürften die Thraker im 7. Jh. v.u.Z. nach Westen kaum bis an die Drau und Save und die Illyrier nicht bis in die Muntenia gewohnt haben. Bei dieser Sachlage könnte man meinen, daß die Basarabi Kultur sich für sprachliche, bzw. ethnische Deutungen nicht verwerthen läßt, oder aber, daß zu diesem Zeitpunkt Thraker und Illyrier sich noch wenig unterschieden und stark miteinander verzahnt waren, etwa wie dieses später auch noch für die „Völker zwischen Kelten und Germanen“ angenommen wurde. Persönlich würde ich die Basarabi-Kultur in ihrer Ausprägung eher für illyrisch als thrakisch halten, doch würde es zu weit führen diese Ansicht näher zu begründen.

Für die Latènezeit veranschaulicht eine andere Fundgattung das Bestehen einer archäologischen Kontaktzone zwischen Thrakern und Illyriern. Ebenso wie die dakischen Henkeltassen können die charakteristischen Silberschätze für ethnische Deutungen herangezogen werden und ihre Verbreitung deckt sich weitgehend mit dem Siedlungsraum der Dakier. Im Südwesten ihres Verbreitungsgebietes gibt es nun Funde, die typologisch und ihrem Material nach den dakischen Silberschätzen ähneln, aber unter diesen nicht vorkommen (Stol, Kovin), oder aber sich in ihnen dakische und römische, sonst bei den Dakern nicht vertretene

Typen vermengen (Baré, Tekija). Auch hier ergibt sich die Frage, in wie weit kulturelle Zwischenformen Rückschlüsse auf entsprechende sprachliche oder ethnische Erscheinungen erlauben.

Jedenfalls beleuchten die aufgezählten Beispiele die Möglichkeiten, aber auch die Gefahren, die Forschungsergebnisse der Vorgeschichte und der Sprachwissenschaft miteinander zu vergleichen oder in Einklang zu bringen.

Kurt Horedt

(Cluj-Napoca)

Je ne saurais souscrire à l'affirmation de mon collègue C. Poghirc que les anciens Thraces et les Pélasges auraient eu une origine commune et qu'ils auraient parlé des langues pareilles. Aucune preuve concrète ne vient à l'appui de cette thèse. Par contre, tout ce que l'on sait au sujet des deux peuples s'y oppose catégoriquement. Tandis que les Thraces étaient de véritables Indo-Européens, les Pélasges appartenaient au groupe des populations préhelléniques des régions égéennes. On trouve des traces de leur souvenir seulement dans le nom de la région thessalienne de Pélasgiotide, au sud de la Macédoine, dans plusieurs éléments toponymiques comme *Larissa* et *Argos* et comme les suffixes *-ssos* et *-inthos*, qui n'étaient certainement pas indo-européens, ainsi que dans des renseignements demi-légendaires transmis par les auteurs anciens. Il est vrai que d'après ces auteurs ils auraient habité, aux temps reculés, les îles septentrionales de l'Égée, de même que les côtes de la Thrace et qu'à un certain moment ils auraient envahi l'Attique en compagnie des Thraces, mais ce n'est pas une raison pour leur attribuer une parenté ethnique et linguistique avec ceux-ci. C'est plutôt le contraire qui en résulte, à savoir que les Thraces indo-européens, venant du nord, avaient soumis les Pélasges locaux en les entraînant dans leurs incursions vers le sud. L'idée de parenté entre les deux peuples, soutenue par le pr. C. Poghirc, se rattache à l'opinion hasardée que les Indo-Européens seraient indigènes dans le monde égéen et que les populations préhelléniques en auraient fait partie. Elle rappelle aussi la conception fantastique de N. Densușianu (dans '*Dacia preistorică*', București 1913), selon laquelle les Pélasges, censés originaires des Carpates, ne seraient que les ancêtres des Thraces. Dépourvue de raisons linguistiques, cette idée est manifestement contredite aussi par l'archéologie, à laquelle revient, dans les problèmes de ce genre, un mot décisif, vu le caractère concret de ses témoignages.

C'est pourquoi je me déclare tout à fait d'accord avec le pr. M. Garašanin au sujet de l'excellent tableau qu'il vient de tracer sur la genèse des peuples paléobalkaniques précisément en raison des constatations archéologiques. C'est notamment sa conception des Indo-Européens et ses conclusions par rapport à leur rôle dans cette genèse qui justifient ma parfaite adhésion à son exposé. Nous avons déjà eu l'occasion de manifester l'identité de nos vues à ce propos il y a quatre ans, lors du Colloque international de Vouliagmeni à Athènes, consacré au problème de la première apparition des Indo-Européens en Grèce, quand nous nous sommes opposés également — de concert d'ailleurs avec la

plupart des intervenants — à l'essai de l'académicien Vladimir Georgiev de fonder la théorie d'une origine méridionale de ce grand groupe ethnique. J'intervenais dans cette discussion avec l'expérience de mes fouilles concernant le néolithique de Moldavie, où l'on constate de la façon la plus saisissante le contraste produit, vers la fin du troisième millénaire av.n.ère., entre la belle civilisation d'Ariuşd—Cucuteni—Tripolié, caractérisant une population ancienne d'agriculteurs sédentaires et la civilisation, bien plus primitive, qui la remplaça, appartenant à des pâtres nomades venus du nord et de l'est. Ce contraste, représentant la plus grande césure dans l'évolution générale de la préhistoire européenne, correspond à la diffusion des populations indo-européennes, qui, partant d'un tronc commun formé à l'âge néolithique quelque part dans les vastes plaines du nord des Carpates et du Pont-Euxin, voire de la mer Caspienne, se sont répandus à travers l'Europe tout entière, ainsi que sur une grande partie de l'Asie jusqu'au delta du Gange. Ceux qui ont envahi la péninsule Balkanique, les îles égéennes et l'Asie Mineure, ont passé à travers les pays carpatodanubiens après en avoir soumis la population néolithique, qui relevait d'une tout autre origine, peut-être anatolienne.

Leur migration ne s'est pas produite d'un seul coup, mais par étapes. Il y avait d'abord une série d'infiltrations plus ou moins pacifiques, aboutissant à une sorte de symbiose entre pâtres et agriculteurs, qui explique certaines particularités des phases Cucuteni AB et B différant des caractères de la phase A et rappelant des influences eurasiatiques, plus rudes. Sous ces influences progressives, le style B de la céramique peinte cucutenienne alla se dégradant toujours davantage jusqu'au moment où cette céramique disparut subitement avec toutes les formes spécifiques de la civilisation qu'elle représentait. C'était l'effet brutal d'une nouvelle vague des pâtres indo-européens, constituée de tribus guerrières, indomptées, arrivées de plus loin. Ces tribus ne concevaient pas de compromis. Ils détruisirent tout devant eux, en substituant à la civilisation anéantie des populations locales, désorganisées, asservies et dispersées, les formes frustes de leur culture nomade. La gradation de l'avance indo-européenne dans l'aire du néolithique cucutenien ressemble à celle des Hellènes en Grèce, où, aux Achéens adaptés à la civilisation minoenne locale, dont ils avaient créé le faciès mycénien, se sont superposés les Doriens, qui détruisirent tout ce qu'ils avaient rencontré dans leur chemin.

L'invasion indo-européenne dans la péninsule Balkanique se déploya par deux courants, dont le massif carpatique de la Dacie avait déterminé la bifurcation. C'était d'un côté le courant occidental, qui alla jusqu'en Grèce, en y portant les vagues successives des Achéens et des Doriens et en établissant les Illyriens dans les actuels pays de Hongrie, de Yougoslavie et d'Albanie, et de l'autre c'était le courant oriental, qui, en poussant les Hittites jusqu'en Asie Mineure, les fit suivre par les nombreuses tribus des Thraces, qui occupèrent entièrement les espaces de la Roumanie et de la Bulgarie d'aujourd'hui, ainsi que les côtes septentrionales de l'Égée et l'angle nord-ouest de l'Anatolie. Une partie des territoires actuels de l'Union Soviétique, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, entraient aussi dans leur aire de diffusion.

Une fois établis dans les pays qu'ils avaient conquis et renonçant à leur vie errante, les Indo-Européens, doués d'un dynamisme vivace,

d'une intelligence créatrice, d'une mentalité ordonnée, s'avèrent jusqu'à la fin les meilleurs organisateurs et les plus actifs promoteurs du progrès. Déjà en possession de quelques éléments de supériorité, comme l'emploi des métaux, la domestication du cheval, l'usage des véhicules à roues, dus à leur nomadisme du passé, qui les avait obligé de circuler sur des étendues énormes en les mettant en contact avec les diverses civilisations avancées, ils s'approprièrent les valeurs des populations vaincues, qu'ils finirent par assimiler et, après les violences et les dévastations du début, ils commencèrent peu à peu à développer leurs propres civilisations des âges du bronze et du fer, dont l'ascension ne s'arrêta plus. C'est de leur nombre que sont issus les Hellènes, les créateurs de la plus haute civilisation antique, dont les conséquences sur l'essor ultérieur de l'humanité furent perpétuellement vives et fécondes jusqu'à nos jours.

Quant à la division des langues indo-européennes dans les deux branches de *kentum* et *satem*, elle garde toujours sa valeur primordiale, malgré les doutes que certaines dérogations ont commencé à faire planer sur son efficacité. Ces dérogations, explicables par des survivances des substrats ou par des interférences entre des langues et dialectes divers, ne sont pas de nature à annuler la constatation bien solide que les langues thraces, balto-slaves et probablement l'illyrien appartenaient à la même famille *satem* que les langues italiennes et le sanskrit, tandis que le grec, le latin, les langues celtiques et germaniques, de même que le hittite d'Asie Mineure et le tokharien de l'Asie centrale, relevaient du groupe *kentum*.

Avant de finir mon intervention dans ce débat sur la formation des anciens peuples balkaniques, je tiens à souligner la justesse de l'opinion exprimée par notre collègue I. I. Russu, selon laquelle entre le groupe daco-mésien, c'est-à-dire des Thraces septentrionaux et celui des Thraces méridionaux il n'y a que des divergences régionales, leurs parlers ne représentant que des dialectes d'une et même langue. L'onomastique des deux grandes régions le prouve suffisamment, par leurs éléments communs, pour ne pas accorder une trop grande portée à la différence entre les suffixes *-dava*, *-dina*, si caractéristiques en Dacie et en Mésie, et les *-para*, *-bria*, qui ne font leur apparition que dans la Thrace du sud.

Radu Vulpe

(Bucarest)

RÉPLIQUES

M. Garašanin : Notre colloque d'aujourd'hui a, une fois encore, posé un problème interdisciplinaire de la plus haute importance : celui des premiers Indo-Européens du point de vue de l'archéologie et de la linguistique. La question a été posée et discutée dans plusieurs colloques tenus jusqu'ici, notamment à Plovdiv (Ethnogenèse des peuples balkaniques) et à Athènes (II^e Colloque international sur la préhistoire de la

Grèce). Il me paraît toujours indispensable de confronter à ce sujet les résultats de nos deux disciplines, de déterminer les points où ceux-ci peuvent coïncider et s'accorder, ainsi que ceux où les résultats et les conclusions existantes divergent sensiblement. Il me semble que cette fois nous avons fait un pas en avant, ce que nous devons avant tout au fait que les thèses proposées par les représentants des deux disciplines n'ont pas été débattues avec la rigidité et l'exclusivité qui parfois caractérisaient nos discussions. Ce qui ressort de l'état actuel de la recherche, c'est qu'il nous manque encore beaucoup d'éléments, beaucoup de chaînons pour pouvoir arriver à des conclusions définitives, mais, qu'en tout cas il faut, en prenant pour point de départ les faits sûrs — et les migrations des peuplades des steppes vers la fin du néolithique en sont certainement un — essayer de rapprocher les points de vue et atténuer les divergences, ainsi que d'en déterminer les raisons, qui avant tout se trouvent dans le manque de données assurées sur beaucoup de questions, tant dans l'une que dans l'autre discipline.

Le but de mon exposé avait été également de poser les problèmes communs à la préhistoire de nos deux pays, afin de pouvoir fixer le cadre d'une activité coordonnée et commune des chercheurs s'occupant de la préhistoire, de nos deux pays. La discussion a contribué en une grande mesure à établir certains de ces points et j'en suis reconnaissant à tous ceux qui, ayant pris la parole, nous ont fourni en ce sens des suggestions aussi importantes que précieuses. Je constate qu'en fait il n'y eut aujourd'hui aucune intervention qui n'ait fourni un apport en ce sens. Nous voyons, semble-t-il dès à présent, plusieurs de ces problèmes de haute importance : c'est tout d'abord celui des preuves archéologiques des mouvements des peuples de la steppe que nous retrouvons avant tout dans les tombes et les rites funéraires vers la fin du néolithique et vers la période de transition à l'Age du Bronze. Les recherches à ce sujet n'en sont tout au plus qu'à leur début dans plusieurs régions dont l'étude serait des plus importantes, comme dans le Banat, en Serbie du Nord et en Olténie. Non moins importante est l'étude de l'époque de transition de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, époque de la migration égéenne, où cependant nos connaissances sont quelque peu plus étendues, grâce à l'activité des chercheurs de nos deux pays, au cours des dernières années, surtout au sujet des découvertes de dépôts. Une question qui toutefois ne fait que s'esquisser est celle de la situation ethnique et culturelle à l'Age du Fer proprement dit : les enclaves illyriennes en Olténie, le groupe dit de Bosut en Voïvodine et en partie en Serbie, étroitement rattaché à la civilisation dite de Bassarabi. Nous avons certes à ce sujet certaines données obtenues par des recherches systématiques. Ce ne sont toutefois encore que des « membra disiecta » et il s'agirait d'aboutir à des connaissances plus précises et plus complètes par la collaboration de nos chercheurs. Il en est de même pour l'étape encore plus récente des éléments daces en Voïvodine et même en Serbie, ainsi que du problème des Celtes et notamment des Scordisques. Ce ne sont-là, bien entendu, que quelques exemples qui toutefois pourraient servir de base à une collaboration plus étroite et organisée.

Quant à cette collaboration, il me paraît avant tout qu'il serait nécessaire d'organiser à l'avenir plusieurs réunions ou tables rondes

qui réuniront les spécialistes des problèmes respectifs, dans le but non seulement d'élaborer un programme, mais de déterminer le mécanisme d'activité. Et avant tout je crois qu'il serait indispensable, comme le suggérait Mr. Daicoviciu, d'engager aussi dans cette activité les institutions existantes « sur le terrain » notamment les musées. On pourrait donc penser à l'élaboration d'un fichier des tertres funéraires du Banat, si nombreux mais encore presque inconnus, à une confrontation des résultats des recherches, dans le cadre de l'étude de certains des problèmes mentionnés, etc. Bien entendu, des échanges de spécialistes et d'informations seraient aussi une des plus importantes formes de cette collaboration. Ce ne sont-là toutefois que certaines suggestions, qui cependant s'imposent après nos discussions d'aujourd'hui. Celles-ci doivent être considérées comme point de départ, comme base d'une collaboration entre nos préhistoriens, qu'il sera nécessaire d'élaborer en détail à l'avenir.

Cicerone Poghir : Je suis très heureux de constater le vif intérêt que les participants du colloque ont montré pour les thèses soumises à leur réflexion. Etant donné les divergences existantes jusqu'à présent sur ce thème entre archéologues et linguistes, je ne m'attendais point à arriver d'ores et déjà à une entente parfaite entre les représentants des deux disciplines, et je serais très content si nos discussions auraient nettoyé le chemin vers une meilleure compréhension réciproque.

En tant que linguiste, je veux préciser que nous n'avons la moindre intention de contester les constatations très importantes des archéologues : la grande différence entre la culture pastorale des nomades des steppes et la culture agricole et sédentaire du centre et du sud-est européen ; l'importance des influences méditerranéennes et micro-asiatiques dans la constitution du néolithique sud-est européen ; la grande migration des peuplades des steppes et son rôle dans l'établissement de l'âge du bronze dans les Balkans, etc. Mais je me permets d'attirer de nouveau l'attention que l'identification des Indo-Européens avec les pâtres nomades des steppes et le refus du caractère indo-européen aux agriculteurs du sud-est et du centre européen n'est qu'une simple *supposition* que l'archéologie ne peut pas démontrer et que la linguistique ne peut pas accepter ; que l'influence culturelle, si importante soit-elle, ne signifie pas forcément assimilation ethnique et linguistique ; que le processus d'assimilation lente constaté après la pénétration des peuples des steppes est plus acceptable entre deux populations appartenant au même groupe linguistique et que, du point de vue linguistique, les marges chronologiques plus larges et les datations plus reculées des processus ethno- et glottogoniques conviennent mieux. Comme il s'agit d'époques où l'on n'a pas de documents écrits, la linguistique opère dans ce cas avec la méthode de la reconstruction, mais cette méthode a été vérifiée à l'aide des étapes connues de l'histoire des langues.

Etant difficile de répondre ici à toutes les questions et objections que notre co-rapport a soulevées, nous nous bornerons à quelques observations plus importantes.

En ce qui concerne l'affirmation de Strabon que Daco-Gètes et Thraces parlaient la même langue (VII, 10 et 13), il faut rappeler non seulement que notre auteur ne connaissait ni le thrace, ni le géto-dace (le manque d'intérêt des Grecs pour la langue des « barbares » étant bien connu), mais aussi qu'il n'avait jamais visité leur région, tandis que les voyageurs italiens du Moyen-Age dont il a été question parlaient de leur langue maternelle, qu'ils comparaient à un idiome réellement apparenté, mais nettement différent.

Quelques précisions sont nécessaires à propos des observations du pr. Radu Vulpe.

1. Le terme *pélasgique* est toujours mis par nous entre guillemets : il s'agit d'une couche linguistique pré-grecque, mais évidemment indo-européenne que bon nombre de savants ont attribuée aux Pélasges (A. Carnoy, Vl. Georgiev, L. Gindin, O. Haas, J. Harmatta, Fr. Lochner-Hüttenbach, A. van Windekens et a.), mais que d'autres chercheurs, plus prudents, appellent « pré-grecque » (A. Henbeck, W. Merlingen), en la considérant, euxaussi, indo-européenne. Vu l'étroite parenté constatée entre cette langue et la langue thrace, nous avons supposé une relation aussi entre les Thraces et les parlants du « pélasgique », tel qu'on l'a défini plus haut. Nous n'avons, donc, rien à faire avec la « pélasgomanie » de N. Densusianu, ni avec ses continueurs actuels.

2. Le caractère indo-européen des suffixes *-ssos* et *-nthos* et des toponymes les comprenant a été prouvé sans conteste depuis longtemps après le déchiffrement du hittite et des langues qui lui sont apparentées (v. dernièrement M. Doria, *Actes XI Congr. Int. Sc. Onom.* I, 1974, 243—253).

3. Nous n'avons soutenu nulle part que les Indo-Européens seraient indigènes dans le monde égéen et, à ce que nous sachions, ni Vl. Georgiev ne parle de l'origine méridionale des Indo-Européens, mais seulement de la pénétration de certaines peuplades indo-européennes au sud des Balkans avant les Grecs.

4. Sans nier la réalité de l'isoglosse *centum/satem*, il faut admettre qu'elle n'a pas l'importance qu'on lui attribuait jadis, car les dialectes d'une langue ne se séparent pas catégoriquement d'après un seul trait phonétique, sans tenir compte d'autres caractères, surtout morphologiques, au moins aussi importants.

Il faut, à mon opinion, faire confiance au linguistes au moins pour les faits linguistiques.

Ce qui nous semble important dans nos colloques interdisciplinaires c'est donc d'essayer de voir nos problèmes à la lumière des conclusions des autres sciences qui s'occupent des mêmes problèmes et de voir ce qui en peut résulter de valable pour nous aussi. Dans un domaine aussi lacunaire que la préhistoire, il nous semble que la collaboration interdisciplinaire est la seule méthode qui puisse assurer le progrès de nos études.

CONCLUSIONS

Le fait même que la plupart des réunions internationales organisées ces dernières années dans la plupart des pays sud-est européens (Premier Congrès de Thracologie, Sofia 1972, précédé, en 1969, par le Colloque sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques de Plovdiv, le Colloque d'études illyriennes de Tirana en 1973, etc.) ont eu pour thème l'ethnogenèse des peuples balkaniques prouve l'actualité du thème inscrit au programme de ce colloque roumano-yougoslave. Il nous faut donc nous féliciter en constatant que les meilleurs spécialistes des études archéologiques et linguistiques, des spécialistes de l'envergne d'un Milutin Garašanin et d'un Cicerone Poghirc, abordent eux aussi ce thème, essayant chacun de son côté de préciser des positions qui semblaient jusqu'à présent tout à fait opposées.

En effet, l'archéologie, d'une part, affirmait *grosso modo* qu'au cours de la transition de l'énéolithique à l'époque du bronze proprement dite il y a eu rupture, une rupture due à la migration de certaines tribus nomades, dont les origines doivent être cherchées dans les steppes nord-pontiques, et généralement considérées comme appartenant aux groupes indo-européens. D'autre part, pour un certain nombre de linguistes, une telle rupture n'est qu'apparente, les véritables Indo-Européens et les pré-Indo-Européens, ou mieux encore, les non Indo-Européens ne sont en fin de compte que l'expression des différentes étapes d'une évolution commune et de longue haleine.

Sensibles, et à juste raison, aux transformations profondes et qu'on ne saurait contester qui eurent lieu entre la dernière phase de l'énéolithique et l'âge du bronze proprement dit, les archéologues ne sont pourtant pas moins sensibles aux nuances qui permettent dans une certaine mesure de rattacher le nouvel état des choses, celui du II^e millénaire av.n.è., à l'ancien état des choses, considéré dans son ensemble comme appartenant à l'époque antérieure aux migrations « indo-européennes ». L'excellent rapport de M. Garašanin en est témoin. Partant d'un substratum de base, formé par une sorte de symbiose des agriculteurs néolithiques et des pasteurs nomades des steppes, une nouvelle synthèse se dessine peu à peu (les proto-Thraces et les proto-Illyriens) qui, en termes de chronologie absolue, pourrait se situer environ vers 1600—1200 av.n.è., aboutissant enfin aux véritables Thraces (ou Illyriens), marqués par toutes les infiltrations successives intervenues au cours du premier millénaire avant notre ère.

Constatons, avec satisfaction, qu'au moins à cet égard, la linguistique, par le rapport de M. Poghirc, vient à la rencontre de quelques-unes des conclusions formulées par les archéologues. En considérant la phase qui chronologiquement parlant couvre le troisième millénaire avant notre ère comme un long *processus* dont on ne connaît un peu mieux que l'étape finale, on est à même d'éliminer au moins quelques-unes des graves contradictions qui séparaient dans ce problème archéologues et linguistes.

Processus avant tout d'assimilation. Assimilation des tribus plus ou moins lointaines infiltrées dans l'espace carpatobalkanique comme le montre la suite des *faciès* culturels mis en lumière par la recherche

archéologique. Un fait reste essentiel : la civilisation de la céramique peinte de Cucuteni-Tripolje, par suite d'une lente pénétration d'éléments allogènes cédera le pas à une autre civilisation se caractérisant par ce qu'on appelle la céramique Cucuteni C. Mais, le fait que le premier témoin de cette céramique beaucoup plus primitive apparaît *déjà* dans la phase Cucuteni A prouve qu'il s'agit d'une infiltration remontant bien plus loin dans le passé qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Le processus est d'autant plus complexe qu'à la fin du troisième millénaire et surtout pendant tout le deuxième millénaire avant notre ère, le courant dont le point de départ reste toujours les steppes nord-pontiques se combine avec deux autres courants, d'un intérêt et d'une ampleur extraordinaires, à savoir le courant micrasiatique et le courant central-européen. Sans compter aussi les nouvelles vagues de populations dont les déplacements, parfois insuffisamment connus, marquent le début de l'époque du fer.

Nous voici donc en présence d'une approche de beaucoup plus nuancée du problème fondamental de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques. Les deux rapports précités marquent à cet égard non seulement les progrès des deux disciplines respectives, mais aussi des connaissances susceptibles de rendre moins grand l'abîme qui paraît les séparer. A vrai dire, les archéologues non plus ne pensent déjà depuis longtemps qu'il puisse s'agir d'une génération spontanée de tribus parlant des idiomes indo-européens. Les ancêtres de ces tribus — et M. Poghirc a parfaitement raison à ce sujet — durent avoir suivi leur propre évolution au moins à partir du mésolithique, sinon même du paléolithique supérieur. Déduction logique s'il en fut. Toutefois, le langage archéologique réclame des points d'appui quelque peu plus concrets. Or, ces points d'appui sont précisés dans une certaine mesure pour chacune des étapes qui précèdent l'époque du bronze proprement dite ; points d'appui qui, d'une manière qu'on ne saurait contester, prouvent qu'il existe des différences non seulement de forme mais de contenu aussi entre une époque et l'autre.

Dans les deux domaines respectifs, le travail doit continuer, pour arriver à diminuer de plus en plus les différences par trop nettes exposées par les représentants de nos disciplines. Le moins qu'on puisse dire c'est que notre colloque a largement contribué au progrès de la recherche dans un domaine si complexe et attachant tout à la fois.

Emil Condurachi

(Bucarest)

NÜRNBERGER EXPORT VON LAMETTA NACH DER TÜRKEI UM 1800

H. KELLENBENZ
(Nürnberg)

I

Welch wichtiger Handelspartner das Osmanische Reich für die mit Manufakturen handelnden deutschen Kaufleute im 18. Jahrhundert war, ist bislang leider erst in Andeutungen bekannt. Es gab drei Verbindungen nach dem Südosten: die Leipziger Messen, die Donau und das Mittelmeer. Schlechte Verkehrsverhältnisse, rückständige Entwicklung des Türkischen Reiches und die geringe Kaufkraft seiner Bewohner konnten freilich die Entfaltung des Warenverkehrs nicht hemmen. Ihm kam allerdings zugute, daß ein aktiver Handelsstand von Griechen, Walachen, Juden und Armeniern in zahlreichen Zwischenhandelsplätzen bis nach Wien und Leipzig die Vermittlerrolle übernahm. Sie verhandelten meist mazedonische Rohbaumwolle und bezogen dafür Fertigerzeugnisse aller Art.¹

In den achtziger und neunziger Jahren vertrieben verschiedene Regensburger Firmen Wallendorfer Porzellan sowie Veilsdorfer Erzeugnisse aus dem Hildburghausischen, vor allem die sogenannten „Türkenkoppchen“ nach Wien und in die Türkei.² Außer den Handelsplätzen Wien und Leipzig vermittelten die Häfen Triest, Venedig und Livorno, aber auch Marseille und Hamburg nach der Levante. Der süddeutsche Export ging, wenn man vom Donauweg absieht, hauptsächlich über Venedig und Triest.³

In den Häfen des türkischen Reichs saßen wohl vereinzelt deutsche Firmen. Aber daneben lag das Geschäft natürlich vornehmlich in den Händen einheimischer Häuser, vor allem griechischer und jüdischer aber

¹ Hans Halm, *Habsburger Osthandel im 18. Jahrhundert*, München 1954, S. 86 ff; Hermann Kellenbenz, *Der deutsche Außenhandel gegen Ausgang des 18. Jahrhunderts*, in: *Die wirtschaftliche Situation in Deutschland und Österreich um die Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*, Herg. von Friedrich Lutge, Stuttgart 1964, S. 45 f.

² Wilhelm Stieda, *Die Anfänge der Porzellanmanufaktur auf dem Thüringer Walde*, Jena 1922, S. 71 ff, 224 ff, Herman Kellenbenz, *Burgertum und Wirtschaft in der Reichsstadt Regensburg*, in: „Blätter für deutsche Landesgeschichte“, 98, 1962, S. 113 ff.

³ Wolfgang Zorn, *Handels- und Industriegeschichte Bayerisch-Schwabens 1648–1870*, Augsburg 1969; Herbert Hassinger, *Der Außenhandel der Habsburger Monarchie in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, in: *Die wirtschaftliche Situation in Deutschland und Österreich um die Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*; Wilhelm Kaltenstadler, *Der österreichische Seehandel über Triest im 18. Jahrhundert*, in: „Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, 56, 1969.

Mitteilungen beim III. Internationalen Kongreß für Südosteuropäische Studien, Bukarest, 4.–10. September 1974.

auch slawischer Herkunft. Einige von ihnen lernen wir im Zusammenhang mit dem Export von Lametta aus dem Nürnberger Raum nach Südosteuropa kennen.

Die Handelsstellung des Nürnberger Raums in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts ist noch wenig erforscht. Nürnberg selbst war lange nicht mehr so leistungsfähig wie im 16. Jahrhundert und bis zum dreißigjährigen Krieg.⁴ Dafür hatte sich ein Teil der gewerblich-industriellen Tätigkeit in die Nachbarschaft verlagert, wo Fürsten mit merkantilistisch interessierten Räten diese Tätigkeit mit Privilegien und anderen Vergünstigungen möglichst zu fördern bemüht waren, so in Orten, die zum fürstbischöflichen Bamberg gehörten, vor allem aber in Furth, Gostenhof, Schwabach und Roth, die alle ansbachisch waren.⁵ Wie wir an einem Beispiel sehen werden, sorgten diese „Industriellen“ für ihren Absatz, indem sie direkte Handelsbeziehungen anknüpften, so daß Nürnberg, dessen Handelsprivilegien im Ausland vielfach abgebaut wurden, nur noch zum Teil die Vermittlung übernahm.

Mit den Auswirkungen der Französischen Revolution kam eine besonders schwere Zeit. 1796 rückten französische Truppen ein und erlegten der Bürgerschaft schwere Abgaben auf.

Aus Angst davor, daß sich derartige Ereignisse wiederholen könnten, schloß sich die Stadt unter dem Druck des Ministers Hardenberg noch im gleichen Jahr an Preußen an, das aber offenbar vor Nürnbergs hoher Schuldenlast zurückschreckte und bald auf den Handel verzichtete.⁶ Dazu kam, daß 1792 Bayern und 1792 Preußen, das kurz vorher die Markgrafentümer Ansbach und Bayreuth erworben hatte, Teile des reichsstädtischen Territoriums an sich rissen und damit die Einkünfte der Stadt weiterhin schmälerten. In den weiteren Jahren der Napoleonischen Kriege brach Nürnbergs Handel dann fast völlig zusammen und im September 1806 erfolgte auf Napoleons Betreiben der Anschluß Nürnbergs an Bayern. Er beseitigte die alte reichsstädtische Freiheit, leitete dafür aber nach einer kurzen Übergangsphase ein neues Zeitalter ein.

II

Ähnlich wie auf Nürnberg und sein Territorium wirkten sich die politischen Ereignisse auf die Wirtschaft des weiteren mittelfränkischen Raumes aus. Hier interessiert uns vor allem der Ort Roth, der, wie erwähnt, zur hohenzollerschen Markgrafschaft Ansbach gehörte. Auf Grund eines Vertrages zwischen Preußen und Ansbach fiel 1791 das Fürstentum Ansbach-Bayreuth an das Königreich Preußen. Unter der Herrschaft des preußischen Königs verblieb Roth bis 1805, dann mußte das besiegte Preußen die beiden Länder Napoleon überlassen, der sie am 15. März 1806

⁴ Ingomar Bog, *Wirtschaft und Gesellschaft im Zeitalter des Merkantilismus*, in: *Nürnberg – Geschichte einer europäischen Stadt*, unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrten, Herg. von Gerhardt Pfeiffer, München, 1971, S. 315 ff.

⁵ Georg Schanz, *Zur Geschichte der Colonisation und Industrie in Franken*, Erlangen 1884, S. 105 ff; Hermann Kellenbenz, *Die Wirtschaft Mittelfrankens im 19. Jahrhundert*, in „Fürther Heimatblätter“ N.F. 9, 1959, S. 79, ff. Bog, *Wirtschaft und Gesellschaft im Merkantilismus*, S. 316.

⁶ Werner Schultheiss, *Die wirtschaftliche Entwicklung Nürnbergs von der Gründung 1040 – 1961*, S. 37.

an Bayern abgab. Roth hatte in der Zeit der französischen Besetzung schwere Einquartierungen und Kriegsabgaben zu leisten und auch auf den Handel Roths wirkten sich die Ereignisse verheerend aus. Frankreich hatte 1791 neue Zollgesetze erlassen, die sich auf verhältnismäßig hohe Sätze grundeten. 1796 erfolgte ein Einfuhrverbot für sämtliche Waren aus dem Nürnberger Raum, wodurch die alteingesessene leonische Drahtindustrie ein wichtiges Absatzgebiet verlor.⁷ Wie sich die Kriegereignisse auf die einzelnen Unternehmen auswirkten, zeigt ein Brief der Firma Stieber an die Augsburger Firma Joh. e.G.W. von Halder vom 30. Dezember 1798: „Die Versendungen unserer 9 Kisten an Ihre Bestimmungen ersahen wir aus Ihrem sehr schätzbaren Brief vom 4. dieses Monats mit Vergnügen. Sie haben allerdings volle Ursache, sich die endliche Heim-schaffung Ihres Guthabens bei uns zu wünschen, denn schon sehr lange stehen unsere Zahlungen aus und nicht bedeutend sind die Geschäfte gewesen, die Sie schon so lange mit uns machen konnten, so daß wir die mit uns so lange, lange getragene Nachsicht nur ganz allein Ihren edlen Gefühlen von Menschenliebe verdanken müssen.

Erlauben Sie aber auch, daß wir Sie hiermit vor dem allwissenden Gott und bei unserer Ehre versichern, daß wir um Ihre genannte, so außerordentliche gütige und lange Nachsicht nicht unendlich zu ermüden, seitdem unaufhörlich bemüht sind, Mittel herbeizuschaffen. Leider und zu unseren größten Schmerzen konnten wir aber hierinnen noch nicht rentieren. Mit Spanien können wir, wegen der durch die Engländer dahin gesperrten Handlung nichts machen, so daß unser per die Herren Bernasa Martinez in Cadiz und per die Herren Gebrüder Galassa in Madrid in Hamburg liegende (Banco Mark 4.000 ca. betragenden) Kisten noch immer nicht nach denen genannten Plätzen befördert und wir somit auch nicht dafür remoursiert werden können. Mit Venedig, Livorno und Konstantinopel geht es uns ebenso, besonders seitdem der vermaledeyte Bonaparte in Egypten angekommen ist und aller Handelstausch mit Aleppo, allwo eigentlich unser Lametta versilbert wird, abgeschnitten ist, und Neapel mit Frankreich gebrochen, können wir auch mit Maylland, Bologna, Rom, Genua, Turin und anderen italienischen Plätzen nichts mehr machen, wodurch sich bei uns und in Venedig leider wiederum für ca. 28.000. — Waren aufgehäuft haben. Wie sehr wünschten wir daher, daß es doch endlich Friede werden mochte und dieser muß doch kommen, auch einmal erfolgen, denn der gute Gott kann ja doch unmöglich dem Jammer und denen Vernichtungen, welche dieser gottlose Krieg über die Welt schon so lange und beträchtlich verbreitet hat, noch länger zusehen.“⁸

III.

Die Herstellung leonischer Drähte ist in Nurnberg schon seit dem 16. Jahrhundert bekannt, wobei nicht genau nachgewiesen werden kann, ob sie von Lyon, einem alten Ort der Drahtzieherei, allein oder auch von

⁷ Max Bechh, *Die Nürnberger echte und leonische Gold- und Silberdrahtindustrie*, München 1917, S. 122.

⁸ Fa. Stieber vom 30. Dezember 1798 an die Firma Joh. G. W. von Halder, Augsburg, vgl: Reinhard Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber im Jahre 1798 im Spiegel ihrer Geschäftskorrespondenz*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nurnberg, Sommersemester 1972, S. 14 f.

Italien eingeführt worden ist. Hergestellt wurden echte und unechte Gold- und Silberdrähte. Von Nürnberg aus breitete sich die Drahtherstellung auch in die Umgebung, so nach Roth aus. Hier ließ sich 1730 ein Drahtzieher aus Fürth nieder, dessen Betrieb später der Handelsmann Caspar Stieber übernahm.⁹ In den sechziger Jahren hatte die Fabrik bereits beträchtlichen Umfang. Damals verband sich Stieber mit seinem Bruder, dem Rother Bürger und „leonischen Bortenverleger“ Johann Balthasar Stieber. Er erwarb die Fabrik im Jahre 1776. Damals fanden die Fabrikate in Italien, Spanien, Frankreich, Holland und selbst in der Levante Absatz. Später trat Johann Balthasars Sohn Johann Philipp Stieber in die Firma ein. Johann Balthasar Stieber starb in 1783, 1789 übernahm sein Sohn Philipp Friedrich Stieber den ganzen Besitz, während der jüngere Bruder Johann Philipp, mit dem er sich offenbar zerstritten hatte, einen eigenen Betrieb aufbaute.

Der Seekrieg und besonders die Blockade von Venedig durch die Engländer und Russen fügte dem Unternehmen beträchtlichen Schaden zu, dabei wurden auch die nach der Levante reichenden Beziehungen unterbrochen. Um den Beschäftigten weiterhin einen Verdienst zukommen zu lassen, wurde so gut wie möglich auf Lager gearbeitet. 1806 wurde dessen Wert auf 40 000 Gulden geschätzt.

Obwohl die Firma Stieber in Konstantinopel, zumindest im Jahr 1798 nur drei Abnehmer hatte, verkaufte sie dorthin doch recht bedeutende Posten ihrer Erzeugnisse. Der wichtigste Abnehmer war die Firma Marco und Abraham Salomon Fua. Aus dem Briefwechsel ist zu ersehen, daß wegen der großen Entfernung und der durch die Kriegszeit bedingten Schwierigkeiten¹⁰ an diese Firma nicht allzu häufig Waren versandt wurden, aber doch immer größere Posten auf einmal. Aus den erhaltenen Briefkopien erfahren wir, daß diese Firma einen Großhandel in leonischen Erzeugnissen unterhielt. Der Briefwechsel wurde auf italienisch geführt. Am 23. Juli z.B. sandte die Firma Stieber eine Kiste an die Herren Leon und Aron Vivante in Triest mit dem Auftrag zur Weiterleitung nach Konstantinopel. Der Betrag f 982.39 sollte auf dem Konto Wien bei den Herren Ochs-Geymüller und Co. gutgeschrieben werden. Gerühmt wurde das in der Kiste enthaltene Lametta, keine andere Firma könne feineres und weicheres liefern. Deshalb wurde ein kleines Sortiment Nr. 7 beigelegt in der Hoffnung mit dieser Ware gut anzukommen. Wegen der dauernden Erhöhung der Kupferpreise sei es leider nicht möglich zu niedrigeren Preisen zu liefern.

Die Fua bezogen aber von der Firma Stieber nicht nur deren eigene Erzeugnisse, sondern auch diejenigen einer anderen Fabrik, die mit Stieber befreundet war, deren Namen aber nicht genannt wird. Es handelte sich dabei um den Artikel Gold-Cantarino. Im Oktober ist die Rede von 20 Kisten, deren Versendung noch nicht vorbereitet war. Der Auftrag sollte erst ausgeführt werden, wenn die anderen, bereits 1 Jahr alten Aufträge, erledigt waren. Im Jahre 1799 war die Türkei mit Abstand das

⁹ Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, 23 ff.

¹⁰ Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 86 ff. Venedig war von 1797 bis Mitte 1798 in französischen Händen und fiel somit als Exporthafen so gut wie aus.

beste Absatzgebiet Stiebers¹¹, obwohl man nur mit 3 Kunden in Konstantinopel in Verbindung stand. Fast die Hälfte des gesamten Auslandsabsatzes ging hierher. Bester Kunde war auch jetzt die Firma Fua, die trotz dauernder Preissteigerungen von Januar bis Anfang Oktober für insgesamt 9 700 Mark Lametta vom Zeichen Stella bezog. Dazu kam noch eine Probesendung der Marke Madonna und Giuseppe. Die Zahlungen, fast 9 400 Gulden, gingen wieder per Wechsel auf die Firma Ochs-Geymüller & Co in Wien. Der Betrag war ungefähr so hoch wie der aller deutscher Kunden. Die Versendung der Kisten erfolgte über die Firma Leon ed Aron Vivante, Triest. Mit der Qualität dieser Lieferung war die Firma Fua allerdings sehr unzufrieden, was Stieber unerklärlich war, denn nach seinen Worten waren von seinen 50 Kunden in Wien, Triest, Venedig und Konstantinopel noch nie dergleichen Beschwerden eingegangen. Möglicherweise war während der Überfahrt Meerwasser in die Kiste gedrungen.

Sonst bestand ein gutes Verhältnis zu der Firma in Konstantinopel. Einer Sendung über 600 Mark fügte Stieber unaufgefordert 400 Mark Lametta anderer Zeichen und Nummern hinzu, um Gelegenheit zu geben, diese anderen Sorten kennenzulernen. Den Betrag der Probesendung berechnete er dem Haus Fua sofort.

Ein andermal bat Stieber die Firma Fua, doch einige Kisten mit Manufakturwaren, die sein Schwager I. F. Raidel aus Nürnberg nach Triest geschickt hatte, und die dort nicht abgenommen worden waren, zu übernehmen.¹²

Auch im Jahr 1800¹³ machte der Verkauf nach der Türkei etwa die Hälfte des Gesamtumsatzes der Firma Stieber aus. Firma Fua bestellte am 24. Februar 1800 3000 Mark Lametta. Stieber bedauerte diesmal, die Partie nicht zu den gewöhnlichen Preisen liefern zu können, da das Kupfer so übermäßig teuer geworden sei. Die Firma in Konstantinopel erteilte schließlich am 10. Juni den Auftrag. Stieber sandte darauf am 26. Juli die erste Kiste nach Triest an den dortigen Spediteur Johann Weber, der den weiteren Transport übernahm.

Noch bedeutender als die Firma Fua war das Haus Hübsch & Timoni in Konstantinopel.¹⁴

Hübsch stammte aus Breslau. Sein Handelshaus bestand seit 1722.¹⁵ Wahrscheinlich schloß sich 1772 die Firma Hübsch mit Timoni zusammen. Diese Firma betrieb mannigfaltige Geschäfte. So engagierte sich Hübsch stark in der Schifffahrt und erwarb dadurch großen Reichtum, daß er sich bis 1799 mit der Umwechslung der türkischen Kriegsschuld von 1774 befaßte. Hübsch hatte offenbar recht gute Beziehungen zur russischen wie zur türkischen Regierung. Während des russisch-türkischen Krieges

¹¹ Rita Spindler, *Die Firma Joh. Balt. Stieber & Sohn, und ihre Geschäfte im Spiegel ihrer Korrespondenz vom 4. Januar 1799 bis 5. Oktober 1799*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nürnberg WS 1972/73.

¹² Ob die Firma Fua in diesen Vorschlag einwilligte, ist nicht zu ersehen.

¹³ Eberhard Schildge, *Die Firma Joh. Balt. Stieber & Sohn und ihre Geschäfte im Spiegel ihrer Korrespondenz vom 4. Oktober 1799 bis 31. Juli 1800*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nürnberg, WS 1972/73.

¹⁴ Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 138 f.

¹⁵ Hahn, *Habsburgischer Osthandel*, S. 103.

(1782—1792) war er als Vermittler zwischen dem russischen Statthalter auf der Krim und der Pforte tätig. Ein Johann Timoni wirkte 1793 als Agent in der Walachei und Moldau, bevor er 1804 Konsul in Ragusa (Dubrovnik) wurde. Ein Louis Timoni, der um 1760 geboren wurde, war 1781 Schreiber in Hubsch's Kontor, und führte ein Jahr später Schiff-fahrtsverhandlungen mit den Barbaresken in Algier¹⁶. Im Jahr 1819 wurden Hübsch & Timoni im „Europäischen Handels-Adreßbuch“ als „Kaufleute und Bankiers“ geführt. Offenbar waren Hübsch & Timoni für Stieber nur als Kommissionäre tätig, denn Stieber schrieb einmal, er wunsche, daß ihnen der Verkauf der an sie gesandten Gallonen sofort nach Erhalt gelinge, damit sie ihm den Nettobetrag sofort gutschreiben konnten. Aus einem Schreiben vom 4. September 1798 ersehen wir, daß Stieber im Auftrag von Hubsch & Timoni 2 Kisten, die sich bei Giovanni Conrado Reck in Venedig befanden, an die Herren d'Angeli übergaben und die Herren Vivante, ebenfalls in Venedig, beauftragten, 9 Kisten, die sich bei ihnen befanden, gleichfalls der Firma d'Angeli zu übergeben. Inzwischen sollten sie Stieber Kredit über 1 4537.42 auf Konto Wien geben. Ferner wurden sie avisiert, daß sie von den Herren Gilardi, wie auch den Erben Heckel aus Allersberg, erfahren konnten, daß die Kupferpreise erneut angestiegen waren. Stieber riet wegen dieser Tatsache außer den 11 Kisten Lametta auch noch die 6 Kisten zu übernehmen, die bei den Herren Vivante in Venedig aufbewahrt waren. In Kürze würden die Kupferpreise erneut steigen. Die 6 000 Mark Lametta, die Hübsch & Timoni mit Schreiben vom 9. Juni bestellt hatten, hatte Stieber inzwischen nach Salzburg geschickt. Nach Genemigung der Bezeichnung „Stella“ von Hübsch & Timoni sollte die Ware weitergeleitet werden. Auch hier wurde die Korrespondenz italienisch geführt. An gelieferten Waren werden einmal Gallonen für 1992. 26 Wiener Kurant genannt, die über Wolfgang Österreicher in Triest versandt wurden, ferner 3 300 Mark Lametta vom Zeichen „Stella“, die über Abraham Vitta d'Angeli in Venedig gingen.

Stieber ließ die Herren Hübsch & Timoni immer wieder wissen, daß er sie einer anderen Firma vorzöge, wenn sie bei ihm laufend Lametta bestellen würden. Immer wieder betonte er, sie mochten sich doch über die Preise der Allersberger Firma orientieren, danach würden sie die Preise der Firma Stieber umso niedriger finden. Trotz dieser bevorzugten Behandlung ließen Hübsch & Timoni die Zusendung von 5 Kisten Lametta stoppen, da sie sich mit dem Preis nicht einverstanden erklärten. Wahrscheinlich hatten die Kunden der Firma Hübsch & Timoni mit der Abnahme dieser Waren zu den erhöhten Preisen Schwierigkeiten gemacht. Einmal beklagte sich Stieber über die Geschäftsfreunde der Herren Hübsch & Timoni, die in einem Fall der Grund dafür waren, daß er einen Auftrag von 10 Kisten Lametta annullieren mußte. Ein Kunde der Konstantinopler Firma hatte sich einmal beklagt, daß die Kisten einer Sendung anstelle von 3 300 Mark ganz weißes Silberlametta 3 000 Mark Silber- und Goldlametta enthalten hatte. Stieber schwor, daß sich in den Kisten nur das Gewünschte befunden habe, man solle dies anhand des Frachtbriefes, in dem das Bruttogewicht angegeben war, nachprüfen.

¹⁶ Ebenda, S. 103/104, Anm. 556.

Er empfahl Hübsch & Timoni außerdem sich von solchen Geschäftsfreunden zu trennen, falls diese auf ihren Lügen bestehen würden. Auffallend an den Bestellungen von Hübsch & Trimoni ist der Umfang. So wurden einmal 10 Kisten mit insgesamt 5 500 Mark Lametta bestellt, ein anderes Mal 26 Kisten mit 14 200 Mark. Im Zeitraum Anfang 1799 bis Ende Juli 1800 bezogen Hübsch & Timoni Lametta und Tressen im Gesamtwert von 15 500 Wiener Kurant.

Auch 1802/03¹⁷ gingen die Lieferungen weiter. Die Versendung lief über die Firmen d'Angeli und Reck & Co in Venedig. Die Bezahlung erfolgte über Ochs & Geymuller in Wien.

Am 7. August 1799 brachte sich Stieber bei der Firma Sinodino Ralli & Co in Konstantinopel in Erinnerung. Die Geschäftsverbindung bestand wegen des gestörten Absatzes nach Ägypten seit einiger Zeit nicht mehr. Stieber führte die neuen Lamettapreise auf und betonte wie so oft, daß andere Firmen nicht imstande seien, so billig zu liefern wie er. Doch ist die Geschäftsbeziehung offenbar nicht wieder zustandekommen.¹⁸

Am 26. Februar 1800 beauftragte Jacob Vita Luzena in Konstantinopel Stieber mit einer Sendung von 2 600 Mark Lametta. Da aber die Preise in der Zwischenzeit gestiegen waren, zog Stieber es vor, Luzena erst einmal mittels einer Pro-Forma-Rechnung über diese Veränderung zu informieren.¹⁹ Trotz der Erhöhung erteilte Luzena den Auftrag. Stieber hatte allerdings Schwierigkeiten, den Betrag zu bekommen, da Österreicher in Triest mit der zugesandten Tratte nicht einverstanden war. Es wurde nun Luzena geraten, Stieber doch möglichst bald einen Geschäftsfreund in Triest oder Venedig zu benennen, über den die Summe für das bestellte Lametta bestellt werden konnte.²⁰

Auch die Firma Baruh & Cie in Konstantinopel bezog Waren von Stieber, die über die Speditionsfirma Reck & Cie in Venedig gingen. Im Kopierbuch 1802/03 ist die Versendung von 2 Kisten mit 2 100 Mark Lametta der Marke Stella aufgeführt. Baruh & Co wurden ersucht, die Ware bei der erwähnten Firma abholen zu lassen. Stieber entnahm den Herren G. C. Reck & Co f. 2071.8 auf ihrem Konto in Augsburg und ersuchte sie, sich wegen der Kosten mit der genannten Firma in Verbindung zu setzen. Stieber war überzeugt, daß Baruh & Co nach Erhalt der 2 Kisten Grund dazu hatten, weitere Bestellungen zu erteilen. Diese bestellten dann 3 Kisten Lametta. Stieber wollte die Versendung sobald wie möglich vornehmen. Doch sollte die Bezahlung künftig nicht mehr über Wien erfolgen, weil dort der Kurs z. Zt. sehr ungünstig sei und man einen Verlust von etwa 28 bis 30% erleide. Die Zahlung sollte in Augsburg oder falls dies günstiger sei, in Paris erfolgen. Beigelegt wurden in diesem

¹⁷ Hubert Sorgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber, im Spiegel ihrer Geschäftskorrespondenz in der Zeit von Oktober 1802 bis Juni 1803*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nürnberg, WS 1972/73, S. 91 f.

¹⁸ Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 139 f.

¹⁹ Schilge, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 102, Schreiben vom 26. Februar 1800.

²⁰ Ebenda, S. 102, Schreiben vom 8. Juli 1800.

Sinn Pro-Forma-Rechnungen über die bestellten Kisten bei Zahlung in Augsburg oder Paris.²¹

Eine weitere Firma in Konstantinopel waren Giovanni Messinesi & Co. Für sie war in Wien Isaila Ventura tätig, der die Aufträge nach Roth weiterleitete. Die Bezahlung erfolgte über Ochs & Geymüller in Wien.²²

In Smyrna (Izmir) bezog Giovanni Boscovich Lametta von Stieber.²³ Doch war der Umfang der Geschäfte mittelmäßig. Stieber lieferte dabei eigene Artikel, vertrieb aber auch für andere Firmen, so Gold cantarino und verschiedene Arten von Spiegeln. Boscovich wurde 1798 neu als Abnehmer gewonnen. Es wurde daraus allerdings keine ständige Geschäftsbeziehung. Stieber sollte Sendungen nur nach vorherigem Auftrag vornehmen. Auch zu einer anderen Firma in Smyrna Luigi Maria Dimitri & Co kam es zu keiner Verbindung. Diese ersuchten Stieber mit Schreiben vom 2. November 1799 und 30. Januar 1800 um eine Belieferung mit leonischen Waren in eigener Rechnung. Stieber wies in seiner Antwort darauf hin, daß er dazu nicht imstande sei, da alle Geschäfte mit dem Osten über seine Freunde in Wien abgewickelt wurden. Da kein weiteres Schreiben vorliegt, ist anzunehmen, daß keine Lieferung folgte.²⁴

Hinzu kamen noch die Verbindungen zu zwei bedeutenden Firmen in Saloniki Giovanni Gutta Caftanzoglu und Giovanni Haggi, Lascari & Co. Die Geschäftsbeziehungen zur ersteren Firma begannen mit einer Sendung von 1 000 Mark vom Zeichen Madonna, mit der Caftanzoglu allerdings nicht zufrieden war. Anfang April 1799 rühmte Stieber Qualität und Feinheit dieses Produktes.²⁵ Noch niemand habe über eine Lieferung geklagt, was allerdings nicht stimmte, denn auch Fua war einmal unzufrieden gewesen. Unglücklicherweise fehlten in der Kiste auch noch acht Mark Lametta. Die Schuld daran schob Stieber der Firma Gebrüder Oeconomus & Co in Wien zu, über die die Ware und auch die Bezahlung lief, denn in Roth hatte Stieber selbst das Verpacken überwacht.

Trotz dieser Erfahrung bestellte Caftanzoglu noch einmal 1000 Mark Lametta, für die Stieber zusammen mit den ersten 1 000 Mark 2 022 Wiener Kurant erhielt. Als Freundschaftsdienst übermittelte Stieber Caftanzoglu wiederholt Adressen von Häusern in Nürnberg, Regensburg, Frankfurt und Fürth, die mit Baumwolle handelten.²⁶

Die Firma Haggi, Lascari & Co erteilte 1799 einen Auftrag, doch war Stieber mit den ihm gestellten Lieferungs- und Zahlungsbedingungen nicht einverstanden. Deshalb erstellte er eine Pro-Forma-Rechnung entsprechend seinem Angebot. Daraus ist zu ersehen, daß Haggi, Lascari & Co wahrscheinlich 650 Mark Lametta mit dem Zeichen Stella und 600 Mark mit dem Zeichen Madonna für insgesamt 1223,37 Wiener Kurant bestellt hatten. Außerdem bemühte sich Stieber, Adressen von solchen Handelshäusern in Erfahrung zu bringen, die Manufakturwaren an die Griechen liefern konnten und dagegen interessiert waren, deren Waren

²¹ Sörgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 89 f.

²² Ebenda, S. 92.

²³ Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 87 f.

²⁴ Schildge, *Die Firma Johann Balthasar Stieber & Sohn*, S. 98 f.

²⁵ Spindler, *Die Firma Johann Balthasar Stieber & Sohn*, S. 140 f.

²⁶ Spindler, *Die Firma Joh. Balths. Stieber & Sohn*, S. 140 f.

zu beziehen.²⁷ Am 22. Oktober 1799 bestätigte Stieber einen von der Firma Haggi, Lascari & Co erteilten Lametta-Auftrag, mußte aber zugleich darauf hinweisen, daß er zunächst nicht liefern könne, da der Kupfermangel zu groß sei. Die Kaufsumme für diese Lieferung betrug 1232.37 Wiener Kurant. Da sich die Saloniker Firma für Adressen von Leinwand- und Musselinfabriken in Schlesien interessierte, versprach Stieber, diese zu beschaffen. Kurze Zeit später sandte er der Firma eine umfangreiche Liste der gewünschten Lieferanten.²⁸

Im Folgenden soll noch die Versendung und Bezahlung der Waren näher betrachtet werden. Stieber bediente sich, wie wir hörten, keines Nürnberger Kaufmanns, um seine Waren im Ausland abzusetzen, aber er brauchte Nürnberg als Speditionsplatz, um die meisten seiner Sendungen weiterzuleiten.²⁹ Die Versendung erfolgte seit Jahren durch die Kommissions- und Speditionsfirma Friedrich Breiding, von dem Stieber u.a. Kupfer kaufte. Stieber lieferte die Kisten in die „obere Waage“ in Nürnberg (die heutige Mauthalle). Hier wurden die Waren durch Breiding gewogen und verzollt und er übergab sie einem der verschiedenen Frachtführer, mit denen er in Verbindung stand. Außerdem beglich er die auf der Fahrt anfallenden Gebühren und Zölle und berechnete sie dem, zu dessen Lasten die Güter speditiert wurden. Am 28. September 1799 sandte Stieber so ein „emballirtes Collo“ mit 1 000 Mark Lametta „d'oro e d'argento falso“ nach Nürnberg zur Beförderung an die Herren Leon ed Aron Vivante in Triest.³⁰

Die Güter reisten im allgemeinen in drittura, d.h. der vom Spediteur ausgewählte Fuhrmann mußte sie dem Empfänger selbst abliefern. Die Firma Vivante leitete die Ware dann an die Firma Fua in Konstantinopel weiter. Wegen der Frachtkosten wies Stieber die Firma Vivante an sich an Fua zu wenden. Neben den Vivante diente in Triest auch Wolfgang Friedrich (Pandolfo Federico) Österreicher als Spediteur. Die Triester Firma Vivante war eine Tochtergesellschaft des Hauses Lazaro e Jacob Vita e Nipote Vivante in Venedig, das Stieber ebenfalls als Spediteur diente.

In Wien übernahm die Firma Gebrüder Oeconomus e Co Speditionsaufträge nach Saloniki. 1799 wandte sich Stieber an die Firma Jakob Lehmann in Semlin und kündigte an, er werde sie mit der Versendung seiner Waren nach Griechenland, in die Türkei, Moldau und Walachei beauftragen, sobald der Friede wieder hergestellt sein werde.

Bezüglich der Bezahlung bediente sich Stieber seit 1798 mehr und mehr der Vermittlung des Königlich Preußischen Banco in Furth, da er, als seine Barmittel im Laufe des Jahres immer mehr versiegten in starkem Maße auf Bankkredit angewiesen war, die durch hohe Lagerbestände abgesichert wurden.³¹ Der Königlich Preußische Banco ging aus dem „Hochfürstlich Brandenburg-Anspach-Bayreuthischen-Hof-Banco“ hervor, den Markgraf Karl Alexander 1780 in Ansbach gegründet hatte. Der

²⁷ Ebenda, S. 141 f.

²⁸ Schuldge, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 129 f.

²⁹ Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber e Sohn*, S. 186 ff.

³⁰ Ebenda, S. 201.

³¹ Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 143 ff.

preußische Staat übernahm die Bank 1792 und verlegte sie 1795 nach Fürth, da man sich von der Nähe Nürnbergs, das unter ständigem Geldmangel litt, einen Aufschwung der Bank versprach.

Die Zahlungen aus der Türkei wurden vornehmlich über die Wiener Bankhäuser Ochs Geymüller & Co und Fries & Co abgewickelt. Diese wiederum standen mit der Bank in Fürth, später auch mit Johann Zacharias Jacobi in Frankfurt/M. in Verbindung. Am 5. Juli 1798 schrieb Stieber an Ochs Geymüller & Co: „Da zwischen Ihnen und uns alles in guter Ordnung steht, so berichten wir Ihnen hiermit hauptsächlich, daß uns die Herren Marco und A(bra)ham Salomon Fua in Constantinopel eine ziemlich beträchtliche Parthie von unseren Waren mit der Bemerkung committierten, den Betrag derselben für Ihre Rechnung auf dieselben a 2 Monate dato zu entnehmen, da sich nun schon ein Teil der gedachten Waren auf dem Wege befindet, fl. 2241.40 c^t betragt, so sind wir auch frei, diesen Betrag heute a 2 Monate Dato von der Königlich-preussischen Banco in Franken auf Sie zu entnehmen. Wir ersuchen Sie also um deren gütige Annahme und Bezahlung zu Lasten von denen gedachten Herren Marco und A(bra)ham Salomon Fua in Constantinopel. Sollte Ihnen die Mitteilung von den Herren Fua noch nicht zugekommen sein, so verbleiben wir Ihnen bis zu diesem Zeitpunkt dafür verbindlich, bis Ihnen solche wirklich erteilt worden ist...“³²

In anderen Geschäften wurden die Wiener Firma Fries & Co und die Firma Cantovich in Triest eingeschaltet. Am 10. Oktober 1798 schrieb Stieber an die Firma Hübsch & Timoni:

„Es ist der 10. Oktober und wir bestätigen was als Kopie vorausging und versichern in Beantwortung Ihrer Briefe vom 25. August und 10. des letzten Monats, daß wir das Übliche bezüglich der Gulden 1 000. — überwiesen von Fries & Co, Wien. und f 750. — überwiesen von Cantovich, Triest zahlbar Wien, besorgen werden, um Ihnen dann Kredit zu geben...“³³

Italienische Kunden schickten Stieber als Gegenleistung für eine Warenlieferung gerne Wechsel. Auch Hübsch & Timoni erfüllten ihre Zahlungsverpflichtungen einmal auf diese Weise. Die Schuldner kauften diese Wechsel, um sie an Stieber zu indossieren. Die erhaltenen Wechsel gab Stieber an die Königlich-Preußische Bank in Fürth weiter, falls er sie nicht indossierte.³⁴ Bei Waren-Lieferungen an griechische und türkische Kunden zog Stieber Wechsel auf die erwähnten Wiener Firmen. In diesem Sinne schrieb Stieber am 28. Mai 1799 an Ochs Geymüller & Co. „Wir benachrichtigen Sie hierdurch hauptsächlich, daß uns die Herren M-e^o Abr. q^m Salomon Fua in Constantinopel widrum einen Auftrag, welcher f 922.55 c^t betragt, mit der Verordnung erteilt haben — diese Summe bei der Absendung der Waare für Ihre Rechnung auf Sie a zwei Monate Dato zu entnehmen — da wir nun dieselbe für die genannten Freunde heute an die Herren Leon ed Aron Vivante in Triest vollzogen,

³² Ebenda, S. 150 f.

³³ Ebenda, S. 151 f.

³⁴ Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 168 f.

so nehmen wir uns auch die Freyheit unter dem heutigen Dato die vorge-
nannten

fl 922.55 C^t

an die ordre der Konigl. Banco in Francken zu Fürth a 2 Monath Dato für Rechnung der Herren Fua in Constantinopel auf Sie abzugeben — wir bitten Sie daher hiermit um deren gütige Annahme und Berichtigung zu Lasten der gedachten Constantinopolitaner Freunde — mit der Bemerkung im Fall uns die Herren Fua bei Ihnen für diesen Belauf noch nicht sollten accreditirt haben, dass wir Ihnen alsdann für unsere Abgabe solange verbindlich verbleiben, bis Sie von denselben hizu autorisirt worden seyn werden.“³⁵

Zögerten die Kunden mit der Realisierung der Tratten, so hielt Stieber für sie bestimmte Warensendungen so lange in Roth zurück, bis er erfuhr, daß der Wechsel auch tatsächlich berichtigt worden war. Im Lauf der Monate wurden wegen der Kriegszeit die Nachteile bei den Wechseln auf Wien immer größer, deshalb ersuchte Stieber seine Kunden, die Bezahlungen auf anderen Platze zu machen.³⁶ So wurden Baruh & Co 1803 (?)³⁷ ersucht, wegen des ungünstigen Wiener Kurses die Zahlung in Augsburg oder Paris vorzunehmen.

³⁵ Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 171 f.

³⁶ Ebenda, S. 178.

³⁷ Sorgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 89 f (Copierbuch S. 84)

INTÉRÊTS COMMERCIAUX BELGES AU BAS-DANUBE ET DANS LA MER NOIRE AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE

LUCIA TAFTĂ

La grande majorité des historiens roumains et étrangers nous ont, souvent, relevé, sous plusieurs aspects — économique, social et politique — le rôle de deux importantes artères internationales de communication qui côtoient aussi le territoire de la Roumanie : le Danube et la mer Noire. Nous ne croyons pas exagérer, si en prenant en considération cette constatation, nous osons affirmer que presque toute l'expérience historique des pays roumains se rattache à la manière dont leurs principales voies de communication les ont introduits dans le circuit des autres puissances, riveraines ou non riveraines. Parallèlement à la révolution industrielle européenne et à l'élimination du monopole turc dans le bassin de la mer Noire par le traité d'Andrinople de 1829, les relations des pays riverains avec les Etats européens se sont intensifiées, aboutissant, à l'établissement de contacts commerciaux directs. De nombreux négociants et agents étrangers en quête de marchés et de sources de matière première, font maintenant leur apparition dans les Principautés Danubiennes. Parmi eux, on remarque aussi le Belge C. d'Hanens¹. Les rapports et les lettres qu'il nous a laissés reflètent l'intérêt européen pour la navigation aux embouchures du Danube et dans la mer Noire, pour le développement du commerce qui devait résulter à la suite des contacts établis avec les Principautés Roumaines. Les deux rapports adressés au roi Léopold I-er de Belgique en 1847, portent sur la nécessité d'établir une représentation commerciale² belge aux bords de la mer Noire, suivant l'exemple de certains puissances étrangères et surtout de l'Autriche, afin de créer une société commerciale, munie des ramifications dans les principaux ports danubiens de l'Empire ottoman. Cette société aurait pu assumer la charge de faire fonctionner une ligne navale de commerce — pour les produits provenant des Principautés et du sud de la Russie — entre Anvers, Constantinople, Galatzi et Odessa. La route proposée devait passer par la mer Noire, afin d'éviter les obstacles éventuels dressés par l'Autriche et la Prusse dans la voie de la navigation sur le Danube. Le matériel de construction des navires devait être procuré par des actionnaires moldaves. Pas à pas, les marchands belges devaient aussi prendre la

¹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, *Correspondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppes 1—4, collection D. Mamulea.

² En 1830 avait été créé à Galatzi le premier consulat belge doté, d'un caractère commercial; en 1842 il fut transféré à Bucarest. Voir *Reprezentanțele diplomatice ale României* (Les représentances diplomatiques de Roumanie), București, 1967, p. 267.

responsabilité d'assurer un commerce de transit entre l'Europe et l'Orient. La nouvelle société aurait dû porter le nom de « Société Nationale pour le commerce de la Belgique avec le Levant ». Elle aurait pu apporter d'importants bénéfices à l'industrie et au commerce belge par la mise en valeur des propres ressources dans les comptoirs de l'Empire ottoman, de la Russie, de la Perse et des Indes, de même que par l'achat des produits de ces pays notamment des céréales. Ainsi, la Belgique aurait pu avoir des avantages par suite des spéculations effectuées par des agents étrangers avec les marchandises belges.

D'Hanens insiste ensuite dans ses deux mémoires pour la nomination des représentants commerciaux belges dans les ports situés aux embouchures du Danube, demandant pour soi-même, le titre de le consul général en Moldavie et en Valachie. Il espérait aussi, pour assurer le succès de son entreprise, le concours du ministre plénipotentiaire de Belgique à La Haye, le baron de Willmar. Le projet n'a pu être réalisé tout de suite.

Une lettre adressée à d'Hanens par le ministère des Affaires étrangères de Belgique, nous fait part des raisons invoquées. Ainsi, à la suite de la crise économique qui ravageait l'Europe à cette époque et qui se répercutait aussi en Belgique, le gouverneur de la province d'Anvers³, qui avait reçu la mission de fonder la société commerciale belge pour l'Orient n'a trouvé aucun écho parmi les marchands et armateurs questionnés. L'intérêt pour la pénétration aux embouchures du Danube et dans le bassin de la mer Noire représentait quand même des desiderata objectifs. Les projets belges pour l'établissement des relations économiques avec les Principautés Danubiennes sont repris en 1848—1850. Ils portaient sur la création d'une société en Valachie, dans le but de l'exploitation agricole et industrielle (pour des tanneries, briqueteries, moulins à vapeur, etc.) sur des terrains de l'État. Cette fois-ci, d'Hanens est investi d'une certaine autorité — sous-chef au Département des Affaires Étrangère de Belgique — et présente son plan à la suite d'une requête venue de Valachie. On ne sait pas pourquoi les résultats furent nuls encore une fois (1848—1849). L'affaire a été remise sur le tapis en juillet 1850 par le marchand Guffroy. Mais, bien que Guffroy fût invité par le gouvernement valaque sur place, le retard et les hésitations des deux côtés firent échouer toutes ces tentatives.

En 1855 on rouvrit le consulat belge de Galatzi ; on en créa un second à Brăila et en 1855 la représentation de Bucarest fut élevée au rang de consulat général.⁴

Nous publions ci-dessus les documents mentionnés comme un témoignage de plus au dossier de ces deux grandes artères de communication de la Roumanie.

³ T. Teichman — après *l'Almanach de Gotha pour l'année 1848*, Gotha, 1848, p. 350.

⁴ *Reprezentanțele diplomatice ale României*, p. 287 ; voir « *Analele Universității București* », XVII, 1968, p. 169—177.

*RAPPORT SUR LE COMMERCE QUE LA BELGIQUE POURRAIT
FAIRE AVEC LE LEVANT*

Sire,

La Belgique se ressouvient encore, qu'elle était parvenue naguère au plus haut degré de sa splendeur et de sa richesse par le commerce direct qu'elle faisait avec l'Orient.

L'invention d'une route nouvelle lui a ravi le bien-être qu'elle en retirait : l'invention d'un moteur nouveau pour la navigation (la vapeur) peut le lui rendre.

A l'imitation du Lloyd Autrichien, qui au moyen de ses bateaux à vapeur, établit une communication directe entre les rives de l'Adriatique et celles de la Mer Noire, la Belgique pourrait employer la puissance d'eau vaporisée pour établir également une communication tout aussi directe entre les bouches de l'Escaut et celles du Danube, du Dniester.

Les Principautés du Bas-Danube, et riches en matières premières et si dépourvues de fabriques offrent un marché assez vaste pour la consommation des produits de l'industrie belge, et peut sans doute l'on n'ignore pas en Belgique que sans parler des transactions que son commerce fait à Smyrne, Constantinople et Trébizonde, plus de six millions d'habitants que forment la population Romaine en Dacie ¹, ne demandent qu'à pouvoir échanger les produits de leur sol, qu'ils ont en abondance, contre tout ce qui se fabrique en Belgique, tant pour satisfaire aux besoins journaliers des classes les moins aisées, que pour flatter les fantaisies de luxe et de mode des plus riches seigneurs qui y sont en grande nombre.

Dès 1829, l'espoir de pouvoir faire établir une alliance commerciale avec l'Orient me détermina à quitter la Belgique ma patrie, pour aller offrir à sa Majesté le Roi de Bavière, la possibilité de faire exécuter un canal Méditerranéen pour joindre le Rhin au Danube au moyen d'un Compagnie Néerlandaise par actions, à la tête de laquelle se serait mise la Société Industrielle Nationale d'alors, pour par là arriver ² à ce que le Royaume des Pays-Bas, pût par cette voie intérieure, échanger ses produits nationaux et coloniaux contre les matières premières du Bas-Danube ; et depuis cette époque où Sa Majesté Bavaraise m'honora du titre de son Commissaire Royal honoraire pour l'exécution du Canal Louis, je n'ai cessé de porter mes regards vers les bords de la Mer Noire, où il me paraît de plus en plus, que je dois ³ luire le flambeau qui doit éclairer la splendeur commerciale de la Belgique, et souvent j'ai déployé le temps que dans ma patrie on perdait en discussions parlementaires pour essayer de ramener le bien-être dans nos ateliers, par des lois douanières, tandis qu'il me paraît qu'on aurait pu mieux l'utiliser en poursuivant sans relâche le plan de former des relations commerciales par l'intérieur avec l'Orient comme j'avais eu l'honneur d'en énoncer l'avis par mes rapports à Votre Majesté en dates des 10 mars et 5 mai 1833. Mais maintenant que depuis lors, la navigation maritime à vapeur a acquis une telle perfection que la communication régulière qu'elle peut établir par mer, n'a à redouter aucune entrave, puisqu'elle a su dompter l'élément qui lui sert de véhicule au point que cette navigation ne laisse plus rien à désirer quant à la célérité, la régularité, et à la sécurité. J'ai lieu de croire qu'une plus vaste communication, pourra être établie par Mer que par l'intérieur ou la voie du commerce aurait été toujours plus ou moins à la merci des empêchements que les Gouvernements allemands trouveraient bon de créer pour favoriser leurs produits nationaux ou flatter d'anciennes jalousies nationales, tandis que par une navigation maritime à vapeur, cette communication n'ayant à redouter aucun obstacle, pourra être plus directe et s'étendre et se multiplier au gré des besoins, et il suffit de jeter un coup d'œil sur la situation d'Anvers et pour juger des effets de la navigation à vapeur pour la prospérité commerciale des cités maritimes avant 1840, le nombre des navires qui y sont entrés dans le port, n'a jamais dépassé 1400 et maintenant que ses nombreux services à vapeur le mette en relations suivies et régulières avec l'Angleterre, la Hollande et Hambourg l'entrée, s'en est élevée en 1845 à plus de 2.200 navires donnant un transport de près de 330.000 tonneaux ou le double à peu près de la moyenne d'importation, dans les années qui ont précédé l'établissement de ces services à vapeur.

Cependant même au moyen d'une communication directe du vapeur, le commerce de la Belgique ne retirerait point encore tout le bien-être que l'on pourrait en attendre, car dans l'état actuel des choses ou il manque à nos négociants belges des correspondants sur les bords de la Mer Noire, notre commerce n'aurait dans l'Orient que peu d'occasions d'établir

¹ Manque dans le texte.

² Texte correct : pour arriver par là.

³ Texte correct : vois.

des transactions d'échange, mais je suis persuadé qu'il est réservé à Votre Majesté, de voir son nom inscrit au nombre de ceux des souverains, qui ont le plus fait pour le bonheur des peuples, si elle vient encore à faciliter la réalisation des ces transactions et je crois que Votre Majesté pourrait y parvenir si elle prenait, l'imitation dans la création d'une société commerciale pour l'établissement d'agents correspondants du commerce belge aux bouches du Danube et dans les principales échelles de l'Empire ottoman, et dans le port libre d'Odessa.

Une société créée dans ce but et qui serait propriétaire de bateaux à vapeur en nombre suffisant pour établir une correspondance mensuelle régulière avec le Levant pourrait aussi faire la commission pour le commerce en transit du Zollverein pour l'Orient, lequel sans aucun doute prendrait la voie par la Belgique, si une navigation régulière y était établie et que le tarif des chemins de fer de l'État fut en rapport avec les frais de transport à travers les autres pays; une telle société des lors ne manquerait pas de pouvoir faire des bénéfices proportionnellement aussi grands que ceux que fait la société de Trieste connue sous le nom de Lloyd Autrichien, société dont l'extension comparativement au peu de temps depuis sa création peut être comparée aux progrès gigantesques de la compagnie Anglaise des Indes Orientales.

La société nouvelle portait par exemple le titre de Société Nationale pour le commerce de la Belgique avec l'Orient ou tout autre analogue. Elle devrait établir des comptoirs d'échange à Smyrne, Constantinople, Galatz, Odessa, Trébizonde ou les produits d'industrie belge seraient échangés contre des matières premières ou des produits du sol des Principautés de la Russie méridionale, de l'Asie Mineure, de la Perse et même de l'Inde en sorte qu'il s'y trouverait toujours un élargement de retour pour les vaisseaux qui auraient apporté les produits de l'industrie nationale; et la Direction générale de la société établie en Belgique devraient aider par des avances les producteurs Belges, qui la chargeraient de la vente de leurs produits en Orient; lesquels rentrent ainsi dans une partie de leur mise de fonds au moment de la livraison de leurs fabricats, pourraient dès lors donner un plus libre essort à toute leur énergie et procurer de l'ouvrage en proportion du nombre de bras qui en demandent, ou un salaire plus en rapport avec les besoins des ouvriers.

Cette société par ses relations presque journalières avec les contrées des Bouches du Danube, d'où s'expédient les grains pour les divers pays du monde, où le manque se fait le plus sentir, serait toujours, à même la première avant toute autre Nation maritime, de porter dans les Ports belges et autres un surcroît de céréales au fur et à mesure des besoins et ferait maintenant le prix de grains en Belgique à un taux proportionné entre les moyens pécuniaires des consommateurs et les intérêts des agriculteurs sans donner la crainte de faire hausser outre mesure, leur prix au lieux de production, car malgré les grands achats faits depuis l'automne dernière aux bords de la Mer Noire le prix de grains est resté en janvier à Odessa de 21 à 29 Roubles par sethner ce qui revient de 13 à 17 francs par hectolitre selon l'espèce, tandis qu'en Belgique il variait de 25 à 32 frs à la fin de février, nécessaires pour en effectuer le transport par bateau à vapeur d'Odessa à Anvers de sorte que si un service de ce genre eut été établi, le grain aurait pu être livré sur les marchés belges aux prix d'Odessa plus le prêt ou à peu-près à 50% au dessous des prix cotés aux marchés de la Belgique; joint à cela que dans les années de disette, que celle-ci, au lieu de devoir exporter de fortes sommes en numéraire payer l'approvisionnement en céréales de la population belge, la société eut échangé ces grains contre le produit de l'industrie, et que l'importation en ayant eu lieu mensuellement n'aurait point occasionné des pertes aux marchands indigènes qui s'approvisionnent dans la Baltique et ailleurs, ce qui aurait naturellement maintenu le commerce de ces spéculateurs et une juste concurrence pour les arrivages de la Mer Noire. alors le pain se serait vendu en Belgique à un prix proportionné au salaire de ouvriers et ceux-ci auraient reçu par suite de l'extension du débit des fabricants belges dans le Levant, un salaire proportionné à leurs besoins, tandis qu'en même temps le commerce maritime belge y eut trouvé un avantage favorable à la généralité en fournissant plus de débouchés à nos produits manufacturés et en assignant une plus grande valeur aux produits de l'Orient de sorte que par les échanges à faire par une telle société des différences biens réparties aux deux extrémités de la ligne de navigation à vapeur qu'elle exploiterait, il se ferait que les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident qui avoisineraient⁴ les deux extrémités n'auraient plus rien à désirer ni à envier aux nations les plus favorisées.

Le Souverain de l'Empire ottoman qui cherche sans relâche à entrer dans la voie du progrès et du bien-être de ses sujets, ainsi que les Princes qui régissent sur les Provinces du Bas-Danube, ne se refuserait pas, j'ose l'espérer à aider par une alliance et une coopération sincère les vues bienveillantes de votre Majesté et sans doute le sultan de la Sublime Porte enver-

⁴ Texte correct : avoisineraient.

rait bientôt en Belgique, pour le représenter, un homme du progrès, au fait de nos mœurs et notre langage pour servir de garantie à l'alliance entre Votre Majesté et l'Empereur de la Turquie, et pour établir la confiance entre les producteurs et les négociants de deux nations, et envoyé qui serait à même de faire connaître les articles de production belge que le commerce et les besoins ottomans réclament le plus pourrait aussi communiquer à des nationaux la liste de produits de l'Orient, qui trouveraient en Belgique l'écoulement le plus avantageux.

Pour ne donner qu'une faible idée de la consommation que l'industrie belge pourrait approvisionner en Orient, il suffit de faire connaître succinctement le chiffre de la population et des besoins des nations, ou par suite de l'établissement d'une telle correspondance commerciale la Belgique pourrait avoir l'espoir je ne dis pas de trôner entièrement, mais au moins de rivaliser avec avantages contre les Nations qui maintenant y commercent.

Constantinople avec sa garnison, et les étrangers à une population de 950.000 habitants, qui emploient des draps en grande quantité, depuis l'adoption du nouveau costume. Elle consomme aussi des toiles de lin et de coton unies et de nappage, des dentelles des sehalls de laine et de coton de tissus de laine tels que Mérinos, Tibet, Alepinne, flanelle, étoffes de Roubaix, tapis de Tournay, du fil, twist, de la bonneterie, de la passementerie, des papiers de teintures et autres, des armes, de la bijouterie, de la quincaillerie fine et grossière, du fer de fonte et en barres, de la taillanderie, de la clouterie, de la verrerie et globetterie, de la porcelaine et tous les articles de mode et de luxe, dont on ne peut ici définir la variété, ni les diverses espèces.

La Moldavie et la Valachie, avec les Provinces avoisinantes, telles que la Bulgarie, la Roumelie, la Macédoine, etc., comptent une population de plusieurs millions d'habitants.

La Natolie, le Cappadoce, le Laesistan, l'Arménie, la Georgie, la Mingrécie, et Trébisonde surtout qui devient de jour en jour le principal entrepôt de la Perse, ainsi que Synope et Sansoun, où débarquent toutes les marchandises destinées pour l'approvisionnement de Tokat, ville de 40 mille âmes, de Castanopol qui en compte environ 30 mille, et pour la faire qui se tient tous les ans près de là au pied de la Montagne de Iapraschli-Panaïr ou annuellement pendant 15 jours se rendent plus de 50.000 marchands de toutes les parties de l'Asie.

Ces divers marchés sont sans doute un appât qui ne sera pas dédaigné par le commerce et l'industrie de la Belgique et si je parviens par ces informations à faire en sonde⁵ qu'il puisse s'étendre et prospérer, je ne regretterai pas les vingt et quelques années que je me suis occupé à visiter une partie de ces pays et à rassembler tous les éléments pour tâcher de parvenir à faire établir entre eux et la Belgique leur communication commerciale aussi directe que possible.

Constantinople qu'on peut à juste titre nommer la Reine des Mers du Sud de l'Europe, offrirait au navigateurs Belges, une presque certitude de chargement de retour pendant une grande partie de l'année par la grande affluence des divers produits qui s'y rassemblent. Elle sert en effet d'entrepôt aux marchandises que les caravanes et les navires de tout l'Orient y apportent, et on peut en exporter des grains de toute espèce, du maïs, du riz, des raisins des oranges, des citrons, des fruits secs, des dattes, du vin, du sucre, de canne, du café, des épices, des drogueries et parfums, du safran et earthame, du sel, du tabac, de l'opium, de l'huile rose, et d'olive, du thé, du camphre, de l'ivoire, du savon, des grains, de lin, de sésame, et de colzat, de la cire, du miel, de la laine du Tibet, des poils de chameaux et de chèvres d'Angora, des cuirs, des peaux de buffles, de la pelleterie, des cornes, des os, du coton, de la soie, des étoffes précieuses en broderies et d'or et d'argent, du fil ture, de la bazoue, du maroquin, des noix de galle, de l'opium, des fruits de nerprun, des sangues, de la houille, du fer, du cuivre, du Tokat, des bois de buis, de Trébizonde, des tapis, de Smyrne, des shalls des Indes et de Perse, du suif, de la colle de poisson, du caviar, de la rhubarbe, des bois de teinture, de la gomme, du mastic, du storax, de la thérébentine, du sang de dragon, des baumes, de l'écume de mer, du vitre, de la terre de Lemnos, des éponges de l'alun, du salpêtre, du soufre, de la résine, du pétrole, et de la naphte, de minéraux de tout genre, de métaux précieux, du sable d'or, du corail, de ambre, des perles, des pierres, des bois de construction et de douves, des plantes et arbustes, des chevaux de Perse et d'Arabie, des objets, d'antiquités, et diverses espèces de sujets pour orner les Musées et les cabinets de l'Occident.

Et il ne faut pas perdre de vue que celles de ces marchandises qui seraient pris et en retour par les navires de la société belge et qui ne se trouveraient point être de consommation en Belgique ou dans les Pays voisins serviraient de nouveau à utiliser la marine marchande belge, puisqu'elles devraient être réexpédiées dans d'autres contrées telles que l'Amérique où elles seraient échangées contre du coton et d'autres matières premières propres à alimenter les fabriques nationales, si multipliées, et celles des pays limitrophes; mais je ne le cache pas

⁵ Texte correct : en sorte.

à votre Majesté, il faut pour pouvoir obtenir ces résultats, beaucoup d'énergie de la part du gouvernement tant pour choisir et nommer des agents convenables, que pour les placer de manière à ce qu'ils puissent utiliser les instructions qu'ils auront reçues, et il faut avant tout qu'ils soient exempts de cupidité, incorruptibles et jaloux de faire plutôt prospérer le commerce belge que leurs intérêts personnels et pour cela il faut que le gouvernement de son côté ne soit point parcimonieux ou arrêté par des considérations d'économie; mais, au contraire qu'il fasse quelques sacrifices pécuniaires pour placer ces agents dans une position convenable pour représenter le commerce belge dans les échelles du Levant.

Quoique ces premières dépenses, lesquelles cesseraient dès que le commerce belge aura établi ses relations régulières avec les trafiquants de l'Orient, puissent paraître assez majeures aux membres de la représentation nationale pour peut-être,⁶ craindre de les accorder, je crois pouvoir énoncer l'avis que je suis persuadé que les fonds qui y seraient employés recevraient une meilleure destination que ceux que l'on est obligé de voter pour statuer de ne pas laisser mourir de misère la classe indigente des Flandres, puisque celle-ci ne demandera plus des aumônes pour ses ouvriers, dès qu'elle pourra avoir la certitude d'obtenir par un travail dans toute l'année un salaire proportionné à leur besoin.

Il faut aussi ne pas se cacher que beaucoup dépendra du bon choix, — qui de ces agents, car votre Majesté, peut-être bien convaincue qu'ils ne convient pas de nommer des hommes de la classe des diplomates, ni de celle de marchands, les premiers par leur position politique, et leur éducation parlementaire ne mettraient pas assez de franchise et d'activité dans leurs procédés, ils s'occuperaient sans doute aussi de leur avancement futur tandis que les derniers ne se déplaceraient pas que dans l'espoir de faire un bénéfice particulier par leurs spéculations, on ne manqueraient pas d'utiliser leur séjour à faire des opérations commerciales avec des articles spéciaux dont ils connaissent le placement. en négligeant les autres, pendant que, Sire, ces agents ne doivent point faire de spéculation commerciale pour leur propre compte; mais qu'ils doivent être les fondés de pouvoir et les instructeurs ou pour ainsi dire les mentors des négociants et des fabricants belges en général et donner aux Directeurs de la Société Nationale du commerce oriental des avis et exécuter leurs instructions impartialement sur toutes les branches de l'industrie et du commerce, et outre que ces agents doivent être des hommes intègres, honorés de la confiance du gouvernement et de la société, ils doivent être, d'un caractère, patient et haut afin de ne point se décourager dès les premiers obstacles et de ne pas dégoûter les Orientaux de traiter avec eux ou d'après leurs avis avec la société de commerce belge; car le plus grand obstacle à ce que notre commerce devienne un commerce véritablement international parvient comme je l'ai dit au commencement de ce rapport du manque de correspondant et en effet maintenant toutes les transactions dans l'Orient ont lieu par l'intermédiaire des Arméniens et des Juifs qui cherchent par intérêt particulier à éloigner les producteurs de l'Orient de ceux de l'Occident, de sorte que le producteur de l'Orient n'étant jamais en contact avec le consommateur de l'Occident et vice-versa, ni l'un ni l'autre ne connaît la juste valeur vénale des produits qui sont échangés et que ceux qui ont en toute la peine de la production ne retirent qu'un faible salaire de leurs travaux, tandis que tout le bénéfice reste dans les mains de ces trafiquants intermédiaires. Déjà dans le Zollverein⁷, on a reconnu ce mal et depuis plus d'un an des négociants et fabricants ont proposé de former une société sous le nom de « Deutsche Donau Handel und Gewerkschaft »⁸ pour établir des agents aux bouches du Danube, et ont choisi le Port d'Emden pour les expéditions: il est aussi sorti de la chancellerie prussienne à Constantinople un rapport sur le plan d'y établir une pareille agence par la Société Royale maritime de Berlin (« K. P. See-Handlungs Gesellschaft »)⁹.

Placé ici, sur les bords du Danube et de la Mer Noire pour ainsi dire en vedette pour surveiller tout ce qui pourrait être avantageux au commerce de mon pays, je suis à même de donner des détails précis sur les divers genres de produits qui font ici l'objet de transaction commerciales et si Votre Majesté croit qu'un rapport plus circonstancié pourrait être utile, je m'empresserai de le lui faire tenir, mais je dois avouer que sans mission spéciale de mon gouvernement, je serai obligé de laisser quelques lacunes pour des renseignements qui ne peut point ou difficilement se procurer un étranger, qui n'est revêtu d'aucun caractère par les autorités de son pays, et que si Votre Majesté daignait me conférer le titre de son Consul général pour la Moldavie et la Valachie, je pourrais je crois, rendre quelques services dans l'intérêt de mon pays et des Principautés.

⁶ Texte correct: peut-être pour.

⁷ Texte correct: Zollverein.

⁸ Texte correct: « Deutsche Donau Gesellschaft ».

⁹ Texte correct: « K. P. See-Handlungs Gesellschaft ».

C. d'Hanens, avant la révolution belge, chef du Bureau au Ministère de Weserstaat puis percepteur des contributions et nommé Commissaire Royal pour la construction du Canal St. Louis, auteur de la brochure intitulée « Influence des chemins de fer sur la civilisation » faite comme membre du Congrès scientifique de Liège, maintenant à Iassy, capitale de la Moldavie, en Mai 1847.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas) enveloppe n° 1, collection D. Mamulea.

Jassy le 24 Juin 1847

AU GÉNÉRAL BARON DE WILMAR, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE BELGE
À LA HAYE

Mon cher Général,

J'espère que vous aurez eu la complaisance de faire parvenir à Sa Majesté le 1^{er} rapport que j'ai eu l'honneur de vous adresser le mois dernier et que vous voudrez bien donner à celui-là la même destination, je dois ajouter à tout ce qu'il contient que plus je suis dans ce pays, plus je suis convaincu que les habitants seraient très heureux d'obtenir directement les produits de nos fabriques, et d'être assurés qu'à époque fixe on viendrait les leurs porter et enlever leurs produits du sol, car maintenant que ont été charriés les grains du Nord vers le Danube à grands frais, il s'en trouve une si grande masse à Galatz et à Brâila qui ne peut être embarquée, que l'on est obligé de payer de très grands prix pour le loyer des magasins et que même une grande partie n'a pu être emmagasinée et se trouve déposée dans la rue, exposée à toutes les intempéries.

Le fret a haussé d'ici pour l'Angleterre de 3 fois ce qu'il était il y a quelques mois, néanmoins il ne vient pas de navires, ils sont dit-on, retenus par les vents contraires, soit à Gibraltar, soit dans les Dardanelles, et même dans le Bas-Danube entre son embouchure et Galatz.

Nous n'avons aucun représentant ici M. Beschop est parti depuis l'automne dernière et tous les Consuls, sans qu'ils sachent mon intention, m'engagent à demander le Consulat des Principautés disant que le Prince Régnant que je vais voir¹ quelques fois et eux tous seraient bien contents que la Belgique ne nomme pas son représentant, ils préfèrent que les consuls soient point négociants, je leur reponds que je serais très flatté de faire partie de votre corps honorable, je le ferais volontiers à la demande de mon gouvernement, mais comme vous me dites qu'un consul ne peut vivre à Jassy avec moins de 2000 ducats et que je sais que mon gouvernement n'a pas porté une telle dépense dans son budget, j'aurais renboursé la responsabilité et la dépense sans aucun bénéfice; néanmoins, Général, je serais flatté d'en obtenir le titre et je tâcherais de régler mes dépenses d'après mes recettes, car je ne pense pas que mon gouvernement aurait la pretention de nommer un représentant sans lui assigner des² quelconques. Vous saurez sans doute après que des masses innombrables de sauterelles ravagent la Moldavie et dans les champs où ces nuées s'abattent, les plantes sont dévorées jusqu'à la racine. On dit qu'elle viennent de l'autre bord du Pruth.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe n° 2, collection D. Mamulea

2^{me} RAPPORT SUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE COMMUNICATION PAR
BATEAUX À VAPEUR ENTRE ANVERS ET GALATZ

A. Sa Majesté Le Roi Des Belges Leopold I^{er}

[Juin 1847] [Jassy]

Sire,

En mai dernier j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté un rapport sur le commerce et la navigation à vapeur, à établir entre Anvers et Galatz.

¹ Text correct: que j'avais vu.

² Manque dans le texte.

J'ai fait connaître alors que l'établissement stable et avantageux des transactions commerciales entre la Belgique et la Moldavie dépendait en grande partie du choix d'agents convenables pour correspondants dans les principautés et j'énonçais l'avis que ce ne serait pas sans difficulté qu'on y était parvenu ; maintenant je suis heureux, Sire, de pouvoir annoncer que toute difficulté, de ce chef sera levée du moment où Votre Majesté daignera autoriser la création d'une société pour l'établissement d'une navigation à vapeur pour la communication directe et régulière entre les Bouches d'Escaut et celles du Danube ; car j'ai obtenu l'assurance personnelle de plusieurs Boyards et grands capitalistes Moldaves, qu'ils s'interjetteraient dans une telle société, pourvu qu'il leur soit laissé la faculté de souscrire pour la moitié des actions à émettre et d'avoir leurs représentants dans la Direction de la Société ; lesquels seront eux-mêmes ici les agents auxquels les fabricants belges pourront adresser leurs marchandises comme les producteurs moldaves pourront adresser leurs denrées aux représentants belges dans la direction de la Société dont le siège serait en Belgique, de cette manière il y aura garantie pour tous ceux et les bénéfices seront partagés entre les actionnaires belges et moldaves.

Je puis énoncer en outre que quelques actionnaires moldaves propriétaires de grands forêts de chênes, s'assujétiront à fournir à la société tous les corps de navires à vapeur à établir tant le bois que la construction d'après les dessins et conditions à fournir par la société et à des prix infiniment en dessous de ce que l'on pourrait les obtenir dans d'autres pays ; tandis que les actionnaires belges de leur côté fourniraient sans doute les machines à vapeur et tout ce qui seraient produit, par les fabriques métallurgiques et autres du Royaume de Belgique à des conditions et à des prix avantageux à la société.

Une telle société ne serait donc pas seulement utile à l'échange des produits, elle le serait aussi pour l'emploi de l'industrie belge et la navigation à vapeur utiliserait, des marins, des officiers et matelots qui se formeraient à une bonne école ayant à naviguer presque sans relâche dans les mers qui jusqu'ici sont encore pas connues par les Marins belges.

Je regrette, Sire, que je dois terminer, ce rapport en faisant connaître à Votre Majesté que j'ai été informé qu'il est à craindre que le contrat passé le 19 avril d'entre Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères en Belgique et Monsieur Frédéric Zackor pour une navigation par bateau à voile entre Anvers et Galatz, ne sera probablement pas rigoureusement exécuté, le caractère personnel de ce Monsieur, ses antécédents sa peu de fortune et de crédit le font au moins présager.

C. d'Hanens aux soins de Mij. Stephanavitz
et Cie Banquier à Jassy en Moldavie.

Bibliothèque de l'Académie, Photocopies, Arch. 51/1974, *Correspondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe n° 3, collection D. Mamulea.

Bruxelles le 7 Juin 1848

Ministère des Affaires Étrangères
Indicateur E. No. 9743
No. d'ordre. Commerce
on est prié de rappeler dans la réponse la
date et le No. de la dépêche.
« Annexe »

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'en X-bre Mr. le Ministre de l'Intérieur m'a communiqué en copie deux rapports que vous aviez adressé au Roi relativement au Commerce que la Belgique pourrait faire avec les Principautés du Bas-Danube, et même avec l'Orient, au moyen d'un système de navigation prompte et régulière.

J'ai lu ces deux rapports avec intérêt, et me suis empressé de les transmettre à Monsieur le Gouverneur de la Province d'Anvers, en l'invitant à réunir sous sa présidence, un certain nombre des principaux négociants capitalistes et armateurs de sa résidence, qu'il aurait lieu de croire disposés à prendre part à la réalisation du projet recommandé par vous Monsieur, dans le cas où il serait jugé praticable. J'ai fait connaître en même temps que j'étais disposé, à seconder autant qu'il me serait possible la formation d'une société à cet

effet, soit en l'aidant pécuniairement, des fonds étaient alloués¹ par la législature, soit par l'établissement d'un service régulier de navigation à voiles, spécial, soit enfin en leur allouant un subside pour l'établissement par elles, d'un tel service.

Mr. le Gouverneur de la Province d'Anvers qui n'était pas encore passée, sur les faillites si nombreuses à l'étranger surtout, sur la contraction de la circulation, en un mot sur l'ensemble des circonstances du moment, exprime l'avis que ce serait peut-être les projets proposés que d'appeler des négociants à s'en occuper sérieusement. En conséquence, il me prie d'examiner s'il ne conviendrait pas d'ajouter à quelque temps la suite à donner aux instructions précitées.

Les considérations émises par Mr. le gouverneur étaient trop sérieuses et trop fondées pour qu'il fut possible d'en méconnaître la portée. Je l'informai donc que je pensais avec lui qu'il y avait lieu d'ajourner la réalisation du projet en question jusqu'à ce que les circonstances fussent plus favorables.

Vous apprécierez facilement, Monsieur, que les raisons qui ont motivé alors cette résolution doivent, agir avec d'autant plus de force aujourd'hui que la situation est encore aggravée sous ce rapport.

Force est donc, Monsieur, d'attendre un moment plus propice.

Recevez Monsieur, avec mes remerciements pour la sollicitude que vous avez vouée aux intérêts de notre développement commercial, l'assurance de ma considération distinguée.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe n° 4, collection D. Mamulea.

¹ Texte correct : étant alloués.

DIE „BAYERNHERRSCHAFT“ IN GRIECHENLAND (1832—1843)

JOHANNES IRMSCHER
(Berlin, DDR)

Die Bayerherrschaft ist ein Ergebnis, in konkret faßbarer politischer Beziehung vielleicht sogar das einzige Ergebnis des Philhellenismus; auf diesen muß daher zurückgegriffen werden, wenn die nachherigen Ereignisse verständlich werden sollen.

Die Herausbildung einer griechischen Handler- und Reederbourgeoisie und deren zunehmende Emanzipation von der türkischen Fremdherrschaft in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts lenkte das öffentliche Interesse Europas auf das griechische Volk und seine Belange, hatten doch die Niederlassungen griechischer Kaufleute in Wien und anderen Städten sowie die zunehmende Zahl griechischer Studenten an ausländischen Universitäten vielfältige Berührungen ermöglicht. Im Deutschland Winckelmanns, Lessings, Schillers und Goethes fanden sie einen besonders fruchtbaren Boden; denn die Griechenverehrung der deutschen Klassik richtete sich zwar primär auf das antike Hellas, schloß aber das Land und Volk der eigenen Gegenwart keineswegs aus, das man in romantischer Geschichtsfremdheit mit den Hellenen des Altertums gleichsetzen zu können glaubte. Das bedeutendste Dokument dieser griechisch-deutschen Begegnung stellt Holderlins Briefroman „Hyperion“ dar; seine Titelfigur ist der erste Neugriecher in der deutschen Literatur, der Schauplatz des Geschehens nach Hellas verlegt, das sich, wie Holderlin sagt, zur Wiedergeburt rüstet. Die Schrift erzielte eine bedeutende Wirkung, sah doch der Dichter in der griechischen Einkleidung sein deutsches Vaterland, das gleichermaßen der Wiedergeburt bedürftig zu sein schien.

In der Tat fehlte es zu jener Zeit trotz räumlicher Entfernung, unterschiedlicher Entwicklung der Produktivkräfte und andersartiger nationaler Traditionen nicht an Gemeinsamkeiten in den Anliegen der deutschen und der griechischen Bourgeoisie. Die Französische Revolution hatte hier wie da dem Streben nach dem freiheitlich geprägten Nationalstaat entscheidende Impulse gegeben; der ebengenannte Holderlin befand sich 1790 unter den Mitgliedern des Tübinger Stifts, die einen Freiheitsbaum pflanzten, während die mit der sogenannten griechischen Aufklärung verbundene Erneuerung des Hellenismus das Wirken der europäischen Aufklärer zur Voraussetzung hatte. Napoleon, der in Frankreich im Interesse der Bourgeoisie die Ergebnisse der Revolution ökonomisch festigte, gleichzeitig aber die demokratischen Errungenschaften redressierte, brachte Deutschland den endlichen Zusammenbruch des Feudalsystems sowie die Veranlassung zu gesellschaftlichen Reformen, aus denen die nationale Bewegung erwuchs, welche wiederum die Napoleonische Fremd-

herrschaft abzuschütteln ermöglichte; in Griechenland aber erhoffte man von dem französischen Kaiser die endgültige Befreiung von dem türkischen Joch.

Nach der Niederwerfung Napoleons indessen gingen die beiden Völker unterschiedliche historische Wege. Während in Griechenland das erstarkte Nationalbewußtsein zur bewaffneten Erhebung von 1821 und schließlich zur Errichtung des Königtums führte, das trotz der ihm anhaftenden reaktionären Züge das Fundament für den späteren bürgerlichen Nationalstaat und somit einen historischen Fortschritt darstellte, hatte in Deutschland die ruhmvolle Zeit der Befreiungskriege auf dem Wiener Kongreß ein ruhmloses Ende gefunden. Es war so nicht zuletzt durch die Misere im eigenen Lande bedingt, daß Insurrektionen in aller Welt in Deutschland mit Aufmerksamkeit verfolgt wurden. Als daher mit dem Beginn des griechischen Befreiungskampfes 1821 allenthalben in Europa sich progressive Persönlichkeiten als Philhellenen zusammentaten, um den griechischen Kämpfern materielle und ideelle Hilfe zuteil werden zu lassen, wuchs dieser Philhellenismus sich in Deutschland sehr bald zu einer alle Klassen der damaligen Gesellschaft erfassenden Bewegung aus. Innerhalb dieser lassen sich deutlich mehrere Etappen herausstellen.

Die erste Phase der Jahre 1821 und 1822 ergriff das ganze Land wie eine Woge. In Broschüren, Flugblättern, Gedichten und Predigten wurde die Sache der Griechen gefeiert; Komitees traten ins Leben, die Freiwillige ausrüsteten und auf den Kriegsschauplatz brachten. An der Spitze der Bewegung standen liberale Professoren sowie vereinzelt progressive Adlige. Teilhatten an ihr weiteste Kreise des Bürgertums, voran Kämpfer aus den Befreiungskriegen und Studenten; aber wir wissen auch von drei Bauern aus dem Spreewald, die 1821 um Pässe ansuchten, „um ihren christlichen Brudern zu helfen“.

Die Berufung auf die christliche Religion spielte überhaupt eine große Rolle unter den philhellenischen Phrasen, und der altliberale Varuhagen meinte spottisch, daß selbst die Demagogen ihre Freude am griechischen Aufstand dahinter verbergen durften. Doch diese Freude wahrte nicht lange; denn den Obrigkeiten der Heiligen Allianz enthielt das Interesse an der griechischen Erhebung wegen der Parallelen zur deutschen Situation zuviel revolutionären Stoff. Ihre Interventionen sowie die Berichte der zurückkehrenden Freiwilligen, die sich weithin in ihren Erwartungen getäuscht sahen, brachten diese erste philhellenische Welle in einigen Monaten zum Verebben.

Ihr folgte eine durchaus andersartige zweite in den Jahren 1826/27, ausgelöst durch den Fall der griechischen Festung Mesolongi und letztlich der Politik der Großmächte dienend, die je länger, je mehr einsehen mußten, daß der orientalischen Frage mit dem Legimitätsprinzip allein nicht beizukommen war. Um so aufmerksamer waren sie darauf bedacht, daß die neue Griechenbegeisterung auf humanitäre Aufgaben beschränkt bliebe. Deshalb konnten auch die offiziellen Repräsentanten der Gesellschaft an ihr teilhaben, aber es war doch nur, wie Zeitgenossen spotteten, ein erlaubter Eifer, der nach der Vernichtung der türkischen Flotte bei Navarino rasch wieder erlosch.

Lediglich in Bayern erlebte der Philhellenismus eine Fortsetzung — eine Fortsetzung gewissermaßen von oben, insofern als König Ludwig I.,

der 1825 den Thron bestiegen hatte, seine romantische Griechenschwärmerei, die unter anderem in Gedichten von zweifelhaftem poetischen Wert ihren Niederschlag fand, mit den dynastischen Aspirationen seines Hauses auf den griechischen Thron zu verbinden wußte. Von einer Volksbewegung konnte dabei keine Rede mehr sein, vielmehr fehlte es nicht an Kritikern, die dem Könige seine kostspielige „Liebhaberei“ verdachten.

Jenen griechischen Thron zu errichten, hatten die „Schutzmächte“ Rußland, England und Frankreich in ihrem Londoner Protokoll vom 22. März 1829 beschlossen. Ihr Favorit, Prinz Leopold von Sachsen-Coburg, lehnte jedoch ab; das Zweifelhafte eines von ausländischen Regierungen errichteten Königtums über ein in seinen Souveränitätsrechten beschränktes, von fremder Finanzhilfe abhängiges, in unversöhnliche Parteien gespaltenes Land war ihm nur allzu deutlich geworden. Nach mehreren Zwischenspielen wurde schließlich eine Kandidatur des Hauses Wittelsbach in Erwägung gezogen. Der zunächst angesprochene Prinz Karl, nachmaliger bayerischer Feldmarschall im Kriege von 1866, refüsierte indes; als Substitut wurde Ludwigs zweiter Sohn, der am 1. Juni 1815 geborene Otto, vorgeschlagen und von den Schutzmächten rasch akzeptiert. Auch die 5. griechische Nationalversammlung, die im Sommer 1832 in Pronia, einer Vorstadt von Nauplia, tagte, bestätigte die Königswahl.

Vorbereitet war Otto auf die vor ihm stehende Aufgabe weder innerlich noch äußerlich. Seine Ausbildung hatte die politische, wirtschaftliche, Militär- und Verwaltungspraxis kaum berührt; sie wäre wohl tauglich gewesen für einen zweitgeborenen Prinzen, der in der kirchlichen Hierarchie seinen Wirkungsort finden sollte, keinesfalls jedoch für den Hegemon eines fremden Staates, dessen Anliegen mit bloßer philhellenischer Begeisterung nicht zu meistern waren. Noch problematischer stellte sich die psychische Konstitution des designierten Königs dar. Bereits mit vierzehn Jahren war dieser genötigt, wegen seines nervlichen Zustandes einen Kuraufenthalt zu nehmen. Die ärztliche Kunst brachte jedoch keine Besserung, vielmehr verschlechterte sich Ottos Zustand nach seiner Übersiedlung nach Griechenland derart, daß ihn offizielle Berichte an Ludwig I. für unfähig erklärten, die Regierungsgeschäfte zu übernehmen. Kopien dieser Dokumente gelangten über den britischen Gesandten nach England, wo sie 1839 durch gezielte Indiskretion der Presse zugänglich wurden, die der Öffentlichkeit bekanntgab, daß Otto von seinem engsten Kreise für „incompetent to govern“ und „a born idiot“ bezeichnet worden war. Karl Marx griff daher nur die öffentliche Meinung auf, wenn er in einem Zeitungsartikel vom Jahre 1853 von der „Auslieferung des Geburtslandes eines Perikles und Sophokles an die nominelle Herrschaft eines bayrischen Idiotenknaben“ sprach.

Wie nun aber sah das Land aus, zu dessen Fürsten die ausländischen „Schutzmächte“ jenen „Idiotenknaben“ bestimmt hatten? Es umfaßte 47 1/2 Tausend Quadratkilometer mit 800 000 Einwohnern bei einem Viertel der heutigen Bevölkerungsdichte. Das Staatsgebiet machte nur einen Teil des überwiegend von Griechen besiedelten Territoriums aus; ihm gehörten der Peloponnes und die diesem vorgelagerten Inseln sowie das Festland bis nach Lamia zu, nicht dagegen die ökonomisch und zivilisatorisch am weitesten entwickelten und vom Kriege verschont geblie-

benen Ionischen Inseln, nicht Kreta noch Thessalien, nicht Epirus und Mazedonien, nicht Smyrna und die Inseln Kleinasiens. Was aber hellenisch geworden war, befand sich nach Jahrhunderten der Fremdherrschaft, nach dem Befreiungskampfe und dem diesen begleitenden und fortsetzenden Bürgerkrieg in einem desolaten Zustand. „Wo man hinsah, nackte, kahle Felsen; unbebautes, öde daliegendes Land; nirgends Wege, keine Straßen, keine Brücken; die Bewohner Griechenlands entweder in Höhlen oder in von Lehm oder von einigen übereinandergelegten Steinen gebauten Hütten; Ruinen, nicht allein von einzelnen Häusern, ja von ganzen Dörfern und Städten. Athen besaß vor dem Freiheitskampfe etwa 3000 Häuser, zur Zeit unserer Ankunft keine 300. Alle übrigen Häuser lagen und liegen zum großen Teil noch im Schutte. Alle Bäume in der Gegend von Nauplia sowie auch in anderen Teilen des Landes, so zahlreich sie auch in früheren Zeiten gewesen sein sollen, waren verschwunden“ — so lesen wir bei einem zeitgenössischen Beurteiler. Die landwirtschaftliche Produktion war unter solchen Umständen bis fast zum Nullpunkt abgesunken, und die Tatsache, daß die festgelegten Staatsgrenzen gerade die ärmsten, unfruchtbarsten und jeder Rohstoffressourcen baren Gebiete Griechenlands umfaßten, ließ auch für die Zukunft nicht zuviel erhoffen. Von den rund 600 Handelsschiffen, die vor dem Aufstand den Stolz der griechischen Reeder gebildet hatten, waren mehr als 150, wie sich versteht, die größten und leistungsfähigsten, in militärische Dienste gestellt worden; nach der Erringung der Freiheit waren die wenigsten davon noch brauchbar. Das Handwerk beschränkte sich auf eine kleine Zahl von Berufen und war in diesen von dem europäischen Standard weit entfernt. Um das Bildungswesen war es nicht minder schlecht bestellt; „wer seinen Namen zu schreiben vermag, trägt ein kleines Tintenfaß an der Seite zur Schau und heißt dann ein Gelehrter“, lesen wir in der angeführten Quelle. Zu existieren oder, besser gesagt, zu vegetieren vermochte ein solches Land nur mit Hilfe ausländischer Anleihen. Und weil diese Anleihen außerdem noch unter ungünstigen Bedingungen erfolgten, war der griechische Staat, noch ehe er ins Leben getreten, bereits in eine halbkoloniale Abhängigkeit von den europäischen Großmächten geraten. Ebendiese Großmächte besaßen dank der ökonomischen Misere über die ihnen als „Schutzmächten“ zustehenden Residenten hinaus zusätzliche Möglichkeiten, in das griechische Parteiwesen und damit in die griechische Innenpolitik einzugreifen. Die komplizierte Sozialstruktur und die zunehmenden Klassenkämpfe und wachsenden Auseinandersetzungen innerhalb der herrschenden Klasse boten hierfür ausgiebige Chancen.

Welche Schichten nun gehörten zu dieser herrschenden Klasse? An erster Stelle zu nennen sind die Primaten, die griechischen Grundbesitzer, die, einst von den türkischen Eroberern mit bestimmten Verwaltungsfunktionen betraut, die von ihnen abhängigen Bauern rücksichtslos ausbeuteten; sie trugen „wesentlich dazu bei, den Druck der türkischen Herrschaft nur noch mehr zu vermehren“, „daß sie sich zu blinden Werkzeugen für die türkische Habsucht hergaben und den gegen sie selbst von ihren türkischen Machthabern geübten Druck dadurch rächten, daß sie das unter ihnen stehende niedere Volk noch mehr drückten und wahrhaft mißhandelten“, heißt es in einem zeitgenössischen

Bericht. Diese Feudalherren, die nach der Art der Paschas Hof hielten, hatten sich als die beste Stütze der Fremdherrschaft erwiesen, was sie jedoch nicht hinderte, sich nach der Vertreibung der Türken in den vollen Besitz ihrer Tsifliks zu setzen und diesen Besitz durch „Kauf“ und Aneignung früheren türkischen Grundeigentums zu erweitern. Neben den Primaten standen — mit fließenden Übergängen zwischen beiden Gruppen — die Kapitäne der Freischärlerverbände, die sich im Befreiungskampfe Verdienste erworben hatten und ihre gesellschaftliche Stellung durch Erwerb von vormals türkischem Grundbesitz zu fundieren strebten, abgesehen davon, daß einige von ihnen, besonders auf dem Peloponnes, über feste, mitunter sogar mit Kanonen bestückte Plätze verfügten.

Während die Primaten des Festlandes ihren Grund und Boden zumeist nur zum Nießbrauch besaßen hatten und erst nach der Befreiung als Eigentum erhielten, waren die Primaten der Inseln, wiewohl den Türken tributpflichtig, seit eh und je Eigentümer ihrer Ländereien gewesen und dazu durch Seefahrt und Handel reich geworden. Ebendiese Reederbourgeoisie, die anerkanntermaßen bei der Entwicklung des Nationalbewußtseins sowie in der Vorbereitung der nationalen Erhebung eine bedeutsame Rolle gespielt und im Freiheitskampf große Opfer an Gut und Blut gebracht hatte, verfügte trotz aller Verluste noch über teilweise beträchtliche ökonomische Potenzen, die sie durch staatliche Entschädigungen zu vergrößern suchte. Um Entschädigungen kamen auch die Phanarioten ein, die Abkommlinge jener griechischen Patrizierfamilien Konstantinopels, die es als Beamte im Dienste der Hohen Pforte, als Angehörige des Klerus, als Bankiers und Wucherer zu Reichtum, Macht und Einfluß gebracht hatten; obgleich zum großen Teil bei der Vorbereitung des Befreiungskampfes durchaus zurückhaltend, waren sie dennoch für die Türken hinreichend kompromittiert, um ihrer Stellungen und ihrer Vermögen verlustig zu gehen. In dem neuen griechischen Staate repräsentierten sie vornehmlich die Intelligenzschicht. Schließlich ist der mittleren und höheren Geistlichkeit zu gedenken, deren Position sich nicht nur auf den reichen Grundbesitz der Kirche gründete, sondern auch auf den Umstand, daß diese zur Zeit der Türkenherrschaft in beträchtlichem Ausmaße Verwaltungs- und Justizfunktionen innegehabt hatte. Man hat die Angehörigen jenes Teils des Klerus als geistliche Primaten bezeichnet.

Dieser vielschichtigen, durch Widersprüche zerrissenen, nur durch das gemeinsame Interesse an der Machtausübung von Zeit zu Zeit geeinten herrschenden Klasse standen als Exploitierte die Massen der Bauernschaft gegenüber, gleichgültig, ob sie das Land griechischer Primaten oder türkischer Grundbesitzer oder staatliches, vormals dem Sultan gehoriges Domänenland oder auch solches aus Kirchenbesitz bebauten oder ob sie vielleicht gar über ein Stück freien Grundeigentums verfügten, als Soldaten ihren Kapitänen folgten oder vorübergehend als Matrosen auf Kriegs- oder Handelsschiffen Dienst taten. Sie hatten am schwersten unter den Lasten des Krieges zu leiden gehabt und waren in Pauperismus geraten — gleichwie das Gros der Handwerker, kleinen Händler, Lehrer, Ärzte...

Hinzu kamen die unterschiedlichen Kultur- und Bildungstraditionen. Die jeder Bildung baren, meist sogar schreibunkundigen Primaten

verkörpertem im vollen Sinne das Rajahtum, das sich mit der Fremdherrschaft abgefunden und sich ihr innerlich angepaßt hatte. In den Klephten, den Volkshelden, denen die Bezeichnung „Räuber“ zum Ehrennamen geworden war, und ihren Kapitänen verband sich der persönliche Freiheitsdrang mit dem Kampf gegen die türkischen Unterdrücker und ihre griechischen Handlanger. Die Phanarioten repräsentierten die byzantinische Bildungstradition, sie waren erfahren in den Künsten der Diplomatie und der Intrige, beherrschten aber auch die Sprachen Westeuropas und hatten dadurch Zugang zu dem Geistesgut der Französischen Revolution. Solche Hinneigung nach dem Westen war in noch stärkerem Maße bei dem Griechentum der Ionischen Inseln zu finden, die niemals unter türkischer Fremdherrschaft gestanden hatten; ihre griechischen Bewohner hatten weithin italienische Sprache und Sitte angenommen.

Alle diese Gegensätze wußten sich die ausländischen Schutzmächte dermaßen zunutze zu machen, daß das griechische Volk Jahrzehnte hindurch in drei Gruppierungen zerfiel, die letztlich fremden Interessen dienten: die Englandpartei fand ihre Stütze in der Großhandels- und Reederbourgeoisie sowie in den Phanarioten, die Frankreichpartei hatte ihren Zustrom aus den Grundbesitzern Rumeliens und den zahlreichen Intellektuellen, die in Frankreich studiert hatten oder der französischen Kultur anhängen, während die Rußlandpartei, auf die orthodoxe Glaubensgemeinschaft gegründet, namentlich unter den Primaten und den Bauern des Peloponnes Anhänger besaß. Als am 30. Januar 1833 König Otto mit seinem Gefolge auf einer englischen Fregatte in Nauplia eintraf, befand sich das Land in voller Anarchie. Kein Wunder also, daß der Einzug des Hegemons in breitesten Schichten des griechischen Volkes voller Hoffnung begrüßt wurde, erwartete man doch, daß mit ihm zugleich bürgerliche Ordnung, staatliche Eintracht und vor allem Geld ihren Einzug halten würden! Die Staatsform jedoch, die ihm beschert wurde, empfand das Land je länger, je mehr als eine neue Fremdherrschaft.

Für die Bayernherrschaft ergibt sich von der pragmatischen Geschichte her eine Periodisierung in drei Abschnitte. Der erste, die Jahre 1833 bis 1835 umfassend, ist gekennzeichnet durch die Regentschaft, die unter Vorsitz des Grafen Armanberg für den minderjährigen König die Geschäfte führte. Der zweite Abschnitt — vom 1. Juni 1835 bis zum 20. Dezember 1837 — wird bestimmt durch die Tätigkeit der bayerischen Staatskanzler Armanberg und Rudhardt, der dritte, der mit der Septemberrevolution von 1843 endet, durch das absolutistische Regime König Ottos. Als Grundlage für die historische Einschätzung sollen im folgenden die Fakten vorgetragen werden.

Nach dem Staatsvertrag von 1832 war vorgesehen, daß für die Dauer der Minderjährigkeit König Ottos die Souveränitätsrechte durch eine dreiköpfige Regentschaft ausgeübt werden sollten. Ludwig bestimmte Joseph Ludwig Graf Armanberg, Georg Ludwig von Maurer und Karl Wilhelm Freiherr von Heideck als Mitglieder der Regentschaft; gleichzeitig designierte er Armanberg als deren Vorstand. Armanberg, als Sproß einer Aristokratenfamilie am 28. Februar 1787 geboren, hatte sein Wirken als Reorganisator des bayerischen Finanzwesens den Namen „Sparmannsberg“ eingebracht; er stand zwar in dem Rufe liberaler Gesinnung, war jedoch Autokrat genug, um von Anfang an gegen die

kollegialische Verfassung des Regentschaftsrates aufzubegehren. Das zweite Regentschaftsmitglied, Maurer, am 2. November 1790 geboren, war als Professor an der Münchener Universität — Marx und Engels schätzten ihn wegen seiner späteren Arbeiten zur deutschen Markenverfassung — und im Gerichtswesen tätig gewesen, während das dritte Mitglied, der Generalmajor von Heideck, am 6. Dezember 1788 geboren, von 1826 bis 1829 eine bayerische Militärmission geleitet hatte, die dem kämpfenden griechischen Volke gewisse Dienste leistete. Von den Regentschaftsmitgliedern war Heideck demnach das einzige, das mit den griechischen Verhältnissen vertraut war, was ihn jedoch nicht davor bewahrte, sich in die griechischen Parteiauseinandersetzungen hineinziehen zu lassen. Der Regentschaft folgten 3500 Mann bayerischer Truppen sowie eine große Schar von Räten und Beamten, denen sich im Laufe der Zeit Wissenschaftler, Kaufleute und Handwerker in nicht geringer Zahl zugesellten, auf die sämtlich zutraf, was Maurer in bezug auf die Regentschaft eingestand: Sie kennzeichnete völlige Unkenntnis der neugriechischen Sprache neben gänzlicher Unkenntnis der griechischen Verhältnisse und Bedürfnisse sowie der wahren Lage des Landes.

Die Regentschaft führte sich sogleich mit zwei Unterlassungen ein. Die erste bestand darin, daß sich ihre Ankunft wegen der Klärung personeller und finanzieller Fragen bis Ende Januar 1833 verzögerte, wodurch das politische Chaos notwendigerweise vergrößert wurde. Die zweite Enttäuschung brachte die im Namen des Königs am 6. Februar 1833 erlassene Proklamation, vermißte man doch in ihr den Hinweis auf die Verfassung, die durch die Londoner Konferenz in sichere Aussicht gestellt war. Angesichts solcher Erwartungen mußte die den Griechen ungewohnte Formel „von Gottes Gnaden König von Griechenland“ geradezu provokatorisch wirken!

Unbestreitbar brachte die Errichtung der Regentschaft eine rasche Befriedung des Landes mit sich. Die bayerischen Truppen besetzten die entscheidenden Plätze und machten damit dem Bürgerkrieg ein Ende; gleichzeitig zwangen sie die Türken zur Freigabe der von ihnen noch okkupierten Landstriche (1. April 1833 Räumung Athens) und nahmen die Nordgrenze des Staates unter Kontrolle. Dagegen bewies die Regentschaft bei ihren organisatorischen Maßnahmen eine weit weniger glückliche Hand. Die mangelnde Kenntnis der gesellschaftlichen Struktur, der Tradition und der Psyche des Staatsvolkes auf der einen Seite und auf der anderen die Vorstellung, auf rein administrativem Wege einen mitteleuropäischen Standard erreichen zu können, mußten, zumal noch angesichts der divergierenden Interessen der Großmächte und der wiederum andersgelagerten Interessen der bayerischen Politik, mit Notwendigkeit zu Fehlentscheidungen führen.

Daß eine Heeresreform erforderlich war, konnte niemand bezweifeln; denn die taktischen Korps, die nach dem Beginn des Freiheitskampfes gebildet worden waren, sich aber gegenüber den Freischärleren nie recht hatten in Geltung setzen können, befanden sich beim Eintreffen der Regentschaft in völliger Auflösung, während Pallikaren, die irreguläre Nationalmiliz, vom Staate unbesoldet, Nahrung suchend das Land durchzogen und nicht ohne Grund von vielen als Plage empfunden wurden. Sicher war es daher berechtigt, mit dem volligen Neuaufbau

einer Nationalarmee zu beginnen, in welche die noch vorhandenen Soldaten der taktischen Korps übernommen werden konnten. Dagegen vermochte man für die Pallikaren, deren Überzahl im Befreiungskrieg Waffenruhm und Verdienste erworben hatte, keine angemessene Lösung zu finden; denn die ihnen gestellte Alternative, entweder nach Hause zu gehen oder sich in neuzubildende Jägerbataillone einzureihen, wurde allgemein als despotische Maßnahme empfunden. Die Regentschaft, deren militärische Berater von dem Kampfwert der Partisanen eine geringe Meinung hatten, übersah nämlich, daß sich unter diesen Irregulären Sulioten, Epiroten, Thessalier, Mazedonier, Albanesen und Kreter befanden, deren Heimat nach wie vor unter osmanischer Herrschaft stand, und vermochte nicht zu begreifen, daß jene Guerillakämpfer keine Neigung besaßen, sich einer von ihnen als unnutz empfundenen Disziplin zu unterwerfen. Kein Wunder also, daß sich für die vorgesehenen Jägerbataillone im ganzen nur 35 dienstuntaugliche Kruppel meldeten, während die anderen Pallikaren in großer Zahl über die türkische Grenze gingen, um ihr Klephtenleben wieder aufzunehmen — das Vaterland, für dessen Befreiung sie ihr Blut vergossen hatten, glaubte, ihrer Dienste nicht mehr zu bedürfen! Hätte die Regentschaft in der neueren griechischen Geschichte Bescheid gewußt, so wäre ihr nicht entgangen, mit welchem Erfolg die Turken lange Zeit Klephtenverbände als Armatolen in Gendarmeriediensten zu verwenden wußten. Als man am 1. Juni 1833 diesen Weg doch noch beschritt, war wertvolles politisches Kapital bereits verspielt.

Aber auch die Bildung der Nationalarmee vollzog sich unter erheblichen Schwierigkeiten. Sie sollte die bayerischen Soldaten ersetzen, die zum überwiegenden Teil nach Ablauf eines Jahres in ihre Heimat zurückkehrten. Vorgesehen war ein Heer von 10.000 Mann mit der ungewöhnlich hohen Zahl von 1000 Offizieren. Der Kampfwert dieser Armee wurde überdies dadurch gemindert, daß sie sich aus recht unterschiedlichen Gruppen zusammensetzte, zwischen denen empfindliche Spannungen aufkamen: deutschen Söldnern, Griechen und ausländischen Philhellenen. Nur am Rande sei erwähnt, weil es in moderner Entwicklungshilfe Parallelen findet, daß abgenutzte Bekleidungs- und Ausrüstungsgegenstände, die im bayerischen Heer keine Verwendung mehr finden konnten, für teures Geld nach Griechenland verkauft wurden.

Wie bei der Militär-, so machte sich auch bei der Verwaltungsorganisation die mangelnde Landeskenntnis der Regentschaft nachteilig bemerkbar. Man strebte eine straffe Zentralisation an und begann ein Verordnungswerk, das, um durchgesetzt zu werden, einer Vielzahl vorgebildeter Beamter und einer funktionierenden Bürokratie bedürft hätte; in Griechenland aber gab es nicht einmal Straßen, die einen geordneten Verkehr zwischen Zentral- und Lokalbehörden hätten gewährleisten können. Daß die Beamten gehalten waren, statt des nationalen Kostums fränkische Tracht zu tragen, und die Verordnungen einmal in der dem Volke unverständlichen griechischen Gelehrtensprache und außerdem auf Deutsch promulgiert wurden, trug ebenfalls dazu bei, daß man die Männer um den König als Fremdherrschaft zu empfinden lernte. Mit Recht spottete Ludwig Borne: „Hellenen, euer Himmel trägt die bayerischen Nationalfarben. Hellas gehörte in den ältesten Zeiten zu Bayern. Die neuesten Bundestagsbeschlüsse werden euch mitgeteilt werden.“

Sogar auf dem Gebiete des Unterrichtswesens verpaßte die Regentschaft ihre Chance, obgleich doch der Lernerifer des griechischen Volkes selbst unter den schwierigen Bedingungen der Türkenzeit private Unterrichtsanstalten hatte entstehen lassen. Maurer entfaltete auch auf diesem Wege einen gesetzgeberischen Eifer sondergleichen, und das von ihm formulierte Volksschulgesetz enthält sogar recht progressive Elemente: Es sieht praktischen „Unterricht in Feld- und Gartenbau, insbesondere auch in der Behandlungsart der Bäume, des Seidenwurms und der Bienenzucht“, vor und macht die Teilnahme am Religionsunterricht vom Wunsche der Eltern abhängig. Nicht beachtet wurde jedoch das Faktum, daß damals auf 100.000 Einwohner ungefähr 7 Volksschulen kamen — im kontemporären Deutschland jedoch durchschnittlich 150! Statt von den Fundamenten her aufzubauen, suchte man das zweifellos für seine Zeit respektable bayerische Bildungssystem schablonenhaft auf Griechenland zu übertragen — in einem solchen Tempo, daß als Krönung des Ganzen bereits am 2. November 1834 eine Akademie der Wissenschaften ins Leben treten sollte (fast 100 Jahre später, am 18. März 1926, kam die Grundung tatsächlich zustande). Notwendigerweise traf man daher auf Widerstand; denn die griechischen Lehrer zeigten wenig Neigung, vor ausländischen Kommissionen Rigorosa abzulegen, um sich hernach für geringe Bezahlung von einer landesunkundigen Schulverwaltung unwürdig behandeln zu lassen, griechische Eltern aber trugen Bedenken, ihre Sprößlinge der, wie ihnen schien, frankischen Manier zu unterwerfen.

Noch viel ernstere Schwierigkeiten ergaben sich jedoch in der Kirchenfrage. Mit dem Beginn der Erhebung und insbesondere seit der Ermordung des Patriarchen Gregor IV. im Jahre 1821 stand das konstantinopolitanische Patriarchat dermaßen unter dem Druck der Hohen Pforte, daß die Verbindungen zu den insurgierten Bistümern bald völlig abbrachen. Ein offenkundig mit türkischer Unterstützung 1828 lancierter Versuch, das alte Verhältnis wiederherzustellen, stieß auf Ablehnung und führte zur Einsetzung einer aus drei Bischöfen bestehenden Kommission, welche die Leitung der Kirchenangelegenheiten des befreiten Landes in die Hand nahm; in der Tat stand die Bildung einer autokephalen Nationalkirche auf der Tagesordnung. Dagegen mußte jedes ungeschickte Taktieren der katholischen Bayern in diesen Fragen den seit der byzantinischen Epoche bestehenden tiefen Gegensatz zwischen Orthodoxie und schismatischen Lateinern sofort in aller Schärfe neu aufreißen. Ebendas aber geschah, als die Regentschaft am 4. April 1833 die Unabhängigkeit der hellenischen Kirche erklärte — mit dem römisch-katholischen König Otto als weltlichem Haupt und damit zugegebenermaßen als Nachfolger des Sultans. Der deutsche Hang zur Gründlichkeit steigerte die Abneigung gegen die Regentschaft, und wie vor der Befreiung wurde in der Meinung vieler das zaristische Rußland zum Beschützer der Orthodoxie; sein Gesandter, der aus Bessarabien stammende Grieche Katakazy, wußte die allgemeine Unzufriedenheit weidlich zu nutzen.

Vollends aber versagte die Regentschaft auf dem ökonomischen Gebiet, das ihre Organe allein aus der Sicht von Verwaltungsjuristen oder allenfalls Kameralisten zu erfassen befähigt waren.

Der Sieg über die Türken hatte die Staatsländereien derart vermehrt, daß ihre Schätzung zwischen vier Zehnteln bis zur Hälfte der gesamten

Grundfläche Griechenlands schwankte; sie waren nicht katastriert und zum Teil überhaupt nicht oder nur unzulänglich bebaut. Andererseits gab es in dem jungen Staate mehrere Tausend Soldaten, die demobilisiert und für die geleisteten Dienste entschädigt werden mußten, traf man auf ungezählte Flüchtlinge aus den osmanisch gebliebenen Territorien, gab es in Menge landlose und landarme Bauern, deren Lebenshaltung unter dem Existenzminimum lag. Die Forderung nach einer Bodenreform, verbunden mit zielbewußten Maßnahmen zur Melioration der Anbaufläche, Erweiterung des Anbausortiments und entsprechender Ausbildung der landwirtschaftlichen Produzenten, war daher unüberhörbar geworden, und der bayerische Philhellene Friedrich Thiersch hatte in einer zweibändigen Denkschrift diese Aufgaben, aber auch die möglichen Lösungswege dargelegt. Die Regentschaft vermochte das Problem jedoch nur vom fiskalischen Standpunkt her zu begreifen; die Ergebnisse ihrer Maßnahmen blieben daher bescheiden. Die alteingesessenen Prinaten und zugewanderten Phauarioten dagegen fanden unschwer Gelegenheit, sich zu bereichern und ihren Grundbesitz zu erweitern, und mit ihnen Bankiers und Wucherer.

Gleichermaßen verderblich erwies sich die Politik der Regentschaft in bezug auf den Seehandel. Wir wiesen vorhin auf die gewichtige Rolle der Reederbourgeoisie der nautischen Inseln bei der Herausbildung des griechischen Nationalbewußtseins und ihren umfassenden Einsatz in den Jahren des Befreiungskampfes hin; solche Verdienste anzuerkennen und auf der Basis des noch Verbliebenen rasch eine leistungsfähige neue Handelsflotte aufzubauen, wäre vordringliches politisches wie ökonomisches Erfordernis gewesen und hätte zugleich den Zentralisierungstendenzen der Regierung gedient; denn auch heute noch spielt der innergriechische Seetransport angesichts der Gebirgigkeit des Landes eine beachtliche Rolle. Die deutsche Gründlichkeit erforderte indes strenge Quarantäne-, Zoll-, Hafen- und Registrierungsreglements, verlangte, um ihre Einhaltung zu sichern, hohe Kautionen und brachte damit den Handel fast völlig zum Erliegen. Denn die internationalen Häuser verlegten ihre Filialen in die Städte des osmanisch gebliebenen kleinasiatischen Küstenlandes, während griechische Reeder und Seeleute, die einstens der Schrecken der Türken gewesen, nach Konstantinopel oder Alexandrien auswanderten oder auf den Schiffen ihrer vormaligen Gegner, die ihre seemännischen Qualitäten zu schätzen wußten, Dienste nahmen. Die Insel Hydra, die vor der Erhebung 250.000 Einwohner zählte, besaß 1837 nicht einmal die Hälfte davon; heute leben dort kaum 3000 Menschen!

Infolge dieser törichten Wirtschaftspolitik bildete die gemäß dem Londoner Protokoll von 1830 durch die Schutzmächte garantierte, zugleich aber in ihrer Verwendung kontrollierte Anleihe von 60 Millionen Franken im wesentlichen das finanzielle Fundament der Tätigkeit der Regentschaft. Zur Auszahlung gelangten, von dem Betrage freilich zunächst nur die beiden ersten Raten, d.h. 40 Millionen Franken, von denen von vornherein beträchtliche Abzüge vorgenommen wurden. 4 Millionen betrug die Kommissionsgebühren der beteiligten Bankiers, 12 Millionen waren als Entschädigung für Grenzregulierungen an die Pforte zu entrichten, je 600.000 Franken an die drei Schutzmächte als Rückzahlung von Vorschüssen und weitere Summen an die bayerische Regierung. Die eigenen

Einkünfte des griechischen Staates aus Steuern, Verpachtungen und Monopolen bezifferten sich 1833 auf 6 Millionen Drachmen — die Drachme entsprach dem französischen Standard —, 1834 auf 10 Millionen. Bei sparsamer Wirtschaft hätte sich also im Laufe der Zeit ein ausgeglichenes Budget schaffen lassen. Nur fehlte es an solcher Sparsamkeit durchaus. Die Diäten des Grafen Armanberg betragen mehr als die Gehälter zweier bayerischer Minister, die von der Regentschaft ausgehaltene „Nationalzeitung“, die es auf ganze 16 Abonnenten gebracht haben soll, mußte mit 12000 Drachmen subventioniert werden, das Eingreifen in die griechischen Parteintrigen kostete Geld, und noch größere Summen verschlangen die aufgeblaute Burokratie, die übersteigerte diplomatische Repräsentanz und schließlich die bewaffneten Kräfte. Mit Recht äußerte der österreichische Gesandte: „Heute, wo 40 Millionen ausgegeben, keine wirklich nützliche Einrichtung daraus hervorgegangen, die Regierung sich dem Lande nicht befreundet, der König ohne Macht gegen die Abspannung und den daraus hervorgehenden leidenden Widerstand des Volkes mit ein paar Bataillonen, von denen man zwar begreift, was sie schaden, nicht aber was sie nutzen, am Vorabend der Regierung steht, kann man auf bisherigem Wege nicht mehr beharren“.

Man beharrte jedoch nicht nur auf dem alten Wege, sondern ließ sich sogar noch auf Abwege verleiten, wofür die Kolokotronische Verschwörung und das damit in Verbindung stehende Auseinanderbrechen der Kollektivität der Regentschaft den sichtbarsten Beweis lieferten. Veranlassung gab der Umstand, daß die Regentschaft sich gegenüber der russophilen Partei und ihrem vornehmlichen Repräsentanten, dem verdienten peloponnesischen Klephtenführer Theodoros Kolokotronis, obgleich dieser seine Loyalität bekundet hatte, reserviert verhielt und seine Anhänger von der Verwaltung des Landes grobenteils ausschloß. Die ungeschickte Kirchenpolitik der Regierung schuf für solche Unzufriedenheit die Massenbasis, und die russophilen Anhänger des Absolutismus verschmähten es nicht, die Forderung nach politischer Freiheit mit dem Rufe nach Aufrechterhaltung der Orthodoxie zu verbinden. Nach dem Beispiel der früheren Hetärie bildete sich ein Geheimbund mit dem Namen „Phönix“, der gleich jener auf die tätige Sympathie der Petersburger Regierung rechnete.

Gefördert wurde die Verschwörung durch die wachsende Uneinigkeit unter den Mitgliedern der Regentschaft, insbesondere durch das Streben Armanbergs nach Alleinherrschaft. Daß dessen Werkzeug, der Dolmetscher Franz, entlarvt werden konnte, steigerte den Haß Maurers bis zur Unbesonnenheit (Heideck hatte sich von den Geschäften weitgehend zurückgezogen und beschäftigte sich mit Malstudien und dem Sammeln von Konchylien); in der Nacht vom 18. zum 19. September 1833 ließ er Kolokotronis und eine Anzahl bekannter Freiheitskämpfer als angebliche Teilnehmer an der Verschwörung festnehmen, am 23. eine rigorose Pressezensur verkünden und alsbald durch den Kronanwalt Masson, einen britischen Philhellenen von streng antirussischer Observanz, den Prozeß gegen die Inhaftierten vorbereiten.

Die willkürliche Aktion löste, da sie ohne Kenntnis der griechischen Minister erfolgte, eine Regierungskrise aus, die Einschränkung der Pressefreiheit emporte nicht nur die unmittelbar betroffenen Anhänger der

russophilen Partei, sondern ebenso die Syntagmatiker, die „Verfassungsfreunde“, der Terrorprozeß warf seine Schatten auf die zu erwartende Rechtspraxis und entwertete Maurers umfassende legislatorische Maßnahmen, deren weltfremde Gelehrsamkeit ohnehin in krassem Gegensatz zu den Realitäten des Landes stand. Vollends aber führte die Verurteilung Kolokotronis' zum Skandal. Abgesehen von der Wahrnehmung seines Rechtes auf politische Meinungsäußerung, vermochte man dem 64jährigen Angeklagten keine Schuld nachzuweisen, während sein Anwalt nachdrücklich Kolokotronis' glorreiche Vergangenheit in die Erinnerung zurückrief, so daß er dem Volke als ein verleumdetes Opfer der bayerischen Tyrannei erscheinen mußte. Zwei von den fünf Richtern weigerten sich denn auch, das geforderte Todesurteil zu unterzeichnen, und ließen sich selbst durch Druck nicht dazu bewegen; daß Maurer sie daraufhin vom Dienst suspendierte und zur Verantwortung ziehen ließ, schlug ebenfalls gegen ihn aus. Angesichts der allgemeinen Empörung wagte man nicht, das Urteil zu vollstrecken, sondern wandelte es in lebenslängliche und später, um die Grotteske vollkommen zu machen, in 20jährige Gefängnisstrafe um. „Ich lache den König aus, so lange lebe ich nicht mehr“, spottete der Held des Peloponnes über diese königliche Großmut.

Inzwischen hatten sich die Gegensätze innerhalb der Regentschaft weiter zugespitzt. In der Maina, jenem unzugänglichen Sudteil des Peloponnes, dessen kriegstüchtige Bevölkerung selbst den Türken niemals völlig botmäßig geworden war, hatte sich dank der psychologischen Mißgriffe der Regentschaft ein Aufstand entfacht, der zu einer klaglichen Niederlage der bayerischen Truppen führte, die, um ihn niederzuwerfen, eingesetzt wurden. Nicht zuletzt war es der britische Resident Dawkins, der bei Armansperg gegen die „eingefleischten Aristokraten“ agitierte und den angeblichen Liberalismus des Regentschaftspräsidenten pries, während er gleichzeitig gegenüber dem britischen Außenminister Lord Palmerston Maurer als Agenten des russischen Residenten Katakazy verleumdete. Dem intriganten Komplott Armansperg—Dawkins blieb der Erfolg nicht versagt: Im Juli 1834 wurde Maurer ungnädig abberufen.

Die Griechen hatten jedoch keine Veranlassung, sich der erfolgten Veränderung zu freuen. Denn trotz allen seinen Mißgriffen kann Maurer Fachkenntnis, Fleiß und guter Wille nicht abgesprochen werden, und das dreibändige Werk, das er zur Rechtfertigung seiner Tätigkeit 1835 in Heidelberg erscheinen ließ, ist noch immer eine der ergiebigsten Quellen für jene schmerzvolle Epoche des neuen Griechenlands. Mit Maurers Abgang wurde das Zweifelhafte des Armanspergschen Liberalismus nur allzu sichtbar, verbargen sich doch hinter diesem lediglich Mangel an Entschlußfreudigkeit, eigenes Geltungs- und Repräsentationsbedürfnis. Heideck trat nach dem Juli 1834 völlig in den Hintergrund, während Maurers Nachfolger, der 62jährige Ägid von Kobell, sich im Hof- und Staatsdienst Meriten erworben haben mochte, mit dem gelehrten Vorgänger jedoch nicht zu vergleichen war. Wenn somit die erste Phase der Regentschaft durch eine wahrhafte Polypragmosyne gekennzeichnet war, so steht die zweite wesentlich im Zeichen einer einzigen, dafür aber um so intensiver betriebenen Maßnahme, nämlich der Verlegung der Hauptstadt nach Athen.

Sie wurde am 13. September 1834 beschlossen und war in mehrerer Beziehung ein Wagnis. Denn im Bewußtsein des griechischen Volkes lebte keineswegs das klassische Athen, sondern das mittelalterlich-byzantinische Konstantinopel als seine Hauptstadt, wie aufs beredteste die Volkslieder bezeugen. Es war daher notwendig, eine seit langem verschüttete Tradition mit neuem Leben zu erfüllen — ein Versuch, der gelang, im Jahre 1834 aber als durchaus problematisch erscheinen mußte. Denn seit der ausgehenden Antike war Athen „geschichtslos“ geworden, und nach dem Befreiungskriege bot sich der Ort nach den Worten des Archäologen Ludwig Roß dar als „ein einziger ungeheurer Trümmerhaufen, eine gestaltlose, einformig graubraune Masse von Schutt und Staub“. Es galt daher zunächst, die Stadt einigermaßen wiederherzurichten, und zwar unter Berücksichtigung der leeren Kassen der Regentschaft. Das bereits akzeptierte Bebauungsprojekt zweier Schinkel-Schüler, des Deutschen Schaubert und des Griechen Kleanthis, das Athen zur ersten Gartenstadt der Welt gemacht haben würde, mußte deshalb rasch fallengelassen werden, weil niemand die erforderlichen Summen hätte aufbringen können. Diesen Plan zu revidieren, wurde von Ludwig I., der nach wie vor in Bayern mitzuregieren bestrebt war, der Hofbauintendant Leo von Klenze betraut mit dem gleichzeitigen Auftrag, ein Schloß für König Otto zu entwerfen; Klenze übernahm die griechische Mission nicht ungern. Zwar kam sein Schloßentwurf nicht zur Ausführung, doch lag dem Philhellenen offenbar weit mehr an der Rettung der hellenischen Kunstwerke und dem Aufbau Athens als einer „Kunstangelegenheit“, für die man „gewissermaßen ganz Europa Rechenschaft schuldig“ ist. Ihm gebührt das bleibende Verdienst, daß er gegen die Absicht der Militärs die Schleifung der Befestigungsanlagen auf der Akropolis durchsetzte und mit der Sicherung dieses bedeutendsten Baudenkmals des klassischen Altertums umfassende Schutzmaßnahmen für die antiken Monumente einleitete. Aber auch Klenzes städtebauliche Konzeption verdient Beachtung: Sichelförmig sollten sich um den Komplex der Akropolis die älteste Theseusstadt, die römische Hadriansstadt und schließlich die moderne Gründung legen.

Die Herrichtung der Hauptstadt füllte die der Regentschaft noch verbliebene Zeit neben den Intrigen um die zukünftige Gestaltung der politischen Verhältnisse. Die kostspielige Untätigkeit Armanzpergs hatte nicht weniger enttäuscht als vorher die rücksichtslose Geschäftigkeit Maurers, der „alte Philhellene“ in München wünschte seinen Einfluß keineswegs gemindert zu sehen, und die immer brennender werdende orientalische Frage hielt das Interesse an der Schlüsselposition Griechenland bei den Großmächten wie bei der Hohen Pforte gleichermaßen wach. Das Volk aber hatte tiefe Verbitterung ergriffen, und treffend kennzeichnet ein Bericht des österreichischen Gesandten die Lage: „Der erste Eindruck, den das Königreich Griechenland macht, ist ein höchst betrübter, ja hoffnungsloser. Gunstige Spuren der damaligen Verwaltung fallen so gut als gar keine in die Augen, nachteilige und der Herstellung der Regierung entgegenwirkende begegnen viele. Was an sogenannten europäischen Einrichtungen auf dies türkische Land gelegt wurde, schreibt sich von der Verwaltung des Grafen Kapodistrias“ (1828—1831), „aus der königlichen ging bis jetzt nichts hervor als ein Haufe ohne Ausführung

gebliebener Verordnungen und einige militärische Körper ohne Leben. Für die materielle Wohlfahrt des Landes ist nichts getan, zwei Drittel des Anlehens sind ohne ein erspießliches Resultat ausgegeben. Mißgriffe in allen Zweigen haben bis jetzt jede Annäherung zwischen Volk und Regierung gehindert; der Glaube auf die Fähigkeit der Regentschaft ist so gut wie null; der einzige Hoffnungsanker ist der König, und dieser übernimmt in wenig Monaten mit zum Teil unfähigen, zum Teil ganz zweideutigen Instrumenten das gänzlich unvorbereitete Land, so daß die Besorgnis derjenigen nicht wenig begründet erscheint, welche glauben, daß auch er die Erwartungen nicht wird erfüllen können, welche dormalen das Volk von ihm hegt“.

War somit die erste Phase der Bayernherrschaft eingeleitet durch optimistische Hoffnungen breiterer Schichten des griechischen Volkes, so lagen über der zweiten, noch ehe sie begonnen, bereits dunkle Schatten. Am 1. Juni 1835 fand mit mehr Pomp, als der Finanzlage des Staates angemessen, die Krönung Ottos statt, und mit ihr erfolgte die mit Spannung erwartete Proklamation des nunmehr volljährigen Herrschers. Sie würdigte „die beispiellosen Opfer“ des Befreiungskrieges und enthielt die Versicherung, daß der katholische König seine Nachkommen als Glieder der morgenländischen Kirche heranwachsen lassen werde, aber das entscheidende Stichwort fehlte auch diesmal: die Konstitution. Nicht zufällig hatte wenige Wochen vorher Ludwig an seinen Sohn geschrieben: „Nicht zu reiflich überdacht kann die Einführung einer Verfassung werden; es ist die Hohle des Löwen, aus der keine Fußstapfen gehen; sie hat Folgen, die man gar nicht voraussieht... Die Griechen sind, wenigstens noch lange, nicht geeignet, eine Verfassung (Konstitution) ertragen zu können, Tür und Tor würde sie allen Anmaßungen des In- und Auslandes öffnen.“

Solche Grundsätze bedeuteten, daß die Erwartungen des griechischen Volkes aufs neue enttäuscht wurden. Zweifelsohne wirkte die Rehabilitierung von Kolokotronis beruhigend und wurde die Bildung eines Elitekorps aus Pallikaren als Akt der Gerechtigkeit gegenüber den Kämpfern des Befreiungskrieges angesehen, die Agrarfrage dagegen blieb von einer Lösung weit entfernt. Armanisberg aber vermochte seine Position noch zu untermauern, wurde ihm doch mit dem Titel eines Erzkanzlers die Leitung der Regierungsgeschäfte anvertraut. Nach wie vor agierte er als Exponent der britischen Politik mit dem Ergebnis, daß Palmerston gegen den Einspruch der anderen Schutzmächte auf die Auszahlung des Restbetrages der 60-Millionen-Anleihe drängte.

Im Mai 1836 reiste Otto zu längerem Aufenthalt nach Deutschland — zur Kur und zur Brantschau —, das Ergebnis der Reise aber wurde für die griechische Geschichte in mehrfacher Hinsicht bedeutsam. Die Ehe, die der König im November 1836 in München ohne Kenntnis der griechischen Staatsorgane schloß, bestärkte seine Abneigung gegen jeden Konstitutionalismus und beschleunigte so sein Scheitern; denn die vormalige oldenburgische Prinzessin Amalia, die Otto an geistiger Regsamkeit weit übertraf, griff je länger, je mehr in die Regierungsgeschäfte ein; die Griechen lernten es, sie als „Hyäne“ und „bluttriefende Königin“ zu bezeichnen. Ferner fuhrte die Reise den Sturz Armanisbergs herbei, dessen aufwendige Verwaltung das Land an den Staatsbankrott gebracht

hatte. Diese Gefahr veranlaßte Ludwig, Metternichs Drängen nachzugeben und den ob seiner englischen Liaisonen noch immer des Liberalismus verdächtigen Grafen abzurufen. Die Ironie der Geschichte wollte es, daß zu seinem Nachfolger ausgerechnet ein Mann bestimmt wurde, der als Befürworter des Konstitutionalismus und Feind des Systems Metternich 1822 gemäßregelt worden war: Ignaz von Rudhart.

Mit Rudhart trat ein neues Moment im griechischen Kräftespiel in Geltung, nämlich Österreich. Denn ehe Rudhart sich mit dem Königspar in Triest nach Griechenland einschiffte, machte er Metternich in Wien seine Aufwartung, und trotz der früheren Gegensätze einigten sich beide Staatsmänner rasch. Die österreichische Politik, die sich als Repräsentantin des Legimitätsprinzips bis dahin in den türkischen Dingen reserviert verhalten hatte, ging nunmehr in die Offensive, um dem englischen Einfluß ihr Gewicht entgegenzusetzen. Der britische Gesandte in Athen hatte diese Bedeutung des Wechsels in der Leitung der griechischen Politik sogleich erkannt; noch ehe Otto am 14. Februar 1837 an Land gehen konnte, erschien er im Reitanzug, die Peitsche in der Hand, auf dessen Schiff und verlangte, daß Armanberg auf seinem Posten belassen werde — eine Szene, die in eindrucksvoller Weise die Scheinsouveränität des hellenischen Königstums vor Augen führte!

Jedoch blieb Otto bei den getroffenen Entscheidungen, während sich sein neuer Kanzler, gestützt auf Österreich, darum bemühte, den griechischen Staat allmählich aus der so sichtbar gewordenen Abhängigkeit zu befreien. Der Gegensatz, in den er dadurch zu dem englischen Gesandten trat, war unüberbrückbar, wobei der Brite geschickt genug die Verfassungsfrage ins Spiel brachte, hinsichtlich deren sich Rudhart, so sehr er auch einst die britische Konstitution gepriesen hatte, genauso intransigent zeigte wie sein Vorgänger. Die neuerliche Verweigerung der Konstitution neben den bekannten Fehlgriffen des Regimes Armanberg, das oftmals brutale Auftreten der bayerischen Soldaten und Beamten trafen das griechische Selbstgefühl zutiefst und führten zu einer immer feindseliger werdenden Stimmung aller Schichten des griechischen Volkes gegenüber den Fremden. Rudhart vermochte weder dieser innenpolitischen Problematik noch der außenpolitischen Schwierigkeiten Herr zu werden und nahm schließlich am 20. Dezember 1837 seinen Abschied.

Mit seiner kurzen Tätigkeit ist jedoch ein bedeutsames Ereignis verbunden, das eine der wenigen positiven Seiten der Bayernherrschaft zur Geltung brachte, nämlich die Eröffnung der Universität Athen in den ersten Monaten jenes Jahres 1837. Gestaltet war diese Hochschule, die in ihren Leistungen sehr bald europäischen Rang erlangte, nach dem Vorbild der Göttinger Universität durch den Bonner Philosophen August Brandis. Unter den 34 Professoren, die für die ersten 100 Studenten zur Verfügung standen, befanden sich sieben Deutsche, deren Verdienste um Griechenland unbestritten sind: der Philologe Ulrichs, der Archäologe Roß, der Chemiker Landerer, der Botaniker Fraas, die Juristen Feder und Herzog, der Mediziner Treiber.

Mit Rudharts Sturz wurde die dritte und letzte Phase der Bayernherrschaft in Griechenland eingeleitet. Noch immer glaubte Otto, absolutistisch regieren zu können, und machte sich selber zum Premierminister. Zwar waren mit Ausnahme des Kriegsministers von Schmaltz

die Inhaber der Ministerämter hinfort durchweg Griechen, aber nach wie vor standen ihnen bayerische Sekretäre zur Seite, in ihrer Aufgabe peinlich die Funktion der Berater im späteren britischen Imperialismus vorwegnehmend. Häufiger Ministerwechsel und die notorische Entschlußlosigkeit des Königs führten sehr bald anarchische Zustände herauf: „Die Regierung kann uns nicht helfen — es helfe sich jeder selbst, so gut er kann!“ Betrug und Bestechung waren an der Tagesordnung, die Rauberpilgung lag wie ein Alpdruck auf der sich ohnehin nur langsam entwickelnden Landwirtschaft, daraufhin einsetzende Strafexpeditionen machten das Regime nur noch verhaßter, und die regierungsfeindliche Presse verstand es vortrefflich, das Feuer zu schüren — so rächte sich die Weigerung, dem Lande eine Verfassung zu geben, welche die öffentlichen Angelegenheiten in die Hände gewählter Volksvertreter gelegt hätte. Als weiteres belastendes Moment kam hinzu, daß das bayerische Königtum in der Außenpolitik ohne sichtbare Erfolge blieb. Bekanntlich hatte, das griechische Volk, als es in den Kampf um seine Freiheit eintrat, als staatliches Ziel das byzantinisch-christliche Kaisertum des Mittelalters mit der Hauptstadt Konstantinopel vor Augen. Das Ottonische Griechenland mit Athen als Kapitale mochte vielleicht philhellenischen Erwartungen entsprechen, dem griechischen Volk jedoch mußte das Erreichte als unbefriedigend erscheinen. Diese nationale Enttäuschung wurde von der griechischen Reaktion genutzt, um die Volksmassen von der innerpolitischen Misere und vor allem von der ungelösten Agrarfrage abzulenken; die von ihr zu neuem Leben erweckte „Große Idee“ verkündete die Mission des Griechentums, die Völker der Balkanhalbinsel und Kleinasien in einem christlichen Großreich zu vereinen; die Bayernregierung dagegen vermochte nicht einmal das 1841 insurgierte Kreta von der türkischen Herrschaft zu erlösen!

In diesem kritischen Moment traten die „Schutzmächte“ aufs neue in Aktion, forderten England und Rußland mit allem Nachdruck die Zahlung der Zinsen und die Amortisation der berüchtigten 60-Millionen-Anleihe. Da alle Bemühungen scheiterten, die Staatseinkünfte zu erhöhen, sah sich Otto im Sommer 1843 zu beträchtlichen Reduktionen der Beamtengehälter und personellen Einsparungen genötigt. Trotzdem wurde der vorgelegte Etat von den Schutzmächten zurückgewiesen! So blieb als Ultima ratio die Einschränkung der Armee; die wenigen bayerischen Soldaten, die noch im Lande verblieben waren, schifften sich im September 1843 ein. Der Wittelsbacherthron in Athen war damit seines Schutzes beraubt.

Den Gipfel aber bedeutete es, daß am 15. August der griechische König im britischen Parlament öffentlich ermahnt wurde, die zugesagte Konstitution endlich zu erlassen. Schwerer konnte Ottos Autorität nicht getroffen, tiefer sein Selbstbewußtsein nicht verletzt werden. Den griechischen Patrioten dagegen gaben die Ereignisse mächtigen Auftrieb. Schon 1841 hatte der bewährte, demokratisch gesinnte Freiheitskämpfer Johannes Makryjannis einen Geheimbund ins Leben gerufen mit dem Ziele, die Verfassung zu erzwingen. Seine Anhänger fand er vornehmlich in den Mittel- und Unterschichten Attikas und der Hauptstadt, hinzutraten beträchtliche Teile der Bauern, deren Unmut über die unzulängliche

Bodenreform in größeren und kleineren Aufständen zur Explosion gekommen war. Endlich schlossen sich Makryjannis Gefolgsleute der russischen Partei an, wie der Oberst Dimitrios Kallerjis. Aber auch die griechische Oligarchie, die in dem englischen Gesandten ihren Führer erblickte, trat in die Bewegung ein, schon um deren Abgleiten in einen plebejischen Demokratismus zu verhindern.

Freie Verfassung und Austreibung der Bayern wurden dank solcher Agitation zu unüberhörbaren Forderungen, welche die Presse in der Mehrzahl ihrer Organe unumwunden aussprach. Die revolutionäre Stimmung steigerte sich zur Siedehitze. Im Verlaufe des 14. September 1843 versammelten sich in Makryjannis' Hause die alten Pallikarenführer, die so viel Zurücksetzung hatten erfahren müssen, zur Aktion. Die noch regierungstreue Gendarmerie erfuhr davon und versuchte, das Oberhaupt der Verschwörung zu verhaften. Zwar mißglückte dieser Versuch, Makryjannis wurde jedoch lange genug dadurch aufgehalten, so daß die Initiative und Führung an den Obersten Kallerjis übergingen. Dieser war mit seinen Reitern vor dem neuen Königsschlosse, das Otto und Amalia einen Monat vorher gerade bezogen hatten, eingetroffen. Die Hofkamarilla rief die Artillerie zu Hilfe, doch diese richtete ihr Geschütz gegen das Schloß; dem König wurde so untrüglich bewußt, daß die Armee nicht mehr hinter ihm stand. Um so fester hatte sie Kallerjis in der Hand. Er vermochte es, die Forderung der Aufständischen auf den Ruf nach der Verfassung zu beschränken und die weitergehende Losung „Tod den Bayern“ zurückzudrängen, und zeigte sich stark genug, jeden Übergriff zu verhindern, so daß trotz der allgemeinen Erbitterung die Revolution fast unblutig verlief. Unnachgiebig war dagegen seine Haltung gegenüber der Kamarilla. Die ganze Nacht hindurch wurde verhandelt, bis seine Forderungen erfüllt waren: Ernennung eines neuen Ministeriums, Einberufung einer Nationalversammlung zwecks Feststellung der Verfassung, Entlassung der noch verbliebenen bayerischen Beamten. Es sollte sich freilich nur allzu bald zeigen, daß mit der Errichtung der konstitutionellen Monarchie noch keineswegs die Demokratisierung des Landes erreicht war.

Die Bayernherrschaft jedoch fand mit der Septemberrevolution von 1843 ihr definitives Ende. Bis auf einige wenige Philhellenen, welche die griechische Staatsbürgerschaft angenommen hatten, wurden nunmehr auch die letzten fremden Beamten entlassen, unter ihnen die deutschen Professoren der Athener Universität. Zur Bekräftigung legte die Verfassung vom 20. November 1843 im Artikel 3 fest: „Nur hellenische Staatsbürger sind zu Staatsämtern zulässig“, und der Artikel 98 gab eine zusätzliche Sicherung, um eine neue Fremdherrschaft zu verhindern: „Ohne Gesetz können fremde Truppen weder in griechische Dienste eintreten, noch im Reiche sich aufhalten, noch durch selbiges durchmarschieren“. Der Thron blieb Otto erhalten, aber das absolutistische Regime war endgültig dahin, bestimmte doch Artikel 23 der Verfassung: „Kein Akt des Königs ist gultig, noch kann er vollzogen werden, wenn er nicht von dem betreffenden Minister mitunterschrieben wurde, welcher einzig durch seine Unterschrift verantwortlich wird“. Der Kompromiß, mit dem Otto diese Losung erkaufte, zahlte sich indes nicht aus; die Unzufriedenheit im Volke wuchs ebenso wie die Eingriffe der ausländischen Schutzmächte, und beides zusammen führte zu einer unablässigen Folge von offenen

Erhebungen, bis schließlich das Königspaar, ohne formell abzudanken, im Oktober 1862 das Land verließ. Nicht nur die Bayernherrschaft, auch die Aspirationen des Hauses Wittelsbach waren damit gescheitert; die fortschrittlichen Kräfte Griechenlands aber gedenken mit Stolz der Ereignisse von 1843 und 1862, die sie unter die verpflichtenden demokratisch-patriotischen Traditionen ihres Vaterlandes zählen.

Wir kennzeichneten eingangs die Bayernherrschaft in Griechenland als bestimmt durch einen bayrischen Drang nach Süden, durch ein Expansionsstreben, das über die Grenzen des eigenen Staates hinaus Einfluß zu gewinnen suchte. Dafür gab es in der Tat in jener Epoche fordernde Voraussetzungen. Die Stütze des bayerischen Staates bildete ein trotz seiner Bindung an die adlige Grundherrschaft verhältnismäßig wohlhabendes Bauerntum, neben dem die auf Handwerk und Handel gerichtete städtische Klein- und Mittelbourgeoisie zunehmend an Bedeutung gewann; es war kein Zufall, daß die erste deutsche Eisenbahn 1835 auf bayerischem Boden eröffnet wurde. Auf solchen Grundlagen waren Bayern in der Napoleonischen Zeit dank der geschickten Politik des Grafen Montgelas beträchtliche Gebietserweiterungen möglich geworden, wurde das Rheinbundkönigreich nach einer Formulierung des französischen Historikers Marcel Dunan zur bedeutendsten und dauerhaftesten Gründung im Napoleonischen Deutschland. Aber der Aufklärer Montgelas hatte Bayern auch zum modernen Staat gemacht, hatte Kloster und Stifte säkularisiert, sich einem Konkordat mit Rom widersetzt.

Dem System Montgelas half Ludwig I. ein Ende machen, bayerisches Selbstbewußtsein und bayerisches Großmachtstreben dagegen förderte auch er, wobei er seinen romantischen Philhellenismus geschickt mit den dynastischen Interessen seines Hauses zu verbinden wußte. Hierfür kam ihm zustatten, daß auf längere Zeit die philhellenische Begeisterung breiteste Kreise des deutschen Volkes ergriffen hatte.

Unser Überblick zeigte die innere und äußere Geschichte Griechenlands, das kaum dem Joche der türkischen Herrschaft entronnen war, entscheidend bestimmt durch seine „Schutzmächte“: England, Frankreich und Rußland. Die bayerische Politik in Griechenland glaubte, diese Realitäten außer acht lassen zu können, und verhinderte nicht, daß sich ihre Repräsentanten nach Gutdünken bald der einen, bald der anderen Großmacht verschrieben. So wurden die Kräfte vertan, greifbare Erfolge blieben aus, und die Griechen erklärten das Regime auch dort für verantwortlich, wo es objektiv keine Schuld trug. Dem Hellenenvolke und seinem Staate nationale Freiheit zu geben, daran war keiner seiner „Beschützer“ interessiert.

Wenn die Existenz rivalisierender „Schutzmächte“ von vornherein ausschloß, daß die bayerische Entwicklungshilfe dem wiedererstandenen Hellas seine reale Souveränität brachte, so blieben doch auch die Möglichkeiten weithin unausgeschöpft, die trotz solcher Beschränkungen durchaus bestanden. Echte Hilfe hätte von dem historisch Gewachsenen ausgehen müssen, von der Realität eines Balkanvolkes von uneinheitlicher ethnischer Zusammensetzung, dessen Mehrheit trotz des Befreiungskrieges nach ihren Produktionsverhältnissen und ihrer Ideologie noch unter mittelalterlichen Bedingungen lebte, während eine ökonomisch emanzipierte, progressive Minderheit den Übergang zur kapitalistischen Produk-

tionsweise bereits vollzogen hatte und zum Träger des neuen Nationalbewußtseins geworden war. Echte Hilfe hätte die feudalen Überreste auf dem Peloponnes und in Rumelien beseitigen, das Niveau der Landwirtschaft heben, das Handwerk fördern und die Produktion zur Befriedigung der Bedürfnisse des nationalen Marktes raschest entfachen müssen; der unterschiedliche Entwicklungsstand der verschiedenen Landesteile hätte dadurch allmählich ausgeglichen werden können. Eine solche Politik hätte den breiten Aufbau des Bildungswesens von unten her erfordert; die dafür aufgewendeten Mittel würden sich sehr bald ausgezahlt und die Tätigkeit der ausländischen Helfer mit der Zeit überflüssig gemacht haben. Die landesunkundige Bayernherrschaft glaubte dagegen, mit administrativen und fiskalischen Maßnahmen dem fremden Land mitteleuropäische Zustände beschere zu können, ohne zu fragen, ob ihm solche mitteleuropäische Zustände überhaupt angemessen und erwünscht waren. Dank ihrer historischen Unkenntnis und ihres psychologischen Unvermögens wurde sie trotz subjektiv guten Willens einzelner ihrer Mitträger von den Griechen je länger, je mehr als Fremdherrschaft empfunden und, sobald die Möglichkeit dazu bestand, als lästiges Hemmnis abgeschüttelt. Die Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volke aber, die der Philhellenismus so hoffnungsvoll geknüpft hatte, hat sie auf Jahrzehnte hin belastet¹.

¹ Der Aufsatz gründet sich auf eine umfassendere Abhandlung mit den erforderlichen Quellen- und Literaturbelegen, die in der Festschrift zum 70. Geburtstag Franz Altheims erscheinen wird.

IL PENSIERO E L'AZIONE DI MAZZINI E TOMMASEO NEI CONFRONTI DEI POPOLI BALCANICI (1830—1874)

GIUSEPPE PIERAZZI
(Trieste)

Tra i patrioti del Risorgimento Giuseppe Mazzini e Niccolò Tommaseo hanno un posto di primo piano. Avversi alla dinastia dei Savoia e a qualsiasi altro regime che limitasse la sovranità popolare, essi erano fieramente repubblicani e decisamente contrari al potere temporale del papa. Tra i due esistevano, peraltro, tali divergenze di pensiero e di temperamento da non permettere loro un'azione comune. Il primo sperò per tutta la vita in un moto rivoluzionario che scuotesse dalle fondamenta l'ordinamento italiano e internazionale e ne permettesse il radicale rinnovo. Il secondo, Dalmata di origine, pensò piuttosto che il risorgimento doveva avvenire attraverso una lenta e costante maturazione dei popoli, i quali, presa coscienza di sé e dei propri diritti, per forza di cose avrebbero acquistato libertà e indipendenza. I due si incontrarono una volta soltanto, nel '34 a Ginevra, poco dopo il fallimento della spedizione di Savoia, e non si intesero. Il cattolico Tommaseo, che vagheggiava una restaurazione dell'autorità spirituale del papato, non poteva andare d'accordo col Mazzini credente nel progresso dell'Umanità, libera da ogni sovrastruttura imposta dalla tradizione e dalla religione.

Più tardi, nel '48, essi trovarono un linguaggio comune nel condannare le classi dirigenti italiane che, rinchiusi nei propri egoismi e nelle proprie dispute municipali, si disinteressavano dei popoli dell'Europa centro-orientale anelanti alla libertà. Tommaseo e Mazzini erano concordi, in quei frangenti, nel sottolineare la necessità, per gli Italiani, di non rimanere isolati ma di collegarsi in alleanza con le altre nazionalità, soprattutto quelle slave, soggette all'Austria. L'idea di una comunanza di interessi tra i popoli delle penisole italiana e balcanica maturò nel loro pensiero già negli anni trenta, grazie anche all'influsso degli emigranti polacchi coi quali ambedue erano in contatto. I Polacchi, tanto quelli dell'ala aristocratica quanto i democratici, sostenevano l'opportunità di un fronte comune dei popoli soggetti nella lotta contro il dispotismo. Dispotismo che non si identificava solo con l'Austria e la Turchia, imperi cadenti di cui non era difficile prevedere in un futuro più o meno vicino la scomparsa, ma piuttosto nella giovane e vigorosa Russia. L'impero zarista, secondo molti circoli occidentali, mirava ad impossessarsi dei Balcani come prima tappa sulla via della conquista dell'Europa intera. Bisognava correre ai ripari costruendo un baluardo di popoli liberi e collegati tra di loro che dall'Adriatico si estendesse fino al Baltico. L'Italia e le altre nazioni dell'Europa occidentale avevano ogni interesse a favo-

rire l'emanciparsi delle popolazioni dell'Europa centro-orientale, che avrebbero garantito in tal modo la loro stessa sicurezza. Al di là della fiducia tutta romantica nella fratellanza dei popoli, è questo il principale calcolo politico che fa guardare Mazzini e Tommaseo con simpatia ai movimenti nazionali delle genti balcaniche. L'agitatore genovese lo esprime in maniera molto chiara già al tempo della Giovine Europa quando parla di una Confederazione orientale e danubiana che avrebbero dovuto sorgere sulle rovine dell'impero turco e di quello austriaco. Tommaseo, all'inizio degli anni quaranta, profetizza al pari nelle *Scintille* ed in altri scritti, pur invitando alla pazienza e alla cautela, l'inevitabile risorgimento dei popoli balcanici.

Gli ammonimenti del Tommaseo, sulla necessità di non bruciare le tappe, sono rivolti a coloro che tra il '42 e il '44 preparavano un'azione rivoluzionaria nei Balcani. Si trattava di studenti e ufficiali croati e dalmati che per ragioni di servizio o di studio si trovavano nel Lombardo-Veneto. Essi erano in contatto con l'organizzazione segreta dei fratelli Bandiera e per loro mezzo anche con Mazzini. Il loro capo era Albert Nugent, figlio del maresciallo austriaco, che faceva da intermediario tra i gruppi rivoluzionari formati in Italia e i leader del movimento illirico in Croazia. Il piano prevedeva un'insurrezione che, per quanto riguarda i Balcani, avrebbe avuto il suo focolaio in Bosnia dove si contava sull'appoggio di alcuni frati francescani. La meta da raggiungere è fissata con chiarezza in una lettera di Emilio Bandiera a Mazzini: far risorgere la Polonia, dividere la Russia in due, unire la Valacchia, la Serbia, la Bulgaria, la Croazia, l'Erzegovina, il Montenero e la Dalmazia, costituire nell'Europa centrale un forte stato con l'Ungheria, la Moldavia e la Bessarabia. L'azione abortì nel '44 per la scoperta del complotto dei Bandiera e per il fallimento della loro spedizione in Calabria. L'insuccesso non scoraggiò Mazzini che continuava a considerare, ancora alla vigilia del '48, i popoli balcanici, in particolare i Greci e gli Slavi meridionali, come elementi maturi alla rivoluzione. La società *People's International League*, organizzata a Londra nel '47 dal Genovese e dai suoi amici inglesi, voleva essere un centro motore di tutti i diversi movimenti insurrezionali presenti in Europa e prestava particolare attenzione alla situazione balcanica.

Diversa fu la reazione del Tommaseo al fallimento dei fratelli Bandiera. La sua sfiducia nelle azioni armate uscì rinsaldata da quell'amara esperienza. Egli pensò piuttosto all'opportunità di resistenza entro l'ambito delle leggi vigenti. Ancora nel marzo del '48, quando il popolo di Venezia, insorto contro gli Austriaci, lo liberò dalla prigionia, nella quale era stato gettato appunto per un tentativo di opposizione legale, egli fu scettico sulle reali possibilità di successo del movimento rivoluzionario. Sconsigliò pertanto ai suoi Dalmati di seguire l'esempio del Lombardo-Veneto e solo verso la fine del '48, da inviato del governo provvisorio di Venezia a Parigi, si ricredette sull'efficacia finale della lotta contro gli Absburgo. A fargli cambiare idea furono gli esponenti delle varie nazionalità balcaniche che allora si trovavano nella capitale francese: accanto al croato Andrija Torkvat Brlić c'erano gli emissari serbi Marinović e Herkalović. A questi vanno aggiunti i rappresentanti di Kossuth, con Teleki in testa, e i numerosi emigranti polacchi. In quell'ambiente trovò favorevole accoglienza la tesi del principe Adamo Czartoryski, secondo

il quale sarebbe stato possibile riconciliare Croati, Serbi e Rumeni con gli Ungheresi. Tommaseo si lasciò influenzare dall'entusiasmo generale e appoggiò — anche dopo il suo ritorno a Venezia — l'azione diplomatica del principe Czartoryski, che lavorava, d'accordo con il governo torinese, per pacificare le popolazioni balcaniche soggette a Budapest con il governo magiaro e unirle nella lotta contro gli Absburgo.

Il crollo della rivoluzione in Ungheria e in Italia riconfermò il Tommaseo — ritiratosi a Corfù — nella sua convinzione dell'inutilità di azioni armate. Al contrario Mazzini fu certo che l'Alleanza dei re aveva vinto perchè i popoli s'erano trovati durante il biennio rivoluzionario disuniti e discordi. Più che mai, dunque, bisognava pensare ad un centro coordinatore che legasse i singoli movimenti rivoluzionari in un saldo insieme. Nacque così, nel 1850, a Londra, il *Comitato Centrale della Democrazia Europea* il cui programma fu firmato oltre che dal Mazzini, dal francese Ledru-Rollin, dal tedesco Ruge, dal polacco Darasz e dal rumeno Bratianu. In particolare per quanto riguarda i popoli balcanici venne ripresa l'idea mazziniana di una confederazione orientale che Nicolae Balcescu significativamente denominò *Stati Uniti del Danubio*. Mazzini, convinto della bontà del progetto, cercò di fare da mediatore tra Kossuth e i popoli balcanici soggetti alla corona di S. Stefano, nella certezza che solo un accordo tra i nemici di ieri avrebbe potuto suscitare un valido movimento insurrezionale in un futuro che egli pensava prossimo. Cercò, inoltre, di allacciare contatti diretti con gli Slavi meridionali e chiese a questo proposito l'aiuto del Tommaseo. Il Dalmata rifiutò il suo appoggio motivando tale risposta negativa con l'affermazione che il metodo cospirativo non si addiceva agli Slavi, "gente semplice, ma tanto più difficile ad essere intesa a chi non è semplice". A suo avviso, se qualcuno era chiamato a farsi guida dei popoli dell'Europa orientale, questi erano gli Inglesi i quali — così afferma in un importante memorandum inviato prima di lasciare Corfù al governatore britannico delle Isole Jonie — avrebbero fatto bene ad appoggiarne le aspirazioni nazionali per contrastare in quello scacchiere l'avanzata della Russia.

Alla vigilia e durante la guerra di Crimea Mazzini sperò molto in una rivoluzione in Bosnia e in quella greca scoppiata nel '54 in Tessalonica. A suo dire, l'insurrezione italiana, quella ungherese e quella polacca avrebbero dovuto tener dietro alla azione coraggiosa dei Greci, anche per convincere il governo francese e inglese a cercar appoggi nella lotta contro la Russia, piuttosto che presso la decrepita Turchia e la decadente Austria, presso i popoli anelanti alla libertà. Tutti i suoi sforzi compiuti in questa direzione furono però votati all'insuccesso. Egli dovette assistere impotente alle varie fasi della guerra di Crimea e allo svolgersi della Conferenza di Parigi le cui decisioni riguardanti i popoli balcanici lo riempirono di sdegno. A suo avviso in quella zona l'unica soluzione durevole sarebbe stata una *Svizzera Orientale* che avrebbe unito i popoli balcanici in ampia confederazione.

Favorevole a tale progetto si dichiarò, a cavallo tra il '59 e il '60, anche il Tommaseo che, tornato in Italia, appoggiò, derogando ai suoi principi, l'azione rivoluzionaria di Eugen Kvaternik. Quest'avvocato croato pensò di approfittare della guerra franco-piemontese con l'Austria per far insorgere anche la Croazia e ristabilirne l'indipendenza. Tommaseo

non condivideva le idee di Kvaternik sulla grande Croazia estesa dall'Albania all'Isonzo, pensava però che il movimento croato avrebbe potuto esser inserito in un più vasto piano d'azione comprendente tutta l'area balcanico-danubiana. Egli appoggiò pertanto l'azione propagandistica di Kvaternik e si preoccupò di metterlo in contatto coll'emigrazione ungherese. Al generale Turr, esponente del partito di Kossuth in Italia, manifestò in alcune lettere la sua idea di una confederazione "nella quale abbiano pari diritto, e vita distinta, i popoli ungherese, il valacco, il croato, e, non confuso con esso, il dalmatico". Ma questo sarebbe stato, nei voti del Tommaseo, solo il nucleo di una più vasta compagine di popoli dell'Europa centro-orientale che avrebbe potuto liberare la Polonia e ristabilire l'integrità della Grecia. Tale unione di stati "prenderebbe luogo cospicuo tra i quattro grandi potentati europei, l'uno dei quali sarebbe composto delle schiatte di sangue e di tradizioni latine... l'altro delle stirpi germane, l'ultimo della russa..."

La spedizione di Garibaldi in Sicilia, se interruppe l'azione di Tommaseo e di Kvaternik, diede nuovo slancio ai movimenti rivoluzionari nei Balcani. I popoli della penisola furono come elettrizzati dalle notizie di successi garibaldini. L'attività segreta ricevette ovunque nuovo impulso nell'attesa di un prossimo arrivo dell'Eroe. A partire dall'autunno 1860 negli ambienti garibaldini effettivamente si parlava di una possibile spedizione nei Balcani allo scopo di suscitare una rivolta generale contro Vienna e contro Istanbul. Nelle due capitali si prendevano molto sul serio tali progetti tanto che le coste mediterranee dei Balcani furono a lungo pattugliate dalle navi da guerra austriache, turche e russe, pronte ad impedire lo sbarco di Garibaldi. Nel periodo che va dal '60 al '66 la penisola balcanica fu teatro di un via vai di agenti ed emissari inviati ora dal governo italiano, ora dal re Vittorio Emanuele, ora da Garibaldi o da Mazzini, che incitavano i popoli alla rivolta. Da parte italiana si sperava di risuscitare la questione d'Oriente per risolvere nella sua scia anche il problema del Veneto. Se il fine era comune, i mezzi col quale si pensava di attuarlo erano diversi. Il governo italiano e in modo particolare Vittorio Emanuele, che non si faceva scrupoli di condurre una politica personale, erano convinti che la rivoluzione avrebbe dovuto scoppiare prima al di là dell'Adriatico. Solo a quel punto l'Italia avrebbe preso le armi contro l'Austria. Diversa era la tesi di Mazzini: era missione dell'Italia farsi promotrice e guida dei movimenti di liberazione nazionale, toccava dunque all'Italia dare per prima il segnale della rivolta. Su questi diversi progetti si accese una lunga polemica che rese vano ogni tentativo di azione concreta. Più volte, comunque, nel lasso di tempo che va dalla spedizione dei Mille alla guerra italo-prussiana contro l'Austria, la partenza di Garibaldi per i Balcani sembrava imminente. Specialmente alla vigilia e durante la rivoluzione polacca del '63, '64 Mazzini fece ogni sforzo per organizzare in quell'area una vasta rete rivoluzionaria. Con l'aiuto di Herzen, Ogarëv e Bakunin e degli emigranti polacchi, tra i quali spicca il Bulewski, egli allacciò rapporti coi liberali serbi, con i Montenegrini e i Bosniaci, con i Bulgari, con i Greci e con i Rumeni. Alla fine del '62 egli era sicuro di poter suscitare, come scrisse ad un'amica inglese "a second, enlarged edition of 1848" che avrebbe messo in fiamme, attraverso l'organizzazione segreta "Zemlja i Volja", pure la Russia.

I suoi sforzi fallirono tutti anche per l'indecisione di Garibaldi che non sapeva scegliere tra l'alleanza col re e quella col rivoluzionario genovese. E' — caratteristico però dell'inesauribile energia e fede di Mazzini che anche dopo il '66, quando venne abbandonato da molti seguaci, non si diede per vinto ma continuò ad incitare i popoli balcanici alla rivolta contro l'Austria e la Turchia. In un infiammato proclama del gennaio '69, rivolto da Londra *Ai popoli dell'Oriente*, egli invita i Montenegrini, i Serbi, i Bulgari e i Rumeni ad aver fede in Italia che diventando repubblicana presto sarebbe risorta a nuova vita e li incita a prepararsi concordi alla lotta vicina: "Sappiatelo voi tutti, popoli dell'Oriente, l'Oriente è vostro! Tendete fraternamente le mani l'uno all'altro, poichè il tempo della vostra salvezza non è lontano, siate all'altezza del vostro valore e un futuro felice vi sarà premio per le vostre sofferenze e per i vostri sacrifici nell'odierno travaglio, nel quale non vi abbandonerà il vostro Mazzini."

La necessità di un accordo dei popoli balcanici è sempre presente nel pensiero di Mazzini. Nell'estate del '69, quando una delegazione bulgara, guidata da Balabanov e da Rajnov, lo visitò a Londra per chiedere il suo consiglio politico, egli non si stancò a ribadire l'urgenza di valide alleanze con i popoli vicini.

Nel '71, quando — dopo la sconfitta francese — cominciò a profilarsi sull'orizzonte il pericolo del pangermanesimo, la concordia e l'unità dei popoli dell'Europa centrale e balcanica sembrarono a Mazzini più attuali che mai. Solo l'alleanza dell'Italia e della Francia con quei popoli avrebbe potuto conservare l'equilibrio europeo e garantire la pace.

Le conclusioni alle quali arriva nello stesso periodo il Tommaseo sono assai vicine a quelle mazziniane. Più prudente del rivoluzionario genovese egli poggia le sue previsioni politiche sulla realtà oggettiva e si dichiara d'accordo con un corrispondente dalmata sull'opportunità di conservare l'Austria. "Ma bisogna che Austria sappia stedescarsi, che il suo impero sia come l'antico impero germanico doveva essere, protettore di confederazioni viventi da sè; ch'ella cerchi gli ingrandimenti proprii e della civiltà universale nelle terre tenute da' barbari; e i Potentati civili e, che meglio è, le nazioni civili vedranno lei volentieri farsi argine a' russi e a' teutonici allargamenti." L'Austria, insomma, si allarghi a tutta la Turchia europea, perda il suo carattere tedesco e diventi ago della bilancia continentale, garantendo ad ogni sua nazione libertà ed indisturbato sviluppo.

Erano progetti fatti al tavolino che non tenevano conto della delicata situazione storico-politica dell'Europa orientale. Il pensiero e l'azione di Mazzini e di Tommaseo nei confronti dei popoli balcanici non furono tuttavia sterili. I due patrioti italiani — i migliori conoscitori dei problemi balcanici all'epoca del Risorgimento in Italia — non solo contribuirono a far conoscere in Occidente la complessa realtà dei Balcani, ma influenzarono anche con i loro scritti e con i loro contatti diretti in maniera notevole lo sviluppo nazionale di popoli così a lungo assenti dalla scena politica europea.

БОЛГАРСКИЙ ВОПРОС В ГАЗЕТЕ „L'ETOILE D'ORIENT” (Бухарест 1868—1869)

ЛАУРА БАЗ-ФОТИАДЕ

Известно, что в прошлом столетии болгарские эмигранты имели большие возможности развернуть богатую публицистическую деятельность в нашей стране на протяжении четверти века.

Болгарские издания печатались, между прочим, в разных центрах турецкой империи, как, например: Смирна, Салоник, Адрианополь, Рушук, Пловдив, а также за рубежом (Белград, Нови-Сад, Вена, Прага, Москва), но самый мощный центр болгарской публицистики находился в Румынии. Здесь болгарская эмиграция нашла благоприятные условия для всестороннего развития и в особенности для создания боевой революционной публицистики, превращенной в трибуну для распространения передовых идей; таким образом формировалось общественное мнение, благосклонное к Болгарии, нужное для объединения всех сил в целях ниспровержения турецкого ига.

В 1874 году Христо Ботев писал в своей газете «Знаме», выпускаемой в Бухаресте: «У нашего страдающего народа нет парламента, нет трибуны, с которой он смог бы выразить волю, показать свои мучения и нужды, переживаемые трудности. Единственный способ его утверждения — это публицистика»¹.

В отличие от вышеназванных центров, где выходили в свет одна-две или самое большее три периодических издания, в Румынии с 1852 по 1878 гг. вышло — в более длительный или короткий срок — 57 журналов и газет разных направлений, напечатанных в четырех румынских городах: Бухаресте, Брэиле, Плоешти и Джурджу. Редактировались они на болгарском или румынском языках, выходили также с параллельными текстами (болгарский и румынский или болгарский и сербский)² и, наконец, одна газета „L'Etoile d'Orient”, рассматриваемая некоторыми исследователями как болгарская газета, издавалась на французском языке.

Мы уделили особое внимание этому периодическому изданию, так как вокруг него возник ряд спорных мнений, связанных с датировкой издания, с фамилией редактора, с платформой газеты и, наконец, с ключевым вопросом: является ли эта газета болгарской или нет?

¹ «Знаме», 1874 г., № 1 от 7 дек.

² Болгарская публицистика в Румынии подробно анализируется в одной главе докторской диссертации Лауры Фотиаде, *Contribuții la studiul relațiilor literare româno-bulgare în perioada 1850—1877*, Бухарест, 1974.

Первые сведения о „L'Etoile d'Orient” находим в болгарской историографии, у Юрдана Иванова³, который отмечает, что газета выходила в Бухаресте в 1876 году под редакцией К. Ценовича. Отсюда это сведение берёт М. Стоянов⁴, который ссылается и на Н. Ходоша и Ал. Сади Ионеску⁵, но у румынских библиографов указаны совсем другие годы издания газеты (1868—1869), собственно говоря, действительные⁶. Новые сообщения болгарской историографии указывают на точную дату появления газеты⁷.

Много противоречивых мнений возникло и вокруг имени редактора этого издания. Юрдан Иванов⁸ и М. Стоянов⁹, по причинам, неизвестным нам, утверждают, что редактором был К. Ценович¹⁰, а в *Български периодичен печат 1844—1911*, София, 1969, стр. 53, указывается, что директором являлся Л. Е. Корчински и редактором — К. Цанков. Нерва Ходош считает, что директором газеты был тот же самый Л. Е. Корчински¹¹, но вместе с тем предоставляет нам и другие источники,¹² из которых вытекает, что газету редактировал некий Арманд Леви¹³. Возможно, последний и редактировал первоначально газету, т. е. от № 1 до № 24 от 7/19 ноября 1868 года, но Л. Е. Корчински сменил его, так как начиная с № 25 от 10/22 ноября 1868 года до конца, то есть до № 46 от 24 июня 1869 года, это имя постоянно печатается под фронтисписом всех номеров газеты. А утверждения, что Кирпак Цанков был редактором газеты¹⁴ вызывает наши отдельные возражения: во-первых, его имя появляется всего один раз на страницах „L'Etoile d'Orient”, но не в качестве редактора, а сотрудника и именно тогда, когда газета печатает, его речь *Un solennité Bulgare*¹⁵. А, во-вторых, нельзя принимать без существенных оговорок и другое мнение, согласно которому газета принадлежала болгарской эмиграции в нашей стране.

Нерва Ходош и Ал. Сади Ионеску в их вышеуказанной работе не уточняют, чья была газета, но М. Стоянов и другие болгарские историографы считают, что она принадлежала болгарской эмиграции в Буха-

³ Български периодичен печат, София, 1893, стр. 581.

⁴ *Българска възрожденска книжнина*, том I, София, 1957, стр. 465.

⁵ *Publicațiile periodice românești*, Бухарест, 1913, стр. 245.

⁶ В библиотеке Академии СРР, под шифром Р IV. 32 186 находится почти вся коллекция газеты от 4 авг. 1868 до 24 июня 1869 (отсутствует лишь № 16 за 1869 год).

⁷ *Български периодичен печат, 1844—1911 (однотипен библиографски указател)*, том III, София, 1969, стр. 53, статья 8582.

⁸ Там же.

⁹ Там же.

¹⁰ Это имя не появляется на страницах газеты; не нашли мы также ни других свидетельств о нем.

¹¹ Собственно говоря, это имя печатается на фронтисписе газеты в качестве «директора и администратора» только начиная с № 25 за 1868 год до № 15 за 1869 включительно, но с № 17 до № 46 за 1869 год — лишь в качестве администратора. Но возникает вопрос: до первой названной даты кто был администратором газеты, кто ее редактировал?

¹² „Secolul”, I, 1869, 3 июня, стр. I; „Trompeta Carpaților”, 1869, 26 июня, стр. I.

¹³ Несомненно одно, это имя не появляется ни в одном из номеров газеты.

¹⁴ Это мнение разделяет и М. Стоянов (в *Уит. раб.*, стр. 368, II-я графа) который ссылается на работу Ст. Ганчева *Свиштов*, 1929 год, стр. 317—320.

¹⁵ „L'Etoile d'Orient”, 1868 г., № 13 от 13 февраля, стр. 43.

ресте и включают это издание в ряд других газет, вышедших у нас¹⁶. Позже, другой болгарский исследователь, Георги Боршуков¹⁷, выдвинул тезис о том, что „L'Etoile d'Orient”, вышедшая в Бухаресте в 1868—1869 гг. является румынской газетой, а болгарская газета, носящая то же самое название и редактируемая Кириаком Цанковым, затерялась или вовсе не издавалась¹⁸.

Руководствуясь данными, которыми мы располагаем и информацией, найденными нами в Бухарестском выпуске „L'Etoile d'Orient”, мы попытаемся сформулировать нашу точку зрения о принадлежности газеты. Подробный анализ содержания этого издания создает конкретную картину в широком контексте разнообразных вопросов, затронутых газетой.

С первого же номера газета, в своей программе *Notre profession de foi*¹⁹, указывала на своё направление и предстоящие задачи: «Наше кредо заключено в одном слове: Национальность. Верим в принцип национальностей... Румыния привязала к нему (принципу национальностей — Л. Б. Ф.) нитью надежд все страдающие народы Востока... Румыния, именно своим существованием, является живой пропагандой национальности и свободы. Поэтому, все, кто верит в свободу и национальность, устремляет взгляд на неё как на звезду, которая взошла на горизонте европейского неба. Это, собственно, и является причиной появления данной газеты в Бухаресте.

Газета, которую мы основываем, является французской трибуной на Дунайских берегах, возвышенной под румынским небосводом и открытой всем законным чаяниям наций Востока... мы будем, по мере возможностей, точным выразителем нужд и желаний народов Восточной Европы»²⁰.

Газета публично ратует за анонимность и в одной большой статье на трех столбцах заявляет право считаться анонимной газетой, несмотря на то, что ссылается и на те законы, категорически требующие, чтобы под любым печатным материалом стояла подпись автора. Итак, газета

¹⁶ М. Стоянов, *Цит. раб.*, стр. 504, 465, 368; Ст. Ганчев, *Свиштов*, 1929 г., стр. 317—320; Ю. Иванов, *Цит. раб.*, стр. 581; *Български периодичен печат 1844—1944*, том IV, София, 1969 г., стр. 58.

¹⁷ *История на българска журналистика. 1844—1877*, София, 1965, стр. 369—370, 380.

¹⁸ Мы склонны принимать во внимание вторую гипотезу, так как странно допустить, что Кириак Цанков редактировал газету такого же названия „L'Etoile d'Orient” и также на французском языке, но чтобы она принадлежала болгарской эмиграции. Более того, не известны даже годы и место издания такой газеты; что касается Бухарестского выпуска „L'Etoile d'Orient”, то эта газета в самом деле издавалась и ею мы занимаемся в данной работе.

¹⁹ „L'Etoile d'Orient”, 1868, № 4 от 4 авг. Газета выходила в Бухаресте по четвергам и воскресеньям. На фронтисписе в начале не было указано имени редактора или директора, но зато в подвале страницы, в разных номерах вплоть до № 13 от 22 сентября 1868 г. отмечалось, что за газету материально отвечает И. Мариан, а начиная с № 14 от 26 сентября 1868 г. значится другое имя: Думитреску. На первых порах газета печаталась в типографии К. А. Росетти, но с 1869 года печатается в типографии Жана Вайсса. Администрация газеты находилась на улице Джерманэ, д. 7. Над заглавием „L'Etoile d'Orient” была нарисована звезда, в центре которой, в круговом порядке, красовались слова: Patrie, Dieu, Liberté.

²⁰ *Там же*.

„L'Etoile d'Orient объясняет себя открыто сторонницей анонимности: „L'Etoile d'Orient" est anonyme. En adoptant un tel mode de publication, non seulement nous avons usé d'un droit legal, mais encore nous sommes convaincus que, de toutes les formes, c'est la forme anonyme qui convient le mieux au journalisme. Le journalisme est né anonyme, a grandi anonyme et est resté anonyme dans les pays de liberté: voyez l'Angleterre et l'Amérique, l'Allemagne et l'Italie. Il fut longtemps anonyme en France"²¹.

Появление газеты в Бухаресте было встречено живым интересом как со стороны местной печати²², так и зарубежной²³, где встречаем разные статьи и сообщения: одни хвалебные, как например, поместившиеся в „Românul"²⁴ или другие менее дружелюбные. Но эти отзывы свидетельствуют о злободневности поднятых вопросов в „L'Etoile d'Orient", о её боевом характере.

Газета постоянно уделяла внимание внутренней жизни и внешней политики Румынии. Печатались материалы относительно разных событий нашей страны, речи политических деятелей, как, например М. Когэлничану, И. Брэтияну, К.А. Росетти и др. Представлена даже культурная жизнь столицы: музыка и театр — восторженные отзывы о великом актёре Матей Милло²⁵, комментарий к сборнику Василе Александри

²¹ „L'Etoile d'Orient", 1868, № 25, стр. 97

²² „Românul", 1868, 5 и 6 авг., 1 сент.; 1869, 29 и 30 июня; „Gazeta Transilvaniei", 1868, 21 авг./2 сент.; 1869, 2/14 апреля; „Presa", 1868, 22 авг.; „Secolul", 1869, 3 июня; „Trompeta Sagraților", 1869, 26 июня (некоторые из этих газет, как, например, „Secolul" и „Presa" считали, что „L'Etoile d'Orient" является газетой румынских евреев). Болгарская газета „Народност", выходящая в Бухаресте, в № 18 от 30 авг. 1868 г. приветствовала появление новой газеты и радостно подчеркивала, что „L'Etoile d'Orient" ставит своей целью защищать народы, находящиеся под турецким игмом и в особенности „Le malheureux peuple bulgare... qui est dans les colonnes de ce journal l'objet d'une sollicitude particulière". От имени болгарского народа она горячо благодарит газету за то, что защищает с большой отзывчивостью дело поработенной родины и советует соотечественникам, владеющим французским языком, читать газету.

²³ Сама „L'Etoile d'Orient", 1868, № 8 подводит итоги зарубежных отзывов. Так, например, „en France on a rendu hommage à l'esprit de patriotisme et de modération qui l'inspire". А газета „L'Indépendance Hellénique" отмечает, что это периодическое издание принесет много услуг христианам Востока. В Праге, в газете «Народни Покрок» были перепечатаны отдельные отрывки из статей, появившихся в „L'Etoile d'Orient", объяснялись задачи и комментировались разные вопросы, поднятые газетой. В Болеславита в польской газете «Дзвоник Познански» обстоятельно анализирует кредо „L'Etoile d'Orient" и подчеркивает тот факт, что несмотря на то, что газета выходит в Бухаресте, она занимается не только румынскими вопросами, но и судьбой народов, поработенных оттоманской империей и, в особенности, интересуется проблемами, связанными с чаяниями и желаниями болгарских повстанцев. Бухарестская газета находилась и в центре внимания «Московских ведомостей»; в одном из своих номеров „L'Etoile d'Orient" полемизирует с русской газетой.

²⁴ Обширный комментарий о программе газеты заканчивается словами: «В нашу очередь, мы рекомендуем всем национальностям Востока программу нового органа и выражаем нашу благодарность за ту миссию, которую она возложила на себя и за то, что она выбрала как место резиденции столицу Румынии; мы желаем ей полного успеха!» („Românul" 1868, 5, 6 августа).

²⁵ „En effet, c'est un artiste hors ligne et nous nous faisons un devoir de lui rendre nos sincères hommages. C'est un comique, mais d'une espèce fine; la scène lui appartient, c.a.d. qu'il est comme chez lui, jamais gêne, vif, malgré son âge; ses couplets sont excellentement accentués et surtout. c'est son grand œil, ci parlant qui complète tant de choses, impossibles à dire... et il possède ce rare talent, de ne jamais exagérer, restant toujours dans les limites du possible et du vrai..." *Théâtre National roumain*, „L'Etoile d'Orient", 1868,

Легенды и доины, на французском языке²⁶ (отдельные произведения печатались раньше на страницах газеты²⁷). Богатый материал о нашей стране, помещенный в „L'Etoile d'Orient“, представляет явное доказательство того, что эта газета является румынской. (Это также дает нам повод присоединиться к утверждению болгарского исследователя Г. Боршукова). К тому же у нас имеется еще один веский довод, говорящий о том, что газета была финансирована румынским правительством. Наше утверждение основывается на письме Д. Брэтияну, посланном из Парижа 5/17 сент. 1868 г. Королю Карлу I; в нём сообщается: „J'ai fait un arrangement avec un publiciste connu, Edmond Texier, pour que, moyennant mille francs par mois, il écrira et fera écrire ses amis dans les journaux ici... et fournira en même temps une correspondance régulière de Paris à L'Etoile d'Orient à Bucarest“²⁸. И в действительности на страницах газеты часто печатались статьи, подписанные французским публицистом²⁹.

А если соотнесем дату появления газеты (4 августа 1868 г.) с датой письма Д. Брэтияну (5/17 сент. 1868 г.), то мы можем прийти к выводу, что румынский политический деятель позаботился с самого начала об организации газеты, финансируя ее сотрудников. Выход в свет газеты „L'Etoile d'Orient“ не случаен. Несмотря на то, что в ряде румынских периодических изданий печатались материалы, касающиеся народов Востока, кажется, в эти годы наша страна была прямо заинтересована поддерживать выпуск такой газеты, которая стойко защищала бы дело порабощенных народов оттоманской империи.

В соответствии с задачами, поставленными перед нею, газета решительно разоблачала все злоупотребления и жестокость турецких представителей по отношению к мирному населению и настоятельно требовала независимости и свободы для балканских стран. Очень часто встречаются материалы, посвященные восстанию на Кипре, положению в Сербии, Боснии, Герцеговине, польскому³⁰ или чешскому революционному движению и т. д.

Но самым важным является болгарский вопрос, составляющий постоянный материал для страниц газеты „L'Etoile d'Orient“, где рассматривались два аспекта: борьба за завоевание национальной независимости и освобождение болгарской церкви из-под опеки Константинопольской Патриархии.

№ 28 от 24 ноября, стр. 109. См. о Матее Милло и № 11 от 12/24 сент. 1868 г., где можно читать следующее: „Le grand artiste patriote, qui, auteur et acteur à la fois, est un véritable Molière roumain...“

²⁶ *Légendes et Doines, chants roumains, d'après les recueils de Basile Alexandri, par Rocaresco (Antonin Roques).*

²⁷ *Bujor, „L'Etoile d'Orient“, 1868, No. 28, стр. 111—112, Miorița, Constantin Brncoveanu, „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 35 от 19 декабря.*

²⁸ Д. Брэтияну, *Из архива...*, 1840—1870, том II, Бухарест, 1933—1944, стр. 278. Шифр в БАР — II. 124137. (Мы выражаем здесь нашу благодарность Елене Сьюпор за то, что она указала нам на этот документ).

²⁹ „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 7, стр. 27; № 19 от 17/29 окт.; стр. 74—75, № 27 от 21 ноября, стр. 108 и др. Здесь нужно отметить, что статьи Эдмонда Тексиера — обширны; некоторые из них, представляющие политическое положение Франции и других соседних стран, доходили даже до 2-3 столбцов.

³⁰ Газета печатала и переводы из польской литературы: Ignace Chodzko, *Un financeur*, перевод с польского Александра Мицкевича „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 10—34, В. Boleslawita, *Le juif, tableau contemporain*; а в № 14 за 1869 год — призыв Мандзини к народам Востока.

В период появления газеты общественное мнение уделяло внимание действиям болгарских повстанцев и в особенности группе, руководимой революционерами Хаджи Димитром и Стефаном Караджой; эта группа проявила особый героизм при битве под Вырбовкой³¹. Данное событие было освещено в первых же номерах газеты „L'Etoile d'Orient“, которая популяризацией отдельных статей, появившихся в румынской печати³², поддерживала дело повстанцев. Конечно, газета старалась подчеркнуть невмешательство Румынии в этот вопрос (несмотря на то, что на территории нашей страны формировались отряды восставших). В опубликованных материалах описывается героизм и самопожертвование мужественных представителей болгарского народа Хаджи Димитра и Ст. Караджи, которых газета решительно защищает: „Combattez et tuez les patriotes, si telle est votre mission, mais du moins ne le insultez pas... и в другом месте задаёт вопрос: „Mais pourquoi traiter de misérables des hommes qui ont fait à leur patrie le suprême sacrifice?“³³

Бедственное положение болгарского народа под оттоманским игом разоблачалось в целом ряде репортажей, опубликованных почти в каждом номере газеты и подписанных лишь заглавными буквами Н., И., Г., и т. д., чтобы авторы могли избежать преследования со стороны турецких властей. Единственный сотрудник газеты, который подписал напечатанные материалы — это болгарский публицист и поэт Д. Велиссон³⁴. В статье *La vérité sur les bandes insurrectionnelles bulgares*³⁵, он оправдывал освободительное движение болгар, указывая на то, что не Россия или Румыния готовит этих борцов, а то бедственное положение, в котором находятся их соотечественники в Болгарии, заставляет их браться за оружие, чтобы избавиться от ига рабства. И если вопрос не будет решен мирным путем — подчеркивается дальше в статье, — то тогда болгары вынуждены будут решать ее революционным путем³⁶.

За плодотворную деятельность автора данной статьи, деятельность, поставленную на службу родины, болгарская молодежь посылает ему благодарственное письмо, напечатанное в „L'Etoile d'Orient“³⁷; в нем выражена радость, что Д. Велиссон питает „les mêmes sentiments pour les martyrs qui dans les Balkans luttent pour la liberté, bravement, quoique dépourvus de tout secours de la plupart des Bulgares qui respirent à leur aise l'air libre de la Roumanie constitutionnelle“³⁸. Между прочим, молодые болгарские революционеры оказывали особую симпатию и выражали признательность этой газете, потому что „l'apparition de „L'Etoile d'Orient“ est pour nous d'un heureux augure — заявляют они. — C'est le premier journal qui après un joug de quatre siècles est demi prononce notre nom, celui de notre patrie, les noms de Bulgares et de la Bulgarie“³⁹.

³¹ Йоргу Караджале посвятил этому событию пьесу и со своей же театральной группой сыграл её в Брзиле и Бухаресте.

³² „Românul“, 1868, 12/24 июля; 14 июля, стр. 599.

³³ „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 2 от 7/19 августа, стр. 5.

³⁴ В румынской историографии он известен под именем Димитр Великин.

³⁵ „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 8 от 1/13 сент., стр. 30—31.

³⁶ Эта мысль, между прочим, подчеркнута во всех материалах, касающихся болгарского вопроса.

³⁷ „L'Etoile d'Orient“, 1868, № 17 от 6 окт., стр. 61.

³⁸ Там же.

³⁹ Там же.

В другом номере было напечатано приветственное слово, подписанное руководителями болгарских повстанцев Хаджи Димитром, Ст. Караджой, И. Петровым и др., в котором отмечается радушие и отзывчивость „L'Etoile d'Orient” в защите болгарского дела⁴⁰.

Желания и требования болгарского народа были широко представлены в разных памятках, призывах, письмах, посланиях, подписанных Тайным Болгарским Центральным Комитетом, или Болгарским Временным Правительством, или Центральным Комитетом Восточной Демократической Конфедерации⁴¹, и адресованных Султану, великим европейским державам-поручителям, французскому императору Наполеону III, Восточным народам и т.д. Была напечатана также *Прокламация болгарских повстанцев*⁴², в которой ясно указывалось, что единственное спасение — революция, завоевание свободы с оружием в руках.

Болгарский вопрос поднимался и другим путем: газета часто рецензировала работы, опубликованные в Румынии, Париже или в других странах, работы, в которых описывалось положение народов в османской империи. Перепечатываются полностью отрывки, относящиеся к болгарскому народу и широко комментируются соответствующие книги⁴³. Очень часто эти комментарии выявляют глубокое понимание и большую симпатию к нашим южным соседям⁴⁴, использовавшим страницы газеты „L'Etoile d'Orient” как трибуну для защиты своих законных прав.

В 1869 году в Болгарии остро ставился вопрос об освобождении церкви из-под опеки Константинопольской Патриархии.

В Румынии еще в 1863 году совершилась секуляризация монастырского имущества, а представители греческого духовенства были заменены румынскими священниками. Болгары последовали примеру нашей страны, но завоевание таких же прав в 1870 году было результатом продолжительных усилий⁴⁵. Поэтому, не случаен тот факт, что в материалах, напечатанных в „L'Etoile d'Orient” вначале преобладает идея национальной независимости, а в 1869 году на первый план переходит вышеназванная проблема, поддерживаемая видными представителями политической и культурной жизни болгарской эмиграции в Румынии. Так, например, революционер и публицист Кириак Цанков печатает под заглавием

⁴⁰ „L'Etoile d'Orient”, 1868, № 16 от 3/15 окт., стр. 58. В этом номере, например, болгарский вопрос освещен на пяти столбцах газеты.

⁴¹ *Adresse des bulgares au Sultan*, там же, 1868, № 3 от 11 авг. *Mémoire bulgare aux grandes puissances européennes*, 1868, № 5 от 18 авг.; *Adresse des Bulgares au Prince Napoléon*, 1868, № 22 от 31 окт. стр. 87; *Appel des Bulgares aux grandes puissances garantes*, 1868, № 22 от 31 окт., стр. 87; *Mémoire adressé à S. M. le Sultan Abdul-Aziz Khan de la part de tous les émigrés Bulgares*, 1869, № 8 от 2 февраля, стр. 31.

⁴² „L'Etoile d'Orient”, 1868, № 5 от 18 авг., стр. 18.

⁴³ *Les populations de l'Europe Orientale*, „L'Etoile d'Orient”, 1868, № 2 от 7/19 авг.; *Etat actuel et vœux des chrétiens de l'empire ottoman*, там же, 1868, № 5, стр. 19—20; *Les tures en Bulgarie*, 1869, № 14, стр. 55 и № 28, стр. 115—116; *La supplique des Bulgares à la Conférence de Paris*, 1869, № II от 13 февраля.

⁴⁴ „Voilà ce que souffre la Bulgarie, le pays le plus honnête et le plus laborieux qui soit au monde... Ces pays seraient splendides, si les conquérants et les mauvais gouvernements ne les avaient pas toujours affreusement ravagés”, „L'Etoile d'Orient” 1869, № 28 от 13 апреля.

⁴⁵ См. *История на България*, том 1, София, 1961, стр. 376—389.

*Une solennete Bulgare*⁴⁶ речь, произнесенную в обществе «Братска любов», у катафалка болгарского епископа Авксенте Велешки (одна из жертв Константинопольской Патриархии). Наряду с похвалой в адрес покойника, Цанков делает экскурс в болгарскую культуру, указывая на те обстоятельства, которые способствовали учреждению опеки Константинопольской Патриархии над болгарской церковью и на тот ущерб, который был нанесен болгарскому народу, перенесшему как национальное иго со стороны оттоманской державы, так и духовное иго со стороны греческого духовенства, заменившего в церквях и школах болгарский язык греческим и серьезно тормозившего культурное развитие поработенной Болгарии.

В соответствии со взглядами Кириака Цанкова находятся и статьи, напечатанные в болгарской газете «Дунавска зора», изданной драматургом Добри Воиниковым в Брэиле, где помимо собственных комментариев, популяризирует и благосклонные мнения разных периодических изданий, вышедших в свет в Константинополе, Адрианополе или в других городах. „L'Etoile d'Orient” воспроизводит на своих страницах эти материалы⁴⁷ для того, чтобы вызвать сочувственное отношение к автономии болгарской церкви, что было равнозначно делу защиты самого болгарского языка и болгарской культуры. „L'Etoile d'Orient” кратко знакомит читателей с личностью болгарского публициста и драматурга Добри Воиникова, подчеркивая, что бежавший от преследования турков, он приехал в Брэилу и развивает здесь богатую журналистскую деятельность и пишет пьесы, которые идут с успехом на сценах театров Брэилы и Бухареста.

Преследуя эту же цель — защитить автономию болгарской церкви — „L'Etoile d'Orient” перепечатывает богатый материал из газеты „Тромпета Сапратилор” и на девяти столбцах поддерживает право иметь автономную церковь, школу на родном языке и настоятельно требует выделения фондов для развития болгарской культуры⁴⁸.

Выражая большую симпатию к болгарскому делу, газета „L'Etoile d'Orient” старается в то же время защищать Румынию от всех нападок оттоманской Порты или от иностранных изданий, упрекавших ее в том, что она допускает существование на своей территории многочисленной болгарской эмиграции, имеющей возможность организовываться и вести интенсивную политическую и культурную жизнь.

В тот момент, когда Фуад Паша печатает ноту, ставящую в вину румынскому правительству все действия болгарского освободительного движения, в „L'Etoile d'Orient” появляется ряд статей⁴⁹, в которых разъясняется, что это движение возникло из желания самого болгарского народа освободиться и ни в коем случае не является результатом вмешательства иностранных государств. В статье *La Bulgarie et la Moldo-Valachie*⁵⁰ логично и аргументировано объясняется политика нашей страны

⁴⁶ „L'Etoile d'Orient”, 1869, № 11 от 13 февраля.

⁴⁷ „L'Etoile d'Orient”, 1869, № 31 от 1 мая; № 37 от 18 мая, № 40 от 1 июня.

⁴⁸ Там же, 1869, № 42 от 8 июня и № 46 от 24 июня.

⁴⁹ „L'Etoile d'Orient”, 1868, № 7; 1869, № 1 и № 7.

⁵⁰ Там же, 1868, № 7, стр. 25.

по отношению к болгарам и осуждаются воинственные намерения Порты оккупировать Румынию. Для того, чтобы еще больше подчеркнуть дружеское отношение Румынии к болгарскому делу, „L'Etoile d'Orient” перепечатывает из газеты „Românul” статью Гикулеску *Les bandes bulgares*⁵¹, в которой говорится с восхищением о героических битвах болгарских отрядов против турков в марте и апреле 1868 года; в этой же статье представлена программа Временного правительства восставших, их благородные идеалы, словом оправдываются их требования национальной свободы и равноправия.

Вследствие изучения вышеуказанных материалов мы смогли выяснить некоторые проблемы. В первую очередь, мы внесли соответствующие поправки и дополнения к болгарской историографии, о датировке газеты и о том, кому она принадлежит. Помимо тех доводов, которые мы привели в нашей работе, можно добавить и то, что еще в первой передовице *Notre profession de foi*, газета тонко подмечает, что она является румынским периодическим изданием. Так, например, в одном параграфе статьи подчеркивается, что „L'Etoile d'Orient” является «французской трибуной на Дунайских берегах, возвышенной под румынским созвездием»⁵², значит, газета причисляет себя к другим румынским печатным изданиям; она, как и многие другие газеты, ставит своей целью защищать «законные стремления наций Востока» и хочет стать «точным выразителем нужд и желаний народов»⁵³. Мы доказали затем, что „L'Etoile d'Orient” была финансирована румынским правительством, указали на причины, заставившие Д. Брэгтяну писать не кому-либо другому, а именно Карлу I, сообщить ему о договоренности с французским журналистом, который будет постоянным сотрудником „L'Etoile d'Orient”. Таким образом, мы ответили на вопрос: почему Румыния была заинтересована в издании этой газеты? Суть ответа зиждется в той позиции, которую заняла наша страна по отношению к угнетенным народам, в той яркой роли, которую она играла среди балканских стран. Поэтому болгарские революционеры восторженно встретили издание газеты, которую они превратили в трибуну, с которой показывали европейскому миру настоящее положение дел в оттоманской империи и доказывали правоту идеалов, за которые боролись. А печатание такой газеты свидетельствует о том, что Румыния не только допускала, но и непосредственно содействовала революционной деятельности эмигрантов угнетенных стран, будучи заинтересованной сбросить турецкое ярмо. Объединив интересы, создавалась возможность легче достичь поставленной цели, и дружба между народами становилась более прочной.

⁵¹ Там же, 1869, № 7 от 30 июня, стр. 26.

⁵² Там же 1968, № 1 от 4/16 авг., стр. 1.

⁵³ Там же.

MARCO ANTONIO CANINI NEI BALCANI *

ANGELO TAMBORRA
(Roma)

La figura e l'attività culturale e politica del veneziano Marco Antonio Canini (1822—1891) nei Balcani hanno costituito un tema ricorrente di studi e ricerche, a cominciare da quelle di Nicola Iorga nel lontano 1913. Si deve infatti al grande storico romeno la “scoperta”, o “riscoperta” per primo, del Canini, naturalmente soprattutto in rapporto alla Romania ed all'ascesa nazionale dei Romeni.

Si tratta di un personaggio complesso, nel quale gli interessi politici si uniscono a quelli filologici e letterari. Soprattutto, dal suo primo mettere piede in Grecia nell'agosto 1849 sino alla morte a Venezia nel 1891 Marco Antonio Canini è stato costantemente presente sulla scena politica, nazionale e culturale della Penisola balcanica e nei problemi di relazione fra l'Italia e i Balcani: un arco di tempo molto ampio, oltre quarant'anni, nel quale Canini ha avuto modo di fare sentire la sua voce tutt'altro che ascoltata sui più scottanti problemi nazionali e politici del momento.

Mazziniano convinto, i primi inizi lo vedono a Venezia assediata dagli Austriaci, nel 1848—49, ben deciso a condurre l'opposizione contro Daniele Manin. La pretesa demagogica che gli ufficiali venissero eletti dai soldati; talune idee di ispirazione socialista per “l'associazione del capitale, del talento e della man d'opera” (come scriverà a Niccolò Tommaseo, il 12 aprile 1868), da lui espresse sul giornale *Il Tribuno del Popolo*, lo mettevano fuori dalla realtà di una città stretta d'assedio e ormai alla fame: per intervento diretto del dittatore Daniele Manin (che gli disse: “Lei non capisce niente di politica”) Canini venne arrestato ed espulso da Venezia.

La sua prima tappa fu Roma, dove si mise a disposizione della Repubblica romana di Giuseppe Mazzini, Aurelio Saffi e Carlo Armellini, da cui ricevette l'incarico di segretario della Commissione delle Barricate. Caduta la Repubblica romana, il Canini trova rifugio in Grecia, e ad Atene — come scrive a N. Tommaseo il 9 settembre 1849 — egli ebbe dal governo e da privati „liete e generose accoglienze”.

Su suolo greco — dove solo ad Atene si trovano oltre cinquecento emigrati italiani e polacchi, molti erano sparsi in altre parti del paese e un certo numero si attendevano da Venezia, appena caduta — Canini

* Communication présentée au III^{ème} Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européennes, Bucarest 4 — 10 Septembre 1974.

prospetta l'idea di fondare a Corinto "una colonia italo-greca, agricola commerciale": "gli ostacoli sono molti, ma potranno essere tutti facilmente rimossi, quando — torna a insistere con Tommaseo — si possa superare quello della poca unione di noi Italiani nello attuare una idea, peste nostra, origine di tante piaghe antiche e recenti, sanguinose, irremediabili" . . . "Certo è poetico, grandioso, se non m'inganno l'idea di far risorgere *bimaris Corinthi moenia* e rifare un anello fra Oriente e Occidente e ravvivare la diffusione della nostra influenza in Levante, dove purtroppo la influenza con la lingua francese invade ogni cosa!" E questa immigrazione specie degli esuli da Venezia, che "sono aspettati e desiderati molto", avvicinerrebbe il giorno in cui "gli Italiani e i Greci uniti planteranno il vessillo della libertà in Costantinopoli". Prospettiva grandiosa, tipica dell'utopismo degli esuli, ma tuttavia mirante a collegare la rivoluzione nazionale italiana con la *grande idea* panellenica di ricostituire l'Impero bizantino con centro Costantinopoli, che rimarrà sino ai giorni nostri l'impegno di fondo di tutti i Greci.

Da Atene Canini si trasferì a Sira, "arido scoglio", in una condizione morale e materiale spaventosa: "travagliato da malattie, straziato da dolori morali, senza consolazioni di famiglia, senza amori, qui senza libri; contristato da infamie di fratelli italiani: orribile vita" (a Tommaseo, 18/30 ottobre 1851). E a Sira Canini studia il greco, vive con l'insegnamento delle lingue, scrive poesie, fra cui quelle raccolte in *Mente, Fantasia e Cuore*, che invia a Tommaseo pregandolo di leggere "almeno il carne *I fratelli Bandiera* e giudicare se io debba essere confuso nella turba dei verseggiatori, o sia veramente poeta". E come, scrive "su tutto l'Oriente ma qui soprattutto ora è molto negletto lo studio della lingua italiana, in parte a cagione della mancanza di buoni libri elementari", pubblica a Sira una piccola antologia italiana, una breve grammatica, seguita da un lessico italo-greco: altro intende pubblicare in seguito e, intanto, raccoglie con l'aiuto di un amico canti popolari greci, che saranno pubblicati in italiano nel 1856: "Ella vede dunque, scrive a Tommaseo sempre il 18 ottobre 1851, che io mi sono ingegnato e m'ingegno di fare onore con l'opere al nome italiano in terra straniera; poco ho fatto perché sono malato di corpo e d'animo e sprovvisto dei necessari mezzi di studio".

Verso la fine del 1851 o i primi del 1852 l'esule si stabilì a Costantinopoli; qui prese a commerciare, spostandosi in particolare a Smirne e in altre parti dell'Asia minore, dove visitò le rovine di Troia, non senza leggere Omero. Ma la migliorata situazione economica e l'essersi sposato con Luigia Calegari di Ferrara e aver avuto un figlio, non placano la irrequietudine di Canini: nella primavera del 1853 è a Malta, raggiungendo poi Torino, ove vive di traduzioni, senza però riuscire ad avviare un dizionario italo-greco. La difficoltà di dedicarsi a un lavoro stabile è all'origine del suo ritorno in Oriente, con centro Costantinopoli, alla fine del 1853. Qui, nel corso della guerra di Crimea tornò ad essere "professore, uomo di lettere, giornalista", inviando fra l'altro corrispondenze all'*Opinione* di Torino. Fece poi "il sensale, il dragomanno, il ritratista, il medico, con avventure e pericoli da romanzo". E da Costantinopoli — nel ricordare un lontano scritto critico di Carlo Cattaneo sul *Tentamen criticum* del transilvano Augusto Treboniu Laurian, che

lo aveva infiammato “del desiderio di visitare e di studiare” il popolo romeno — egli si volge dopo il 1856 verso i Principati danubiani di Valacchia e Moldavia. Canini ha modo di viaggiare il paese in lungo e in largo, legandosi ad esso ed ai suoi uomini migliori con un affetto senza riserve, ed assiste così alle vicende politico-diplomatiche che hanno condotto alla duplice elezione del colonnello A. I. Cuza, in Valacchia e Moldavia, a *dòmni* nei due principati (1858). Questo primo inizio del processo di unificazione dei Romeni — vigorosamente sostenuto da Cavour e dalla diplomazia sarda — come dalla Francia di Napoleone III trova in Canini una adesione totale, incondizionata. Da Bucarest, anch'egli si colloca nel solco culturale di una tradizione che dagli uomini dell'epoca risorgimentale come il card. Mezzofanti, C. Cattaneo, D. Sestini, il Leopardi dello “Zibaldone”, Vieusseux e Tommaseo, A. Graf e G. Vegezzi Ruscalla sino a C. Correnti ed altri, risale ad umanisti come Enea Silvio Piccolomini o Poggio Bracciolini: non considerare le terre e le genti del basso Danubio come un ramo staccato della latinità, l'esule veneziano pubblica nel 1858, a Bucarest gli *Studii istorice asupra originei națiunii rumâne*, un popolo così vicino all'Italia per la comune origine latina; anche se più tardi, il 29 gennaio 1884, nella *Prolusione al corso di lingua rumena alla Scuola superiore di commercio* di Venezia riconoscerà di avere “scientemente” esagerato anche per difendere i romeni dalle interpretazioni storiche degli Ungheresi, tuttavia a questa impostazione egli rimarrà costantemente fedele. E la vena cosiddetta poetica lo soccorre nel pubblicare sempre nel 1858, a Iași un *Inno alla Rumânia* (II ed. Bucarest 1858, con trad. e intr. in romeno) che si conclude così: “Ho sentito profeti bugiardi // Bestemniar “Rumânia morta giace“ // Ma chi disse quel detto è un mendace // Ella vive, ella grande sarà. // Se da monti Poloni al Danubio // stringa un patto le genti vicine // e le miste entro un solo confine // Leghi un nodo di santa amistà“. Espressa qui in brutti versi, che rivelano in C. un vivo e sofferto impegno civile, nasce così in questo torno di tempo e come esperienza del passato quella concezione politica che sarà da lui espressa compiutamente in scritti successivi e lo accompagnerà sino alla fine dei suoi giorni: alleanza e collaborazione fra tutti i popoli del Danubio e dei Balcani, e fra essi l'Italia, per mandare in frantumi le grandi cornici dinastiche e oppressive dell'Impero asburgico e di quello ottomano, con pieno rispetto reciproco di ogni singola entità nazionale.

Canini rimase a Bucarest sino all'autunno del 1859, proponendosi di istituire una scuola per la quale aveva anche raccolto delle sottoscrizioni; e come il regno di Sardegna — secondo l'impegno generale di Cavour nel senso di collegare lo sforzo bellico contro l'Austria nella pianura padana con un'azione diversiva anche sul basso Danubio d'intesa con i rivoluzionari ungheresi Kossuth e Klapka — spingeva il principe Cuza ad attaccare l'Austria in Transilvania, tanto da disporre l'invio di 10.000 fucili, Canini non mancò di fare la sua parte: secondo rapporti del console austriaco a Bucarest Eder del 30 giugno 1859, egli si era messo in contatto con elementi rivoluzionari locali, raccogliendo fondi “um im Lande revolutionäre Propaganda zu machen“; fortemente infine deluso dei preliminari della pace di Villafranca (che per il momento segnavano la fine di ogni iniziativa cavouriana sul Danubio e nei Balcani),

Canini non esitò a scrivere sui giornali locali articoli contro Napoleone III: di qui l'energico intervento del console di Francia a Bucarest Béclard presso il governo principesco contro di lui, sino a ottenerne l'espulsione dai Principati. Così, nell'ottobre — via Corfu e Malta — il “mazziniano” (*Mazzinist*) Canini si diresse verso gli Stati sardi.

Ai primi di novembre del 1859 Canini si stabilisce a Milano che rappresenta una sosta relativamente tranquilla “in una vita tanto agitata”; vi è stato chiamato da Pacifico Valussi, anch'egli di origini mazziniane e ora direttore della *Perseveranza*, organo dei “moderati danarosi”. Nel giornale ha avuto il posto di redattore, col compito principale di fare la rassegna della stampa tedesca. Per lui, mazziniano, garibaldino e rivoluzionario, si tratta di un bel sacrificio. “Alla redazione della *Perseveranza*, scrive a Tommaseo il 24 gennaio 1860, sto mal volentieri per molte ragioni. Prima di tutto mi spiace d'imbrancarmi cogli aristocratici, coi moderati. Qui il compenso dell'opera mia attivissima di dieci e più ore al giorno (di giorno e di notte), senza tregua e riposo mai, è malissimo compensata...” ...“La coscienza di far opera fruttuosa cooperando a combattere l'Austria e ad affratellare la Germania e l'Italia, mi consola in parte della mia posizione anormale e del misero compenso alle mie fatiche”. Ingiustamente polemico verso i consoli inviati da Cavour nei Balcani, tutti di prim'ordine, (come quel F. F. Astengo che a Belgrado fece invece molto bene, accattivandosi la fiducia e anche l'affetto del vecchio Knez Miloš Obrenović, come del figlio Michele), dai quali era stato osteggiato e temuto per la sua attività incontrollata di mazziniano irrequieto, Canini esprime il desiderio di avere “un posto diplomatico o consolare in Oriente”: “ci starebbe bene un bravo italo-dalmata: si tratta di preparare in Serbia e nei Principati una alleanza fra gli Slavi, i Magiari, i Rômani contro l'Austria d'accordo col Regno italiano”. Questa era del resto la chiara politica di Cavour e il mazziniano Canini costituisce così, come nessun altro più di lui, fisicamente, il punto di sutura fra l'iniziativa concreta, diplomatica e militare, di Cavour, e la lunga predicazione mazziniana di una collaborazione rivoluzionaria dello sforzo risorgimentale italiano con l'impegno di ascesa nazionale sul Danubio e nei Balcani.

Ma giusto dalle colonne della *Perseveranza*, contro ogni ottimismo o illusione mazziniana, Canini dopo l'esperienza compiuta in Oriente tocca ancora una volta con mano la difficoltà di definire un *limite* nazionale tra Italiani e Slavi meridionali, lui veneto, in una zona mista come il settore adriatico. Il 6 aprile 1860 — a seguito di precedenti intese di collaborazione strette a Milano — compare sulla *Perseveranza* una corrispondenza dalla Croazia, datata da Zagabria ma in realtà inviata da Parigi, del croato Eugen Kvaternik: uno dei maggiori esponenti dell'incipiente nazionalismo pancroato, che già pochi mesi prima aveva espresso le sue idee nello scritto, pubblicato a Parigi nel 1859, sotto il titolo *La Croatie et la Confédération italienne*. Adesso, sul giornale milanese (in un articolo che Canini ha completamente “raffazzonato”, moderato, sopprimendo talune espressioni troppo dure riguardanti i Magiari e la Repubblica di Venezia), egli sostiene che l'Isonzo dovesse diventare il confine fra Italia e la futura Croazia. Egli, come scrive al Tommaseo l'8 apr. 1860, non ha voluto far dire al Kvaternik “il contrario di quello

che lo scrittore pensa sopra un tale importante argomento“; ma è stato pronto alla confutazione in dissenso e, in una nota redazionale sul giornale, scrive “A nostro parere, ecco la soluzione giusta e possibile. L’Italia nel secolo XIX debbe finire dove finiva al tempo dei Romani, come dice Dante,

.....a Pola là presso il Quarnaro
che Italia chiude e i suoi termini bagna.

All’interno i confini sarebbero da regolare secondo il principio etnico conciliato col geografico“.

Ecco dunque definirsi per la prima volta nella primavera del 1860 ad opera del Canini e di Kvaternik, quella che, nell’arco di circa un secolo diverrà la polemica sulla “questione” adriatica, dalle vicende risorgimentali sino alla prima e alla seconda guerra mondiale. Il C. ha avuto il merito di aver agito, in sede di pubblica opinione, da protagonista, recando nella spinosa questione, un impegno morale e civile, degni dell’insegnamento mazziniano. In questo senso non deve essere mancato il suo contributo come quelli di T. Luciani e del Solferini, se non altro come punto di vista responsabile, all’opuscolo di Pacifico Valussi e Costantino Rössman, *Trieste e l’Istria e loro ragioni nella questione italiana*: pubblicato dal Comitato veneto centrale di Torino nel 1861 (con successiva traduzione francese) e presentato ai due rami del Parlamento, esso individua, in concreto, una “Istria veneta“, occidentale (da capo Promontore sino al Monte Maggiore e al Tricorno), che dovrebbe spettare all’Italia, “rinunziando noi a quella parte che sta oltre il Monte Maggiore“.

Ormai abbandonato il campo delle agitazioni nazionali incomposte e irresponsabili, il Canini per la sua posizione alla *Perseveranza*, sia pure a malincuore in “compagnia dei moderati perseveranti“, è ormai inserito nel contesto delle iniziative di politica estera di Vittorio Emanuele e di Cavour. E a Cavour — cui viene presentato dal conte Giulini, uno dei fondatori del giornale — nel marzo del 1860, si propone di recare un promemoria sulla “questione magiario-romeno-croata“ (lett. a Tommaseo, Milano 8 marzo 1860); di essa ha parlato a lungo con Kvaternik, a Milano, trovandosi con lui d’accordo circa l’impossibilità di giungere ad una intesa “per trattative pacifiche“, perché i Romeni di Transilvania e i Croati “tendono i loro sguardi“ a Bucarest e Zagabria, non certo a Pest. Ma per lui, come per Mazzini nell’articolo *Dell’Ungheria* pubblicato nella *Giovine Italia* del 1832, o dello stesso Cavour e almeno sino al 1866, l’Ungheria rimaneva il punto di forza di qualsiasi impegno insurrezionale e organizzativo che collegasse i popoli soggetti dell’Europa danubiano-balcanica contro l’Austria e contro la Turchia. Per questo i contatti di collaborazione con gli esponenti dell’emigrazione ungherese, specie Kossuth, Klapka, Pulszki, Turr ecc. sono intensi, trattandosi dell’unica forza, insieme ai polacchi, realmente rivoluzionaria su cui poter contare. Da questa collaborazione nasce il *Programme d’une Confédération du Danube* che, con l’appoggio incondizionato dello stesso Garibaldi, il Canini giunge a formulare insieme a Kossuth, al gen. Klapka e a F. Pulszki. Datato da Torino il 15 aprile 1862 e pubblicato sul giornale ungherese di lingua italiana *L’Alleanza* di Milano il 18 maggio 1862, tale confederazione da attuarsi dopo la vittoria sull’Austria e diretta a supe-

rare i contrasti nazionali avrebbe dovuto stringere insieme l'Ungheria, la Romania, la Serbia, la Transilvania, la Croazia, la Slavonia e la Dalmazia, con organi federali, la difesa, la politica estera, le dogane, la moneta e le comunicazioni, in comune. E in vista di una futura azione che, con alla testa Garibaldi, si volga dall'Italia meridionale verso i Balcani, la premessa è che la Legione ungherese ancora di stanza a Napoli (dove il Canini si è trasferito ai primi del '62 collaborando al *Popolo d'Italia*) non venga disciolta; a questo fine giusto da Napoli il 25 maggio 1862 il C. insiste col gen. Klapka perché si rechi nel sud e faccia valere tutto il peso del suo prestigio.

Da Napoli, alla fine di maggio del 1862, il Canini parte per la Grecia, altro punto di forza su cui da anni puntava. Già Cavour sin dal 18 sett. 1860 — forse non senza ispirazione del Canini — aveva scritto a Marcello Cerruti, ministro residente a Costantinopoli, che "l'Italia sarebbe certo lieta di veder risorgere e grandeggiare mercé un nuovo impero bizantino la sua sorella primogenita di civiltà". E verso la Grecia, morto Cavour, si dirige la politica "segreta", personale e dinastica, di Vittorio Emanuele II che ha in Canini uno degli agenti più attivi e spericolati. Giusto il Canini, insieme ad un altro mazziniano, Carlo Saltara di Ancona, aveva contribuito presso Cavour, Terenzio Mamiani, ministro d'Italia ad Atene, e poi lo stesso Vittorio Emanuele, a lanciare l'idea di detronizzare il re degli Elleni, Ottone di Wittelsbach, per sostituirlo col figlio secondogenito del re d'Italia, Amedeo. Di qui la missione segreta affidata dal re al Canini in Grecia e nella più vasta area balcanica, nell'intendimento di collegare il problema veneto con tutta la questione d'Oriente. Canini giunge ad Atene alla fine di maggio 1862, e preso contatto con i patrioti greci, come il numismatico P. Lampros, l'ammiraglio M. Kanares e Spiridione Malakis, invia poi lettere a Vittorio Emanuele e a Garibaldi sconsigliando la spedizione garibaldina nell'Epiro e verso il Montenegro (per la quale aveva fatto da quelle parti sondaggi il colonnello garibaldino F. Cucchi pochi mesi prima, riferendone a Garibaldi). Ma di lì a poco, il 15 luglio 1862, l'inopinato volgersi di Garibaldi verso Roma fermato ad Aspromonte in Calabria, segnava una battuta d'arresto anche ai propositi velleitari di Vittorio Emanuele verso la Grecia, da lui invano ripresi (e contrastati dal ministro degli Esteri, Durando), ancora nell'ottobre, dopo il pronunciamento militare che sbalzò dal trono il re Ottone.

Il Canini, sempre colpito dal bando del 1859, alla fine di giugno del 1862 riesce tuttavia a raggiungere i Principati, sotto la veste di ispettore della Grande Compagnia Italo-Orientale di Genova, incaricato di stabilire una linea di navigazione regolare fra l'Italia e il Basso Danubio. Ma, sempre considerato indesiderabile dal principe Cuza, vi si trattene poco. Riuscì tuttavia — segnalato con preoccupazione dal console austriaco a Bucarest Eder e seguito con diffidenza dal console italiano Strambio — a prendere contatto con personalità romene, fra cui C. A. Rosetti, gettando le basi per una Società italo-romena. Da Bucarest, il C. raggiunse il 25 luglio 1862 Belgrado con lettere di Kossuth e Klapka per il principe Michele Obrenović e il ministro degli Esteri J. Garašanin. Qui, come prima cosa questo agente spericolato e imprudente della politica "segreta" di Vittorio Emanuele pensò bene di met-

tersi in urto con l'esponente della politica "ufficiale", il console generale Stefano Scovasso, il più aperto sostenitore della politica serba quale "Piemonte" dei Balcani. Questi finì per metterlo alla porta e il Canini, dopo due colloqui col Garašanin, rimise a questi un promemoria il 17 agosto; non riuscì a farsi ricevere dal principe Michele, cui fece pervenire un promemoria in data 7 settembre: in questi scritti, il Canini esorta i dirigenti serbi ad una intima collaborazione con i rivoluzionari ungheresi, affermando che anche i Croati (cosa non vera, a giudicare dalle prese di posizione del croato I. I. Tkalac su *Ost und West* contro l'idea di una confederazione danubiana), erano d'accordo con i Magiari; in questo modo "la question d'Orient trouverait sa solution naturelle et des puissants états s'élevaient sur les ruines de l'Autriche et de la Turquie".

Rientrato in Italia nel novembre del 1862, dopo nuove avventure fra gli Zingari del Basso Danubio, non riuscì a farsi ricevere da Vittorio Emanuele, cui alla fine fa pervenire un rapporto "sulla questione orientale nelle sue relazioni con l'Italia" la quale "dovrebbe nella questione d'Oriente avere una politica propria" (22 dic. 1862). In esso, premesso che l'Austria e la Turchia "debbono o insieme cadere o sussistere insieme", quale soluzione "italiana" di tale "questione austro-turca" Canini indica "l'alleanza" e la "contemporanea azione rivoluzionaria dei popoli interessati allo scioglimento della questione": "alleanza fra gli Ungheresi, i Serbi-Croati, i Greci-Albanesi e gli Italiani". Di qui l'opera di mediazione degli Italiani, che devono anche adoperarsi ad armare quei popoli, appoggiandosi piuttosto all'Inghilterra che alla Francia. Soprattutto Canini continua a puntare sui Magiari e sui Greci, pensa che i Bulgari debbano far parte, per il loro settore a sud dei Balcani, di uno stato greco, mentre quelli a nord dovrebbero costituire uno stato facente parte della confederazione danubiana; stranamente, "è impossibile" per lui la formazione di una grande Romania, e così quella "di un grande stato slavo-meridionale. Se si formasse sarebbe un danno d'Italia". Torna dunque insistente, in lui, veneto, la preoccupazione per la questione adriatica, se nel 1863, nello scritto pubblicato ad Atene in lingua greca *La Grecia e la Serbia. L'Italia e l'Inghilterra in Oriente* egli sottolinea che (non diversamente dalla Macedonia e in Grecia, dove coabitano Greci e Slavi), anche nelle zone miste di Italiani e Slavi meridionali, al di là dello Isonzo, si pongono gravissimi problemi; la soluzione è una sola: "tutte le nazioni sono degne di rispetto e i loro diritti sono sacri. I confini di stato delle future nazionalità saranno definiti secondo principi politici e geografici". Ed ancora il 1° maggio 1879 tornerà sull'argomento con P. S. Mancini ministro degli Esteri italiano, affermando che se "i confini dell'Italia saranno un giorno stesi sino al Monte Maggiore", allora "converrà accordare agli Slavi che saranno ad essa uniti degli speciali diritti, tutelare quella minoranza, la quale avrebbe ragione di pretendere di non essere interamente confusa colla maggioranza degli italiani".

L'epilogo della politica "segreta" di Vittorio Emanuele e la stessa rinuncia dell'Italia unita all'impegno scoperto a favore della rivoluzione nazionale europea, fanno uscire il Canini dalla scena politica responsabile. Auspica ancora, è vero, un collegamento degli Italiani con i Polacchi insorti, passando "per le Alpi, per l'Ungheria e per i Carpati" (lett. a Tommaseo, Torino 7 maggio 1863); ma le informazioni giunte a Torino

nell'ottobre da un emissario inviato in Galizia, Baldassarre Pescanti, come la prudenza suggerita ai rivoluzionari ungheresi dal principe Augusto Ruspoli che riferisce a Vittorio Emanuele, fanno escludere, a Torino, di poter collegare la rivoluzione polacca del 1863—64 con uno sforzo italiano contro l'Austria per la Venezia. L'8 dic. 1863 il Canini si limita a inviare un messaggio *Ai patrioti della Serbia e dell'Ungheria*, esortandoli a prepararsi.

A Torino, sempre tallonato dall'indigenza, il C. continua a mantenere rapporti con i rivoluzionari ungheresi, soprattutto Kossuth e Klapka. Per i primi del 1864 intende pubblicare un giornale italo-ungherese a Venezia, col nome di *Gazzetta di Venezia*, anche per svolgere propaganda fra i soldati magiari. E come ha sentito parlare che anche in Boemia si è costituito un comitato rivoluzionario segreto, così esorta Klapka, a Parigi, perché prenda contatti opportuni col ceco Josef V. Frič (che giunto nel 1863 aveva dato vita alla organizzazione, nazionale e rivoluzionaria, di ispirazione mazziniana, "Gli Eredi"): „nous aspirons à faire de notre journal le moniteur de la révolution des peuples soumis au joug de l'Autriche“ (lett. a Klapka, Torino 28 dic. 1863, fondo Kossuth, Arch. di Stato Budapest).

Non risulta che fra il 1864 e il 1866 Canini abbia avuto alcuna parte nei progetti in vista di una guerra all'Austria per la Venezia fra la diplomazia italiana (il ministro degli Esteri Visconti Venosta, il segretario generale agli Esteri Marcello Cerruti, I. Artom, C. Nigra, ecc), l'emigrazione ungherese (Kossuth e Klapka ecc) e il croato Imbro I. Tkalac, col progetto di una azione insurrezionale dalla Dalmazia sino all'Ungheria, in concomitanza di uno sbarco di Garibaldi. Scoppiata la guerra del 1866 il Canini parte volontario con Garibaldi, prestando servizio dal 22 giugno al 22 settembre quale Sottocommissario di Guerra aggiunto nel Corpo Volontari Italiani. E amaramente si lamenterà da Parigi il 12 aprile 1868 col Tommaseo: „quanti di quegli ex Commissarii si trovarono ridotti al verde alla fine di febbraio 1867? Credo pochi o nessuno“. (Bibl. Naz. Centrale, Firenze, Fondo Tommaseo, cassetta 187, n. 7). Rientrato a Torino, nell'autunno del 1866 si stabilisce a Parigi. Qui, sempre confortato dalla stima e dall'amicizia del Tommaseo („Non posso, del resto, vedere senza meraviglia com'Ella scriva più lingue cogliendo la proprietà di ciascuna assai volte; e però tanto più vivamente desidererei che il suo ingegno si volgesse alle cose filologiche tutto, le quali hanno più che non paia sulle civili efficacia“ (gli scrisse da Firenze il Dalmata il 4 dic. 1868), si dedica prevalentemente a studi filologici e letterari. Già nel 1865 aveva pubblicato a Torino in due voll. *l'Etimologico dei vocaboli italiani di origine ellenica con raffronti ad altre lingue*, che aveva suscitato severe critiche di G. Ascoli, cui Canini rispose polemicamente. Fra l'altro, anticipando di un oltre trentennio i progetti per una ferrovia transbalcanica, in quest'opera affaccia l'idea di una ferrovia da Valona a Salonicco e di lì a Costantinopoli: con essa „si porterebbe inoltre verso l'Italia il commercio di tutte quelle regioni, mettendo le sponde del Mar Nero alla distanza di trenta ore dalle italiane e la Jonia“ (vol. I, p. XXIII nota I). A Parigi mette mano all'edizione francese della sua opera che comparirà nel 1882 come *Dictionnaire étymologique*, con sotto—scrittori

L. Kossuth, Turr, i greci di Venezia col console e l'archimandrita, greci di Atene e di Trieste ecc. Ed a Parigi pubblica, nel 1868, lo scritto *Vingt ans d'exil*, in cui ripercorre in modo romanzato, e non preciso, le tappe del suo lungo peregrinare in Oriente. Dopo un soggiorno a Londra, al tempo della Comune è a Parigi ed essa gli ispira le "odi saffiche" *Parigi nel maggio del 1871* (pubbl. con trad. francese nel 1870, II ed. "ricorrette e in parte rifatte" Milano 1874, n. 29 del giornale *La Varietà*), animate da un vivo e sofferto senso di pietà per le vittime e per le distruzioni.

La crisi d'Oriente del 1875-78 lo trova, ormai anziano, pronto a battersi "per la santa causa dei popoli oppressi dai Turchi", presentando al presidente del Consiglio A. Depretis, insieme ad alcuni parlamentari un "indirizzo a favore dei Serbi e degli altri popoli dell'Oriente"; intende anche raccogliere fondi e promuovere la partenza di volontari — reclutati fra internazionalisti e garibaldini — che effettivamente partiranno alla spicciolata, auspice Garibaldi, giungendo a costituire la maggiore formazione o *četa* straniera sul fronte della Drina. Ma, scrive egli allo scrittore e uomo politico serbo raguseo Matija Ban il 29 nov. 1876, se sarebbe opportuno che l'Austria "prendesse in mano la causa degli Jugoslavi e diventasse una potenza magiaro-slava"... , invece la preponderanza della Russia mi sembra pericolosa per la libertà degli Jugo-slavi, minacciosa per la libertà dell'Europa". Insieme, Canini si offre di presentare a un impresario milanese perché vengano rappresentati due drammi del Ban, *Marta Posadnica ili Pađ Velikog Novgoroda* e, probabilmente, *Milijenko i Dobrila* (Džavni Archiv, Belgrado, Carte Ban, Canini a Ban, Milano 8 e 20 ott.; Venezia, 29 ott., Torino 29 nov. 1876).

Alla fine del 1876, ottenuto l'incarico di inviato speciale sul fronte di guerra dal giornale *Il Pungolo* di Napoli, Canini parte per i Balcani. Dopo aver contribuito a organizzare a Belgrado una formazione di volontari, composta da Garibaldini italiani, da Serbi d'Ungheria e da Croati, egli raggiunge Bucarest, dove il 21 maggio 1877 assiste alla proclamazione dell'indipendenza romena. Si dirige quindi verso il quartier generale del principe di Romania Carlo di Hohenzollern. Nelle 120 "Lettere" al *Pungolo* dal fronte turco-romeno, oltre che un esatto quadro politico della guerra, egli offre un efficace resoconto dei combattimenti, specie dell'ultimo, quello contro il campo trincerato turco di Plevna, dove "la condotta dei Rumeni fu eroica; essi si mostrarono degni discendenti degli antichi nostri coloni...".

Rientrato in Italia alla fine del 1877, tornò a Bucarest nell'estate del 1878, con uno scopo preciso: "proposer une colonisation italienne de la Dobrudja", per condurvi almeno una parte dei 50.000 Italiani "qui tous les jours quittent leur pays pour se rendre an Amérique" (Bibliot. Academiei R.P.R. Bucarest, Fondo M. Kogálniceanu, Canini a V. Alecsandri, Bucarest 5 sett. 1878). Tornato poi in Italia alla fine del 1878, insiste ancora per lettera ai primi del 1879 sull'idea di una colonizzazione italiana della Dobrugia e auspica l'emancipazione degli ebrei romeni (id. id. a Kogálniceanu, Roma 18 febr. 1879); non esita quindi a criticare i Romeni per la soluzione data alla questione ebraica (*La vérité sur la question israélite en Roumanie*, Parigi 1879; anche in *Nuova Anto-*

logia, 1879 vol. 46 pp. 706 e segg.) I problemi lasciati aperti dal congresso di Berlino, con quanto di instabilità recano nella tormentata Penisola balcanica, preoccupano non poco il Canini che fra il 1879 e il 1883 ripropone soluzioni federalistiche: in un promemoria al ministro degli Esteri P. S. Mancini del 1° maggio 1879 su *La questione dell'Epìro* come nello scritto *Gli Albanesi e l'Epìro*, (Roma 1879), egli suggerisce "o formare degli staterelli intermedi fra Stati maggiori e ad essi collegati da vincoli federali" o, "se si dividono fra Stati limitrofi quei paesi di nazioni miste, stabilire delle condizioni che garantiscano i diritti delle minoranze". Una prospettiva, quest'ultima, moderna e realistica, confermata dalle vicende europee successive alla 1° guerra mondiale. Per la questione dell'Epìro Canini vorrebbe che esso andasse alla Grecia con garanzie nazionali e culturali per gli Albanesi. Contrario al panslavismo e all'Austria, una „Lega greco-albanese“ (vigorosamente respinta più tardi nel 1886 dall'italo-albanese G. De Rada sulle pagine del *Fiamuri Arbërit. La Bandiera dell'Albania* di Cosenza), sostenuta dall'Italia, dovrebbe essere il "primo nucleo della confederazione orientale"; in questa dovrebbe inserirsi una "Unione Ellenico — Latina" e per attuarla Canini si reca in Grecia nel febbraio 1881, rimanendo però deluso per l'inerzia del paese. Però non si arrende e a Roma, nel settembre 1881 Canini dà vita ad un "Comitato filellenico centrale italiano" (insieme a Pietro Cossa, al Pianciani, a Eugenio Popovich ed altri), dopo che già nel novembre 1880 aveva espresso al presidente del Consiglio A. Depretis l'idea di raccogliere volontari per la Grecia.

Ma ormai Canini è alle ultime battute di una lunga presenza di agitazione nazionale nei Balcani. Pur nel clima della Triplice Alleanza, la sua lunga, tenace lotta all'Austria continua: da Venezia dove si è trasferito e dove passerà gli ultimi anni della sua esistenza tormentata, non esita ad attaccare la politica italiana, considerandola troppo favorevole all'Austria nella questione della navigazione danubiana (*L'unione elleno-latina*, 1883); né poteva non giungere da lui l'ode *In morte di Guglielmo Oberdank* (Venezia 1883), mentre nello scritto *Il confine orientale d'Italia* (Venezia 1883) esprime la preoccupazione per la futura gravitazione della Germania "sull'Adriatico e alle porte di Udine".

A partire dal 1884 Canini ebbe l'incarico di insegnare la lingua romena alla Scuola superiore di Commercio di Venezia. Ultima sua fatica letteraria, tipicamente romantica, sono i due voll. *Il libro dell'amore. Poesie italiane raccolte e straniere raccolte e tradotte* (Venezia 1887), ancor oggi di notevole interesse. Stava preparando un'altra antologia, *Il libro della Patria*, cui avrebbe fatto seguito quello della *Fede*, quando la morte lo colse a Venezia il 12 agosto 1891.

FONTI E BIBL. :

- Archivio del Ministero degli Esteri, Roma, *Rapporti Grecia, Serbia, Rumania 1862 e seg.* ;
 Biblioteca Naz. "Vittorio Emanuele", Firenze, *Raccolta Tommaseo Cassette* 186, 187 ;
 Museo e Archivio del Risorgimento, Roma, B. 546, Carte P. S. Mancini, b. 636 ;
 Museo Civico di Storia ed Arte e del Risorgimento, Trieste, Fondo Eugenio Popovich ;
 Archivio di Stato, Torino, Archivio Intendenza militare del Corpo Volontari Italiani

- nel 1866; Museo del Risorgimento, Milano, *Raccolta A. Bertarelli*; Biblioteca Academiei, Bucarest, Secția de Corespondența, Fondo Kogălniceanu; Džavniy Arhiv Srbije (Arhivio di Stato della Serbia) Belgrado, Fondi
- I. GARAȘANIN e MATIJA BAN; Oesterreichisches Staatsarchiv, Vienna. *Actes de Haute Police* (K. 61) 1862; *ibid.* Informationsburo, BM — Akten, Gr. Z1. 7267, I.B. 1865, fasc. 360; Országos Levéltár (Arhivio di Stato) Budapest, Fondo Kossuth. Dei moltissimi scritti di M. A. Canini, per gran parte citati nel testo, fondamentale è *Vingt ans d'exil*, Parigi, 1868, II ed. 1869; F. DONAVER, *Uomini e libri*, Genova, 1888; De KIRIAKI, *Ricordi e memorie estr. da Ateneo Veneto*, gennaio-marzo 1892 pp. 9—12; A. ROUX, *Marco Antonio Canini et le "Libro dell'Amore"*, in "Revue Internationale", 1890, estr.; N. IORGA, *Un précurseur de la confédération balkanique* in "Bull. de la Section "Historique de l'Académie Roumaine", 1913 pp. — 43—56; id. *Un pensatore politico italiano all'epoca del Risorgimento Marc'Antonio Canini*, *ibid.* X 1938 pp. 3—27 (estr.); G. BROGNOLIGO, *La cultura veneta in La critica* 1926 p. 276 e segg.;
- C. KEROFILAS, *La Grecia e l'Italia nel Risorgimento italiano*, Firenze, 1919; A. MARCU. *Romanicii italicu și Români*, Bucarest, 1924; id. *Conspiratori și conspirații în epoca renașterii politice a Români*, Bucarest, 1930; W. MATURI, *Le avventure balcaniche di Marco Antonio Canini nel 1862 in Studi storici in onore di Gioacchino Volpe per il suo 80 compleanno* Firenze, 1958 vol. II pp. 561—643; A. TAMBORRA, *Cavour e i Balcani*, Torino, 1958; id. *Imbro I. Tklac e l'Italia*, Roma, 1966; id. *La crisi balcanica del 1885—86 e l'Italia in Rassegna storica del Risorgimento*, 1968 pp. 371—396; *I Documenti diplomatici italiani*, serie I, 2 a cura di W. Maturi, Roma, 1959; G. GAMBARIN, *Il giornale "S. Marco"*, in *Archivio Veneto*, 1964 pp. 43 ss.

LES RIVES DU DANUBE À LA LUMIÈRE DE QUELQUES PASSAGES DE LA CHRONIQUE DE SKYLITZÈS

Dans l'une de nos précédentes études¹, nous avons affirmé que l'usage du pluriel d'ὄχθη pour désigner les bords du Danube est l'une des particularités stylistiques de Skylitzès². Nous avons précisé par la même occasion que cet auteur usait du pluriel d'ὄχθη même lorsqu'il ne visait que l'une des rives du fleuve³, en fournissant à l'appui l'exemple tiré de deux passages de sa chronique, où il désigne la rive droite du Danube par le pluriel.

Notre conclusion ne correspond pas à l'idée que se fait à ce propos I. Božilov, qui réserve à ce débat plus de la moitié d'un article publié par l'Izvestija de Varna⁴. Suivant le chercheur bulgare, Skylitzès, en usant du pluriel d'ὄχθη n'a jamais pensé désigner de la sorte une seule des rives du fleuve. L'écrivain byzantin aurait toujours eu en vue les deux bords, ainsi qu'il résulterait notamment de l'analyse de deux passages suivants :

1° — Skyl. — Cedr., II, p. 403, 14—15 : καὶ οἱ μὲν τὰς παρ'ἐκάτερα ὄχθας τοῦ ποταμοῦ ἐτήρου ἐπιμελῶς (Dès lors ils commencèrent à surveiller attentivement aussi bien un bord, que l'autre, du fleuve)

De toute évidence, ce passage use du pluriel δ'ὄχθη pour désigner les deux rives du Danube.

2° — Skyl. — Cedr., II, p. 407, 4—7 : ἐπελελοιπεί δ'αὐτοῦς καὶ τὰ ἐπιτήδεια, καὶ οὐδαμῶθεν εἰσκομισσάσθαι δυνατὸν ἦν τοῦ Ῥωμαίου στόλου τὰς ὄχθας ἀκριβῶς τηροῦντος τοῦ ποταμοῦ (Leur [aux Kieviens] faisant défaut la nourriture et n'ayant aucune chance de s'en procurer nulle part, car la flotte des Romées surveillait avec zèle les bords du fleuve).

Là aussi il est question des deux bords du Danube (Toutefois, il n'est pas tout à fait exclu que Skylitzès ait pensé seulement à l'une des deux rives — la rive gauche⁵).

Partant du fait que dans les deux passages qu'il cite, l'auteur byzantin parle des deux bords du Danube, lorsqu'il use du pluriel d'ὄχθη, I. Božilov estime qu'il convient d'interpréter de même la présence de ce terme dans les passages mentionnés par nous. Mais l'exégèse de leur texte prouve l'inexactitude d'une telle interprétation. Prenons le premier des passages cités par nous :

1) Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21 : τῶν δὲ Ῥῶς ἀποπλευσάντων, τῶν παρὰ ταῖς ὄχθας τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν, θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρκούσαν ἐς ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζευξεν (Quand la flotte russe s'est éloignée, l'empereur [J. Tzimisès] s'occupa des forteresses et des villes des bords du Danube et après y avoir laissé des troupes suffisantes il s'est dirigé vers la résidence des Romées [Constantinople]).

¹ Petre Diaconu, *Les Petchenègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 27 = *Une information de Skylitzès-Cedrenus*, RÉSEE, VII, 1969, p. 44.

² Skylitzès-Cedrenus, *Historiarum Compendium*, Bonn, 1839. Cité dans le texte Skyl.-Cedr., II.

³ Skyl.-Cedr., II, p. 412, 19—21 et p. 584, 1—2.

⁴ I. Božilov, *Към тълкуването на две известия на Скилица за градовете на Долния Дунав в края на X в* = « Bulletin du Musée National de Varna », IX (XXIV), 1973, p. 111—119.

⁵ *Ibidem*, p. 113—114.

⁶ Cette dernière hypothèse ne peut être prise en considération que dans la mesure où il sera prouvé que les « phouria », dont les ambassadeurs se rendirent à Silistra pour faire leur soumission à Jean Tzimisès (Skyl.-Cedr., II, p. 401, 19—21) étaient exclusivement situées au nord du Danube et que se sont elles qui ravitaillèrent les Kieviens, jusqu'à l'arrivée de la flotte byzantine, qui instaura la blocade du Danube.

A nos arguments exposés précédemment⁷, nous ajouterons maintenant un autre, de nature strictement archéologique, prouvant qu'il s'agissait vraiment des forteresses et des villes de la rive droite du fleuve. Depuis les Portes de Fer et jusqu'à l'embouchure du Danube dans la mer Noire, il n'y a sur sa rive gauche aucune agglomération d'un caractère tant soit peu citadin, aucune forteresse susceptibles d'être datées des IX^e, X^e ou XI^e siècle⁸. Cette affirmation repose aussi bien sur d'intenses recherches archéologiques (périégèses, enquêtes de terrain, fouilles) effectuées dans cette zone au cours des dernières années, que sur l'étude de la tradition orale des habitants de la région et des relations de voyage étrangères ou romaines.

Si l'on admettait la thèse de I. Božilov, il faudrait reconnaître aussi que l'auteur byzantin s'est trompé grièvement en parlant des deux bords du Danube, puisque sur la rive gauche du fleuve il n'y avait à l'époque aucune forteresse et aucune cité. Or, il ne pouvait s'agir d'une telle erreur chez Skylitzès, car celui-ci compte parmi les chroniqueurs byzantins les mieux renseignés. Les données qu'il fournit, surtout celles géographiques, sont d'une grande précision. Quand il parle des événements qui eurent lieu dans la seconde moitié du X^e et la première moitié du XI^e siècle, notre auteur est plus complet⁹ et plus exact¹⁰ que n'importe lequel des écrivains contemporains aux événements respectifs¹¹. Aussi, c'est à juste titre que de ce point de vue Skylitzès peut compter parmi les meilleurs chroniqueurs byzantins.

Que par l'expression ταῖς ὄχθαις (Skylitzès-Cedrenus II, p. 412, 19-21) l'auteur ne désigne que l'une des rives danubiennes, à savoir la rive méridionale, on peut également l'induire de l'interprétation du paragraphe suivant :

4) Skyl.—Cedr., II, p. 584, 1-2: καὶ φρούρια τρία ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ὄχθαις ἰδρυμένων τοῦ Ἰστρου εἰλέφει (et il [Kegen] a reçu trois forteresses situées sur les bords de l'Istros).

Comme nous l'avons démontré ailleurs,¹² il s'agit là du don fait par Constantin IX Monomaque en 1048 aux Petchenègues de Kegen. Il est généralement connu que les 20.000 Petchenègues aux ordres de Kegen, fuyant Tyrach contre lequel ils s'étaient soulevés, se sont retirés¹³ pour quelque temps dans un îlot danubien, situé à proximité de Dorostolon. Une fois installé là-bas, Kegen envoya deux lettres, l'une adressée à l'archonte des « villes danubiennes », l'autre à l'empereur-même, par lesquelles il demandait la permission d'entrer avec ses hommes dans l'Empire. Ayant obtenu une réponse positive, Kegen se rendit à Constantinople, où il s'engagea de passer au christianisme et servir désormais les intérêts de Byzance, ce qui eut pour résultat de se voir conférer le rang patricien et confier la garde de trois cités, sises naturellement sur la rive droite du Danube.

Suivant I. Božilov, l'îlot où les Petchenègues s'étaient installés pour attendre la réponse de l'empereur était Păciul lui Soare et que l'une des cités « des bords du fleuve » qui furent confiées à la garde de Kegen était justement la cité de l'îlot. D'où la conclusion du spécialiste bulgare que : compte tenu de ce que les trois cités mentionnées ne se trouvaient pas toutes situées sur la même rive du fleuve, Skylitzès devait nécessairement se servir du pluriel δ'ὄχθῃ pour les localiser.

⁷ Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 26-27.

⁸ V. aussi Petre Diaconu, *A propos des Petchenègues au Bas-Danube* RÉSEE, XIII, 1975, 1, p. 134.

⁹ Par exemple, la date de l'invasion petchenègue au sud du Danube fixée dans les années 30 et 40 du XI^e siècle ne se trouve que chez Skylitzès, et nulle part ailleurs.

¹⁰ Léon Diaconu, *Historia*, Bonn, 1828, p. 158, 1-2, prétend qu'à l'occasion de la guerre byzantino-kievienne de 971 à Dorostolon, le nom de cette ville aurait été changé en Théodoropolis. Skylitzès-Cedrenus, II, p. 411 prétend par contre que ce changement de nom regarde la ville Euchaita (Euchaneia, dans le texte); et N. A. Oikonomides, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e-XI^e siècles: La Mésopotamie de l'Occident*, RÉSEE III, 1965, 1-2, note 62, prouve que la vérité historique appartient à Skylitzès. Sur la qualité de l'ouvrage de Skylitzès, cf. aussi Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 1958, p. 336-339.

¹¹ Il est généralement connu que Skylitzès a détenu les rangs de *κουροπαλάτης* et *δρουγγάριος τῆς βιγλας* dans l'armée byzantine. En sa qualité d'ancien militaire, il était bien à même de saisir les rapports géographiques et historiques des faits relatés par lui. D'habitude les chroniques des anciens militaires sont plus exactes sous ce rapport que celles des autres historiographes. On pourrait donc affirmer que, d'un certain point de vue, Skylitzès est pour les XI^e-XII^e siècles ce que fut Ammien Marcellin pour le Bas-Empire romain.

¹² Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 27.

¹³ Pour prévenir une éventuelle attaque dirigée contre eux par les troupes de Tyrach.

Rappelons, en passant, que nous-mêmes avons commencé par penser que l'îlot, près de Dorostolon, où les Petchenègues de Kegen avaient trouvé un asile temporaire devait être Păcuiul lui Soare¹⁴, et que nous avons formulé cette hypothèse bien avant que I. Božilov n'ait abouti à cette conclusion. Toutefois, par la suite, nous nous sommes rendu compte de l'inanité d'une telle hypothèse et nous l'avons abandonnée¹⁵. Il est, en effet, difficile d'imaginer 20.000 Petchenègues (avec leurs troupeaux) casés dans l'îlot¹⁶, vu sa superficie réduite et le fait qu'il était soumis dans sa majeure partie à l'inondation. Qui plus est, à l'époque il y avait dans l'îlot une cité byzantine, dont le territoire *extra muros* était obligatoirement contrôlé par les Constantinopolitains. Or, de l'interprétation des renseignements de Skylitzès au sujet de l'îlot danubien, il s'ensuit que celui-ci ne se trouvait pas sous la juridiction byzantine. En outre, il est inconcevable que les Byzantins aient confié à la garde des Petchenègues de Kegen la cité de Păcuiul lui Soare, ce qui aurait équivalu à une mesure tout à fait en contradiction avec les règles tactiques de la stratégie militaire, qui imposait la garde de Păcuiul lui Soare par une garnison complexe, spécialisée autant dans les combats sur terre ferme que dans ceux menés sur le fleuve. Ceci ne pouvait guère convenir aux Petchenègues, reconnaissons-le : cette population nomade avait sans doute l'habitude des combats de toutes sortes, sauf des combats menés sur l'eau. Enfin, il convient de ne point oublier que de toutes les cités danubiennes celle de Păcuiul lui Soare est la plus pauvre en vestiges petchenègues¹⁷, ce qui ne serait pas le cas si l'endroit avait vraiment servi de refuge aux hommes de Kegen.

Aucune raison ne permet donc de douter que les trois cités confiées à la garde du chef petchenègue se trouvent sur la rive méridionale du Danube. Par conséquent, la formule ταῖς ὄχθαις de la phrase reproduite ci-dessus ne peut désigner qu'une seule rive du fleuve, à savoir la rive droite. Et ceci nous conduit à un autre passage mis en question par I. Božilov :

5) Skyl. — Cedr., II, p. 719, 8—12 : ἐν δὲ ταῖς παρακειμέναις τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἰστρου πόλει τῶν στρατιωτῶν ἡμελημένων οἷα δὴ μὴδὲν εἰς διοίκησιν λαμβανόντων στέλλεται ὁ βεστάρχου Νέστωρ, δοῦλος γεγωνῶς τοῦ πατρὸς τοῦ βασιλέως, δοῦξ τῶν Παριστρίων ὀνομασθεῖς. (Dans les villes situées sur la rive de l'Istros, les soldats s'étaient soulevés, car ils n'avaient reçu aucune rémunération, et c'est pourquoi on a envoyé comme chef du Paristrion le vestarque Nestor, qui avait servi sous le père de l'empereur.)

Sans aucun doute, le soulèvement auquel se rapporte ce passage est celui des cités paristriennes, situées sur la rive droite du Danube, qui eut lieu en 1072—1073. C'est ce qui explique justement — prétend I. Božilov — que Skylitzès ait employé le mot ὄχθῃ au singulier. Ce fut du reste un procédé utilisé aussi par un autre chroniqueur de l'époque (ainsi que le spécialiste bulgare tient à le préciser), Attaleiatès, lorsqu'il évoque les mêmes événements. De plus, notre collègue bulgare attire également l'attention sur le fait que les expressions respectives de la chronique de Skylitzès-Cédrénus et de Attaleiatès sont « à peu près identiques »¹⁸. Suivant I. Božilov, le passage reproduit ci-dessus est une preuve décisive du fait que Skylitzès, quand il veut désigner une seule rive du Danube, usait du singulier, ce qui conduit nécessairement à la conclusion que le pluriel d'ὄχθῃ indique chaque fois dans l'ouvrage de cet auteur les deux bords du fleuve.

Tout serait en ordre à part ce détail que le passage appelé à l'appui par I. Božilov (et où notre terme se trouve au singulier) n'appartient pas à Skylitzès. N'oublions pas en effet que bon nombre de spécialistes sont d'avis que les événements datés après l'an 1057 (ceux en rapport avec le soulèvement des cités paristriennes aussi, par conséquent) sont racontés par quelqu'un d'autre que notre auteur. C'est à cet anonyme — conventionnellement appelé Skylitzès Continuatus — et non au véritable Skylitzès qu'appartient la phrase dont I. Božilov tire son argument. Quant à la similitude « presque jusqu'à l'identité » entre certaines tournures de phrase de Skylitzès Continuatus et Attaleiatès, elle s'explique facilement compte tenu que le premier ne fait que copier presque textuellement le second dans les passages respectifs. Mais, il semble que I. Božilov ait adopté la position contraire, c'est-à-dire celles

¹⁴ Petre Diaconu, « Materiale și cercetări arheologice », V, 1959, p. 585.

¹⁵ Idem, *Les Petchenègues*, p. 57.

¹⁶ En ce qui nous concerne, nous pensons que l'îlot de Kegen doit correspondre à la « Balta Ialomiței » (P. Diaconu, *op. cit.*, p. 57, note 161). Celle-ci était suffisamment grande (apte par conséquent à donner asile aux 20.000 hommes de Kegen), marécageuse par endroits (permettant donc l'auto-défense) et riche en pâturages (ce qui facilitait l'entretien des troupeaux).

¹⁷ Justement en raison de sa situation dans un îlot, l'agglomération de Păcuiul lui Soare fut évitée par les Petchenègues.

¹⁸ I. Božilov, *op. cit.*, p. 115.

des spécialistes estimant que les récits de la chronique de Skylitzès-Cédrenus sont tous sortis de la même plume, qu'il s'agisse de la période antérieure à l'an 1057 ou de celle postérieure à cette date¹⁹. Il est vrai que la question de la paternité des récits traitant de la période 1057—1079 n'est pas encore définitivement élucidée; notons cependant que les indices en faveur de leur attribution à quelqu'un d'autre que le Skylitzès auteur de la première partie de l'ouvrage sont plus nombreux. Pour notre part, ils nous incitent à penser que vraiment Skylitzès Continuatus n'est pas une seule et même personne que le narrateur des événements antérieurs à l'année 1057. Un argument de plus en ce sens est justement l'usage au singulier du terme, *ὄχθη* utilisé auparavant toujours au pluriel.

De toute façon, il semble que notre collègue bulgare nous a adressé un peu trop tôt le reproche de n'avoir pas tenu compte dans nos conclusions de tous les passages de Skylitzès où il est question des bords du Danube. Nous nous bornerons à lui répondre que l'étude minutieuse de tous les passages où le terme *ὄχθη* est employé lui aurait permis, à lui aussi, d'aboutir à la même conclusion. Et pour éviter de laisser croire que cette affirmation est gratuite, nous reproduirons ci-après un autre passage de la chronique de Skylitzès, négligé par I. Božilov :

6) Skyl.—Cedr., II, p. 585, 4—8 : γράμματα δὲ πρὸς τε Μιχαῆλ τὸν ἄρχοντα τῶν Παριστρῶν πόλεων, ἔτι δὲ καὶ πρὸς αὐτὸν τὸν Κεγένην ἐπέμπει, φυλάττειν ἀκριβῶς τὰς ὄχθας τοῦ ποταμοῦ· εἰ δὲ τις ἐπὶ βάρεια δύναμις, γράμμασι μὴνύειν, ἵνα καὶ ἀπὸ τῶν δυτικῶν ταγμάτων ἐκπεμπόμενά τινα σὺν αὐτοῖς ἐργῶσι τοῖς Πατζινάκαις τὴν τοῦ ποταμοῦ διάβασιν. ἔπεμψε δὲ καὶ τριῆρεις ἑκατὸν, ἐπισκήψας παραπλεῖν τὸν Ἰστρον καὶ πειρωμένους διακωλύει τοὺς Πατζινάκας περᾶν. ([L'empereur] a écrit à Michel, l'archonte des villes paristriennes et à Kegen en personne qu'ils surveillent attentivement les bords (les italiques nous appartenant) du fleuve; et si quelque armée puissante [des Petchenègues] approchera (de la rive gauche) qu'on l'annonce (à l'empereur) par lettre pour qu'il envoie quelques-unes de ses unités d'Occident afin qu'ensemble ils empêchent les Petchenègues de traverser le fleuve. Il a envoyé également cent trirèmes auxquelles il a ordonné de naviguer le long du Danube et d'arrêter les Petchenègues quand ils essayeront de traverser [le fleuve].

Il n'est pas difficile de comprendre que cette fois encore Skylitzès entend par *ὄχθη* seulement l'un des bords du Danube, mais dans ce cas-là précisément le bord gauche du fleuve et non le droit. C'est la rive gauche qu'il fallait surveiller, naturellement, puisque là devaient se concentrer les Petchenègues auxquels les mesures préconisées par Constantin IX Monomaque étaient destinées d'interdire l'accès dans l'Empire²⁰.

Les arguments que nous venons de développer montrent que Skylitzès s'est toujours servi du pluriel d'*ὄχθη*, qu'il s'agisse de l'un ou des deux bords du Danube. Notons aussi, en passant, qu'il semble que cet auteur n'ait usé du terme *ὄχθη* que dans les passages ayant trait au Danube. L'intervention de I. Božilov à cet égard aurait été de conséquence seulement si le spécialiste bulgare avait été en mesure de prouver de manière satisfaisante que Skylitzès Continuatus est le même Skylitzès que celui qui décrit les événements antérieurs à l'année 1057 ou s'il aurait pu mentionner tout au moins un passage où un véritable Skylitzès ou le terme respectif figure au singulier.

Ceci explique ce qui nous a déterminé de penser que l'usage du pluriel d'*ὄχθη* constitue l'une des particularités propres au style de Skylitzès.

Dans la seconde partie de son article, I. Božilov s'arrête entre autres sur le passage suivant de Skylitzès-Cedrenus (II, p. 401, 19—23) : καὶ προσῆλθον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντίας καὶ τῶν ἄλλων φρουρῶν τῶν πέραν ἰδρυμένων τοῦ Ἰστροῦ, ἀμνηστῖαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν· οὓς προσηνώς δεξιόμενος ἀπέστειλε τοὺς παραληψομένους τὰ φρούρια καὶ στρατιὰν ἀποχωρῶσαν εἰς τὴν αὐτῶν φυλακὴν. (Chez lui [Jean Timiseès] se sont rendus les ambassadeurs de Constantia et des autres fortifications sises au-delà de l'Istros. Ils ont demandé [à l'empereur] pardon pour les ennuis suscités et lui ont soumis ces fortifications.)

Pour la plupart des spécialistes, cette Constantia, de même que « les autres fortifications », devaient se trouver sur la rive gauche du Danube²¹. Dans ce cas-là, Constantia ne pouvait être que Constantiana Daphné bâtie sur la rive gauche du fleuve par l'empereur

¹⁹ Ioannis Skylit-ae Synopsi Historiarum, recensuit Ioannes Thurn 1972 — bibliographie complète p. 9—10.

²⁰ Il nous faut reconnaître que notre opinion suivant laquelle le mot *ὄχθη* indique uniquement un bord escarpé manque de fondement. Les remarques de I. Božilov, *op. cit.*, p. 113, à ce sujet sont justifiées.

²¹ V. Petre Diaconu, *In căutarea Dafnei*, « Pontica », IV, 1971, p. 311, notes 10—15.

Constantin le Grand et reconstruite par Justinien²². Mais, un certain nombre de spécialistes — dont nous faisons nous-même partie — estiment que dans le passage en question Skylitzès se rapporte à la ville de Constantia²³ située au bord de la mer Noire, ainsi qu'à quelques fortifications de l'espace nord-danubien. En ce qui nous concerne, nous sommes d'avis que les « plouria » dont parle l'auteur byzantin en disant qu'elles étaient « au-delà du Danube » se trouvaient dans la Plaine Roumaine ou le Piémont carpatique²⁴, alors que E. Stănescu les placent en Transylvanie²⁵.

Or, I. Božilov conteste ce point de vue. Suivant le spécialiste bulgare, ces forteresses (où les Byzantins installèrent des garnisons) devaient se trouver au bord-même du fleuve, comme le prouverait la topographie de Constantia (qu'il identifie comme étant la Constantiana Dapline)²⁶. Cette forteresse constituerait (toujours suivant I. Božilov) une partie des forteresses mentionnées dans le passage τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων (Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21), où le chroniqueur parlait déjà comme nous l'avons vu²⁷ de l'installation des troupes byzantines dans « les forteresses et les villes » danubiennes. Ces interprétations du spécialiste bulgare nous pousseraient à admettre que les garnisons byzantines ont été installées à deux reprises dans « les forteresses et les villes » de la rive gauche du fleuve et une seule fois sur la rive droite, ce qui donnerait lieu à une contradiction au sein-même de sa démonstration. Il est vrai que I. Božilov a saisi cette contradiction, en tâchant d'y remédier. Pour ce faire, il affirme que dans le premier passage (Skyl.—Cedr., II, p. 401, 19—23) il ne serait question que d'une prise de possession des forteresses de la rive gauche, alors que dans le deuxième passage (Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21) il s'agit des mesures en vue d'assurer leur défense²⁸.

Toutefois, une telle explication ne fait que compliquer les choses. En effet, en acceptant l'interprétation donnée par I. Božilov au passage τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων il résulterait que Skylitzès parlait *seulement* des garnisons installées dans les forteresses et les villes sud-danubiennes, car de l'autre côté du fleuve elles auraient été installées auparavant. Mais, dans ce cas-là, notre collègue bulgare reconnaît implicitement que l'auteur byzantin use du pluriel δ'ὄχθη pour ne désigner que l'une des rives du fleuve. Or, il va sans dire que ce n'était pas là son intention. Ce qu'il tenait absolument à démontrer c'était que les fortifications figurant dans les passages respectifs étaient situées sur la rive septentrionale du Danube, dans le voisinage de Silistra. Il cite à l'appui, par conséquent, encore le passage suivant de Skyl.—Cedr., II, p. 401, 13—15 : ἡμέρας δὲ ἄρτι διαγελώσης πάντας τοὺς ἐν τισὶ φρουρίοις εἰς φυλακὴν ἐσκευαμένους ἀνεκαλοῦντο ἐς τὸ Δορόστολον, καὶ ταχέως ἤκον μετακλιθέντες. (Et dès le lever du jour, ceux [les Russes — précision de I.B.] qui étaient dispersés de garde dans les diverses citadelles furent appelés à Dorostolon, et ils s'y rendirent sur le champ.)

I. Božilov est certain que les citadelles en question sont justement celles dont les ambassadeurs devaient se rendre un peu plus tard auprès de Jean Tzimiscès²⁹. Suivant lui, ce passage traiterait du moment où les troupes de Sviatoslav quittèrent les forteresses de la gauche du Danube. Malheureusement, la traduction qu'il donne de ce texte n'est pas correcte, car « les gardes » rappelées à Dorostolon ne sont pas les Kieviens de Sviatoslav, mais bien les soldats byzantins cantonnés dans les forteresses sud-danubiennes des environs de Silistra. En effet, ce passage n'est que l'introduction à un paragraphe plus ample portant sur le siège de Silistra par les Byzantins, et non la partie finale de celui concernant les Kieviens. D'ailleurs, si des gardes kieviennes avaient, quand même, existé au nord du Danube, elles ne pouvaient plus pénétrer à ce moment-là dans Drista, car la blockade navale des Byzantins était déjà en place.

²² I. Božilov, p. 117, notamment la note 21.

²³ Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 24, note 40.

²⁴ Idem, *Rolul cetății din insula Păcuil lui Soare în cadrul situației politice a Dobrogei la sfârșitul sec. X*, « Pontica », III, 1969, p. 395.

²⁵ E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains aux IX^e—XV^e siècles*, dans les *Actes du XIV^e Congrès International d'études Byzantines, Rapports*, IV, Bucarest. 1971, p. 12—15.

²⁶ I. Božilov, *op. cit.*, p. 117—118. I. Božilov, *op. cit.*, p. 119 pense que les Byzantins n'auraient pu occuper « les forteresses d'au-delà du Danube » si elles s'étaient trouvées loin de la zone des événements (Dristra). Evidemment, en l'occurrence il s'agit d'une question d'appréciation du temps et de la distance. Le chercheur bulgare juge la situation comme si la guerre n'avait duré que quelques jours, ce qui est naturellement une erreur.

²⁷ Cf. ci-dessus, p. 311.

²⁸ I. Božilov, *op. cit.*, p. 117, note 20.

²⁹ *Ibidem*, p. 118—119.

L'analyse de ce texte doit, en outre, tenir compte aussi du fait que la concentration à Silistra des unités militaires susmentionnées a eu lieu de jour. Or, s'il s'était agi des troupes kieviennes, du nord du Danube, celles-ci auraient dû y venir de nuit, afin de se glisser à travers la blocade navale. Qui plus est, les attaques des Kieviens se déclenchaient toujours à la tombée de la nuit — comme les choses se sont passées juste après l'arrivée des ambassadeurs des villes trans-danubiennes. Quant aux troupes byzantines, leurs mouvements devaient tout naturellement avoir lieu de jour, puisque rien et personne ne les empêchait de le faire.

Cette concentration de toutes les gardes byzantines à Dorostolon était, fort probablement, la conséquence de la décision de Jean Tzimiscès de déclencher une offensive générale³⁰ contre la ville assiégée. En même temps, une telle mesure prévenait l'éventuelle contre-attaque des Kieviens³¹. Il se peut aussi qu'une partie des troupes byzantines aient reçu l'ordre de se rendre à Silistra afin qu'on puisse les envoyer au-delà du Danube dans la zone des forteresses dont les ambassadeurs devaient arriver là sous peu.

Comme on le voit, I. Božilov n'a pas réussi à nous convaincre que les forteresses « d'au-delà du Danube », situées à proximité de Silistra, se trouvaient vraiment sur la rive gauche du fleuve. Même l'identification de Constantia avec Constantiniana Daphne ne saurait constituer un argument convaincant, car Daphne (et *non pas* Constantiniana Daphne)³² était placée sur la rive méridionale. Il nous faut aussi souligner encore une fois que la rive gauche du Danube ne comporte pas de forteresses susceptibles d'être datées du X^e siècle³³.

Voilà une partie des raisons qui nous ont incité à chercher les forteresses nord-danubiennes en question dans une zone plus éloignée du fleuve. En rédigeant notre étude sur *Les Petchenègues au Bas-Danube*, nous étions d'avis que les dites forteresses devaient avoir été fortifiées avec des valls de terre et des palissades. À présent, nous croyons plutôt qu'il s'agissait d'ouvrages fortifiés dans le genre de celui de Slon (dép. de Prahova), cernés de murs massifs de pierre. Si tel était le cas, il faudrait élargir la zone nord-danubienne des « phourria » dont parle Skylitzès au moins jusqu'à la chaîne carpatique, sinon jusqu'à y faire rentrer la Transylvanie comme le pense E. Stănescu.

Petre Diaconu

³⁰ Il résulte du texte de Skylitzès-Cedrenus, II, p. 401, 15—17 que les Byzantins ont commencé à penser à déclencher l'offensive dès l'arrivée des gardes à Dorostolon.

³¹ Ainsi que les choses se sont passées d'ailleurs, cf. notre note 30, ci-dessus.

³² À propos du véritable nom de cette localité, qui s'appelait Daphne (Dafne) et *non Constantiniana Daphne*, cf. notre article de « Pontica », IV, 1971, p. 311—312.

³³ C'est le cas de rappeler que ni les agglomérations de type Dridu de la Plaine danubienne ne sont fortifiées suivant un système quelconque.

ANTIM IVIREANUL ET L'ART HÉRALDIQUE DE LA VALACHIE

L'œuvre complexe du métropolitain Antim Ivireanul, personnalité marquante de la culture roumaine du début du XVIII^e siècle, a été étudiée sous différents aspects, ses réalisations comme typographe, traducteur, écrivain, sculpteur, architecte, dessinateur, miniaturiste, bibliothécaire et archiviste ayant été déjà mises en évidence par de nombreuses études. Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'analyser un aspect moins connu de la riche activité du haut prélat : le domaine de l'art héraldique.

Pour mieux comprendre le sens que le métropolitain Antim a accordé à l'usage des insignes armoriés, il faut remarquer, le fait déjà constaté que les œuvres que ce chef du clergé valaque a fait imprimer, pendant le règne de Constantin Brancovan, n'excellent pas par une trop riche illustration, la plupart des textes étant sobres, l'ornementation n'indiquant nullement une préoccupation spéciale de la part de l'imprimeur pour ce genre d'embellissements graphiques¹. Au premier abord, cette circonstance peut nous sembler contradictoire si l'on tient compte des appréciations faites autant par les contemporains, que par les successeurs, relativement au talent remarquable du métropolitain Antim pour le dessin et la miniature. Del Chiaro signalait que ce haut personnage était tellement doué dans le domaine de l'iconographie, qu'il pouvait imiter « d'une manière admirable n'importe quelle sorte de production faite à la main, surtout celles appartenant à l'incision, au dessin et à la broderie »². Analysant ses œuvres imprimées et ornées d'images, Constantin Erbiceanu faisait remarquer à la fin du siècle dernier, que toutes ces témoignages « prouvent qu'Antim était un bon calligraphe et dessinateur »³.

Quoiqu'il soit incontestable que les œuvres dont le nommé métropolitain a été l'imprimeur sont loin d'être richement illustrées, on y constate toutefois l'utilisation fréquente des armes de la principauté de Valachie. En effet, la grande majorité des productions imprimées soit sous les presses de la typographie bucarestoise, soit sous celles de Rîmnice, portent sur le verso de la page de titre les armoiries de ladite principauté.

Analysées du point de vue de l'aspect des meubles de l'écu et de ses ornements extérieurs, les gravures héraldiques qui se trouvent dans les ouvrages que le métropolitain Antim avait fait imprimer, comptent — d'après les modalités de représentation — les variantes suivantes :

a) Ecu ovale à l'aigle valachique croisée et flanquée par le soleil et la lune figurés ; l'oiseau héraldique, au vol éployé, se trouve perché sur un arbre au riche feuillage⁴. Parmi les ornements extérieurs de l'écu on remarque les attributs du pouvoir princier : couronne ouverte timbrant l'écu, ainsi que l'épée et la masse d'armes qui, brochant sur les rebords du même écu, flanquent des deux côtés la couronne. De riches ornements végétaux accompagnent la composition héraldique dont l'écu est soutenu par deux personnages (portrait en buste) qui portent chacun une trompette⁵.

¹ Virgil Molin, *Antim Ivireanul editor și tipograf la Rîmnice* (Antim Ivireanul éditeur et typographe à Rîmnice), dans « Mitropolia Oltenicilor », XVIII, 1966, n^{os} 9—10, p. 829.

² Voir Antim Ivireanul, *Predici făcute pe la praznice mari* (Sermons tenus à l'occasion des grandes fêtes), publiés par I. Bîanu, avec notices bibliographiques sur le métropolitain Antim Ivireanul par l'évêque Melhisedec, București, 1886.

³ C. Erbiceanu, *Descrierea manuscriptelor mitropolitului Antim Ivireanul* (La description des manuscrits du métropolitain Antim Ivireanul), dans « Biserica Ortodoxă Română », XI, 1887, p. 1019—1020.

⁴ L'arbre est trop développé pour une composition héraldique équilibrée. Il n'est pas exclu que ces dimensions démesurées soient une influence du type iconographique caractérisé par la présence d'un arbre ayant une riche couronne de feuillage.

⁵ Cette représentation est reproduite dans *l'Evangelhia* (l'Évangile), imprimé à Bucarest en 1697.

b) Une autre variante des armes valaques, dans les œuvres imprimées par les soins du métropolitain Antim, est la représentation de l'aigle croisée, placée sur un arbe (de petites dimensions avec un couronne de feuillage ronde), situé sur la crête centrale d'une montagne. En ce qui concerne les ornements extérieurs, on constate à cette variante que les extrémités inférieures de l'épée et de la masse d'armes pénètrent davantage dans le champ de l'écu⁶.

c) Dans certaines gravures, l'aigle croisée est perchée sur une branche d'arbre et accompagnée en chef de l'écu de deux étoiles à six rais. Le cadre extérieur, composé d'éléments végétaux, est encore riche, mais pourtant simplifié en comparaison des deux types précédents⁷.

d) Dans un autre genre de représentation armoriée l'aigle valaque est placé sur une terrasse d'herbes, en chef de l'écu se trouvant à dextre un soleil, à sénestre un croissant, les deux figurés et rayonnants. Dans l'espace séparant l'aigle des deux astres, il y a une étoile aux rais multiples. Les ornements extérieurs comportent également des différences vis-à-vis des variantes antérieures, vu que l'écu broche sur l'épée et la masse d'armes princiers, tandis que le cartouche en feuilles de chêne s'achève à sa base par un mascarón, de ses flancs se déroulent deux écharpes terminées à leurs extrémités par une houpe⁸.

e) Une dernière variante qu'on signale est caractérisée par la façon dont les ornements extérieurs de l'écu sont emplacedés. Ce qui attire particulièrement l'attention c'est le fait que l'écu est timbré d'un ornement végétal qui remplit le rôle de heaume, surmonté d'une couronne ouverte composée de trois fleurons intercalés de deux perles et soutenue par deux bustes. Les attributs du pouvoir — épée et masse d'armes — sont portés chacun par un ange⁹.

Il est évident que les variantes ci-dessus signalées sont spécifiques des armoiries de la Valachie durant le règne du prince Constantin Brancovan. Les ouvrages imprimés pendant le règne d'Etienne Cantacuzène, durant le séjour du métropolitain Antim en Valachie, portent naturellement les armes de ce successeur de Brancovan, ces armes diffèrent des précédentes vu qu'elles combinent des éléments du blason familial des Cantacuzène aux armoiries de la principauté : l'aigle à deux têtes, timbrée d'une couronne fermée et tenant dans ses serres les attributs du pouvoir, l'épée à dextre et la masse d'armes à sénestre. Sur l'estomac de l'aigle byzantin broche un écusson rond chargé de l'aigle valaque, croisée et couronnée (d'une couronne fermée, à trois fleurons) et accompagnée du soleil et de la lune¹⁰.

Dans la plupart des cas, à la base des gravures figurant les armoiries du pays, se trouvent placées également des descriptions en vers de ces armoiries, descriptions appelées quelque fois « vers politiques sur les armes valaques »¹¹ qui, souvent, signalent que l'oiseau héraldique de la principauté accompagne un ouvrage en langue roumaine.

En général, la manière dont les éléments qui composent les armoiries du pays sont représentées sur les textes imprimés par les soins du métropolitain Antim, indique que les règles

⁶ Voir *Slujba Sfintei Ecaterina și Proschintarul Sfantului Munte* (La messe de sainte Catherine et le Livre de prières du Mont Athos), imprimés en 1710 à Tirgoviște.

⁷ Voir Vasile Macedoneanu, *Capitole indemnitoare* (l'empereur Basile I^{er} le Macédonien, *Chapitres exhortants*), București, 1691, Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Anciens livres roumains (citée par la suite Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R.), n° 93 ; voir aussi Ion Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (La bibliographie roumaine ancienne), I^{er} vol., București, 1903, p. 325, fig. 215.

⁸ Voir *Învățătură creștinești* (Enseignements chrétiens), Snagov, 1700, Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R., n° 118, I. Bianu-N. Hodoș, *op. cit.*, II^e vol., București, 1910, p. 391, fig. 226.

⁹ Voir *Evangelhia greco-română* (l'Évangile gréco-roumain), București, 1693, Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R., n° 95, I. Bianu-N. Hodoș, *op. cit.*, I^{er} vol., p. 330, fig. 218.

¹⁰ De telles armoiries se trouvent imprimées aussi sur le verso de la page de titre d'un *Ceaslov* (Recueil des différentes messes tenues à toutes les heures d'une journée), paru à Tirgoviște en 1715.

¹¹ Nous signalons qu'Antim Ivircanul, faisant usage de la terminologie courante de l'époque, considère l'oiseau héraldique des armoiries de la Valachie comme étant un corbeau, ce qui s'explique soit par la gravure défectueuse, soit par une interprétation erronée de la manière de blasonner l'oiseau héraldique valaque (aigle noire de la même nuance que le corbeau) ou reproduit dans la graphique contemporaine (v. Dan Cernovodeanu, *Reprezentări heraldice din vechi tipărituri și manuscrise românești — sec. al XVI-lea* — (Représentations héraldiques contenues dans des anciens ouvrages imprimés et manuscrits roumains du XVI^e siècle), dans *Tirgoviște cetate a culturii românești* (Tirgoviște, cité de la culture roumaine), I^{ère} partie, București, 1974, p. 144—146.

de l'art du blason ont été respectées. Ainsi l'aigle sera placé de profil à dextre (quoique à l'époque l'oiseau valachique est souvent contourné), la couronne qui timbre l'aigle ou l'écu présente généralement l'aspect familier des couronnes ouvertes spécifiques des voïvod es roumains. L'usage d'une manière expresse des armes traditionnelles valaques à une époque où, dans l'héraldique sigillaire on signale fréquemment le type combiné, réalisé par l'emplacement



Fig. 1. Les armoiries de la principauté de Valachie imprimées sur le verso de la page de titre de *Noul Testament*, (Nouveau Testament) paru à Bucarest, 1703.

de l'aigle au sommet de l'arbre flanqué des deux personnages princiers, atteste le fait — d'après notre opinion — que les armes traditionnelles constituaient à cette date les armoiries du pays, tandis que le type iconographique ne représentait que les armes secondaires, c'est-à-dire seulement celles du prince régnant.

L'intérêt du métropolitain Antim pour l'art du blason est évident aussi en ce qui concerne ses propres insignes héraldiques. Les armes et les sceaux armoriés utilisés par ce chef du clergé valaque du début du XVIII^e siècle ont été étudiés avec toute la rigueur scientifique par le professeur Aurelian Sacerdoțeanu¹². Les armes personnelles d'Antim représentent un limaçon posé en pal, chargé d'une étoile à six rais entre ses cornes, l'écu ayant deux branches d'olivier entre-croisées. Nous croyons que tous ces éléments qui composent les armes peuvent être considérés comme représentant la vie et l'activité du métropolitain Antim : son affranchissement de l'état d'esclavage, ainsi que la haute érudition acquise durant de longues années d'études, érudition qu'il a essayé de parfaire toute sa vie. L'écu est timbré d'une mitre métropolitaine surmontée à son tour d'un chapeau de prélat (d'influence occidentale catholique) dont les cordelières s'enroulant à dextre autour d'une croix et à sénestre autour d'une crosse, aboutissent chacune par une unique houpe. Les initiales accompagnant cette composition héraldique attestent le nom et la qualité du possesseur : A I M B (Antim Ivireanul Métropolitain de Valachie). Nous rappelons que ces armoiries s'incluent dans l'évolution de l'armorial ecclésiastique roumain, ressemblant, par certains aspects, au modèle se trouvant dans la *Pravila de la Govora* (recueil de textes juridiques imprimé à la typographie du monastère de Govora)

¹² Aurelian Sacerdoțeanu, *Antim Ivireanul arhivist, bibliotecar și topograf* (Antim Ivireanul archiviste, bibliothécaire et topographe), dans « Glasul Bisericii », XXIII, 1964, n^{os} 3-4, p. 238-239 et 342. Voir aussi Dan Cernovodeanu, *Héraldica bisericească în țările române* (L'héraldique ecclésiastique dans les pays roumains), communication présentée dans la séance du 5 novembre 1975 de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près l'Institut d'Histoire « N. Iorga ». Le même texte sera publié dans « Biserica Ortodoxă română », XCIV, 1976, no. 1.

avec la mention que « ces insignes sont a usage de leurs éminences les métropolitains du pays de Valachie »¹³.

Corroborant l'aspect de ces armoiries avec celui des emblèmes qui représentent autant les saints Constantin et Hélène ayant derrière eux les murailles d'une ville-forteresse (pour sûr la ville de Bucarest, qui avait comme patrons les deux saints mentionnés)¹⁴, qu'une figure chymérique (un serpent à tête de haut prélat) ou bien une tiare, nous constatons que les armes chargées du limaçon posé en pal et accompagnées des attributs de l'épiscopat, ont été composées seulement vers la fin de la vie du prélat, lorsque celui-ci travaillait à la réalisation du monastère portant son nom.



Fig. 2. Le grand sceau utilisé par le métropolitain Antim Ivireanul.

Le document relatif à la fondation du monastère Antim¹⁵ porte sur son frontispice une composition allégorique qui, se rattache à l'héraldique valaque de l'époque. Dans cette composition, ornant l'acte du 20 juillet 1715, on remarque un écu ovale chargé d'une bâtisse religieuse représentant le monastère Antim, le tout surmonté d'un globe relié à une couronne

¹³ *Pravila bisericească numită cea mică, tipărită în mănăstirea de la Govora în 1640 și pravila lui Matei Basarab cu canoanele sfinților apostoli intitulată Indreptarea legii* (Le code ecclésiastique appelé le petit code, imprimé au monastère de Govora en 1640 et le code de Matei Basarab avec les normes canoniques des saints apôtres intitulé la Correction de la loi), Bucaresti, 1885, p. 15.

¹⁴ Décrites par A. Sacerdoțeanu, *op. cit.*, p. 239. Voir Archives de l'Etat de Bucarest, fonds de la Métropole de Valachie, VIII/2 et VI/23.

¹⁵ *Ibidem*, collection Rouleaux, n° 13. Le document et son fa-similé ont été reproduits en couleurs dans « Revista Arhivelor », XLIX, vol. XXXIV, n° 1, 1972, planches 11 et 12, illustrant l'article d'Olivia Strachină, *Facsimilarea documentelor de arhivă o problemă de actualitate* (Le fac-similé des documents d'archive, un problème d'actualité).

de laurier portée par deux anges. Dans la zone supérieure de l'écu se trouve l'image de Jésus, tandis qu'en bordure, sont placés huit médaillons circulaires contenant autant les attributs de la dignité métropolitaine (le chapeau à cordelières de haut prélat, la mitre, la crosse et la croix) que plusieurs symboles accompagnant chacune des sept lettres composant le nom d'Antim, en caractères grecques. Ainsi, le médaillon du canton supérieur dextre est chargé d'un aigle et de la lettre A, le médaillon suivant, d'une chauve-souris aux ailes éployées et la lettre N, se succédant ensuite une brebis et un Th, une colombe et un I, une abeille et un M, un serpent et un O, enfin le limaçon posé en pal des armes personnelles du métropolitain et la lettre S.



Fig. 3. La composition allégorique se trouvant dans le frontispice du document relatif à la fondation du monastère Antim.

Dans une étude appréciée concernant l'héraldique des départements et des municipes roumains, les chercheurs Dan Cernovodeanu et Jean Nicolae Mănescu¹⁶ analysent le frontispice décrit ci-dessus et supposent que le métropolitain Antim a peut-être fait usage dans la composition

¹⁶ Voir Dan Cernovodeanu et Jean Nicolae Mănescu, *Noile steme ale județelor și municipiilor din Republica Socialistă România* (Les nouvelles armoiries des départements et des villes (municipes) de la République Socialiste de Roumanie), dans « *Revista Arhivelor* », LI, vol. XXXVI, n^{os} 1-2, 1974, p. 3-218.

de cette allégorie aussi de quelques armoiries des départements de Valachie (à savoir ceux d'Argeș, de Teleorman et de Mehedinți), allant plus loin, les deux héraldistes vont jusqu'à supposer que le métropolite Antim — réputé également comme un éminent enlumineur de l'époque — serait le créateur même de toutes les armoiries des départements valaques, à la suite d'une prescrite ordonnance princière de Constantin Brancoveanu, qui aurait pu instituer les insignes armoriés de ces unités administratives-territoriales. Continuant leur argumentation, les deux auteurs précités remarquaient encore que les armes des départements de Buzău et d'Ilfov représentent des éléments religieux qui avèrent une conception purement ecclésiastique pouvant parfaitement bien appartenir au métropolite Antim.

En ce qui nous concerne, nous ne considérons pas que ce haut prélat serait l'auteur des armoiries des départements de Valachie, celles-ci ayant une existence antérieure au règne de Constantin Brancoveanu. De plus, nous affirmons que les éléments religieux constituant les symboles des départements de Buzău et d'Ilfov peuvent amplement être expliqués par la présence sur leur territoire de l'évêché de Buzău et de la métropole bucarestoise, présence qui indubitablement a puissamment influencé l'évolution sociale-économique de ces unités administratives.

Les emblèmes des départements ont été toutefois connus et utilisés par le métropolite Antim qui, voulant exprimer les lettres de son propre nom par les initiales dont commencent les noms de plusieurs espèces du règne animal et qui formaient — lus ensemble — le mot en caractères grecques ANTHIMOS, avait aussi sélectionné certaines caractéristiques de quelques départements. En effet, en nous ralliant à l'opinion des deux héraldistes ci-dessus mentionnés, nous considérons également que les médaillons contenant l'aigle, l'abeille et la brebis sont — jugeant d'après leur aspect — très ressemblants aux armes des départements d'Argeș, de Mehedinți et de Teleorman, ce qui dénote que le métropolite Antim s'est inspiré directement de l'armorial des départements valaques¹⁷.

En conclusion, nous apprécions que le métropolite Antim s'est distingué dans le domaine de l'art héraldique roumain non seulement par la création de nouvelles compositions armoriées ou par des innovations, mais surtout par la connaissance et le déchiffrement du sens hermétique des représentations héraldiques de l'armorial d'Etat ou des départements valaques. Nous considérons également que l'introduction des armoiries de la principauté de Valachie sur les ouvrages que le métropolite Antim a fait imprimer sur le territoire de sa patrie d'élection, reflète son désir permanent de mettre en évidence le fonds traditionnel du patrimoine culturel du peuple roumain¹⁸, au destin duquel il avait lié sa vie.

L'usage des armoiries du pays et des emblèmes des départements se rattache aux efforts réitérés du métropolite Antim pour diffuser les ouvrages écrits en langue roumaine¹⁹, pour défendre l'autonomie de siège métropolitain de Valachie²⁰ et s'opposer avec obstination à l'expansion ottomane de plus en plus pesante²¹, toutes ces manifestations constituant une expression nette de la lutte menée par Antim Ivireanu en vue de la réalisation de l'unité culturelle de tous les Roumains.

Maria Dogaru

¹⁷ *Ibidem*, p. 16 et 129 et p. 17, fig. 28, 29 et 30

¹⁸ Voir Radu Albala, *Antim Ivireanul și vremea sa* (Antim Ivireanul et son époque), Bucaresti, 1967; Gibrnel Stempel, *Antim Ivireanul. Opere complete* (Œuvres complètes), Bucaresti, 1972.

¹⁹ Ion V. Georgescu, *Antim Ivireanul și locul lui în cultura poporului român* (Antim Ivireanul et sa place dans le patrimoine culturel du peuple roumain), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIV (1966), n° 9-10, p. 967-970.

²⁰ Alexandru Elian, *Antim Ivireanul apărător al prerogativelor scaunului metropolitan al Ungrovlahiei* (Antim Ivireanul défenseur des prérogatives du siège métropolitain de Valachie), dans « Studii teologice », XLIII, 1966, n° 9-10, p. 511-530; Ion Rămureanu, *Antim Ivireanul luptător pentru ortodoxie* (Antim Ivireanul défenseur de l'Orthodoxie), dans « Biserica Ortodoxă română », LXXIV, 1956, n° 8-9, p. 831-853.

²¹ Alexandru Elian, *Antim Ivireanul luptător împotriva opresiunii otomane* (Antim Ivireanul militant contre l'oppression ottomane) dans « Glasul Bisericii », XXVII, 1968, n° 1-2, p. 1165-1169.

LE XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES (San Francisco, 22—29 août 1975)

Le XIV^e Congrès international des sciences historiques, dont les travaux se sont déroulés à San Francisco du 22 au 29 août 1975, a marqué l'influence croissante de la pensée historique avancée, par l'accentuation de certaines tendances devenues évidentes lors des derniers congrès internationaux (Stockholm 1960, Vienne 1965, Moscou 1970). Le développement d'une conception « planétaire » dans le traitement de l'histoire se fait ainsi jour, en même temps que disparaît, peu à peu, la vision europocentriste. Ce fut, en fait, le premier congrès renonçant à la traditionnelle « histoire des continents », section spéciale consacrée au traitement séparé des problèmes extraeuropéens et qui ne trouva plus sa place dans l'organisation actuelle des travaux, les régions occidentales d'Europe, elles aussi, bénéficiant d'ailleurs beaucoup moins du régime préférentiel d'autrefois. Pareillement, le déroulement des travaux s'est ressenti de manière évidente des conséquences de la révolution technique-scientifique actuelle — étant donné le changement radical de la vision du monde, d'où le mode passionné de poser le problème de la place de l'historiographie, de ses bases scientifiques, de sa nécessaire concordance avec la lutte pour la vérité historique menée par tout le front contemporain de la recherche. Quant à l'évolution du monde contemporain, à l'intérêt toujours plus marqué pour l'histoire du proche passé et même du passé très rapproché, celui-ci fut souligné non seulement par l'importance accordée à la section d'histoire contemporaine, mais aussi par la prédominance des problèmes de l'actualité dans les débats des deux sections plénières du congrès : « Les grands thèmes » et « La méthodologie ».

Dans ce qui suit, nous nous proposons de relever quelques-unes des principales directions imprimées aux travaux du congrès, véritable forum mondial des historiens de partout, notamment en ce qui concerne l'espace géographique-historique du Sud-Est européen. Dans ce sens, allons-nous, tout d'abord, nous référer aux débats qui furent centrés sur les thèmes constituant les principaux problèmes des quatre sections chronologiques : histoire antique, médiévale, moderne et contemporaine.

L'histoire antique a mis en discussion le thème « Centre et périphérie dans la civilisation antique », thème largement étendu au point de vue géographique à la péninsule balkanique, l'Afrique septentrionale, la Grèce et l'Orient — avec leurs relations réciproques —, au *limes* de l'Empire Romain et aux provinces limitrophes, avec l'influence des « Barbares » dans le Sud-Est de l'Europe avant l'époque des grandes migrations, etc., le tout pour prouver le caractère relatif des concepts de « centre » et de « périphérie » envisagés sous l'angle d'un rôle historique réel. On montra ainsi que dans ces régions, autant que dans d'autres, la « périphérie » a été à même d'exercer une influence — en quelque sorte négligée par l'historiographie plus ancienne — sur le « centre », lequel, à son tour, avec sa propre histoire de grandeur et de décadence, ne pouvait qu'influencer la « périphérie » ; autant de formulations et d'hypothèses suggestives qui, une fois de plus, ont fait valoir la nécessité de la plus grande rigueur dans les concepts de la science historique et de la prudence dans l'emploi de notions insuffisamment clarifiées. Dans la même section chronologique, le thème « Types de sociétés dans l'Antiquité » a posé le problème fondamental — et tangent — des concepts de « général » et « particulier » dans l'histoire, ce problème intéressant aussi pour les conclusions qui pouvaient en être tirées par rapport aux époques plus récentes ; ont ainsi été évoquées les colonies féniennes, l'Athènes du IV^e siècle, l'urbanisation antique, etc., ce qui a mis en lumière les formes multiples et diverses du mode d'organisation de la solidarité entre les hommes, à une époque aussi reculée que l'Antiquité, aspect fondamental du devenir de l'humanité au cours des temps révolus aussi bien que pendant les temps plus nouveaux. En poursuivant des préoccupations anciennes de la section, la perspective de quelques fructueux débats dans l'avenir a été tracée, dans le but d'assurer le renouvellement de nombreux aspects de la connaissance actuelle du monde antique sud-est européen.

La section de l'histoire médiévale a joui de plusieurs thèmes. L'un des plus importants fut celui des « Sociétés nomades », ce qui, pareillement, aida à révéler la tendance actuelle de

marquer la diversité du phénomène dans le temps et l'espace. On y a débattu le rôle des peuplades nomades de l'espace euro-asiatique dans la formation des Etats médiévaux de l'Europe orientale et du sud-est, de même que des rapports entre les nomades et les villes, celles-ci étant tenues pour un facteur de la sédentarité des Turcs. On a mis en lumière les traits caractéristiques du féodalisme nomade des Mongols à travers le temps, la confrontation Est-Ouest dans la question du nomadisme dans le Sud-Est de l'Europe — le même phénomène étant signalé et analysé en Amérique jusqu'au XVII^e siècle —, en marquant ainsi le caractère normal du nomadisme qui, de tous temps, a existé de par le monde, tout en étant ouvert à des transformations qualitatives imposées par le cours même de l'histoire. Un intérêt très vif a été soulevé par le thème « Rencontre de civilisations en Europe vers 1300 », ayant comme programme une analyse de l'Europe méditerranéenne et balkanique du XIII^e siècle, envisagée au point de vue des structures sociales, politiques et culturelles. Les problèmes traités dans ce contexte ont, aussi, été particulièrement divers : contacts et conflits entre l'Europe médiévale et l'Orient aux X—XV^e siècles, les universités de cet espace depuis le milieu du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e, le monde méditerranéen et balkanique aux environs de l'an 1300, les Juifs par rapport à ce monde à la même époque, les villes et les langues parlées dans l'Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est, la coexistence des civilisations latine et grecque aux environs de la même année.

Pour l'histoire moderne, des thèmes de la plus grande actualité l'ont illustrée. Celui des « Nations et Etats aux XVI^e—XVII^e siècles » portait, comme il fallait s'y attendre, sur les chemins divers, complexes et de longue durée de la formation des Etats nationaux, les exemples choisis étant de ceux qui ont signifié des processus historiques de poids ; tels, la formation de l'Etat russe centralisé, au point de vue de l'histoire comparée, les fonctions de l'Etat à l'époque moderne, le rapport entre la religion et la société dans l'Europe de la Réforme, l'expansion ottomane et la formation des Etats centralisés est-européens, la stabilité nationale et la transmission héréditaire du pouvoir politique et économique, enfin, le rôle des parlements régionaux au XVIII^e siècle. On a relevé qu'en dépit d'une correspondance des situations décrites dans le cadre du dit thème, la diversité est, là aussi, évidente, ce qui explique pourquoi la conception suivant laquelle l'histoire de l'Europe occidentale représente le modèle classique devant être tout premièrement connu et étudié est en train de disparaître, se faisant remplacer par une importance au moins égale accordée à l'Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est d'où la possibilité d'une recherche comparée de ces zones en ce qui concerne la formation des Etats nationaux, étant donné que les particularités mettent en évidence ce qui, justement, était général pour tout le continent. L'intérêt marqué pour l'actualité — à partir, cette fois, de l'idée qu'une meilleure connaissance du passé aide à résoudre avec plus d'efficacité les problèmes du monde contemporain —, s'est fait sentir dans les débats sur le thème « Aspects économiques des sociétés dans le développement industriel » (XVIII^e—XIX^e siècles), qui a été discuté dans un cadre semblable de théorie et méthode.

L'histoire contemporaine a illustré, elle aussi, par le déroulement des travaux de cette section chronologique — l'orientation de l'évolution générale de la pensée historique. Très significatif, par la manière de poser les problèmes et d'en discuter, le thème « L'Europe et les Etats-Unis d'Amérique » — peut-être moins à cause de la qualité d'hôte des Etats-Unis que par la distance de moins d'une année qui nous sépare du bicentenaire de la révolution américaine. Il fut débattu longuement et sous les aspects les plus divers : relations des forces progressistes européennes et des Etats-Unis d'Amérique au XIX^e siècle, relations russo-américaines aux XVIII^e—XIX^e siècles, établissement de relations diplomatiques entre les nouveaux Etats nationaux d'Europe — et tout premièrement ceux du Sud-Est — et les Etats-Unis d'Amérique au XIX^e siècle, enfin, les Etats-Unis et l'Europe centrale et du Sud-Est dans l'entre-deux-guerres, etc. Les discussions ont fait valoir — par une référence permanente à l'évolution des relations euro-américaines — l'importance croissante acquise par ce pays dans l'ensemble politique du monde. Un autre thème qui a fait naître de vifs débats fut celui des « Mouvements ouvriers du XX^e siècle face au problème : révolution ou réforme » ; dans ce sens, des situations spécifiques de l'Europe occidentale — par rapport aux partis socio-démocratiques et aux organismes syndicaux socio-chrétiens — aussi bien de l'Europe centrale que du Sud-Est en ont été évoquées, touchant les questions de guerre et de paix ainsi que de l'option fondamentale, avec leurs importantes contributions dans le problème de la formation de la classe ouvrière et de ses positions principales dans ces régions de l'Europe. Le contenu substantiel des problèmes de cette section a été augmenté par le thème consacré à « Problème de la démocratie dans la structure interne des partis et des mouvements politiques du XX^e siècle », dans le cadre duquel furent discutés : la formation d'un groupe dirigeant au sein des partis politiques européens, les alternatives d'une révolution socialiste ou d'une autre bourgeoisie-démocratique à la fin de la monarchie austro-hongroise, les tendances

et les tâches démocratiques dans l'activité des partis communistes, en mettant l'accent sur la différence nette qui distinguait les partis de la classe ouvrière et ceux de la bourgeoisie en ce qui concerne les problèmes de direction, de programme et d'action.

L'histoire du Sud-Est européen et ses problèmes ont également été l'objet de sessions spéciales organisées par certaines associations scientifiques internationales. Ainsi, l'Association internationale des études sud-est européennes a organisé une session consacrée aux études comparées concernant cette zone géographique et historique. Les débats ont illustré le caractère spécifique de l'histoire roumaine tant au Moyen Age — lorsque le Danube marquait deux situations absolument différentes, chacun des pays roumains conservant une large autonomie politique — qu'à l'époque moderne lorsque le mouvement national roumain a été particulièrement signifiant par son caractère et son intensité. L'association internationale d'études byzantines a, elle aussi, tenu une session spéciale consacrée aux problèmes soulevés dans le Sud-Est de l'Europe par les circonstances de la chute de Constantinople aux mains des Turcs, ce qui fut l'occasion d'un soulèvement de la contribution — véritable épopée — des Roumains à la lutte antiothomane et du rôle des pays roumains dans la défense de l'Europe centrale devant le péril de l'expansion turque. Il va de soi que ce ne sont là que quelques-uns des grands problèmes de l'histoire nationale, engagés dans le contexte de l'histoire universelle, qui ont été relevés par les travaux de ce congrès.

Une délégation de 14 spécialistes a représenté l'historiographie roumaine à ce XIV^e congrès international des sciences historiques, où leur activité a été intense se manifestant dans différentes sections, commissions, associations et sessions. En sa qualité de membre du Bureau du Comité international des historiens, M. Berza — assisté par deux autres délégués roumains, Șt. Ștefănescu et C. C. Giurescu — a pris part aux travaux des organismes dirigeants, sur les décisions desquels nous mentionnons avec satisfaction la réunion à Bucarest, en 1980, du prochain congrès, décision qui constitue une preuve de plus de la reconnaissance internationale concernant la valeur scientifique de la recherche historique en Roumanie. Quelques-uns des membres de la délégation roumaine ont présenté des rapports dans les sections chronologiques (C. C. Giurescu s'est occupé de peuplades nomades de l'espace euro-asiatique et de leur rôle dans la formation des Etats médiévaux, alors qu'à la base de ce processus historique fondamental n'a jamais cessé de résider la population indigène, lorsque les ethnies nomades n'avaient pas abouti à l'exterminer; V. Al. Georgescu a traité du processus de modernisation des sociétés de l'Europe de l'Est et du Sud-Est au cours des XVII^e—XIX^e siècles, en abordant aussi la question du « modèle » et des « variantes », ainsi que celui de l'impossibilité d'une influence étrangère efficace là où n'existait pas déjà un développement historique apte à la recevoir; Dan Berindei, en collaboration avec l'historien américain F. Kellog, a présenté le problème de l'établissement des relations diplomatiques entre les Etats-Unis d'Amérique et l'Europe, en consacrant un tour d'horizon spécial sur l'Europe de l'Est et du Sud-Est). D'autres membres de la délégation roumaine ont pris part comme experts aux travaux de la « Méthodologie » et des « Grands thèmes », en faisant, en marge, des exposés (Șt. Ștefănescu : « L'historien et la critique historique des sources » et Eug. Stănescu : « La valeur morale-politique de la recherche d'histoire »). Certains autres membres de la délégation roumaine ont dirigé, en qualité de présidents et de vice-présidents, les débats de quelques importants problèmes des sections chronologiques : Em. Condu-rachi (Centres et périphéries de la civilisation antique); Șt. Păscu (Les migrations); C. Gollner (Nations et Etats aux XVI^e—XVII^e siècles); G. Zaharia (Mouvements ouvriers au XX^e siècle devant le problème de la révolution ou de la réforme). Les autres membres de la délégation — Cornelia Bodea, Eugen Bantea, Ilie Ceaușescu, G. Une — ont pris une part active aux débats des problèmes d'histoire moderne et contemporaine, en faisant — tous comme les précédents — de nombreuses interventions dans les séances des sections et des différentes commissions.

Eugen Stănescu et Ștefan Ștefănescu

LE COLLOQUE D'EISENSTADT SUR L'HISTOIRE DU LIVRE AU XVIII^e SIÈCLE (septembre 1975)

Très bien ordonné, le programme du 7^e colloque organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa (cette fois-ci en collaboration avec l'Institut für osteuropäische Geschichte und Sudostforschung der Universität Wien et la Historische Kom-

mission des Börsenvereins des deutschen Buchhandels) a embrassé plusieurs aspects que les recherches du type 'livre et société' ne réussissent pas à envisager. Réunis à Eisenstadt, dominé toujours par le prestige vivant de Haydn, les spécialistes venus de tous les pays de l'Europe Centrale et de l'Est ont passé en revue les problèmes essentiels qui se posent à la recherche dédiée au livre en tant que moyen de communication au XVIII^e siècle : production, facteurs qui ont facilité ou entravé la communication, distribution et bibliothèques, réception. Les quatre groupes de problèmes ont été précédés par deux rapports introductifs donnés par le pr Il. Gopfert (Muncheu) et par dr Reinhard Wittmann (Muncheu) sur les problèmes théoriques et les aspects socio-économiques de l'histoire du livre à l'époque des Lumières.

La production des livres russes a été présentée, sous quelques aspects significatifs, par les pr E. Amburger, Krasnobaev, A. S. Mylnikov, pendant que le groupe compact des spécialistes polonais — les pr M. Cieśla, A. Donath, G. Koziellek et J. Pirozynski — a analysé l'activité des producteurs de Varsovie et de Cracovie. Le pr A. Meštan s'est occupé de la publication des livres en tchèque, pendant que dr H. J. Kruger a parlé de la production des livres juifs. Les références faites au Sud-Est européen se sont multipliées dans les communications de W. Schmitz — sur le rôle de Venise dans l'évolution de la culture écrite serbe —, du dr H. Zeman et surtout du pr N. Gavrilović qui a mis en lumière l'activité de l'imprimerie cyrillique de Joseph Kurzboeck. Sur le rôle de la censure dans la monarchie des Habsbourg, en Pologne et en Russie ont donné des exposés les pr H. Wagner, J. Wojtowicz, W. Gese mann et dr Il. Neuschaffer.

Formation des bibliothèques, activité des imprimeurs ou bien présence de la presse dans le mouvement des idées, tels furent les thèmes des communications concernant la Tchécoslovaquie (dr E. Wondrak), la Pologne (dr J. Kammerer, dr H. Rietz), la Roumanie (pr Heinz Stănescu qui a parlé de Hoehmeister de Sibiu) ou la culture russe (pr E. A. Dudzinskaja); le pr A. Timm a évoqué l'importance des bibliothèques scientifiques pour la culture européenne du XVIII^e siècle.

Toutes les trois communications au sujet de l'impact du livre sur les sociétés de cette zone ont analysé exclusivement le Sud-Est européen, soit en partant des transformations provoquées dans les mentalités par le développement de la lecture extensive, surtout des livres non-fonctionnels (A. Dușu), soit en étudiant, dans le cadre de la culture yougoslave, la multiplication des listes des souscripteurs, qui ont tenu la place des annonces faites par les libraires (pr St. K. Kostić), ou les progrès faits par l'alphabétisation dans une région où la langue officielle était différente de celle parlée dans les villages (dr W. Kessler).

Les participants au colloque ont été reçus par le président de l'Autriche, dr Rudolf Kirchschlager, au Hofburg. Ils ont eu l'occasion de visiter l'ancienne Académie fondée par Joseph II, aujourd'hui l'Institut pour l'histoire de la médecine, avec les fascicules moulages et les beaux livres conservés dans la bibliothèque présentés par le pr Erna Leky et dr Karl Sablik.

Les actes du colloque, à l'instar des volumes qui ont réuni les textes donnés au colloques antérieurs (déjà parus ceux sur les Lumières et le paysan, sous presses les volumes concernant l'activité des académies et celui sur la formation des langues et littératures nationales), marqueront sans doute une date dans la recherche des relations culturelles dans le Centre et l'Est de l'Europe. Le pr Walter Leitsch qui présida la séance d'ouverture souigna, d'ailleurs, l'importance du thème soumis à la discussion pour l'histoire générale de cette aire du continent.

Ce qu'il faut souligner ici, c'est que le travail en équipe a réussi, au long des sept colloques, à éclaircir un gros lot de questions qui se posent à l'histoire des relations culturelles de partout. Tout d'abord, les questions relatives aux méthodes à utiliser afin de saisir la parution, l'intensité et les conséquences des contacts culturels; or ces méthodes se sont avérées assez différentes de celles auxquelles font appel les comparatistes littéraires. Ensuite, les questions qui ouvrent l'accès vers les moyens et ressorts des contacts, tout en dévoilant le rôle primordial des images mentales, des représentations collectives dans ce dialogue du présent avec le passé et des membres d'une collectivité avec les 'autres'. Le bilan dressé par le dr Heinz Ischreyt à l'occasion de la réunion dédiée à l'analyse de l'activité de cercle d'études a entamé de vives discussions qui ont fini par mettre en lumière une nette convergence des opinions sur les méthodes à utiliser et les buts à poursuivre. De cette manière aussi, le 7^e colloque organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen a dépassé le cadre habituel des débats sur l'histoire du livre pour aborder le problème des relations culturelles et ouvrir de nouvelles voies à la recherche actuelle de la vie intellectuelle, à une époque qui a vu naître le monde dans lequel nous vivons.

Alexandru Dușu

LE DEUXIÈME SÉMINAIRE POUR L'ÉTUDE DE LA CULTURE ALBANAISE ORGANISÉ À PEĆ

(Yougoslavie, 1—20 septembre 1975)

Organisé par la Faculté de Philosophie de l'Université de Priština, le deuxième Séminaire pour l'étude de la culture albanaise a eu pour cadre la belle station de Peja (Peć), dans la Région Socialiste Autonome de Kosovo, du Sud-Ouest de la République de Serbie, ayant pour décor les montagnes de Rugovo et la vallée de la Bistrica. Les cours se sont déroulés du 1^{er} au 20 septembre 1975. Une séance festive tenue dans les salons de l'élégant hôtel « Metohija » en a marqué l'ouverture, à laquelle ont pris part des représentants officiels et les 47 participants venus de onze pays européens et d'Amérique. Ce fut le pr dr Idriz Ajeti recteur de l'Université de Priština et directeur du Séminaire, qui donna la première leçon, portant sur le « Développement de la linguistique albanaise en Yougoslavie ».

Manifestation de grand prestige et d'une réelle utilité pour les spécialistes de la balkanologie en général, le Séminaire a offert un intérêt tout particulier pour les études albanologiques, d'autant plus qu'il a été conçu de manière à répondre à toutes les exigences. Ces cours ont abordé les différents domaines de l'histoire, la linguistique, l'ethnographie et la culture albanaises. Un apport important à la haute tenue scientifique de ce Séminaire a été fourni par ceux mêmes au bénéfice desquels il était organisé. En effet, ces derniers, spécialistes compétents de plusieurs pays (Allemagne Démocratique, Allemagne Fédérale, Bulgarie, États-Unis, France, Grèce, Italie, Roumanie, etc.), ont pris part aux débats en y apportant des compléments précieux et soulevant des problèmes nouveaux, à partir de certaines recherches et de documents inédits.

Pour donner la mesure de ce qu'ont été les vingt journées du Séminaire de Peja, énumérons les titres de quelques-unes des leçons données, par exemple celle du distingué orientaliste, le professeur dr Hasan Kaleshi, qui a parlé du « Rôle des Albanais dans la littérature turque » ou les leçons du pr dr Zef Mirdita sur « les Illyriens et leur vie quotidienne », du pr dr Jashtar Rexhepagiu sur « Les traits caractéristiques de la pédagogie à l'époque de la renaissance albanaise », du pr dr Ali Hadri traitant des « Caractères de la renaissance nationale albanaise », du dr Shefqet Pllana évoquant « Les chansons épiques albanaises sur la bataille de Kosovo », sans oublier aussi les problèmes linguistiques abordés par des spécialistes comme Latif Mulaku et Rexhep Ismajili ou ceux de « La littérature contemporaine de Kosovo », dont le critique littéraire Rexhep Qosja s'est occupé. Les cours de langue albanaise dirigés par le professeur Mehdi Bardhi ont joui de l'attention toute particulière des participants. Mentionnons le cours donné par le jeune et très doué chercheur Fadil Sulcman au profit des débutants, qui bénéficièrent grâce à sa compétence non seulement d'un simple enseignement de l'albanais mais aussi de la mise en lumière par des comparaisons appropriées des rapports entre le latin, l'italien, le roumain et la langue albanaise.

Un autre mérite des organisateurs et surtout de l'infatigable professeur Ymer Jaka, le secrétaire du Séminaire, est d'avoir tâché de mettre les participants en contact avec les réalités actuelles de la province de Kosovo. Dans cet ordre d'idées, il a organisé diverses rencontres à l'Université de Priština, à l'Institut d'albanologie, à la Bibliothèque universitaire. Des visites ont été faites à différentes unités industrielles ou institutions culturelles. Des spectacles (théâtre et folklore), des excursions, des visites pour voir certains monuments historiques ou d'architecture, etc. ont créé une ambiance de travail et d'étude des plus agréables, tout en favorisant les contacts humains entre les participants et entre eux et toute une série de personnalités scientifiques et culturelles, ou officiels représentant le pouvoir central et local. La Presse, la Radio et la Télévision accordèrent une grande place à toutes ces manifestations, dont elles ont marqué la portée par des articles, des interviews, des reportages filmés, suivis avec un grand intérêt par l'opinion publique de Kosovo et du pays tout entier.

Parmi les interventions et les contributions des participants étrangers, il convient de noter au moins quelques-unes, comme celles du pr Haralambie Mihaïlescu, membre de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R.S. de Roumanie, du dr Wilfrid Fiedler (Allemagne Démocratique), de Johann Knobloch (Allemagne Fédérale), du dr Nicolae Saramandu (Roumanie), du dr Oda Buchholtz (Allemagne Démocratique), Adriana Ionescu (Roumanie), Hartmut Trunte (Allemagne Fédérale), Gary Bevington (États-Unis) et bien d'autres spécialistes encore du domaine de la linguistique et de la littérature. L'histoire a été elle aussi représentée par le pr Michel Roux (France), le pr Geleu Maksutovici (Roumanie), le maître de recherches Bobi Bobev (Bulgarie), Titos Joelhalas (Grèce), de même que les études folklo-

riques et de la culture en général, illustrées par l'ethnographe de grand talent Kate Zuccaro (Italie), ainsi que par Odette Marquet (France), Olga Mladenova et Eugenia Kisova (Bulgarie), Judith D'Avignou (Etats-Unis), Doina Maksutovici (Roumanie), dr Klaus Steinke, Barbara Stefan (Autriche), Georges Daniel (Hongrie), Elio Miracco (Italie). Tous ces commentaires et compléments apportés aux leçons se sont avérés fort utiles pour souligner l'importance des études sud-est européennes et des relations avec les autres pays et les autres peuples du monde.

Cette deuxième édition du Séminaire pour l'étude de la culture albanaise organisé au profit des étrangers à Peja est sans aucun doute une réussite indiscutable. C'est une inestimable contribution à la connaissance de la langue, de l'histoire et de la culture albanaise qui favorise en même temps les relations interbalkaniques, ainsi que de très utiles échanges de vues entre les chercheurs intéressés par les problèmes linguistiques et historiques du Sud-Est européen. Il s'agit d'une manifestation de haute tenue scientifique pour la réussite de laquelle ses organisateurs méritent tous nos éloges.

On ne saurait conclure ce bref compte rendu sans souligner l'importance des contacts avec les spécialistes de l'Institut d'Albanologie et avec les cadres didactiques de l'Université de Priština. Les participants au Séminaire ont quitté leurs hôtes en emportant aussi une meilleure connaissance des transformations socio-économiques et politiques intervenues dans cette province de la Yougoslavie socialiste. Ils ont eu l'occasion de mesurer une fois de plus la portée des études balkaniques pour l'histoire universelle. Il s'ensuit que l'organisation de telles rencontres a le don d'enrichir sensiblement l'horizon des participants venus de différents pays.

Gelu Maksutovici

TAPIS TURCS DE PRIÈRE, XVII^e—XIX^e SIÈCLES.

Exposition au Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie,
Bucarest, octobre — novembre 1975

Organisée par les soins de Mme Stela Russu, conservateur principal au musée, l'exposition a marqué un événement par le fait que le grand public, ainsi que les historiens de l'art ont eu la possibilité d'admirer un choix de tapis appartenant aux collections 'invisibles' du musée.

Aux visiteurs désireux d'éprouver des satisfactions esthétiques et de s'instruire à la fois, l'exposition a offert une surprise agréable : une des salles du troisième étage avait été transformée dans un véritable salon oriental, les murs et le plancher couverts de tapis, placés à une distance permettant une polyphonie où chaque voix conservait quand même son timbre distinct.

Baignés dans la lumière douce d'un éclairage savant, les tapis se faisaient remarquer d'abord par les harmonies de leur coloris chaud et ne livraient qu'à un examen plus attentif le secret des arabesques d'un dessin exquis.

Cette présentation, spéculant les valeurs esthétiques des tissus, dont quelques-uns d'une qualité exceptionnelle, fut en même temps accompagnée d'une observance stricte des rigueurs scientifiques : une affiche-catalogue, contenant quelques données essentielles sur l'histoire du métier, ainsi que la liste des pièces exposées a été mise à la disposition des visiteurs. Ce catalogue concis, dû à Mme Stela Russu est d'ailleurs très intéressant.

Rappelant la fondation à Istanbul, en 1585, des manufactures impériales, où travaillaient ensemble artisans de Perse, d'Arménie ou d'Égypte, soulignant la floraison des centres de province tels que Uşak, Konya, Kula, Gordes, Lâdik, etc., l'auteur insiste sur les tapis de Transylvanie, dont la provenance constitue encore une énigme. Elle propose une classification des tapis de cette région (qui a connu la domination ottomane à partir de 1526), compte tenu de l'organisation des surfaces et du vocabulaire ornemental employé.

Pour les tapis d'Anatolie proprement dits, les classifications sont gouvernées par de multiples critères : centres de fabrication, chronologie, destination (tapis rituels transportables, tapis de *camı* ou de *turbe*). Les pièces peuvent être aussi groupées en fonction de leur décoration : tapis sans niche (*mıhrâb*), le champ central orné d'oiseaux stylisés, tapis à une niche (simple ou double, décorée ou non), tapis à trois niches, séparées par de minces colonnes, tapis à plusieurs niches, pour toute une famille. Un superbe exemple de cette dernière catégorie, le grand Gordes (1,15 × 2,30 m) du XVII^e siècle, constituait une des attractions de l'exposition, surtout pour l'alternance subtile des couleurs de ses cinq niches : jaune, brun, vert, brun, jaune — rythme suggérant une longue tradition, celle de la céramique byzantine en particulier.



Fig. 2 - Tapis de Transylvanie à double niche. XVII^e siècle, 169 × 125 cm.

Les photos ont été réalisées par Dan Dumitrescu, de la Télévision Roumaine, avec le concours de Anica Birsan, de la part du Musée d'Art.



Fig. 3 Tapis de prière de Transylvanie. XVII^e siècle. 176 × 132 cm.

Fig. 4 — Tapis de prière à six colonnes. Transylvanie, XVIII^e siècle. 183 × 130 cm.



Fig. 5 — Tapis à double niche Kula — Kõmürcü (Tapis de charbonnier). XVIII^e siècle. 154 × 136 cm.





Fig. 1 — Affiche de l'exposition, ornée d'un tapis de Transylvanie du XVII^e siècle 160 x 170 cm.

Les tapis tures posent de nombreuses questions à l'histoire de l'art roumain et nous avons déjà mentionné le problème de l'origine des tapis de Transylvanie, destinés à décorer les églises dépourvues de peintures de la Réforme. Donations de la part des patriciens, des guildes, des familles d'artisans et de marchands aisés, en signe de leur opulence, ils forment encore de riches collections à l'intérieur de l'Eglise Noire de Braşov, des églises évangéliques de Sibiu, de Sebeş-Alba, de Biertan. etc.

On affirme à présent que ces tapis, que l'on croyait importés de l'Empire Ottoman, ont été tissés dans des ateliers transylvains, par des maîtres arméniens et tures. Il y a néanmoins un détail d'ordre iconographique qui nous intrigue sur ce point : les manufactures d'Asie Mineure produisaient souvent et depuis longtemps des tapis commandés expressément par une clientèle européenne, laquelle exigeait d'habitude l'introduction de ses armoiries dans la composition de telle ou telle pièce. Le traditionalisme des tapis de Transylvanie, manifeste dans l'absence de toute emblème de ville ou de corporation, ne serait-il plutôt un indice que ces objets de luxe étaient acquis par les voies commerciales ordinaires, sur le marché de l'Empire même ?

Nous devons également signaler l'influence exercitée par les tapis d'Orient dans l'art roumain, non seulement en ce qui concerne la broderie religieuse (un voile d'iconostase valaque

de 1682 a, par exemple, une niche en accolade, l'emblème du prince au centre) ou les textiles paysans de Banat et d'Olténie, mais aussi sur des phénomènes artistiques apparemment éloignés — il suffit de citer à cet égard les transformations subies par les portails des églises aux XVII^e et XVIII^e siècles, époque à laquelle l'encadrement est traité à la manière d'une bordure de tapis.

Ces considérations rapides n'ont pas eu d'autre but que de relever encore l'utilité d'une pareille exposition, offrant la rare occasion de voir ensemble quarante pièces d'une telle valeur (*Hali ve kilim muzesi* d'Istanbul n'en était lui-même qu'une cinquantaine en 1975) et de pouvoir les comparer.

Dan Ionescu

DEUX EXPOSITIONS: « VENISE ET BYZANCE »

(Venise, Palais des Doges, juin-septembre 1974 *)

« MOSAÏQUES ANCIENNES ET TRÉSORS D'ART DE TUNISIE »

(Bucarest, Salles Dalles, mars-avril 1975).

Les expositions « Venise et Byzance » et « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie » présentent un nombre suffisant de points de contact pour justifier leur groupement dans une même chronique. Cependant nous inverserons l'ordre suivant lequel elles furent offertes au public, afin de donner une plus grande unité à la manière dont s'est déroulé le spectacle de l'art protobyzantin et byzantin dans quelques-uns des principaux centres artistiques du bassin méditerranéen. Nous commencerons donc par l'exposition « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie », organisée à Bucarest par le Département d'art ancien du Musée d'histoire de Tunisie avec des œuvres provenant des musées de Bardo, Carthage, Sousse, Sfax et El Jem, comprenant quelques fresques, une série de sculptures et d'objets de céramique, et surtout de splendides mosaïques datant de la fin du premier siècle au VI^e siècle de notre ère.

Signalée dans plusieurs centres du monde antique (Crète, Asie Mineure, Egypte), quelques siècles avant notre ère, à une date qui ne peut être indiquée même d'une façon approximative, la mosaïque fut utilisée d'abord pour la décoration des pavements à l'aide de l'inérasation de petites verres de différentes couleurs dans du ciment. Dès le V^e siècle avant notre ère, des artisans de la Grèce classique avaient commencé de grouper les pierres de façon à en former divers modèles. Cette technique fut pratiquée sur une plus vaste échelle à l'époque hellénistique, quand on la rencontre sur une étendue immense, de l'Asie Mineure à la Tunisie, et d'Egypte aux contrées septentrionales de l'Europe, habitées par différentes populations germaniques¹. Les fouilles archéologiques effectuées en Tunisie, dans certains habitats non occupés par les Romains, tel que Kerkouane du Cap Bon, ont mis au jour des pavements formés de débris de poterie et de petites pierres liés dans du ciment, de manière à représenter le symbole de la déesse carthaginoise Tanit².

L'exposition ne présente aucun fragment de mosaïque provenant de ces temps reculés, probablement qu'il en subsistent peu et qu'ils ne sont pas transportables. Le plus ancien exemplaire de mosaïque tunisienne exposé à Bucarest est peut-être celui datant de la fin du I^{er} siècle de notre ère ou du début du siècle suivant, mosaïque traitant le motif d'« asarotos oikos » (« la chambre non balayée »), créé aux III^e—II^e siècles avant notre ère par Sassos, pour décorer le pavement de la salle à manger du Palais royal de Pergame (coquilles d'œufs, têtes et queues de poissons, pelure de pastèques, gousses de légumes, etc.) (Cat. n^o 24).

* Vue son importance, la date de la fermeture de l'exposition se prolongea jusqu'au mois de novembre.

¹ Charles Delvoye, *L'Art Byzantin*, Paris, 1967, p. 65.

² *Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie*, Catalogue de l'exposition, Bucarest, 1975, p. 7.

Grâce à sa situation économique florissante³, la Tunisie s'est permis le luxe d'utiliser à une grande échelle la mosaïque, pour orner non seulement les édifices publics, mais aussi bon nombre de palais et de villas civils, œuvres qui — en raison de la siccité du climat — nous sont parvenues en un excellent état de conservation.

L'exposition des Salles Dalles a permis au visiteur tant soit peu avisé de saisir une série de différences spécifiques entre les mosaïques tunisiennes et romaines, autrement dit, il a pu constater, une fois de plus, que même un langage artistique « universel » subit à un moment donné toute une série d'adaptations et de transformations d'ordre sémantique et formel, au contact avec les traditions artistiques locales. Confrontées avec n'importe quelle des mosaïques existantes en Italie (celles de la Villa d'Adrien, actuellement à Berlin, les Dioseures de Pompéi, actuellement au Musée de Naples, par exemple), dont le dessin est d'une si élégante et naturelle liberté et l'interprétation « picturale » semble anticiper la Renaissance, les mosaïques tunisiennes nous apparaissent moins raffinées. accusant un évident apport de l'élément local, même lorsqu'elles se rattachent encore à l'art romain et, plus encore peut-être, à l'art alexandrin (paysages de la Vallée du Nil, avec les plantes et les animaux caractéristiques) (Cat. n° 39). Et pourtant, dans ces mosaïques anciennes, qui se situent dans la grande tradition de l'art hellénistique-romain, il nous a semblé découvrir un timbre spécifique: le goût d'une population se trouvant en dehors de la sphère d'action immédiate des grands centres artistiques de la péninsule Italique, pratiquant un art, peut-être moins réalisé du point de vue de la forme, moins sophistiqué que celui de la métropole, mais néanmoins doué d'une séduisante vivacité, évoquant la tradition populaire autochtone. Dans une composition de grandes dimensions comme celle qui représente des « Gardiens d'animaux faisant la noce dans l'arène » (Cat. n° 22), l'esprit populaire se révèle dans la façon narrative dans laquelle l'artiste-mosaïste a conçu son œuvre, expliquant le comportement des personnages, conformément à leur tempérament et à leur humeur du moment, par de longues légendes placées au-dessus de leurs têtes.

Bientôt, l'on observe une réactualisation des forces artistiques locales. Comme dans d'autres régions du monde antique, après une phase pendant laquelle la tradition autochtone semblait se retirer devant « la nouvelle vague » représentée par les formes nouvelles mises en circulation par la civilisation romaine, on assiste à un phénomène de « rejet » des éléments stylistiques « de transplant ». Ce processus a été favorisé par le fait que dans tout l'empire romain, les anciennes civilisations qui avaient — à un moment donné — accepté un langage artistique plus ou moins « universel », ont commencé à se créer peu à peu, leur propre vocabulaire plastique. Dans la composition de ce nouveau langage, en voie de formation, entraient — dans le cas de la Tunisie actuelle, outre l'élément punique original, la civilisation hellénistique-romaine, importée de Rome et la « constante » berbère représentant le « Leit-motiv » de la culture locale — des facteurs nouveaux qui marqueront d'une façon plus ou moins décisive le développement historique et artistique de ce territoire. Il s'agit de l'apparition du christianisme⁴ qui, comme ailleurs, avait réussi à déterminer des changements essentiels dans le répertoire iconographique et formel du monde antique. L'événement suivant fut la conquête de Carthage, en 439, par la tribu germanique des Vandales dont la domination sur cette partie de l'Afrique du Nord dura jusqu'en 534, quand le général Bélisaire reconquit ce territoire au nom de la « Rome nouvelle » et de l'empereur Justinien en y instaurant le pouvoir byzantin. Cet événement clôt un long développement historique; ce qui suivit — la conquête de Carthage par les Arabes de Hassan — constitue un chapitre qui dépasse le cadre que se sont fixés les organisateurs de l'exposition de Bucarest.

L'affaiblissement et ensuite la disparition du pouvoir politique romain dans l'Afrique du Nord eurent comme effet le redressement des forces artistiques autochtones, encouragées aussi, un peu plus tard, par le contact direct avec la vision artistique byzantine, semblable — en grandes lignes — à la vision locale (caractère bidimensionnel et hiératisme de l'image, expressionnisme chromatique). Les images, qui dans les mosaïques plus anciennes visaient surtout

³ A la suite de la conquête, en l'an 146 de notre ère, de Carthage, l'Afrique proconsulaire — comprenant approximativement le territoire de la Tunisie actuelle — connaît bientôt, grâce à la fertilisation intensive du sol pratiquée par les Romains, un développement économique extraordinaire, devenant au premier siècle de notre ère, un des principaux greniers de Rome.

⁴ Dans la première moitié du III-e siècle, Cyprien, évêque de Carthage, avait assigné une place de premier ordre à l'église africaine dans l'Occident chrétien. L'église carthaginoise a donné des écrivains de talent comme Tertullien (II-e—III-e siècles ou Saint Augustin (354—430) (Cfr. *Mosaïques anciennes...* p. 6).

au pittoresque, deviennent plus graves, telle la figure d'un personnage à pèlerine de pourpre, avec nimbe et sceptre (fin du IV^e - début du V^e siècle de notre ère) (Cat. n° 36), parfois schématiques et symboliques, telles qu'elles apparaissent surtout dans les mosaïques funéraires (Cat. n°s 10, 13, 46, 47 et 50). Nulle part, ce changement d'orientation artistique ne se trouve plus évident que dans la figure exécutée par Nabigus, au III^e siècle de notre ère, sur un pot de terre cuite rouge, représentant le portrait d'un habitant du pays, avec les traits du visage fortement accusés, rappelant l'« expressionnisme » de certaines sculptures africaines de notre époque.

Une mention encore pour conclure ces quelques lignes sur les mosaïques tunisiennes présentées à Bucarest, concernant la technique dans laquelle elles furent réalisées. Il s'agit de la phase archaïque de la mosaïque, quand le matériel utilisé de préférence était le marbre, agrémenté parfois de petits morceaux de calcaire. Petit à petit font leur apparition aussi les minuscules cubes de verre coloré : vert, jaune et surtout bleu. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour que les artisans byzantins aient l'idée d'utiliser à la place du marbre, de la céramique émaillée et du verre translucide, pour confectionner les petits cubes formant la mosaïque. Une nouvelle vision faisait ainsi son entrée triomphale ; remplaçant la matité laiteuse du marbre, par le scintillement de gemme de la céramique émaillée de diverses couleurs et surtout du verre coloré ou à fond de feuilles d'or, les maîtres-mosaïstes devenaient — eux aussi — les promoteurs d'une nouvelle vision artistique qu'Alois Riegel a déchiffré avec une remarquable finesse comme étant par excellence chromatique. Et ceci non seulement dans la peinture — entendue dans son sens le plus large, comprenant aussi la mosaïque — mais aussi dans d'autres techniques d'art où le goût pour la couleur s'est traduit par l'appel toujours plus insistant aux effets de clair-obscur — obtenus en architecture par une nouvelle manière d'utilisation des pleins et des creux, et en sculpture par des à-jours et des dénivellations savantes des surfaces à modeler — procédés permettant une gradation de la lumière d'une subtilité inconnue dans l'art antique.

Après une « phase de transition », comme c'est le cas pour le mausolée romain de Ste. Costance (fille de l'empereur Constantin), où le marbre est encore le matériel prédominant, bien que la céramique émaillée joue déjà un rôle important, l'utilisation du marbre arrivera à représenter de plus en plus un procédé révolu. Il sera remplacé, comme nous l'avons déjà mentionné, par la céramique émaillée et le verre coloré et doré.

Les plus anciennes mosaïques présentées dans l'exposition « Venise et Byzance », datant du début du IV^e siècle de notre ère (« Scène rurale » et « Scène de classe », Oderzo, Museo Civico, cat. n°s 1-2), ne diffèrent que bien peu, aussi du point de vue de la technique, que de l'interprétation, des mosaïques tunisiennes. Occupant une période de temps de plus d'un millénaire (exemple le dyptique offert par la Vénitienne Nicoletta da Griani en 1394 à l'Eglise San Giovanni, actuellement à Florence, au Museo dell'Opera del Duomo, cat. n° 92), les mosaïques de l'exposition de Venise ont présenté, bien entendu, un éventail beaucoup plus large de modalités d'expression que les mosaïques tunisiennes.

L'exposition « Venise et Byzance » a dépassé de beaucoup le cadre des expositions monographiques de type traditionnel, non seulement en raison de l'extraordinaire variété des œuvres (dont les mosaïques ne représentaient qu'un chapitre, fort brillant, il est vrai), mais aussi en raison des problèmes d'ordre méthodologique et muséographique qu'elle a soulevés. Ceci a constitué d'ailleurs la grande nouveauté de cette exposition et c'est sur cet aspect que nous insisterons dans ce qui suit.

Envisagée depuis plusieurs années, l'exposition « Venise et Byzance » a suscité des problèmes si complexes qu'elle n'a pu être réalisée avant l'été de 1974, sollicitant la collaboration des plus compétents spécialistes dans le domaine de l'art vénitien du Moyen-Age et de l'art byzantin. Aux immenses difficultés du choix et de la méthode, se sont ajoutées des difficultés d'ordre administratif, dues au refus de certaines institutions de prêter des pièces de leur patrimoine, indispensables à une présentation cohérente, car elles devaient souligner les moments-clefs du dialogue Venise-Byzance. Une autre difficulté à laquelle se sont heurtés les organisateurs fut une trop sévère interprétation des restrictions concernant le prêt des manuscrits, ce qui en eut comme résultat leur présentation, non pas dans le cadre de l'exposition générale du Palais Ducal, mais au Salon de Sansovino de la Bibliothèque Nationale de Saint Marc, c'est-à-dire de l'autre côté de la Place San Marco (la Piazzetta). Si de ce fait, le discours expositionnel a été moins cohérent, moins « concentré », d'autre part, grâce à cette dispersion, l'exposition se trouva prolongée en dehors de son cadre habituel. De cette façon, elle a bénéficié d'une perspective plus large, permettant au visiteur de continuer ses investigations au-delà de l'espace — forcément restreint — de l'exposition proprement dite, dans le

contexte général de la ville, surtout dans cette partie qui constitue l'image encore vivante du « Moyen Âge byzantin » de Venise : la basilique de Saint Marc (y compris son musée et le trésor), le nouveau Musée du Cloître de Sainte Apollonia, le Musée de l'Institut hellénique d'études byzantines, ou bien encore, les monuments des îles voisines — Murano et Treporto.

L'exposition « Venise et Byzance » s'est donc proposé, outre la « traditionnelle esthétique du musée », où les œuvres sont disposées de manière à se faire valoir chacune comme une entité artistique autonome d'entreprendre une investigation concernant des problèmes très complexes d'art comparé, domaine encore insuffisamment exploré. L'absence d'une présentation « muséographique », dans l'acception traditionnelle du mot, fut une erreur trop à la portée de tout visiteur de cette exposition, l'une des plus substantielles des dernières années, exemplaire par la logique et la clarté des critères dont elle a tenu compte. Les organisateurs non seulement n'ont tiré aucun avantage du caractère fastueux de l'édifice où avait lieu l'exposition, mais semblent même avoir manifesté le parti pris de l'ignorer, fractionnant l'espace d'une manière très peu « muséale », et détruisant de la sorte une ambiance qui aurait pu agir agréablement sur les visiteurs « mass media ». Le Professeur Sergio Bettini, à qui l'on doit l'initiative de cette exposition et qui est aussi l'auteur de la préface admirablement conçue du catalogue, l'un des plus subtiles « connaisseurs » de l'art moyenâgeux vénitien et particulièrement de la phase nommée, par une formule trop connue, « byzantine », s'exprime très clairement à cet égard : « Il va de soi que l'invitation à la critique s'adresse aux visiteurs qui — insatisfaits par la simple contemplation « pure » des objets exposés — se donneront la peine de compléter mentalement leur lecture, la rapportant à une histoire parallèle [Venise-Byzance/ d'une part et à l'histoire byzantine d'autre part] »⁵.

Le spectateur est donc sollicité de se créer à l'aide de ses propres connaissances un « musée imaginaire », à même de compléter les lacunes, forcément nombreuses — même dans une exposition aussi riche que celle-ci — mais qui couvre un espace de temps de plus de mille ans. Les objets exposés lui servent seulement de points de repère pour déchiffrer le sens dans lequel s'est développé l'art vénitien par rapport à l'art byzantin, les interférences, mais aussi leur orientation foncièrement différente, leurs caractéristiques structurales et formelles distinctes. Car même à ses moments d'extrême « byzantinisme », l'art vénitien s'est manifesté comme une entité ayant des caractères propres, impossible à confondre. Bettini analyse les exemples les plus flagrants « d'imitation » — dans les émaux, par exemple — lorsque les artisans vénitiens s'efforçaient de reproduire le plus fidèlement possible les modèles byzantins, avec des résultats chaque fois différents, car le « modus operandi » vénitien était, lui aussi, différent. Et l'explication en est très simple : le « Kunstwollen » (la volonté artistique) de Venise fut autre que celui de Byzance. C'est là — croyons-nous — l'idée la plus fertile de l'exposition de Venise, à savoir, de mettre en valeur l'individualité artistique, spécifique pour chacun des interlocuteurs.

De la multitude des exemples présentés, certains connus depuis longtemps, d'autres totalement inédits pour le public⁶, l'exposition organisée dans le Palais Ducal a fait ressortir clairement que « l'intention totale »⁷ de l'art vénitien — contenant indubitablement des éléments redevables aussi bien à l'Orient qu'à l'Occident — fut, dès ses débuts, tout autre que celle de l'art byzantin. Nous ne citerons que quelques-unes des caractéristiques les plus frappantes. Face à l'art byzantin, et face à celui de l'Orient, en général, où les figures se déroulent dans un espace conçu comme un « topos atopos », Venise a toujours manifesté — en peinture, en architecture et même en sculpture — une prédilection pour les « formes ouvertes », selon l'expression wolfflinienne. En ce qui concerne la couleur, il paraît que la sensibilité singulièrement aigüe de Venise à cet égard, pourrait la conduire implicitement à un rapprochement plus marqué de l'art byzantin, art dans lequel cet élément essentiel à son langage pictural a trouvé un de ses plus riches et plus raffinés domaines de déroulement. Mais ici, encore, se manifestent des différences fondamentales de comportement découlant — entre autres — d'une compréhension différente de la dialectique espace-temps. « Le goût natif des Vénitiens

⁵ *Venezia e Bisanzio*, Venezia, Palazzo Ducale, 8 giugno—30 settembre 1974, Saggio introduttivo di Sergio Bettini, p. 18.

⁶ On peut mentionner à ce propos certains objets d'art qui n'ont jamais quitté auparavant les collections qui les abritent, tels, par exemple, ceux prêtés exceptionnellement par le pape Paul VI (du trésor du Vatican), ou par le patriarche de Venise Albino Luciani. On a présenté aussi des fragments de mosaïques provenant de l'abside de l'église San Paolo fuori le mura (Rome), ainsi que des nombreuses œuvres d'art prêtées par les musées de Leningrad, Moscou, Kiev, Londres, Berlin, etc.

⁷ D'après l'expression de Maurice Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, Paris, 1915), citée par Bettini en tête de son étude introductive.

était, c'est évident, pour la couleur; la couleur vive, fluide, ouverte à l'expérience, au temps; le temps de la nature et le temps de l'homme⁸. En Orient, la couleur a toujours détenu d'autres valeurs, liées non à la nature, à l'immanence, mais à une symbolique du transcendantal⁹, au-delà des inquiétudes de l'Occident, de ses problèmes angoissants, liés à la fuite irréversible du temps. Face à la « mobilité et à la variabilité de la couleur », telle qu'elle apparaît dans l'art vénitien dès les temps les plus reculés, la couleur dans l'art byzantin a — selon l'expression de Bettini — « une fixité idéale, abstraite, aérologique »¹⁰.

Un des exemples les plus éloquentes à cet égard est justement la façon dont les Vénitiens ont adapté à leur « volonté d'art » la technique de la mosaïque empruntée aux Byzantins. Nous nous référons d'une façon spéciale, avec le professeur Bettini, aux compositions des absides des églises de Torcello et de Murano, aux immenses Madones « placées exactement au centre de la grande abside, afin de marquer l'axe vertical, d'où, de deux côtés, se séparent les cadences parallèles et consonantes de l'invasion de l'or, sans rien d'autre autour; il serait vain de chercher à Constantinople (...) ou dans les provinces byzantines une telle dilatation de l'or »¹¹, dont la « modulation » est à même de créer une ambiance de nature essentiellement picturale. « Comme la vaste superficie occupée par l'or a pour fonction d'accélérer la solution chromatique des valeurs du clair-obscur, qui dans les nefs latérales sont recueillies et quasi-suspendues entre les arcs, la figure de la Madone — insérée exactement au centre comme pour marquer le point de rencontre des deux processions de colonnes — pareille elle-même à une colonne d'azur, finit par transformer en couleur la plasticité des fûts des colonnes »¹².

Outre la valeur inestimable des œuvres présentées, et la tenue scientifique exemplaire reflétée aussi dans l'excellent catalogue de l'exposition publié à cette occasion¹³, il nous faut signaler encore un élément sur l'importance duquel nous avons plusieurs fois attiré l'attention. En mettant l'accent de façon délibérée et explicite sur l'individualité artistique spécifique de Venise par rapport à celle de son « interlocuteur le plus autorisé » (Byzance), sur leurs « intentions totales » essentiellement différentes, malgré de nombreux points de contact, l'exposition « Venise et Byzance » a représenté une sorte d'appel à l'ordre, à un moment où les préoccupations de beaucoup d'artistes semblent converger en vue de trouver un langage « universel », au-delà des caractères locaux. « Il n'existe aucun doute que non seulement Venise ou l'Italie, mais l'Europe toute entière traversent une période de désorientation croissante qui apparaît déjà aux esprits les plus sensibles sous la forme du spectre d'une crise d'identité; crise qui ne saura évidemment être résolue par une exposition d'art. Mais nous espérons que celle-ci peut quand même contribuer à nous rappeler... la modalité spécifique que ces civilisations „antiques” ont employé pour „mettre en forme” le monde »¹⁴. Dans ce sens, l'exposition « Mosaiques anciennes et trésors d'art de Tunisie » et l'exposition « Venise et Byzance » ont été à même d'offrir au visiteur attentif maints sujets de méditation.

Fleonora Costescu

⁸ *Venezia e Bisanzio...*, p. 26.

⁹ M. Alpatov, *Kraski drevnerusskoi ikonopisi — Colour in Early Russian Icon Painting*, Moskva, 1974.

¹⁰ *Venezia e Bisanzio...*, p. 42.

¹¹ *Ibidem*, p. 34.

¹² *Ibidem*, p. 36.

¹³ Rédigé par une série de spécialistes de premier ordre: Italo Furlan, Giovanni Manaccher, Soliro Messenis, Lino Moretti, Michelangelo Muraro, Antonella Nicoletti, Antonio Niero, Rudolfo Pallucchini, Fulvio Ziliani.

¹⁴ *Venezia e Bisanzio...*, p. 17.



Fig. 1 — Mosaïque funéraire représentant un enfant de trois ans, nommé Quiriacus (Tunis, Art. paléochrétien).



Fig. 2 — Portrait de femme représentant, d'après Delbrueck, l'impératrice Théodore et, d'après Peirce-Tyler, Justine (Milan, Castello Sforzesco, Catalogue Venezia e Bisanzio n° 11).



Fig. 3 – Mosaïque représentant *Ecclesia romana* (Roma, Palazzo Braschi, XIII^e siècle, Catalogue Venezia e Bisanzio n° 58).



Fig. 1 Fresque représentant le martyre de Saint-Thomas Becket (Treviso, Museo Diocesano, XIII^e siècle, Catalogue Venezia e Bisanzio n^o 59).

Mihai Viteazul, eulegere de studii. Redactori coordonatori Paul CERNOVODEANU și Constantin REZACHEVICI, București, Editura Academiei, 1975, 279 p.

La littérature, les discours politiques, les journaux roumains de l'époque de la formation de l'Etat roumain moderne évoquent souvent le nom et la personnalité d'un ancien voïvode : Michel, dit « le Brave » (1593—1601). L'un des premiers ouvrages de l'historiographie roumaine moderne est une *Histoire des Roumains sous le règne de Michel le Brave* due à Nicolae Bălcescu, idéologue de la révolution de 1848, le plus pur et le plus résolu des combattants pour la création d'un Etat national unitaire roumain, indépendant, de constitution démocratique. En effet, Michel le Brave fut célébré à ce tournant de l'histoire nationale comme le héros, de ces deux idées-maitresses de la pensée politique roumaine : l'unité et l'indépendance. Et pour cause. Renommé dans l'Europe de son temps pour ses vertus militaires, le prince valaque fut l'un des plus courageux promoteurs de la politique d'intransigeance envers l'Empire ottoman et, en même temps, celui qui réalisa pour la première fois dans l'histoire l'union des trois Pays Roumains. En 1600, à Alba-Iulia, il fut proclamé prince de la Valachie, de la Transylvanie et de la Moldavie.

Le 375-e anniversaire de cette première Union des Roumains a été marqué dans tout le pays par des réunions commémoratives, des sessions scientifiques, par la publication de nouveaux ouvrages à caractère scientifique, littéraire ou artistique évoquant le règne et la personnalité de Michel le Brave. Le volume dont nous nous occupons ici est l'une des meilleures publications parues à l'occasion de cet anniversaire. Il réunit 15 contributions, précédées par un *Avant-propos* de Ștefan Ștefănescu, directeur de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et Président de la Section des sciences historiques de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie. Après avoir déterminé la place de Michel le Brave dans l'histoire du peuple roumain, l'auteur y exprime le but du recueil : contribuer à une meilleure connaissance du grand voïvode et de son époque pour lui rendre hommage. L'enrichissement du patrimoine scientifique national par des contributions d'un niveau vraiment scientifique est, sans doute, un acte de patriotisme et l'hommage qui convient le plus à ce précurseur de la formation de l'Etat national unitaire roumain.

Dans son étude *Michel le Brave et la Transylvanie*, Ștefan Păscu, Président de la Section des sciences historiques de l'Académie Roumaine, présente les étapes de la politique du voïvode, jusqu'à l'unification de cette ancienne province historique roumaine avec la Valachie et la Moldavie. L'originalité de cette contribution à l'étude d'un problème depuis longtemps discuté dans l'historiographie nationale réside, sans doute, plutôt dans la manière de l'aborder que dans l'inédit de la base documentaire. L'auteur insiste sur les facteurs naturels et historiques qui ont favorisé, voire même imposé à Michel le Brave la création d'un seul Etat roumain, englobant les trois provinces dont la Transylvanie : les échanges commerciaux, les liens culturels et religieux, la circulation démographique qui ont maintenu, en dépit des structures politiques, l'unité réelle de la vie du peuple roumain de ces régions. Il met en évidence aussi l'importance accordée par Michel à la langue roumaine en tant qu'instrument de l'unification, ainsi que les mesures qu'il a prises en faveur de la population roumaine majoritaire de Transylvanie, dont il voulait faire le principal renfort du pouvoir. L'auteur examine les différents aspects de la politique du voïvode envers les paysans roumains de la Transylvanie, envers le clergé orthodoxe roumain de la contrée, ses efforts en vue de l'égalisation du statut de ceux-ci avec celui de ses autres sujets. Une place importante occupe dans l'article la politique de Michel envers les Saxons et les Szeklers, qui lui ont apporté leur appui. La mort tragique de Michel le Brave fut provoquée par l'opposition de la noblesse, jalouse de ses privilèges ainsi que par l'hostilité de ses ennemis du dehors, en premier lieu par celle d'une Pologne philottomane. La nécessité de l'union des Pays roumains dont Michel le Brave fut conscient au plus haut degré est mise en pleine lumière par l'auteur. Destinée à nous faire voir surtout ce qui fait du voïvode de la fin du XVI-e siècle un précurseur des temps modernes et de la manière moderne de concevoir l'idée de nation, l'étude de Ștefan Păscu est écrite dans une belle langue littéraire.

La politique de Michel le Brave, à l'égard de la Moldavie, qui aboutit à l'unification de cette région historique roumaine avec les autres provinces roumaines fait l'objet d'une étude particulièrement intéressante de Constantin Rezachevici. Après 1595, la Pologne essayant de soustraire ce pays roumain à l'alliance antiottomane dont Michel fut l'un des plus résolus défenseurs, le voïvode parvint à l'idée d'exercer son autorité en Moldavie, ce qu'il fit suivant des étapes nettement définies : entre 1595—1597 il se contente à ne pas provoquer une guerre avec le prince moldave Ieremia Movilă, l'allié de Zamoyiski, favorable à une entente avec les Turcs et les Tartares ; dans les années 1598—1599 il se décide à mener campagne en Moldavie, mais sous le signe de la collaboration avec les Habsbourgs, prêt à y installer un prince reconnu par l'Empereur ; en 1600 enfin, après l'unification de la Transylvanie et de la Valachie sous son autorité, le voïvode entreprend à lui seul la campagne et arrive à nommer dans le pays un prince qui règne en son nom. L'étude est fondée sur une documentation très riche, parfois inédite.

Une des constantes de la politique de Michel le Brave fut sa collaboration, dont l'importance militaire n'a pas besoin d'être soulignée, avec les Szeklers. L'étude, très étoffée, de Ludovic Demény, *Les Szeklers et Michel le Brave*, présente les étapes de cette collaboration et en explique les causes profondes. Elles résident dans ce que l'auteur nomme une « coincidence d'intérêts » : Michel le Brave se pose en défenseur des libertés des Szeklers menacées par la féodalité hongroise de Transylvanie. Solidement appuyée sur les textes, l'étude nous offre non seulement une image très claire de ce que fut la collaboration du Voïvode avec cette population de soldats de la Transylvanie, mais aussi une incursion dans la période précédant le règne de Michel où l'on trouve les origines de ce rapprochement. C'est l'opposition de la même noblesse qui, après avoir provoqué l'entente du grand voïvode avec les Szeklers, réussit à empêcher, ceux-ci, par la force et les persécutions sanglantes, d'ailleurs seulement en partie, d'aider leur protecteur au moment décisif de sa carrière. Quelques jours avant l'assassinat qui mit fin à sa vie, Michel le Brave donna aux Szeklers, par une lettre arrivée trop tard, la permission d'attaquer les nobles.

La signification internationale des combats de Michel le Brave dans le contexte des guerres turques du XVI^e siècle fait l'objet de l'article à ce titre de Carol Gollner. Dans une Europe peu encline à mener la croisade contre l'Infidèle et qui cherche plutôt le compromis, sinon l'alliance, avec le Grand Turc, les peuples balkaniques, directement menacés par l'avance de celui-ci, s'y opposent avec héroïsme. Le héros par excellence de ce combat est sans doute Michel le Brave. Il est reconnu comme tel par les gens du Sud—Est de l'Europe, mais aussi par les Occidentaux. C'est la conclusion que l'auteur appuie sur des témoignages du temps et sur une analyse des événements. Certes, approfondir l'étude de la signification internationale de l'épopée de Michel le Brave reste l'une des principales tâches de l'historiographie roumaine. A côté des pages de C. Gollner, plusieurs études de ce recueil vont faciliter une telle démarche. Ilie Corișu analyse *Les combats de Michel le Brave contre les Turcs à la lumière de nouvelles sources polonaises*. Il s'agit de documents conservés dans Archiwum Glowne Akk Dawnych de Varsovie qui contiennent des informations du plus haut intérêt sur la révolte antiottomane et les luttes menées contre les Turcs par la Valachie et la Moldavie entre 1594 et 1595, sur les exploits de Michel le Brave dans les guerres avec les Turcs et les Tartares (1596—1597, 1598), sur le rôle de Ieremia Movilă comme médiateur de la paix entre les Turcs et l'Empire des Habsbourgs. Aurel Decei dans son article *La brillante incursion de Michel le Brave au sud du Danube, en septembre-octobre 1598, reflétée par les chroniques turques*, nous offre, outre quelques considérations historiques sur l'incursion du voïvode, la traduction de quelques textes des chroniqueurs Selânikî Mustafa (m. après 1600), Hasanbegzade Alimed (m. 1625) et Mustafa Naima (m. 1716) inédits, on pas encore traduits en roumain. Pour sa part, Cornelia Bodea publie, en l'accompagnant d'un riche commentaire, le texte inconnu d'*Un « Avis » espagnol de 1599 sur les campagnes de Michel le Brave au sud du Danube*. Il s'agit d'une brochure se trouvant à présent dans la Bibliothèque de l'Université Harvard des Etats-Unis et dont les catalogues imprimés ne font pas mention. Elle contient une version de la lettre de Michel à l'archiduc Maximilien, expédiée de Caracal, le 16 octobre 1598 et publiée par Iorga (Hurmuzaki, *Documente*, XII, 1903, p. 411—412). La brochure témoigne du prestige de Michel le Brave dans le monde de l'époque. *L'épopée de Michel le Brave dans une œuvre historique anglaise de son temps* est le titre d'une étude signée par Paul Cernovodeanu. L'auteur analyse la manière dont le règne de Michel est présenté dans la *General Historie of the Turkes* par Richard Knolles, ouvrage imprimé à Londres en 1603. Il identifie les sources de Knolles et compare l'image du voïvode reflétée dans les écrits anglais de ce type, œuvres de compilation d'érudits qui admirent l'action du prince, avec celle, objective mais conçue dans l'esprit des intérêts de la Couronne britannique, en principe hostile au mouvement antiottoman, qu'on trouve dans les rapports diplomatiques et dans les autres documents

officiels des Archives de l'Etat. A son tour, Damaschin Mîoc s'occupe d'une source historique balkanique, la chronique dite de Brankowich et de la manière dont elle présente la personnalité de Michel le Brave (*La chronique de Brankowich et Michel le Brave*). Il s'agit d'une chronique rédigée entre 1620 et 1650, en Transylvanie ou en Valachie, par F. X. Pejačević, en latin. Parmi les sources de cette compilation dont la chronique de Brankowich proprement dite n'est qu'une, une chronique roumaine a fourni les informations concernant l'histoire du règne et des exploits de Michel le Brave. D. Mîoc suppose qu'il s'agit d'une chronique officielle de Michel, due à Teodosie Rudeanu, aujourd'hui perdue, traduite ensuite en slavon, peut-être en Banat et selon toute vraisemblance incorporée dans la fameuse chronique de Virșeț, également perdue. Il publie le texte latin de cette partie de la chronique de Pejačević, d'inspiration roumaine, texte concernant les événements de 1594—1601, en l'accompagnant d'une traduction roumaine.

Deux des études du recueil traitent des aspects militaires de l'histoire de Michel le Brave. Nicolae Stoicescu donne ce qu'on peut nommer la première petite monographie dont on dispose sur *L'armée de Michel le Brave*. Se fondant sur une documentation particulièrement riche, il nous présente l'organisation, la composition, les effectifs et l'armement des troupes du voïvode. Il se plaît à mettre en évidence le souci de celui-ci de « moderniser » et de renforcer son armée. L'auteur insiste également sur les efforts de Michel en vue d'une alliance de toutes les forces chrétiennes du Sud—Est européen dans la lutte commune contre l'Empire ottoman. Le colonel Victor Atanasiu, auteur de l'article *La conception militaire de Michel le Brave*, fait ressortir d'une étude où il apporte la compétence du spécialiste, la cohérence et la continuité de cette conception ; elles seraient la preuve de la fidélité du grand voïvode aux traditions militaires de son peuple, à ce qu'on appelle, avec le mot de Bălcescu, « l'école roumaine de guerre ».

La famille de Michel le Brave fait l'objet de l'article de Ștefan Andreescu. Dans un exposé clair et concis, le jeune historien fait le point de nos connaissances à ce sujet. Les points de vue personnels n'y manquent pas. On trouve des indications de sources et bibliographiques de première utilité. L'article est accompagné d'un arbre généalogique soigneusement établi. Ce qui plus est, l'auteur cherche à dégager le sens social et politique que toute généalogie implique. Issu d'une famille dynastique de Valachie, par son père, lié à la grande noblesse terricienne par des alliances matrimoniales, en premier lieu par sa femme, Michel le Brave, conclut l'auteur, se révélerait par l'origine constantinopolitaine de sa mère (une Cantacuzène) le représentant de droit d'une Byzance après Byzance qu'il a brillamment incarné, affirmation qui nous semble un peu osée. Avec le sérieux qui caractérise toutes ses contributions, Carmen Laura Dumitrescu traite dans une étude — qui fait suite à celle de Șt. Andreescu et qui apporte de nouvelles précisions au même sujet — du monastère Călușu, fondation des boïards Buzrșeu. La peinture de ce monument où l'on trouve un portrait de Michel le Brave et un autre, de Petru Cereel, est un document idéologique de premier ordre de cette époque. Par son étude du point de vue de l'histoire générale et de l'histoire de l'art, ainsi que par l'examen d'autres documents, l'auteur arrive à des conclusions nouvelles — pour nous convaincantes — concernant non seulement l'édifice, mais aussi la famille de Michel le Brave. En voici quelques-unes : l'église de Călușu, dont les fondations datent de l'époque de Neagoie Basarab, fut achevée, par les soins des frères Buzrșeu en 1588 ; la peinture date de 1589 ; en 1590 le monastère reçut des terres et des serfs. Quant à la famille du voïvode, il se maria avec sa femme Stanea en 1588 et non en 1583, date généralement admise jusqu'à présent ; la princesse Florica n'est pas l'enfant de Stanea, mais le fruit d'un premier mariage de Michel ; Nicolae-Pătrașeu, le fils du voïvode et de sa femme Stanea naquit en 1588/89. Des schémas généalogiques complètent utilement l'étude.

Il nous reste à signaler l'article de Dan Berindei, *Michel le Brave dans la vision de la génération des fondateurs de la Roumanie moderne*, qui apporte des données nouvelles et ouvre à la recherche des perspectives prometteuses et la contribution de Constantin Șerban qui publie un très utile *Répertoire* de la correspondance politique et diplomatique de Michel le Brave.

Il est à regretter l'absence des résumés dans des langues de circulation internationale de ce volume qui apporte, avec chacune de ses pages, quelque chose de nouveau.

Nicolae-Șerban Tanașoca

ANDRÁS MOCSY, *Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire*. Translation edited by Sheppard Frere. Routledge & Kegan Paul, London and Boston, 1974. XXI + 453 pp., 2 maps, 45 plates, 60 pictures. (The Provinces of the Roman Empire)

Située dans les vallées du Save, Drave et Danube, la province romaine *Pannonia* touchait presque la ville d'*Emona* (Ljubljana), du côté du couchant, alors qu'à l'Est elle aboutissait à la confluence du Save avec le Danube, un peu à l'Ouest de *Singidunum* (Belgrade). Elle était sillonnée par les principales routes réunissant l'Italie et la Gaule aux provinces orientales — la Dacie, la Mésie, la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure. Des plaines fertiles, la proximité du *limes* danubien et des communications faciles faisaient de la Pannonie l'une des provinces les plus prospères de l'Empire, avec un degré de romanisation bien avancé. Quant à la Mésie Supérieure, sa frontière naturelle au Nord était le Danube, depuis *Singidunum* (Belgrade) jusqu'à l'embouchure de l'*Almus* (Lom), légèrement à l'Est de la ville de *Ratiaria* (Aréar). Cette province englobait les vallées des rivières *Margus* (Morave), *Timacus* (Timok) et *Axius* (Vardar) et tout leur réseau d'affluents, s'étendant jusqu'au Sud de *Scupi* (Skopje) et à l'Ouest de Prizren, Peë, Novipazar, Kraljevo, Rudnik et Stojnik. La Mésie Supérieure était traversée par la route la plus facile et la plus fréquentée de celles qui rehaient les régions danubiennes à la Thessalie et à l'Égée. Pour cette raison et aussi à cause de la proximité du *limes* danubien, où de nombreux soldats romains étaient constamment concentrés, la romanisation fut assez active dans ces contrées et surtout dans les zones septentrionales. De par leur position géographique, les deux provinces en question se présentaient différemment : la Pannonie tournée vers l'Italie, alors que les deux Mésies et la Dacie constituaient un ensemble géographique à part, dont le principal axe entre Belgrade et le Pont Euxin était le Danube. Par conséquent, l'étude parallèle de la Pannonie et de la Mésie Supérieure révélera naturellement des traits communs, mais aussi un certain nombre de différences. C'est d'ailleurs ce que montre le présent ouvrage. Son auteur, spécialiste dans le domaine de l'archéologie et des sources antiques écrites (textes et inscriptions), s'attache à nous donner l'histoire des deux provinces : il insiste sur les caractères particuliers de chacune d'entre elles, en poussant ses descriptions jusqu'aux détails, sans toutefois user fréquemment des références à l'histoire de l'Empire romain, ni à l'histoire générale de l'époque et sans tirer des conclusions d'ensemble.

Le premier chapitre débute par une incursion dans le passé reculé des Thraces, des Illyriens et des Celtes qui avaient peuplé ces régions. Sa substance est surtout fournie par les sources écrites, avec la mise en valeur des trouvailles de l'archéologie. Toutefois, l'auteur ne met pas au profit les derniers résultats obtenus par la linguistique. Son exposé s'accompagne de graphiques orientatifs, usant de la manière intuitive pour montrer la diffusion, les mouvements et la culture des autochtones de ces régions. Un croquis de la diffusion des monnaies romaines et celtiques avant la conquête romaine révèle le prélude de la romanisation, en ce sens que les relations commerciales avec Rome sont attestées en ces lieux bien avant leur entrée sous la domination romaine. Il aurait été le lieu dans ce chapitre de relever les éléments de continuité, gardés surtout par la toponymie que les Romains adoptèrent pour la transmettre à leur tour jusqu'à nous. Par exemple, les noms celtiques (*Carrodunum* — Pitomača, sur le Drave à l'Est de Ptuj; *Neviodunum* — Drnovo, sur le Save à l'Ouest de Zagreb; *Singidunum* — Belgrade) et la hydronomie, qui est encore plus caractéristique. Les Romains ont donné eux aussi de nouvelles désignations aux sites, s'inspirant surtout des noms de leurs empereurs ou des grands propriétaires fonciers, mais ces innovations ne se sont implantées que dans de rares cas : *Cassiana* — Douji Petrovici; *Caesariana* — Jutas; *Crispiana* — Bakonyzentlászló; *Donatiana* — Vardarae; *Florentiana* — Florentin; *Flortana* — Czákvár; *Menneiana* — Požeško podgorje; *Romulianum* — Jasen, etc. On peut affirmer, en général, que l'auteur n'a pas exploré suffisamment les données fournies par les itinéraires romains.

Le deuxième chapitre s'occupe de la conquête romaine et des commencements de l'administration romaine. Il aurait fallu donner là une description des grandes artères sillonnant ces régions et des moyens de communication entre la Pannonie, la Mésie Supérieure et les provinces voisines, ainsi qu'avec le reste de l'Empire. D'habitude, ces moyens de communication suivaient le tracé des voies naturelles, les vallées des grands fleuves, en direction Est—Ouest et Sud—Nord, sans traverser pourtant en diagonale la péninsule balkanique, ce qui aurait donné une route beaucoup plus courte vers l'Adriatique et l'Italie. C'est ainsi que la route qui partait de *Viminacium* (Kostolae) sur le Danube et remontait le cours de la Mlava, poursuivant sur les cours de la Morava et la Toplica, passait par *Ulpianum* (Gračanica) et l'actuelle Prizren et continuait en descendant la vallée de la Drina jusqu'à *Lissus* (Lesh, Lezhe) au bord de l'Adriatique, en face de la ville italienne de Bari, n'arriva jamais à se transformer en une

voie de communication efficace entre la Dacie et l'Italie méridionale. Tout au contraire, dans la plupart des cas, l'armée, le personnel administratif et les marchands préféraient la route qui se dirigeait vers Aquilée, en Italie septentrionale. En revanche, retenons comme remarquables les précisions de l'auteur relatives aux populations autochtones considérées par le prisme des inscriptions latines et présentées dans le troisième chapitre de ce livre. Cette méthode, l'auteur l'avait déjà appliquée avec succès dans l'un de ses ouvrages antérieurs, s'intitulant *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen* (Budapest, 1959).

Le processus de romanisation des trois premiers siècles de notre ère, c'est-à-dire à l'époque de maximum épanouissement et expansion de l'Empire, est décrit dans les chapitres IV—VIII. Il forme, d'ailleurs, l'essence-même de l'ouvrage. C'est une description très poussée, embrassant tous les aspects de la culture matérielle : l'urbanisme, le commerce, les arts et métiers, l'exploitation minière, l'architecture, la sculpture, la céramique, etc. Du reste, par « romanisation », l'auteur entend seulement un certain degré d'intensité de la culture romaine rapporté à ce qui était alors dans les provinces occidentales, sans mentionner que ce processus englobait aussi la connaissance de la langue latine. De cette manière, une population de langue latine qui ne laisserait pas des traces de culture matérielle deviendrait sans conséquences. La conclusion de l'auteur en ce qui concerne l'intensité de la romanisation par rapport à celle de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique est pessimiste et sans aucun doute exagérée : « Roman culture and presumably the Latin language as well were confined to those who by office or by wealth were closely connected with the government and with the administration ; they no longer formed a military-municipal social class mediating between superiors and inferiors, but a class that was rather isolated from the people, and which was not strong enough to maintain itself under the changed circumstances after the end of the fourth century, in the way in which the senatorial estate-owners of Gaul, Spain and Africa were able to maintain themselves » (p. 338). De toute évidence, la « romanisation » des régions orientales ne peut être comparée, en bloc, aux régions occidentales, sans tenir compte de la romanisation des couches populaires, justement des « inferiors », surtout dans l'ancienne Dacie. Trop catégorique également nous semble l'affirmation suivante : « The fact that this line (c'est-à-dire la ligne de démarcation linguistique établie par C. Jireček) coincided with the frontier of the provinces clearly proves that the official language of each province had been decided some time during the early imperial period » (p. 260). En réalité, il ne s'agit pas d'une décision, mais de procédés variés qui furent dictés par la réalité vivante : les colonies romaines de Macédoine employaient le latin, mais les villes grecques de Mésie Inférieure rédigeaient leurs décrets toujours en grec.

L'auteur opère des démarcations, lorsqu'il essaie d'expliquer la persistance ou la disparition des toponymes latins. « In view of the early beginning of barbarization and the gradual emigration of the Romans, it becomes understandable that the place-names of Pannonia were preserved to the present day only in exceptional cases » (p. 354). En ce sens, sont cités les noms : *Danubius*, *Dravus*, *Savus*, *Arabo* (allein. *Raab*, hongrois *Raba*) ; *Granua* (allein. *Grau*, hong. *Garam*, slovaque *Hron*) ; *Poetovio* (allein. *Pettau*, serbo-croate *Pluj*) ; *Siseia* (sb.-ert. *Sisak*) ; *Sirmium* (sb.-ert. *Srjem*, allein. *Syrmiten*, hong. *Szorény*) en Pannonie, et *Ad Ratiariam* (bg. *Arčar*), *Bononia* (bg. *Vidin*), *Florentiana* (bg. *Florentin*), *Argentares* (srb. *Rgožina*), *Naissus* (sb. *Niš*), *Seupi* (macéd. *Skopje*) en Modie Supérieure. En ce qui concerne la persistance dans une plus grande mesure des toponymes latins en Dacie Ripensis, l'auteur avance un argument spécial : « But for the survival of the small group of place-names in Dacia Ripensis there must have been a special reason. In particular we may think of the settlement of Romanized elements in the new Dacia, after the evacuation of the Dacia of Trajan, whereby a Latin-speaking population was created, which by comparison with the other Dambian and Balkan countries was compact, if not massive, and could resist the Thracian language of the native population and the influence of the Germanic, Bulgarian-Turkish and Slav-population » (p. 354). Il convient d'attirer l'attention sur le fait que la population latinophone n'a pas été « créée » seulement après l'évacuation de la Dacie Trajana qui, comme on le sait, n'a pas provoqué un déplacement massif de population, mais le départ des officiels ; on ne peut passer sous silence que les noms de certains fleuves — Danube, Drave, Save, Timok — et de quelques villes (*Poetovio*, *Siseia*, *Sirmium*, *Naissus*, *Seupi*) étaient antérieurs à la conquête romaine. La situation était la même dans les provinces occidentales de l'Empire. Plus rares, les noms latins ont le mieux résisté en Dalmatie et en Mésie, par exemple *Augusta-Ogosta*, *Castellacium-Kostalac*, *Castellum-Kaštel*, *Varvaria-Bribr*, etc.

Bien que faisant partie des régions soumises à une romanisation relativement intense, la Pannonie n'a point gardé des noms romains, peut-être à cause de sa position : sa plaine fertile attirait par trop les peuples en migration, qui entraînaient à leur suite les vestiges latins. Pour ce qui est de la Mésie, la persistance de certains toponymes latins s'explique tant par le degré de sa romanisation que par son relief accidenté, qui a mieux abrité la

population romanisée. Le prétendu abandon de la Dacie Trajane, rapporté par Entropius, s'est limité, sans l'ombre d'un doute, au retrait des organes administratifs et n'a jamais eu un caractère de masse. De toute façon, on ne peut pas prouver de cette manière l'intensité de la romanisation de la province Mesia Superior, qui resta sous la domination de l'Empire presque six siècles, disposant de douze *municipia* et ayant laissé environ 1500 inscriptions latines.

H. Mihăescu

A. F. MILLER, *Mustapha Pacha Baïraktar*, Bucarest, 1975, 466 p. (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, collection « Etudes et documents du Sud-Est européen » — 7)

Il ne s'agit pas d'une simple monographie de l'œuvre politique accomplie par Mustapha Pacha Baïraktar, complétée de sa biographie. En effet, l'auteur visait plus loin, ce qui nous a valu le tableau historique de toute une époque: la fin du XVIII^e et le commencement du XIX^e siècle. La situation intérieure de l'Empire ottoman, ainsi que sa politique extérieure sont amplement étudiées, avec la description documentée du jeu des rapports entre les différentes classes et catégories sociales de l'Empire et l'examen approfondi des rapports politiques jouant sur l'échiquier international dans la partie dite de « la Question d'Orient ». Pour la rédaction de son ouvrage, le professeur A. F. Miller utilisa d'un riche matériel inédit, complétant heureusement une bibliographie historique tout aussi riche; cette version est parue quelques mois avant la disparition du spécialiste soviétique.

Le volume se divise en quatre grandes parties, dont la première est consacrée à la crise de l'organisation féodale-militaire des Ottomans à la veille de la Révolution française de 1789. On y trouve exposé le tableau d'ensemble de l'Etat ottoman à l'avènement de Sélim III: ruine de l'économie des villes et villages; désagrégation de la classe dominante; débâcle de l'armée terrestre et de la marine, ainsi que de l'appareil gouvernemental; déclin de la culture. La façon différente dont régissent les divers peuples de l'Empire face à la faiblesse du système féodal contribue au désordre, auquel les complications extérieures apportent leur touche.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur procède à l'analyse du « nouveau système » inauguré par les réformes du sultan Sélim et appliqué de 1789 jusqu'en 1807. A cette occasion, sont dégagées les circonstances défavorables, qui devaient conduire à l'échec desdites réformes, pour permettre au lecteur de mieux saisir les événements ultérieurs et l'activité des « Amis de Roustchouk ». Tout un chapitre, celui s'intitulant « Mustapha Baïraktar et son ayanlyk » s'occupe du début politique de notre personnage. Celui-ci, propriétaire foncier dans les environs de Roustchouk, s'est distingué pendant la guerre de 1787—1791; il reçoit le titre d'ayan de Razgrad, avant que les circonstances politiques ne le fassent accéder au rang d'ayan de Roustchouk. Sa position politique en tant que tel est indépendante, voire hostile à la Porte, à ce pouvoir central incapable de faire face à la grave situation de l'Empire. Il suit en ceci la même voie que les autres ayans et beys insurgés à l'époque en Roumélie. Pour se défendre, la Porte détachera par ses menées secrètes une partie des ayans danubiens de la coalition mise sur pied par Baïraktar, les mettant à l'attaquer dans ses possessions. Sur ces entrefaites, Pazvand-oglu reprend la lutte contre la Valachie, tout en s'entendant avec l'ayan de Silistra pour investir Roustchouk. Cependant, Baïraktar occupe Silistra, où il nomme un autre ayan. En 1806, il envoie quelques détachements à Bucarest, sur la demande des boïards valaques, afin de tenir tête aux troupes de Pazvand-oglu, « les brigands de Vidin ». En ce moment Baïraktar est très puissant: il a élargi ses possessions, grâce aux territoires occupés par ses hommes, et il bénéficie de l'appui des commerçants et des propriétaires fonciers. La guerre russo-ottomane déclenchée en 1806 devait encore aggrandir sa puissance. On le voit accéder en 1807 au rang de vizir, tout en tenant aussi la fonction de vali de Silistra et celle de serasker du front danubien, traité par la Porte non comme un subalterne mais plutôt comme un allié important du grand vizir, qui venait d'attendre le Danube à la tête des troupes impériales.

Les III^e et IV^e parties du livre couvrent une période d'environ 18 mois, depuis l'abdication de Sélim III jusqu'à la mort de Mustapha Pacha Baïraktar. Ce sont les mois de l'effondrement de l'œuvre des « Amis de Roustchouk ». Le nouveau sultan, Mustapha IV déclare officiellement l'abolissement du « nouveau système ». Dans la capitale ottomane, où le pouvoir suprême était compromis, la seule force réelle était incarnée par les yanaks et les janissaires. Bien qu'ayant commencé par être un adversaire du « nouveau système », Baïraktar se rend vite compte que le régime des janissaires ne saurait vaincre les Russes, ni organiser une résistance prolongée, ce qui le fera se transformer peu à peu d'ennemi en partisan des réformes

de l'armée. Mustapha Paçha finira donc par lier son nom à une nouvelle tentative de réformes, qui culminera par le coup de force du 28 Juillet 1808, à la suite duquel les « Amis de Roustchouk » prennent le pouvoir. C'est pour la première fois dans l'histoire de l'Empire ottoman que s'accomplit un coup d'Etat sous la direction d'un groupe politique constitué — les « Amis de Roustchouk » — sans que celui-ci se transforme en véritable parti politique. Comme l'auteur le précise, ces « Amis de Roustchouk » représentaient sans s'en rendre bien compte « les intérêts d'une amorphie mais assez large couche sociale qui pour diverses raisons s'est unie dans la lutte contre l'insécurité de la propriété et de l'anarchie féodale. En outre, la marche de Baïraktar sur Stamboul était, au fond, un soulèvement des provinces contre la capitale ottomane » (p. 298). À un pouvoir réel, Mustapha Paçha Baïraktar joignait quelques autres prérogatives. Il détenait le poste de grand vizir, ainsi que celui de serasker ou ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée. Le « pacte d'alliance » daté du mois de septembre 1808 et confirmé par un hatt-i chérif du nouveau sultan Mahmud II peut être considéré comme un véritable programme de gouvernement. Il obligeait ses participants — les dérébeyés et les ayans — à respecter les dispositions financières du Gouvernement, en prétendant le serment de fidélité au pouvoir central. Différentes réformes sont introduites par Baïraktar et les « Amis de Roustchouk » ; l'auteur relève les différences caractéristiques entre les deux gouvernements, celui de Baïraktar et celui de Sélim III. Les « Amis de Roustchouk » recrutèrent des partisans parmi les dignitaires de la capitale qui avaient soutenu Sélim, ils étaient en outre liés à la bourgeoisie marchande chrétienne des Balkans. Toutefois, la défaite de Baïraktar et de son groupe était inévitable : la réaction féodale allait prendre sa revanche, Baïraktar tombe, victime de la rébellion des janssaires du 15 novembre 1808 et dès lors les « Amis de Roustchouk » cessent d'exister. Ce sera aussi l'échec des tentatives des milieux dirigeants turcs d'arrêter le démemberement de l'Empire ottoman par des réformes.

En s'attachant à suivre les méandres de l'activité politique de Mustapha Paçha Baïraktar, le professeur A. F. Miller a restitué en fait l'image d'une époque dépassant de beaucoup la période du développement de la carrière de son personnage, une époque d'autant plus intéressante qu'elle permet de saisir les résultats de la crise de l'organisation féodale-militaire de l'Empire ottoman. C'est une occasion pour l'auteur de retracer les grandes lignes de la diplomatie développée à la cour ottomane par les ambassadeurs des pays européens, la France, la Russie, etc., en mettant en lumière les causes qui mirent les pays orientaux sous la dépendance plus ou moins marquée des grandes puissances occidentales et qui conduisirent aussi à la naissance des mouvements de libération nationale dans le Sud-Est européen. Les particularités du retard intervenu dans le développement socio-économique des pays de cette région, dans les conditions de la domination ottomane sont également soulignées par l'auteur, qui aboutit à la conclusion que le recouvrement de l'indépendance des pays sud-est européens a été étroitement lié au processus de démemberement de l'Empire ottoman. Ce processus devait donner lieu à une grande compétition entre les puissances européennes, décidées, chacune, de s'assurer « l'héritage ottoman ». C'est ce qui constitue, suivant l'auteur, le véritable contenu de « la Question d'Orient », surgie à la fin du XVIII^e siècle.

Anca Ghiafă

EVEL GASPARI, *Il matriarcato slavo. Antropologia culturale dei protoslavi*. Sansoni. Firenze, 1973, 760 p.

Aux travaux monumentaux de L. Niederle (*Stovanské starozitnosti*, Prague, 1911—1934) et de K. Moszyński (*Kultura ludowa slowian*, Cracovie, 1929—1939), s'ajoute depuis peu la synthèse du savant italien Evel Gasparini. Sa recherche porte sur l'histoire culturelle des proto Slaves (c'est-à-dire des Slaves du temps d'Hérodote), sans l'embrasser toutefois dans son ensemble, puisque l'étude du matriarcate slave ne saurait offrir que l'image de certains traits particuliers de celle-ci, reflétés dans l'organisation économique et culturelle qui lui est propre.

La méthode d'investigation de l'auteur combine le point de vue de l'ethnographie à celui du linguiste, de manière à vérifier mutuellement leurs données respectives et à procéder par recoupements pour aboutir à des conclusions plus amples. Par exemple, la terminologie familiale slave de l'époque ne suggère même pas les différences structurelles par rapport à la famille indo-européenne (p. 10) et seule une recherche complexe, interdisciplinaire serait susceptible de compléter les lacunes de l'investigation de chacun de ces deux domaines. En effet, suivant la remarque très pertinente de l'auteur « il linguista ha un udito molto sensibile,

ma la sua debole vista lo costringere a procedere lentoni, come nella nebbia. L'etnologo al contrario ha un ocello abbastanza penetrante, ma si aggira in un passaggio senza suoni. Per esplorare una cultura anàcrona (senza date e senza scrittura), occorre che il cieco si accompagni al sordo » (p. 12). C'est pourquoi le professeur Gasparini, en voulant faire sortir les études slaves de l'impasse, a dû combiner sans cesse les méthodes de recherche.

En 1931, Léo Scifert démontrait que la civilisation slave à un certain moment de son histoire avait été exogame et matriarcale, et qu'il ne s'agit pas d'une civilisation indo-européenne. Mais son ouvrage par trop révolutionnaire était « prématuré » suivant l'expression de Mircea Eliade¹, restant sans écho parmi les slavistes.

Partant de l'origine indo-européenne des langues slaves, ces derniers ont comparé la culture slave avec d'autres cultures indo-européennes, mais la prémisse de cette parenté culturelle devait conduire à des conclusions erronées. L. Niederle et O. Schrader prirent pour point de départ de leurs analyses les types indo-européens, ce qui les a induit à considérer la forme du *snohačestvo* comme une preuve du patriarcat slave. On entend par *snohačestvo* (du russe *snocha* « belle-fille », v. pol. *znochastwo*, serb. *snahačenje*) le droit du beau-père de vivre avec l'épouse de ses fils impubères et même avec la femme de ses fils pubères quand ces derniers s'éloignaient pour longtemps.

E. Gasparini a entrepris, pour sa part, une nouvelle analyse sur plusieurs fronts du patriarcat slave. Il est arrivé à démontrer qu'il ne saurait être question d'aucune analogie entre le père de famille slave et le *pater familias* romain, qui avait sur ses fils un *jus vitae et necis*, sans obtenir de ce fait aucun droit particulier sur sa belle-fille, que le mariage transformait en membre de la famille, protégée par l'interdiction de l'inceste. Or, chez les Slaves, la belle-fille restait une étrangère, donc passible de vivre avec son beau-père pour assurer l'agrandissement de la famille. C'est une forme de mariage que les Indo-Européens ignoraient. Chez les Slaves, la femme même mariée gardait ses droits de propriété, qu'elle pouvait transmettre à ses filles. Ils pratiquaient également un mariage matriarcal, qui introduisait l'époux dans la maison de sa femme. Dans ce cas-là, les fils prenaient le nom de leur mère, et non celui du père. Le beau-fils ne pouvait pas hériter de son beau-père, ni même de sa propre femme : seuls les enfants de celle-ci avaient un droit d'héritage. Ce type de famille s'est développé avec le temps sous la forme des « grandes familles maternelles », notamment chez les Slaves du Sud-Ouest. L'autorité de l'oncle maternel, ainsi que l'obligation de la femme de rentrer périodiquement au sein de sa propre famille sont d'autres expressions du patriarcat.

Le livre de Gasparini comporte trois grands chapitres, consacrés à *La cultura materiale* ; *La cultura sociale* ; *La cultura spirituale*. Mais, compte tenu de ce que « la culture est un organisme vivant et non un édifice », il a été impossible de procéder à une parfaite démarcation entre ces chapitres. Aussi, lorsque dans la première partie de l'ouvrage « si traccia la storia dell'agricoltura di zappa, a sembrato naturale trattare là della proprietà femminile della terra, scbbene quel diritto femminile fosse il perno sociale del matriarcato. Così era impossibile far seguire l'analisi e la storia dell'abitazione degli Slavi da una descrizione della forma del loro villaggio perché quella forma era prodotta dalle regole dell'esogamia. Sarà nella seconda parte, dedicata alla vita sociale, che uno studioso sull'abitato slavo troverà il suo posto naturale. Inversioni e compromessi di questo genere, giustificati da esigenze di organicità sono abbastanza frequenti nella nostra trattazione » (p. 12).

La première partie, consacrée à la culture matérielle se compose de 12 sous-chapitres, qui traitent de : La récolte ; L'agriculture de zappa ; La zappa féminine ; Le régime de l'orto domestico ; Conversatione e perdita della proprietà féminine ; Le miglio e il frumento ; L'aratro ; L'allevamento e il traino dell'aratro ; I campi instabili ; L'abitazione ; La ruota ; Il denaro di tela (p. 15—214). Bien que l'analyse comparée de la terminologie slave (des outils, de l'habitation, etc.) repose dans sa majeure partie sur des données anciennes (l'auteur n'a pas pris en considération, par exemple, les informations de l'Atlas linguistique bulgare ou celles du Dictionnaire étymologique de la langue serbe de P. Skok), elle poursuit la diffusion des termes respectifs dans une très vaste aire. L'étymologie des termes, ainsi que leurs particularités dialectales sont étudiées en tant que preuves de leur grande circulation et de leurs qualités de « mot-témoin ». Quelques cartes dressées à partir du matériel examiné auraient complété d'une manière fort suggestive une démonstration, par ailleurs absolument satisfaisante.

Encore plus vaste, la partie consacrée à la culture sociale traite de : La grande-famiglia ; Le nozze matricolocali ; Il clan materno ; L'avuncolato ; Il ritorno della sposa e la struttura del « rod » ; La « sebra » esogamica ; I villaggi binari ; La decadenza degli istituti gentilizi ;

¹ *On the Slavic Matriarchy: Il matriarcato Slavo. Antropologia Culturale dei Protoslavi*. By Evel Gasparini. Firenze. Sansoni Publishing, 1973, pp. 760, in « History of Religions », Chicago, vol. 14, n° 1, August 1974, p. 74—78.

La carriera di sposa; Associazioni femminili e maschili; La vita pubblica; Il patriarcato slavo (p. 215—490). La conclusion de l'auteur est que la civilisation des Slaves avait reçu une impulsion vers le patriarcat dès l'époque indo-européenne. Les indices en ce sens sont fournis par la fréquence croissante « della forma patrilocale delle nozze », ainsi que par l'abandon progressif « delle usanze dell'avunculato ». Cependant, cette impulsion ne devait point conduire à un patriarcat intégral; les choses semblent s'être passées comme dans le sophisme de Zénon: « il piè-veloce Achille non avrebbe mai raggiunto la tartaruga. L'ingresso degli Slavi nella storia segnò l'intervento dell'esterno di sollecitazioni più energiche e impazienti che partivano da autorità ignare della vera natura delle istituzioni popolari, e che, introducendosi in una struttura matriarcale, ebbero per effetto di corromperla, trasformando i diritti del patriarcat in privilegi ed abusi » (p. 490).

Enfin, la dernière partie, celle de l'étude de la culture spirituelle, s'occupe de: Lo spirito della foresta e lo spirito dendrico; Il dio celeste ozioso; La pesca della terra; Bog; Perun; Zecrneboh; Le « continae » e la « bratčina »; Gli astri; I mani; Fiabe e danze; Il canto e l'orruato. Cette partie de l'ouvrage ouvre de larges perspectives à l'étude des religions slaves.

Une bibliographie vraiment impressionnante (2500 titres) complète cette œuvre, qui s'accompagne de 170 illustrations et d'un Index analytique.

La méthode employée par l'auteur permet la valorisation d'une manière créatrice des résultats donnés par l'investigation interdisciplinaire. Elle contribue à accréditer le prestige de la capacité d'analyse présentée par l'ethnographic linguistique.

Zamfira Mihail

N. P. ANDRIOTIS, *La loi de la prophylaxie dans le vocalisme néo-grec*, Thessalonique, 1974, 64 p.

Ce travail est une variante développée de l'étude *De quelques faits phonétiques du dialecte moderne de Samothrace*, publiée par N. P. Andriotis en 1940. Les recherches que l'auteur a faites à cette époque lui ont permis de signaler « une tendance constante et assidue dans le vocalisme néo-grec à dissimiler les composants de certains groupes vocaliques, en aggrandissant la différence de leur ouverture buccale, afin d'empêcher leur contraction et de maintenir ainsi leur économie syllabique » (p. 7).

En republiant cette étude, parue dans une revue grecque de circulation très limitée¹, N. P. Andriotis étend sa recherche à d'autres dialectes néo-grecs, afin de mettre en évidence la tendance de généralisation du phénomène phonétique mentionné ci-dessus.

Quant au parler de Samothrace, l'auteur constate, qu'à la suite de la réduction du *r* intervocalique, les groupes *ōa* et *ēa* changent en *īa*, respectivement *īā*, ce qui n'empêche pas les deux voyelles du groupe de garder leur valeur syllabique: δῶρα > δῶā > δοῦα, μπόρα > μπόā > μπούα, μέρα > μέā > μία, etc. On observe que la fermeture des voyelles *o*, *e* sous accent en *u*, *i* a lieu: a) dans les groupes vocaliques secondaires (provenus par la réduction du *r* intervocalique); b) toujours devant la voyelle *a*, la plus ouverte du système vocalique.

Bien que le changement phonétique en discussion n'apparaisse régulièrement que dans le dialecte de Samothrace, il n'est pas isolé dans le domaine linguistique néo-grec: on le retrouve dans la langue commune, dans quelques dialectes méridionaux et dans le dialecte tsakonien.

En complétant son étude avec de nouvelles données, N. P. Andriotis montre qu'il y a des parlars (dans l'île de Chypre, dans le Dodécanèse et dans quelques autres îles de la mer Égée, ainsi qu'en Pont et Cappadoce), où la fermeture de *o*, *e* en *u*, *i* ne se borne pas aux situations dans lesquelles *o* et *e* toniques sont suivis de *a*, comme dans le dialecte de Samothrace. Le phénomène en question se produit aussi en position atone, et non seulement quand *a* suit les voyelles *o*, *e*, mais aussi quand *a* les précède, comme il résulte des exemples suivants: σαγόνη > σαόνι > σαούνι (Siphnos), καρέγλα > καέγλα > καίγλα (Carpathos), κάθουμαι > κάουμαι > κάουμαι (Rhodes), φάγε > φάε > φάί (Péloponnèse), πολλά > ποά > πουά (Cappadoce), παιδάκι > παιάκι > πιάκι (Cos), etc. L'auteur ajoute des exemples, où la fermeture d'un *e* tonique ou atone à *i* se produit non seulement en présence de *a*, mais aussi en présence d'une autre voyelle ouverte, du *o*: παλαίω > παλλίω (Chypre), φοβέρα > φοέρα > φοίρα (Carpathos), έγώ > έώ > ίω (Carpathos, Chypre, Rhodes), etc. Enfin, dans

¹ Ἄρχειον τοῦ Ἐθνικοῦ λαογραφικοῦ καὶ γλωσσικοῦ θησαυροῦ, n° 6, 1939—1940, p. 153—208.

le dialecte tsakonien, *e* accentué se ferme à *i* aussi devant *u* (reposant sur un ω ancien) : $\kappa\alpha\sigma\acute{\sigma}\acute{\epsilon}\omega > \kappa\alpha\sigma\acute{\sigma}\acute{\iota}\omega$.

En s'appuyant sur ces faits, N. P. Andriotis établit pour le grec une règle générale, en vertu de laquelle les voyelles *o* et *e*, toniques ou atones, en présence d'un *a* (*e* même en présence d'un *o*) « tendent avec une régularité inégale dans les divers parlers, à se réduire au phonème immédiatement plus fermé, c'est-à-dire le *o* en *ou* et le *e* en *i* » (p. 46). Le changement phonétique en discussion porte sur « une tendance synchronique et diachronique, plus ou moins universelle, de la langue grecque, et valable pour les parlers anciens et modernes... Ce phénomène est historiquement indépendant, mais phonétiquement de la même nature que la réduction du *e* en *i* ou en *ei* en dorien, et, sporadiquement, en béotien et en ionien-attique ancien » (*idem*).

Le seul linguiste qui ait donné une explication à ce phénomène, qu'on a observé déjà dans le grec vulgaire de l'époque hellénistique et romaine, est K. Dietrich : « Wenn nun... ϵ zu *i* und o zu *ou* wird, so bedeutet das nichts anderes, als dass der stärkere der beiden Komponenten den anderen zu dem ihm entsprechenden extremsten Vokal herabdrückt... ϵ und o werden daher in Verbindung mit dem vollen, starken *a* zu *i* und *u* geschwächt, da sich zwei Vokale von annähernd gleicher Artikulationsstärke nicht nebeneinander vertragen » (p. 52).

D'accord avec cette explication, N. P. Andriotis repousse l'identification que K. Dietrich fait à ce propos : « Unser Gesetz ist also... im Prinzip dasselbe wie im Nordgriechischen, wo auch *e* und *o* zu *i* und *u* geschwächt werden » (*idem*). En réalité, il s'agit de deux phénomènes tout à fait différents. Dans le premier cas, rencontré dans les parlers néo-grecs septentrionaux, la fermeture des voyelles ouvertes se produit régulièrement et sans exception en position atone, sans tenir compte de la nature des phonèmes voisins. Dans le deuxième cas, que N. P. Andriotis prend en discussion, la fermeture des voyelles *o*, *e* est déterminée par la nature de la voyelle qui suit et se produit aussi bien en position tonique qu'en position atone.

Dans ce dernier cas, on se trouve, en réalité, en présence d'un phénomène de différenciation. Il s'agit d'une « tendance à pallier l'hiatus constitué par deux voyelles ouvertes, comme pour éviter que deux phonèmes se confondent en s'assimilant par contraction » (p. 54). En s'occupant des phénomènes similaires du grec ancien, E. Schwyzer parlait de « Prophylaxe gegenüber der sich anbahnenden Kontraktion » (*idem*).

Les changements phonétiques traités par N. P. Andriotis dans son étude présentent intérêt aussi bien pour l'histoire de la langue grecque, que pour la théorie linguistique en général.

En ce qui concerne les parlers néo-grecs, l'auteur y déceit l'action de « deux tendances opposées, qui entraînent, l'une, par voie de dissimilation, la sauvegarde de l'économie syllabique des mots, l'autre, par voie d'assimilation, la destruction de cette économie » (p. 56). Cette observation concorde avec les constatations faites par d'autres linguistes, parmi lesquels nous pourrions mentionner André Mirambel² : « Les lois phonétiques du grec moderne agissent en des sens opposés : assimilation et dissimilation de phonèmes, développement et disparition de phonèmes, une série de faits se trouvant ainsi en partie compensée par une autre série aux effets contraires. Il se constitue ainsi une sorte d'équilibre qui caractérise le fonctionnement général du système phonique de la langue, et qui maintient la structure fondamentale du mot ».

Des études récentes de phonologie néo-grecque attestent toutefois l'existence de nombreux groupes formés de voyelles ouvertes³. Ainsi, dans la langue commune, sont courantes les combinaisons de voyelles où *o*, *e* apparaissent en présence d'un *a*; il y a même des paires minimales dans lesquelles *o* s'oppose, par exemple, à *u* dans cette position : $/\lambda a\acute{o}s/ \sim / \lambda a\acute{u}s/$ ⁴.

Vu ces circonstances, on pourrait parler d'une tendance à dissimiler les groupes vocaux en hiatus; celle-ci est en train de se généraliser, mais n'y est pas encore parvenue.

L'étude de N. P. Andriotis s'impose par la richesse des faits pris en discussion, empruntés aux dialectes grecs anciens et modernes. Connaisseur reconnu du domaine linguistique grec, N. P. Andriotis soumet ces données à une analyse rigoureuse. L'étude retient l'attention des spécialistes par sa valeur théorique, ainsi que par le parallélisme qu'elle suggère à établir avec des phénomènes similaires des autres langues balkaniques.

Nicolae Saramandu

² André Mirambel, *La langue grecque moderne. Description et analyse*, Paris, 1959, p. 60-61.

³ Cf. M. Setatos, *Φωνολογία τῆς Κοινῆς Νεοελληνικῆς*, Ἀθήνα, 1974, p. 39 (le tableau).

⁴ M. Setatos, *op. cit.*, *loc. cit.*

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.); EUGENIA IOAN (E. I.); EMANUELA POPESCU (E. P.); MILAN ȘESAN (M. Ș.); PETRE DIACONU (P. D.); MIRCEA ANGHELESCU (M. A.); PAUL CERNOVODEANU (P. C.); VENIAMIN CIOBANU (V. C.); JOHANNES IRMSCHER, BERLIN DDR (IRM.); MIHAI BERZA (M. B.); MARIA ANA MUSICESCU (M. A. M.); CORINA NICOLESCU (C. N.); ANCA GHIĂȚĂ (A. G.)

Inscriptiile Daciei romane. Introducere istorică și epigrafică. Diplomle militare, tăblițele cerate adunate, însoțite de comentarii și indice, traduse în românește (Inscriptiones Daciae Romanae. Prolegomena historica et epigraphica, diplomata militaria, tabulae ceratae collectae, commentarius indicibusque instruxit, Dacoromanicae vertit), vol. I, Sous les soins de Ioan I. Russu, Préface de Ștefan Pascu. București, Editura Academiei, 1975, 285 p., + 124 fig., 2 cartes. (Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae edendas curaverunt D. M. Pippidi et I. I. Russu, series prior)

Voici un acien desideratum qui commence à prendre corps : l'édition suivant les critères scientifiques appropriés des inscriptions latines et grecques du territoire roumain, dans le but de créer, à côté des textes antiques et des documents archéologiques, un instrument efficace en vue de l'étude de l'histoire de ce pays. La tâche de préparer et de diriger dans les meilleurs conditions possibles un travail aussi important fut dévolue aux spécialistes les plus autorisés de ce domaine, à savoir les professeurs D. M. Pippidi (pour l'épigraphie grecque) et I. I. Russu (pour l'épigraphie latine). Les premiers deux volumes seront dédiés aux diplômes militaires, aux tablettes de cire, aux inscriptions sur pierre et autres inscriptions mineures (*tegulae, instrumentum*), réunies dans un recueil unitaire et général de tous les inscriptions faites et léguées par les Romains, connus à l'étape actuelle, qui fournissent la base contrôlée, authentique, de la documentation de l'étude et de la restitution historiographique de l'organisation et du développement de la vie, de toutes les structures romaines en Dacie carpatique, de sa romanité » (I. I. Russu, vol. I, p. 60). Après la préface de l'académicien Ștefan Pascu, le premier volume comporte un chapitre étoffé sur la conquête et l'organisation de la province de Dacie, l'historique de l'épigraphie en Dacie, le texte de 30 diplômes militaires accompagné de commentaires exhaustifs, le texte des tablettes de cire de Transylvanie avec sa traduction roumaine et les commentaires respectifs, ensuite des index complets des noms et des matières, destinés à faciliter la consultation de ces documents si variés. La présentation graphique de l'ouvrage, ainsi que l'érudition et l'acribie de l'auteur répondent aux exigences de la science moderne. Toutefois, il est regrettable que le texte roumain de l'exposé n'a pas été traduit dans une langue de circuit mondial, afin de le rendre accessible à un nombre encore plus grand de lecteurs.

H. M.

IVO BOJANOVSKI, *Dolabelin sistem cesta u Rimskoj provincii Dalmacii (Dolabellae systema viarum in provincia Romana Dalmata)*. Akademija Nauk i Umjetnosti, Sarajevu, 1974, 277 p., 4 cartes, 5 tableaux. (Djela, knj. 47, Centar za balkanološka ispitivanja, knj. 2)

La connaissance exacte des voies routières est l'une des premières conditions de l'étude de l'économie et de la vie sociale, ainsi que de la romanisation. Des résultats importants dans ce domaine avaient été obtenus par des spécialistes tels O. Blau (1866), Ph. Ballif (1893),

D. Sergejevski (1948) et E. Pašalić (1960). Toutefois, il restait encore beaucoup de choses à compléter et l'on ressentait aussi le besoin d'une étude d'ensemble. C'est une telle synthèse que se propose de nous donner l'auteur du présent ouvrage, qui comporte la première partie de son travail, consacrée à la description de l'activité organisatrice du gouverneur P. Cornelius Dolabella, *legatus Augusti pro praetore* en Dalmatie entre les années 14 et 20 de n.è.

Le réseau routier d'un pays montagneux comme la Dalmatie devait s'adapter au relief et exploiter au maximum les accidents du terrain, ainsi que les voies naturelles, en usage depuis des siècles. Des impératifs immédiats exigeaient des communications aussi bonnes que rapides entre l'Italie, la Pannonie, les vallées de la Morava et du Vardar, autrement dit, en tout premier lieu des chemins de travers sillonnant ces régions. Ensuite, il fallait disposer d'une voie directe entre l'Italie et la Macédoine, c'est-à-dire une route longitudinale. L'activité du gouverneur débute avec la première partie de ce programme ; il fit construire ou améliorer trois grandes artères transversales. Toutes les trois partaient de Salona (l'actuelle Solun près de Split), capitale de la province de Dalmatie. La plus difficile de ces voies passait près des localités modernes de Knin, Drvar, Prijedor, pour toucher la rive de la Save à Bosanska Dubica, au Sud-Ouest de Zagreb. Une deuxième route se dirigeait vers la vallée du Vrbar et aboutissait à la confluence de cette rivière avec la Save, à proximité de la localité actuelle de Srbac. Enfin, la troisième traversait Sarajevo, continuant vers l'Est à travers les hauteurs de Romanija pour descendre ensuite dans la vallée du Drin, vers la jonction de la Morava, du Danube et du Vardar. La quatrième route, l'artère longitudinale, reliant Istrie à la Macédoine (la ville de Dyrrhachium) ne fut jamais complètement achevée à cause du terrain montagneux. Mais ceci ne l'empêcha pas de servir de route complémentaire à la voie maritime.

H. M.

EMIL LAFE, *Toponime latino-romane në truallin e shqipës* (Toponymes latino-romans en territoire albanais). « Studime Filologjike », XVII (X), 1973, p. 111—117.

L'auteur est d'avis que les toponymes d'origine latine peuvent constituer un argument en faveur de la thèse qui fait des Albanais les véritables autochtones de la terre qu'ils habitent. Après un aperçu des résultats déjà obtenus, il passe à l'étude de 24 toponymes. Placés dans le Nord et le centre de l'Albanie, ces noms méritent d'être retenus en tant que capital important de l'ensemble de la romanisation sud-est européenne : 1) *Rrjollt*, ruisseau au Nord de la ville de Shkoder, se jette dans le lac du même nom — *rivulus* ; 2) *Postripë*, petit district au Nord-Est de Shkoder — *post ripam* ; 3) *Domni*, village au Nord-Est de Shkoder — *domini* ; 4) *Qelza*, village de la région de Dukagjin — *cella + -za* ; 5) *Valbonë*, affluent sur la droite de la Drina et localité du Nord-Est de l'Albanie — *vallis bona* ; 6) *Gushti* — village à la sortie d'un défilé de la Drina — *augustus* ; 7) *Kallmet*, localité au Nord-Est de Lezhë — *calametum* ; 8) *Kashnjet*, village au Sud-Est de Shkoder, sur un petit affluent de la Drina — *castanetum* ; 9) *Pukë*, petite ville à mi-chemin entre Shkoder et Kukes — *publica (via)* ; 10) *Kunorë*, hauteur située au Nord-Est de Pukë — *corona* ; 11) *Grofte*, sommet dans les environs du village de Gojan sur le cours supérieur du Fani i Madh — *crypta* ; 12) *Bisakë*, village dans la vallée de la rivière Fani i Vogel — *Bithus + -actum* ; 13) *Shkorkull*, village de la vallée de la rivière Fani en Mirditë — **excurtus* ; 14) *Sift*, ruisseau sur le cours supérieur de la rivière de Sefte — *exsuctus* ; 15) *Volpull*, hauteur de Mirditë — *vulpes* ; 16) *Zmolje*, terre en friche de Mirditë — *exmulgia* ; 17) *Shutrrtje*, écurie de Mirditë — *subterranea* ; 18) *Vinjell* ou *Vinjoll*, village de la région de Mati — *vinealis (terra)* ; 19) *Kurbint*, région au Sud de la rivière de Mati — *Corvinus* ; 20) *Pëdhanë*, village de la région de Mati — *pedanea* ; 21) *Frakullë*, localité de la plaine de Myzeqe — *oraculum* ; 22) *Vile*, village près de Corraj, à l'Est de Himarë — *villa* ; 23) *Kashtel*, localité de la vallée de la Drina i Zi, dans l'Est de l'Albanie — *castellum* ; 24) *Kelmend*, nom d'une tribu et d'une région dans le Sud de l'Albanie — *Clementiana*. Ajoutons qu'il existe des composés de *shën-sanctus*, par exemple : *Shëngjin*, au Nord-Ouest de Lezhë ; *Shëngjergj*, au Sud de Kashnjet ; *Shënmari*, à l'Ouest de Kukes ; *Shënkol*, au Sud de Lezhë ; *Shënvlash*, au Nord de Durres ; *Shenvasije*, au Nord de Saranda, etc. Il faudrait aussi étudier de près les toponymes du genre *Berbat*, *Fag*, *Kashar*, *Kaninë*, *Karpen*, *Karburnarë*, *Peshk*, *Portë*, *Qerrel*. Que la toponymie d'origine latine mérite une étude systématique et exhaustive est une opinion sans aucun doute bien fondée.

H. M.

HEPHAESTIONIS THEBANI *Apotelesmaticorum libri tres* edidit David Pingree, vol. I—II. Teubner, Leipzig, 1973—1974, XXX, 463 + XXX, 491 p. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

Avec des racines profondément implantées en Orient et en Egypte, l'astrologie fut adoptée par les Grecs et léguée ensuite au monde byzantin, au sein duquel elle devait jouer d'une large diffusion dans la masse du peuple. Si le christianisme n'accepta point cet art, il ne parvint pas, non plus, à l'écartier de l'esprit des hommes. A Byzance, l'astrologie connut son plein essor aux VIII^e—XI^e siècles, sous l'influence des Arabes. Elle devait passer chez tous les peuples du Sud-Est européen, ainsi qu'en Occident, où un humaniste tel Mélancthon s'en occupait encore. Ce ne furent que les progrès des sciences naturelles marqués au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle qui mirent une fin à la toute puissance de son emprise.

Hephaestion de Thèbes (Egypte) compila dans les années 381, d'après des sources antiques, un traité d'astrologie comportant trois livres, dont les deux premiers s'intitulent Ἀποτελεσματικά « L'influence des astres » et le dernier Καταρχαί « Les débuts ». Cet ouvrage, suffisamment ample par ailleurs, exposait dans un style simple et facilement accessible les habituelles notions fondamentales de l'astrologie, et tout d'abord la généthliologie, c'est-à-dire les indications concernant la naissance de l'individu en rapport avec une certaine position des astres, qui lui imprimait des traits de caractère spécifiques et son comportement dans le monde. En second lieu, venaient les « débuts », autrement-dit le choix du meilleur moment pour faire débiter chaque entreprise importante dans la vie d'un homme. Le premier livre offrait donc une description des caractères, constituant ainsi une « caractérologie », alors que le deuxième se rattacherait à une sorte de futurologie. L'astrologue considérait la vie humaine comme liée aux astres et à leurs mouvements. Il distinguait les planètes brillantes ou « du jour », telles le Soleil, Jupiter, Saturne, des planètes ténébreuses ou « de la nuit », à savoir la Lune, Mars, Venus, et, enfin, une planète intermédiaire, Mercure. Certaines planètes étaient propices, comme Jupiter et Venus, d'autres de mauvais augure — Saturne et Mars. A un macrocosme ainsi délimité devait faire pendant un microcosme, qui n'était autre que l'homme, dont la destinée dépend du moment de sa venue au monde, c'est-à-dire de la position des astres à ce moment-là. Ces spéculations se sont épanouies en fonction de certains événements importants — guerres, épidémies, tremblements de terre, inondations ; la chaleur, le froid, la tempête, la pluie, la fécondité et la stérilité avaient leur importance ; les qualités et les défauts de l'individu étaient précisés de la sorte, la manière dont il allait se débrouiller dans la vie, si ce sera la richesse ou la pauvreté qui sera sa part, s'il se mariera et aura des enfants ou s'il restera célibataire ; au cas où il aura des enfants, s'il engendrera des fils ou des filles, des jumeaux ou des enfants non réussis. Cette tentative de rompre le cercle de l'ignorance pour s'élever à la hauteur d'une prévision aussi osée, c'est ce qui assura le succès illimité de l'astrologie aux yeux de la masse du peuple.

Pour établir son texte, l'éditeur de l'ouvrage a consulté 19 manuscrits principaux et quatre manuscrits secondaires datés des XI^e—XVI^e siècles. Il les a décrits, en procédant à leur classification ; ensuite, il a disposé l'appareil critique de l'ouvrage en deux niveaux, en indiquant les sources et les variantes. Les noms propres relevés dans le texte donnent une idée des connaissances géographiques de l'homme au commencement de notre ère. Il n'y a que quelques repères pour indiquer la région comprise entre l'Adriatique, le Danube et le Pont Euxin, et encore plutôt vagues : l'Adriatique, la Bastarnie, la Thrace, l'Illyricum, la Macédoine, l'Asie Mineure (Μικρὰ Ἀσία), le Pont, la Scythie, le Pays des Triballes.

L'index très minutieux révèle des mots rares, voire inconnus. On y retrouve fréquemment les termes spécifiques de la société antique : δοῦλος « esclave » et δραπέτης « serviteur ». De son côté, la rareté du lexique d'origine latine (quatre mots seulement en tout et pour tous : Ἰνδικτιών, κάστρον, Νοέμβριος, Ὀκτώβριος), nous renvoie à une époque éloignée, antérieure au V^e siècle.

H. M.

Z. V. UDALKOVA, *Идейно-политическая борьба в ранней Византии (по данным источников IV—VI вв.)*. Moscou, Nauka, 1974, 351 p.

L'analyse descriptive et monographique des idées et des conceptions sur le monde et sur la vie formulées par les historiens des IV^e—VII^e siècles (depuis Ammien Marcellin jusqu'à Pseudo-Maurice) vise un double but. D'une part, il s'agit de mettre en lumière toute une

série de détails qui ont leur intérêt. d'autre part — et surtout — de broser un tableau général des traits communs et des nombreux caractères différents d'une époque de transition qui a connu la lutte acharnée entre le christianisme et le paganisme, entre les partisans du renouveau de la structure sociale et les adeptes des anciennes traditions esclavagistes. Notre auteur s'est efforcée de dégager les faits significatifs présentés par chaque écrivain, de les interpréter à la lumière des réalités sociales du temps, de les rattacher à d'autres faits analogues ou différents présentés par un autre écrivain, en soulignant de la sorte l'ensemble des traits offerts par le choc des idées à l'époque envisagée. Ce travail fut loin d'être facile. Il prétendait, en effet, la connaissance approfondie de l'économie, de l'organisation sociale, des intérêts de classe et des rivalités politiques, sans compter la nécessité d'une lecture intégrale de la vaste littérature à ce sujet, rédigée dans les deux langues universelles de l'époque, le latin et le grec. Mais le résultat d'un tel travail dépasse le seul intérêt des spécialistes, désireux de connaître le détail des faits analysés, pour toucher le large public des lecteurs prêts à se familiariser avec l'une des périodes les plus captivantes de l'histoire de l'humanité.

II. M.

RICCARDO MAISANO, *L'Apocalisse apocrifa di Leone di Costantinopoli*. Prefazione di Antonio Garzya. Morano Editore. Napoli, 1975, 119 p. (Nobiltà dello spirito. Nuova seria, 3).

L'auteur présente un texte inédit, élaboré dans l'intervalle des IX^e—XII^e siècles, mais ayant atteint le point culminant de sa diffusion aux XIII^e—XV^e siècles. Léon de Constantinople (XII^e siècle) n'a été que le dernier compilateur de la série dont le début remonte au IX^e siècle. Son éditeur procède à l'analyse du genre littéraire et du fonds historique de ce texte, de sa langue et de son style, avec un regard tout particulier à la tradition manuscrite. Celle-ci comporte trois familles de manuscrits des XIV^e—XVI^e siècles. Après avoir établi avec un grand soin les sources et rédigé l'appareil critique de son texte, l'éditeur le reproduit (p. 67—112), en lui ajoutant un commentaire (p. 123—148) et une traduction italienne (151—167). Un index des noms propres et un autre des mots peu usités achèvent l'ouvrage. Nous avons affaire à une édition méritoire, parue dans de parfaites conditions graphiques, due à l'initiative et au concours du professeur Antonio Garzya, qui résume ainsi, dans sa préface, l'apport scientifique de l'éditeur : « Il Maisano ha affrontato il suo testo con ricerca multilaterale e insieme convergente. I molteplici problemi: della lezione (da costituire per la prima volta), della lingua e dello stilo, del sottofondo storico e culturale, delle strutture formali e ideologiche, sono stati oggetto di altrettanti approfonditi sondaggi e nel contempo di considerazione unitaria, talché i risultati parziali si illuminano e s'integrano a vicenda » (p. 7). La langue du texte est simple, conforme à l'esprit de la tradition ecclésiastique. Elle ne comporte que trois éléments d'origine latine : κλεισούρα, μάγιστρος et παλάτιον; tous les trois sont courants dans l'administration byzantine.

II. M.

Studime rreth historisë së gjuhës shqipe. (Etudes d'histoire de la langue albanaise). Tirane, 1973, 427 p. (Universiteti i Tiranës. Fakulteti i historisë dhe i filologjisë. Katedra e gjuhës shqipe)

Sur l'initiative du pr Shaban Demiraj, la chaire de la langue albanaise de l'Université de Tirana, a eu l'heureuse inspiration de réunir en volume quelques études importantes du domaine de l'albanologie, publiées par des revues trop spécialisées et, de ce fait, à peu près inaccessibles. Le but du présent volume est donc de mettre à la disposition des étudiants, des professeurs, des albanologues et des lettrés en général, une série de 18 études fondamentales, qui ont contribué sensiblement à la promotion de la recherche de l'albanais. Rédigées dans des langues étrangères, ces articles ont été traduits en albanais, puisqu'ils étaient destinés à un public de lecteurs albanais et à servir tout particulièrement aux besoins de l'enseignement, tout en aidant aussi à la diffusion et à la vulgarisation des derniers acquis fondamentaux dans le domaine de l'albanologie.

Ci-après, voici la liste de ces contributions, mentionnées dans leur ordre chronologique : Gustav Meyer, *Le verbe substantif dans la langue albanaise* ; Holger Pedersen, *Contribution à l'histoire de la langue albanaise* ; *L'Albanais 1905* ; *Le genre neutre dans la langue albanaise* ; Eqrem Çabej, *Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieux* ; *Quelques phases anciennes de la langue albanaise à la lumière des langues voisines* ; *A propos de quelques problèmes urgents de la langue albanaise* ; *Le nombre des voyelles toniques de la langue albanaise* ; *Les diphtongues et groupes de voyelles en albanais* ; *Pour une histoire des consonnes en albanais* ; *Quelques règles de phonétique historique dans la langue albanaise* ; Shaban Demiraj, *Sur le genre neutre en albanais* ; *Sur le genre neutre en albanais et en roumain* ; *Sur les expressions jam, kam et dhom* ; *A propos des formes du futur dans la langue albanaise* ; *L'admiratif et son ancienneté* ; *A propos de la disparition de l'infinif dans la langue albanaise*.

II. M.

PANDELE OLTEANU, *Sintaxa și stilul paleoslavei și slavonei* (La syntaxe et le style du paléoslave et du slavon). București, Editura Științifică, 1974, 390 p.

Le livre paru sous la signature du professeur agrégé Pandele Olteanu est sa toute dernière contribution dans le domaine des études slaves. Important à maints points de vue en tant que production éditoriale, l'ouvrage est en même temps le fruit d'une longue expérience didactique dans l'enseignement de la grammaire comparée des langues slaves à la Faculté de philologie de l'Université bucarestoise et de l'étude des antiques monuments de culture slave écrite.

C'est dans ce contexte que se place l'étude monographique de la syntaxe et du style du slavon et du paléoslave, que l'auteur propose aussi bien aux spécialistes qu'aux étudiants dans l'évidente intention de leur offrir un peu plus que le contenu d'un simple manuel.

Il convient de remarquer en outre que cette monographie est la première en son genre, bien que, suivant la mention de l'auteur incluse dans la bibliographie sélective qu'il donne à la fin de sa parole introductive (p. 14), plusieurs autres spécialistes aient nourri des préoccupations analogues. En effet, ces préoccupations regardaient seulement quelques-unes des langues slaves et de préférence leur grammaire historique.

Vu l'absence des ouvrages monographiques de ce genre, l'auteur s'est trouvé dans l'obligation de choisir la méthode la plus efficace pour l'étude et la présentation de son matériel. De sorte que la méthode comparatiste traditionnelle a été mise à profit, avec l'intelligente exploitation de ses multiples possibilités, tant en ce qui concerne l'organisation de la matière et l'économie du livre, que pour la mise en page des textes. Le lecteur est mis en présence des variantes parallèles des différentes langues — grec, slave, roumain — d'un seul et même texte, dont certaines ont été identifiées par l'auteur, alors que certaines autres sont publiées pour la première fois. Cette forme de présentation attire le commentaire, en première lecture, des similitudes et des différences notées dans les textes. Leurs particularités d'expression sont ensuite reprises pour une analyse approfondie sous divers rapports, grammatical, lexical, stylistique — analyse comparatiste et effectuée dans la perspective diachronique. Cette recherche comparée se poursuit à base d'exemples fournis par le paléoslave et considérés en rapport avec les originaux et les sources des monuments culturels du vieux-slave. L'analyse aborde toute une série de structures morphosyntaxiques qui caractérisent les langues slaves, le roumain, le grec, etc., du Sud-Est européen.

Le caractère de cette édition de textes n'est pas anthologique, mais sélectif, afin de mieux répondre à l'objectif final de l'auteur, qui est de mettre en valeur la beauté artistique de la littérature médiévale. Comme, dans la plupart des cas, les textes de la littérature slavonne sont en réalité des traductions faites du grec ou autre langue antique, les formes innovées revêtant dans le vieux-slave l'aspect d'une figure de style sont expliquées par l'auteur soit par le calque, soit comme des formes linguistiques générées par la structure grammaticale.

Sur ce point-là, l'auteur revient à certains problèmes dont il s'était déjà préoccupé, problèmes se rattachant à la langue et au style du slavon.

Un autre aspect de cet ouvrage que nous aimerions souligner est celui de la terminologie roumaine de tradition slaves. Si nous nous sommes arrêtés un peu sur cet aspect, c'est peut-être aussi sous l'impression de la récente contribution dans ce domaine, fournie par V. Vasenco (*Problème de terminologie lingvistică — Problèmes de terminologie linguistique*. București, 1975). Bien que pour sa part V. Vasenco ait plutôt en vue le langage spécialisé

d'origine slave, considéré du nouveau point de vue de la métalinguistique, il n'en fait pas moins un fréquent appel aux travaux du professeur Olteanu. Pour celui-ci, la notion de langue slavonne implique des sens multiples et, en tant que tels, généralement acceptés dans les études slaves.

Ceci explique peut-être pourquoi l'auteur du volume qui nous occupe ne donne point leur définition. En ce qui nous concerne, nous pensons qu'une telle définition aurait été utile, vu la fin didactique de l'ouvrage. Son absence est d'autant plus regrettable que l'étude dégage néanmoins certaines interprétations personnelles de cette notion. Sans doute, on retrouve chez d'autres auteurs aussi la disjonction entre le slavon et le paléoslave, mais du fait que chez le professeur Olteanu se trouve impliqué dans l'analyse de la langue littéraire son aspect stylistique, cette disjonction devient plus nuancée.

L'évolution du slavon dans les limites de l'espace roumain est étudiée d'une part en tant qu'acte de culture, dans les termes de l'histoire et d'autre part en tant que langue littéraire. L'auteur distingue deux phases chronologiques différentes dans la formation de cette littérature.

On réclame pour la « série » des langues slavonnes — russe, serbe, croate, médio-bulgare — énumérées par A. Vaillant dans son *Manuel du vieux-slave* une place, conforme au point de vue intrinsèque et extrinsèque de ce qu'on appelle le slavon roumain. Le trait spécifique du slavon cultivé en territoire roumain réside dans le fait qu'il s'agit d'un territoire restrictif quant à sa relation naturelle avec la langue du peuple roumain, qui est une langue non slave. Ceci n'est pas, certes, le cas de son développement chez les peuples de langue slave, tel — par exemple — le slavon russe qui, suivant certaines opinions, a pu rester à la base de la langue littéraire russe moderne.

La relation entre le slavon et le roumain dans l'espace territorial roumain se manifeste et trouve une solution au niveau des influences réciproques. L'adoption du slavon dans le Sud-Est de l'Europe est le fait de la société, qui le cultive pour ses élites. Cette langue des élites acquiert une indéniable importance au sein de la culture médiévale, diffusée par de multiples foyers culturels de l'époque.

Nous arrêterons là cette succincte présentation d'un livre, qu'on peut considérer pour bien d'autres raisons encore, non seulement important et utile pour la connaissance de la syntaxe et du style du slavon et du paléo-slave, mais aussi comme un ouvrage qui doit stimuler la recherche future. En effet, telle qu'elle se dégage de la description de l'auteur, qui la désigne comme « archaïque, innovatrice et étrangère au slave », la structure syntactique, autant que le style de la langue littéraire du vieux-slave réclame une étude approfondie.

E. I.

Antologia novelor neogrecesti. București, Editura Univers, 1975, 452 p.

Les Éditions Univers viennent de publier en traduction roumaine une belle anthologie de la nouvelle néo-grecque. Le choix de textes et la préface de ce volume appartiennent à l'écrivain grec Kostas Asimakopoulos déjà connu aux lecteurs roumains par ses deux romans, *La queue de loup* et *La génération des prisonniers*. C'est ce même écrivain qui a traduit en grec un recueil de vers roumains composé par lui.

Pour que le lecteur roumain moins avisé soit à même de mieux comprendre l'univers de la prose néo-grecque, Asimakopoulos dépasse dans sa préface les limites chronologiques imposées par le terme *néo-grecque* qui figure dans le titre de l'anthologie, ainsi que le cadre étroit du genre littéraire que le volume se propose d'illustrer en présentant de fait une brève esquisse de l'histoire de la littérature grecque. Lorsqu'il passe en revue les étapes principales de l'évolution de celle-ci, l'auteur s'occupe en égale mesure de la prose et de la poésie, de la création littéraire et folklorique afin de souligner — pas toujours avec la rigueur et la clarté nécessaires — le rôle de la littérature en tant que gardienne des traditions, des souvenirs, des sentiments et des convictions du peuple grec le long de son histoire mouvementée, son rôle stimulateur de la lutte du réveil national.

Les textes publiés dans ce volume, pour la plupart de courts récits de quelques pages, un seul pour chaque auteur, sont groupés en ordre chronologique. Une brève notice biographique présente aux lecteurs les titres des œuvres principales de l'auteur respectif, quelques appréciations sur l'orientation idéologique et le style de sa prose et, selon le cas, les titres des œuvres déjà traduites en roumain. On a délibérément laissé de côté les écrivains qui

malgré qu'ils se soient illustrés dans le domaine de la prose, sont plus connus comme poètes (par exemple D. Solomos et K. Palamas), ainsi que ceux dont le style aurait impliqué de grandes difficultés de traduction (Vutyras et Kondoglu).

Asimakopoulos a choisi le critère chronologique dans la composition de son recueil parce que son but n'est pas d'illustrer des courants ou des écoles littéraires étant donné que les premiers se sont manifestés surtout en poésie et l'existence des seconds est déterminée plutôt par des caractères spécifiques régionaux que par des différences de principes esthétiques ou idéologiques.

L'anthologie présente la prose réaliste et psychologique de bonne qualité, ayant pour centre l'homme et ses problèmes, la prose qui s'adresse directement aux lecteurs. Les récits sont des méditations sur la vie, sur les passions et la destinée humaines.

Il faut particulièrement remarquer la qualité de la traduction réalisée par un groupe composé de : Analia Zambetti, Victor Ivanovici, Polixenia Karambi, Maria Marinescu-Himu, Ștefan Popescu, Ion Hallianis, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Ciacaci, Atanasie Papanu, N.-Ș. Tanașoacă et Tudor Teoteoi dont les cinq derniers sont des chercheurs à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest. S'efforçant de rendre en bon roumain les particularités du style de chaque écrivain et de conserver le rythme du discours, les traducteurs ont réussi de communiquer aux lecteurs le message humaniste des écrivains grecs en contribuant de cette manière au rapprochement des peuples balkaniques.

E. P.

VALERIAN ȘESAN, *Kirche und Staat im römisch-byzantinischen Reiche seit Konstantin dem Großen und bis zum Falle Konstantinopels*, Band 1 : Die Religionspolitik der christlich-römischen Kaiser, von Konstantin dem Großen bis Theodosius dem Großen (313—380), Czernowitz : Bukowinaer Vereinsdruckerei 1911, S. 359, in oktav, unveränderter fotomechanischer Nachdruck der Originalausgabe vom Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik, Leipzig 1973.

Valerian Șesan, verfaßte dieses Thema als Doktorarbeit, nach Beendigung seiner theologischen und juristischen Studien an den Universitäten zu Czernowitz, Athen, Wien, Prag, Moskau und Petersburg. So wie er es in dem Vorwort betonte trat die Frage nach dem Verhältnis zwischen Kirche und Staat immer mehr in den Vordergrund. Er strebte durch dieses Werk die Ursachen konkret darzustellen, mit Rücksicht auf die Gesamtheit der gegebenen Tatsachen, als eine rechtshistorische Darstellung, um das prinzipielle Verhältnis der griechisch-orthodoxen Kirche zum Staate in ein System zusammenzufassen, das auf der von Konstantin dem Großen gegebener Basis beruht. Deshalb hat die bisher unbekannte Neuerung Konstantins, durch Anerkennung zweier Staatsreligionen, intensives Interesse in der wissenschaftlichen Forschungen herausgefordert, aber in der Beurteilung aller Handlungen Konstantins sind die Forscher nicht zur Übereinstimmung gekommen.

Der Autor begann seine Forschung mit der gründlichen Analyse des informativen Materials und der von Eusebius aus Casarea gelieferten Quellen. Er kam zu folgenden Schlußfolgerungen ; die Vita Constantini ist eine rechtglaubigere Quelle ; die Bekehrung Konstantins zum Christentum stammt wenigstens vom Jahr 312 ; das Problem der „Himmelsvision“ — Hoc signo vineas, — und des „Labarum“ ist eine Tatsache ; der Text des Mailänder Edikts von 313 findet sich bei Eusebius ; das neue System Konstantins ist eine „bevorzugte Parität“ für das Christentum. Heute wird es „Freiheit für mehrzahlige Staatsreligionen“ heißen, oder „Staatsfreiheit für eine Mehrzahl von Religionen“ ; erst Theodosius führte im Jahr 380 eine „alleinige Christliche Staatsreligion“ ein. Deshalb versteht man unter der „Konstantinischen Epoche oder Ära“ ein Bestehen von einer Pluralität von Staatsreligionen, oder vom Staate gebilligten Religionen, aber dagegen ist die „Theodosiansche Epoche oder Ära“ ein staatliches Erlaubnis nur der Einzahl der (christlichen) Staatsreligion.

Leider aber kamen die weiter geplanten Bände nicht mehr zur Veröffentlichung wegen der Kriegszeit und angehäuften Arbeiten in der Professur und in den administrativen Angelegenheiten der Bukowinaer orthodoxen Metropole, die ihm bis zu seinem Ableben am 10. Mai 1940, ganz in Anspruch genommen hatten. Doch gelang es ihm seinen Standpunkt in die Vorlesungen über das Kirchenrecht an der orthodoxen rumänischen theologischen Fakultät zu Cernăuți anzuwenden, und ich habe sie dann in der IV. Auflage seines : „Kurs des universellen Kirchenrechts“ (Curs de drept bisericesc universal), in rumänischer Sprache verfaßt und abgedruckt im Jahr 1942, hervorgehoben.

Aus diesem Grunde und wegen seinen originellen Betrachtungen über das Thema, hat sein Werk ein großes und breites Ansehen gefunden, wurde von Kanonisten, Byzantinologen, Theologen, Juristen und Historikern verlangt, besprochen und bald war es vergriffen.

Das alles bezeugt die große Nützlichkeit des jetzigen fotomechanischen Nachdruckes des Werkes Šesan's vom Jahr 1911, durch das Zentralantiquariat von Leipzig.

M. Ș.

CIGAAR N. CRINJE, *L'immigration anglaise à Byzance après 1066. Un nouveau texte sur les Varangues à Constantinople*, « Revue des Etudes Byzantines », Paris, 32, 1974, p. 301—312

La spécialiste hollandaise Crinje Cigaar publie un manuscrit latin du XIII^e siècle dont quelques passages sont d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la péninsule balkanique.

Il s'agit de plusieurs aristocrates anglais qui, s'étant exilés en 1066, ont pérégriné à travers l'Espagne, les Baléares, la Sardaigne, pour aboutir à Constantinople juste au moment de son siège. L'empereur Alexis I^{er} Comnène les y a accueillis avec beaucoup d'égards, leur accordant une zone de résidence. Cependant, les exilés ne se déclarèrent pas tous contents de l'emplacement de cette zone, c'est pourquoi l'empereur les conseilla de se fixer plus au nord, dans une région byzantine ravagée par les païens. Mettant en pratique le conseil de l'empereur, les Anglais s'installèrent dans cette région, fondant des cités qu'ils baptisèrent de noms caractéristiques; la région elle-même fut appelée Angleterre.

Sans écarter tout à fait la possibilité que ladite région fût située dans le nord-est de la Bulgarie, l'auteur penche plutôt pour sa localisation dans le nord de la Dobroudja. Ce point de vue coïncide avec celui de V. Tăpkova-Zaimova (*Vekove*, Sofia, 3, 1973, p. 29). La seule différence entre ces deux opinions réside dans le fait qu'alors que la spécialiste bulgare estime que le bras St. Georges mentionné par le texte devait être le bras du Danube ainsi appelé, Crinje Cigaar pense que cette appellation désigne en réalité le détroit de Bosphore.

Cet article, bien documenté, se révèle d'une grande utilité pour les historiens roumains, d'autant plus que l'auteur use d'une ample bibliographie. L'analyse du texte latin, effectuée avec une parfaite compétence, ouvre sur toute une gamme de problèmes, les uns plus intéressants que les autres.

P. D.

GIUSEPPE BOVINI, *Les « sinopie » récemment découvertes sous les mosaïques de l'abside de Saint-Appollinaire-in-Closse à Ravenne*, Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Comptes rendus des séances 1974 (Janvier-Mars), Paris, 1974, p. 97—110.

L'auteur de cet exposé présente les « sinopie » qui permettaient aux anciens mosaïstes de se rendre compte de l'effet réel de la composition et, surtout, si les proportions, point par point, reproduisaient fidèlement celles de la maquette que le *pietor imaginarius*, c'est-à-dire l'artiste peintre, avait préparé pour le *pietores musivarii*, les mosaïstes chargés de l'exécution. A retenir les motifs décoratifs: paons, vases à fleurs, guirlandes, croix, agneaux, etc. dont la signification chrétienne est évidente.

P. D.

BABIĆ BOŠKOV, *Srednovekovno kulturno bogatstvo na C. P. Makedonija. I. Prilep*, 1974, 66 p. + 187 fig.

Catalogue de 187 pièces archéologiques (céramique et objets de parure) datées depuis la basse époque romaine (III^e—VI^e siècles) jusqu'au XIV^e siècle, découvertes en Macédoine. De nos jours, ces pièces sont conservées dans différents musées: Prilep, Ohrid, Skopje, Bel-

grade, etc. Pour ce qui est des objets de parure plus particulièrement, il s'agit de bagues, boncles d'oreille, perles, pièces de ceinture, croix et ainsi de suite. Certaines de ces pièces sont confectionnées en métal précieux.

P. D.

NICOARĂ BELDICEANU, *Le vozarlig; une institution pontodanubienne*, « Sudost-Forschungen » Band XXXII (1973), pp. 73–90.

L'auteur explique l'origine du mot *vozarlig*, qu'on rencontre dans les textes administratifs ottomans des XVI^e–XVII^e siècles, ainsi que la prestation et la taxe qu'elle dénomme. Le mot, qui est resté inintelligible pour les autres chercheurs qui l'on rencontré, dérive du serbe *vozar* « voiturier, charretier, rameur », etc. (p. 75); l'auteur insiste ensuite, avec beaucoup d'érudition, sur le contenu historique de la fonction, connue dans tous les pays danubiens. Il reste seulement à ajouter aux sources linguistiques invoquées (le dictionnaire de Vuk Karadžić) que ce mot semble être assez répandu et qu'il a survécu à la fonction historique. On peut le trouver dans le folklore désignant les filles qui ont fait passer le Danube au prince roumain Dan (« U njoj sedi Dan vojvoda / Devojke mu vozarice... »). (Je trouve la citation par hasard dans le livre de R. Flora, *Folclor literar bândăean*, Panciova, 1975, p. 252).

M. A.

EDWARD BROWN, *A Brief Account of some Travels in Hungaria, Servia...* London, 1673, herausgegeben von Karl Nehring, München, 1975, 171 p. + 3 outlines (Veröffentlichungen des Finnish-Ugrischen Seminars an der Universität München, Series C, Band 2).

The initiative, taken by the Finnish-Ugrish seminary of Munich, to reprint into a photostatical issue, the journal of the voyage undertaken by the English naturalist Edward Brown across Central and South-Eastern Europe in 1669, proves to be both useful and well-inspired¹. The editor, professor Karl Nehring, added, in an annex, the author's biography, summarily sketched, with some bibliographical evidence², as well as short complementary notes for the reissued text, consisting, chiefly, of geographical identification of the places mentioned by the author, and also of three outlines with the indication of the author's itinerary through the Tyrol, the Balkan countries and Northern Hungary.

The accounts given by the traveller are very interesting, as testimonies upon the Ottoman domination in Serbia and continental Greece during the middle of the seventeenth century, as well as for the evidence of social and economic realities discovered by Edward Brown, for the description of the monuments he could visit, etc. Very precious, too, are his mentions concerning the mineral sources and the salt mines of Slovakia and Northern Hungary, mentions which were later separately published in the well-known "The Philosophical Transactions", in its April, 1670 issue.

Though Edward Brown did not pass across the Romanian Countries, he nevertheless made some suggestive considerations concerning their natural riches known at the time, chiefly salt mines and some fish species living in the waters of the Danube and of other rivers.

¹ We, nevertheless, regret the fact that this new issue does not reproduce the numerous engravings of the original edition, a fact that thus diminishes the documentary value of the reprinting.

² We have to add to the works mentioned by the editor, also those owed to Eva Róna: *Some Tudor and Stuart Views on Hungary*, in "Angol Filológiai Tanulmányok" (Studies in English Philology), I, (1937), pages 28–39; to Stephen Gál: *Early English Travellers in Upper Hungary*, in "The Danubian Review", VIII (1939), No. 6, pages 8–10, and, chiefly, to Lucia A. Popovici: *Un călător englez prin Balcani: Edward Brown, 1642 (!)–1708* (An English traveller through the Balkan Countries: Edward Brown, 1642 (!)–1708), in "Noul Album Macedo-Român" (The New Macedo-Romanian Album), II (1965), pages 253–270.

Besides such accounts, there are also in Brown's work some other pieces of information incidentally gained, concerning the Romanians, as well as their ancestors. Thus, for example, he mentions the ruins of the bridge built, according Trajan's order, at Drobeta Severin, across the Danube; he also accounts the spreading of the knowledge of Latin language into Trausylvania; he gives some mentions concerning the payment of the tribute due to the Ottoman Empire, to the granting of hunting lawks, trained in Wallachia for the Sultan³, and so on.

Particularly interesting is the allusion which Brown was to include in another book, published in London in 1677, under the title: *An account of several travels through a great part of Germany, in four journeys*, on page 108, about his encounter with the learned Wallachian Stolik Constantine Cantacuzino, during the month of December, 1669, in Vienna. Brown considered this learned Romanian boyar as being "a considerable person... of the Blood Royal of the Cantacuzeni".

The journal of the British naturalist from the 17th century interests all researchers who wish to know more things about the realities of the South-Eastern area of Europe.

P. C.

SLAWOMIR KALEMBKA, *Wielka emigracja. Polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831—1862* (La grande émigration. L'émigration politique polonaise durant les années 1831—1862), «Wiedza powszechna», Warszawa, 1971, 176 p.

L'importance accordée à la « Grande émigration » dans la vie politique polonaise explique l'abondance des travaux publiés par les historiens polonais sur ce sujet. En l'abordant de nouveau, Slawomir Kalembka fait une démarcation très nette : il s'occupe seulement de l'émigration politique polonaise en Occident après l'insurrection de novembre 1831 et jusqu'en 1862. Après cette date, autant sous l'aspect idéologique que du point de vue de l'organisation, il s'agit d'une autre époque » (p. 439). L'auteur ne s'est pas proposé de présenter l'histoire de toutes les comités et unions politiques de l'émigration, ni de résoudre tous les problèmes soulevés par leur programme et idéologie. De plus, même les relations de l'émigration avec la Pologne et la participation des émigrants polonais aux révolutions européennes de 1848—1849, ont été seulement ébauchés, car selon l'opinion de l'auteur de pareils problèmes exigent des études spéciales. Il ne faut pas s'attendre d'y trouver de nouvelles données concernant les liaisons de la « Grande émigration » avec les Pays Roumains (voir p. 71—72, 221, 254—255, 350). Une telle démarcation est justifiée par l'intention de rendre familiers les personnages de cette époque (p. 440). Dans ce but S. Kalembka a consacré un chapitre spécial à « la vie quotidienne et spirituelle » de l'émigration (p. 273—326).

Fondé sur une riche documentation, en partie inédite, et sur les résultats de recherches les plus compétentes, ce livre offre au lecteur une riche et intéressante illustration, de même qu'un « calendrier » des événements les plus importants qui rendent encore plus vive cette grande étape européenne de l'histoire du peuple polonais.

V. C.

СТЈЕПАН АНТОЈЈАК, *Самуиловата држава*.

Skopje, 1969

Das vom Institut für nationale Geschichte in Skopje herausgegebene Werk des an der dortigen Universität wirkenden Historikers stellt mit 115 Textseiten und 1228 Anmerkungen die bisher ausführlichste Monographie über den Staat des mazedonischen Zaren Samuel dar.

³ For all these items, see Mareu Beza, *Călători englezi despre români* (English travellers on the Romanians), in "Convorbiri Literare", XLVIII (1914), No. 5, pages 855—856; and, by the same. *Papers on the Romanian People and Literature*, London, 1920, page 22; N. Iorga : *A History of Anglo-Romanian relations*, Bucharest, 1931, page 24; and Paul Cernovodeanu : *Țările române în viziunea călătorilor englezi (a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele decenii ale celui de-al XVIII-lea)* (The Romanian Countries as viewed by English travellers during the second half of the 17th century and the first decades of the 18th century), in "Studii și materiale de istorie medie", VI (1973), pages 113 and 117—118.

Die Darstellung beginnt mit dem Aufstand von 969 und endet mit dem Triumph Basileios II. in Konstantinopel im Jahre 1019. Mit Recht wird die Herrschaft Samuels als der Höhepunkt der mittelalterlichen Geschichte Mazedoniens gewertet.

Irm.

KAROL ESTREICHER, *Collegium maius i zbiory Muzeum Uniwersytetu Jagiellońskiego*. Kraków, 1967.

Das gut illustrierte Buchlein des Krakówer Kunsthistorikers macht mit der Geschichte der weit über Polen hinaus wirkenden Krakówer Universität bekannt. Es beschäftigt sich insbesondere mit deren historischem Hauptgebäude, dem Collegium maius, führt durch das darin untergebrachte Universitätsmuseum und bringt ein Verzeichnis seiner Sammlungen: Archaeologica, Kunstwerke und Bildnisse, wissenschaftliche Instrumente, Andenken an Ereignisse und Persönlichkeiten. Eine ausführliche Bibliographie schließt sich an.

Irm.

NEXHAT AGOLLI, *Valle nga rrethi i Librazhdit [Tänze aus der Gegend von Librazhdit]* Tirane, 1972 (Universiteti shtetëror. Instituti i folklorit. Sektori i muzikës dhe koreografisë)

Der Kreis Libradzd (Volksrepublik Albanien), zwischen Elbasan und der jugoslawischen Grenze gelegen, bildet die Übergangszone zwischen gegischem und toskischem Siedlungsgebiet und bietet daher in linguistischer, ethnologischer und folkloristischer Beziehung der Forschung bemerkenswerte Aufgaben dar. Solchen Fragestellungen ist das vorliegende Werk eingeordnet, das sich auf die speziellen Materialien gründet, welche 1965–1967 und 1969 durchgeführte Expeditionen erschlossen. Es handelt sich um Männer- sowie um Frauentänze, um Pas de deux und Gruppentänze. Diese werden beschrieben, in Zeichnung und Photo aufgenommen, gegebenenfalls in ihrer Musikbegleitung erhellt und in den größeren folkloristischen Zusammenhängen erfaßt und erklärt.

Irm.

Ἑλληνικὸν Ἰνστιτούτον Βυζαντινῶν καὶ Μεταβυζαντινῶν Σπουδῶν Βενετίας. Venezia, 1972

Die bebilderte Broschüre gibt alle nötigen Aufschlüsse über das Griechische Institut für byzantinische und nachbyzantinische Studien in Venedig, das 1951 gegründet wurde (Sitz Campo dei Greci im alten Gebäude der griechischen Gemeinde zu Venedig). Die Leitung obliegt einem Ausschuß, in dem die Athener Akademie und die interessierten Ministerien vertreten sind; die Direktion führt zur Zeit M. I. Manusakas. Die Bibliothek verfügt über eine Sammlung von mehr als 2000 Venezianer Drucken griechischer Bücher sowie einige byzantinische und nachbyzantinische Handschriften. Die Archive verwalten die Materialien der Venezianer Griechengemeinde. Das Museum umfaßt Ikonen und andere Zeugnisse kirchlicher Kunst sowie die Sankt-Georgs-Kirche. Herausgegeben werden die „Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας“ als Monographienreihe sowie die Zeitschrift „Θησαυρισματα“.

Irm.

A seize ans de distance depuis sa parution en 1959, la réimpression assurée par les Editions E. de Boccard à *La Romanie vénitienne au Moyen Age* de Freddy Thiriet (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 193, Paris, 1975, 485 p.) témoigne du succès réservé à ce beau livre. Publié une vingtaine d'années après l'ouvrage de Bruno

Dudan (*Il dominio veneziano di Levante*, Bologna, 1938), il s'est aussitôt imposé par sa nouveauté même, qui venait à la fois de la richesse de l'information, tirée en bonne mesure des inépuisables archives vénitienes, et de la capacité de l'auteur de maîtriser cette masse de données dans un exposé solidement construit. Nous avons ainsi pour la première fois l'examen d'ensemble et en même temps approfondi de la création de l'empire vénitien de Romanie, de son administration et son exploitation, de sa place dans le développement de l'économie vénitienne, de ses vicissitudes devant l'expansion ottomane. Avec ses préludes avant la IV^e croisade, deux siècles d'histoire sud-est européenne, qui sont aussi de grands siècles d'histoire vénitienne, se trouvaient éclairés d'un jour nouveau. Depuis lors, le médiéviste qu'est Fr. Thiriet n'a pas quitté ce champ d'études qui s'était avéré si fécond. Outre les contributions qu'il a continué de donner sur des problèmes particuliers, il a surtout rendu de grands services à la recherche par ses *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, II—III, 1959—1961 (le I^{er} étant de 1958) et *Délibérations des Assemblées vénitienes concernant la Romanie*, I—II, 1966—1971. Ainsi qu'il nous l'annonce dans sa « Mise à jour bibliographique », un volume de *Lettere ducali di Candia (1401—1402)* est prêt pour être imprimé.

Sans doute, depuis 1959, de nouveaux matériaux d'archives — parfois très précieux — aussi bien que des études spéciales (point de nouveau travail de synthèse, ce qui est bien explicable) sont venus enrichir nos connaissances. Comme ils ne sont pas de nature à changer les lignes générales de son exposé, l'auteur n'a pas considéré le moment encore venu pour une reprise de son texte. Il s'est contenté, donc, d'ajouter cette instructive « Mise à jour bibliographique » à laquelle je faisais allusion (pp. 467—468). Elle a aussi le mérite de nous informer sur des travaux qui se poursuivent ou sont en cours de publication. Soulignons aussi la part qui revient dans l'avancement des études sur la Romanie vénitienne à deux publications : les *Studi veneziani* et le bulletin de l'Institut hellénique d'études byzantines et post-byzantines de Venise, *θησαυρισματα*.

M. B.

Personne n'ignore ni la valeur exceptionnelle de la collection d'icônes de l'Institut Hellénique de Venise, ni l'important catalogue que le Pr. Manolis Hatzidakis lui consacrait en 1962 et les progrès très sensibles qu'il a fait faire à nos connaissances dans l'un des domaines essentiels de l'art post-byzantin. A cette occasion, étaient prévues, outre l'édition française de l'ouvrage, une édition grecque et une autre italienne. Pour l'édition grecque, on avait même procédé à l'impression des planches ; dans l'attente de la traduction du texte, elles restèrent en dépôt.

Ce sont ces planches que l'Institut de Venise a eu l'heureuse idée d'offrir maintenant au public (Manolis Chatzidakis, *Icones de Saint-Georges des Grecs et de la Collection de l'Institut*. Album de VIII + 79 planches. Bibliothèque de l'Institut hellénique d'Etudes byzantines et post-byzantines de Venise, No 8, Venise — Stamperia di Venezia — 1975). L'explication de cette initiative nous est donnée dans la brève préface de son directeur, le professeur M. Manoussacas. Une réédition du volume publié en 1962, après les recherches poursuivies entre-temps par l'auteur et celles d'autres érudits, aussi bien qu'après la publication de nouveaux matériaux d'archives, aurait impliqué des remaniements substantiels apportés à la première édition, ce que le professeur Chatzidakis considère encore prématuré. Il a signalé toutefois le plus urgent dans une liste de nouveaux classements chronologiques — il s'agit, généralement, de la datation plus précoce de certaines pièces — et d'attributions nouvelles ou plus catégoriques (donnée, comme toute cette partie introductive, en français et en grec) et dans la notice bibliographique qui l'accompagne. Sont ajoutés un répertoire iconographique et un répertoire des artistes (vingt-deux artistes, dont deux encore hypothétiques).

Les spécialistes y trouveront, ainsi, des indications utiles à joindre à la première édition. Pour tous ceux qui ne possédaient pas cette dernière, le nouveau tirage, avec ses mises au point nécessaires, offre, dans des reproductions de tout premier ordre, des œuvres qui vont du XIV^e siècle jusqu'au milieu du XVIII^e et dont certaines restent parmi les plus belles réussites de l'art grec à l'époque post-byzantine.

M. B.

La célébration, en 1974, de trois siècles et demi depuis la naissance du métropolite moldave Dosoftei a donné lieu à un renouveau d'intérêt pour l'activité de cette figure de premier plan de la culture roumaine du XVII^e siècle. Nous lui devons, entre autres, l'excel-

lente bibliographie préparée par la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest, sous la direction d'Anea Podgoreanu : *Dosoftei, 1624—1693. Bibliografie*, Biblioteca Centrală Universitară București — Comisia Națională a R.S. România pentru U.N.E.S.C.O., București, 1974, XXX—102 p. La bibliographie proprement-dite est précédée d'une étude due au Pr. I. C. Chișinăia sur Dosoftei en tant que poète (pp. VII—XIX) et d'un « tableau chronologique » des dates principales liées à l'existence de Dosoftei. La bibliographie est répartie en trois sections, dont la première est consacrée aux publications concernant sa vie et son activité. A l'œuvre elle-même est réservée la seconde partie. Nous y trouvons, à côté des éditions publiées pendant sa vie, les rééditions fragmentaires du dernier siècle, la liste des copies manuscrites de ses œuvres et celle des documents portant sa signature. La troisième partie, dédiée aux études concernant l'œuvre littéraire de Dosoftei est réalisée avec le même zèle que la première, qui a poussé les bibliographes à enregistrer jusqu'aux dernières mentions. L'intérêt pour ce « classique » de la littérature roumaine s'avère sans doute ces derniers temps très vif et les contributions substantielles ne manquent pas. Mais n'oublions toutefois pas que depuis le livre que lui consacrait il y a soixante ans Ștefan Ciobanu, personne n'a donné l'ample étude d'ensemble qui devient toujours plus nécessaire. Après les indications bibliographiques touchant des exemplaires d'œuvres de Dosoftei conservés dans des bibliothèques et des musées, le dernier chapitre réunit les mentions bibliographiques de ce qu'on a pu reconstruire de la bibliothèque du grand métropolite de Moldavie. Dans ses investigations si poussées, la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest a bénéficié aussi du concours de la Bibliothèque « V. I. Lénine » de Moscou et de la « Bibliothèque Jagellone » de Cracovie.

M. B.

ST. PÉLÉKANIDIS, Καλλιεργης, ὀλης Θεσσαλίας ἀριστος ζωγράφος, (Kalliergis le meilleur peintre de toute la Thessalie), 175 p., 83 ill., dont 21 en couleur, Athènes 1973 (en grec avec résumé anglais).

Attendu depuis des années par les spécialistes (le pr. A. Xyngopoulos nous le promettait de la part de l'auteur depuis 1955), ce livre suscite un légitime intérêt. Car l'église du Sauveur (Christos) de Verria, sa très belle peinture en premier lieu, dont on parle en passant dans toute histoire de la peinture byzantine, mérite incontestablement plus qu'une simple mention de sa qualité et des quelques illustrations en blanc et noir; c'était tout ce qu'on avait jusqu'à présent en tant que documentation scientifique publiée concernant cet important monument byzantin. Contemporaine de la fameuse Chora de Constantinople et de la non moins fameuse Saints Apôtres de Thessalonique (dont la partie peinte vient d'être publiée elle aussi par le pr. A. Xyngopoulos dans *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venise 1971), contemporaine aussi (la date très tardive proposée par Tania Velmans dans son étude des « Cahiers Archéologiques », XVI, Paris 1966, ne nous paraît pas convaincante) de la petite St. Nicolas Orphanos (Thessalonique) à laquelle l'auteur la compare avec peut-être trop d'insistance, la peinture de Verria se range non seulement chronologiquement, mais en tant qu'expression stylistique et répertoire iconographique dans cette phase de la peinture paléologue qu'on qualifie de « phase de maturité ». Qu'elle soit paléologue et de la grande époque nous paraît indéniable; ce qui est moins certain — les illustrations du livre (excellentes, pour la plupart) en témoignent et le commentaire (exception faite de quelques remarques, marginales d'ailleurs) s'avère encore moins affirmatif, c'est son appartenance à l'« école macédonienne », telle que le pr. Xyngopoulos nous en signifie la magistrale définition. Exception faite de quelques figures secondaires, dont le profil brouillé suggère, d'ailleurs d'assez loin, à notre avis, l'expressivité de « choc » propre aux œuvres de Michel Astrapas et d'Eutyelios. le fameux « réalisme » est à peine décelable dans l'ensemble peint de Verria. Là où il s'y trouve quand même, il est beaucoup moins direct que dans de nombreux autres peintures macédoniennes du XIV^e siècle.

Mais, l'appartenance au « réalisme macédonien » n'est pas, malgré l'amplitude théorique qu'on confère à ce style, l'unique problème que pose la peinture du monument de Verria. Ceux-ci sont nombreux, de nature différente, sujet à des discussions contradictoires. L'étude, tellement soignée du pr. Pélékanidis, s'efforce de mettre au point ceux qui sont les plus ardu. Il y a d'abord celui de l'origine du peintre, ce fier Giorgios Kalliergis qui s'intitule (formule qui demeure un unicum) « le meilleur peintre de toute la Thessalie »; il y a celui de l'inscription elle-même, de l'historique du monument, de la part de Kalliergis et de ses « frères » dans l'ensemble de la peinture de Verria et même à Saint Nicolas Orphanos, etc. Sans nous

appesantir sur des problèmes d'ordre linguistique qui dépassent notre compétence, l'inscription que l'auteur soumet à une analyse très serrée, paraît garder encore quelques secrets.

Ce qui demeure certain ce sont les attaches du peintre à l'ambiance — si fréquemment constantinopolitaine — artistique de Thessalonique et qui est certainement moins unitaire qu'il n'en apparaît dans l'historiographie même la plus récente. L'auteur se penche avec minutie sur le style, comme sur l'iconographie. Ses analyses sont particulièrement précieuses pour la compréhension de ce qui est commun comme de ce qui est propre à l'expression plastique et au maniement de la couleur dans l'œuvre de Kalliergis. Parmi les modalités stylistiques qui parlent de la richesse des dons plastiques du peintre, l'auteur souligne celles qui le situent dans la double perspective de son art : celle contemporaine, intimement mêlée à un traditionalisme généralement dépassé à l'époque, perspective qui nous aide à situer l'ensemble — iconographie et style — dans une ambiance moins précise qu'elle ne le paraît à première vue. Il est parfaitement juste de souligner l'originalité de ce peintre, tout comme il est juste de le placer dans l'atmosphère artistique de Thessalonique. Mais il n'y a pas que la St. Nicolas Orphanos (dont l'auteur met en lumière les ressemblances comme les dissemblances avec la peinture de Verria, tout en concluant que Kalliergis ait pu travailler, avec ses disciples ou ses élèves dans l'église thessalonicienne) qui est un point de repère précieux ; il y a, selon notre modeste avis du moins, la peinture des Saints Apôtres de la grande ville byzantine, et dont le monument de Verria est, stylistiquement, assez apparenté.

Cette brève note de lecture n'a eu d'autre but que de marquer le contentement d'un chercheur s'occupant de la peinture sud-est européenne de voir enfin publié et mis au point l'un des très beaux et des plus importants monuments byzantins du XIV^e siècle.

M. A. M.

GARY VIKAN, *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections, An Exhibition in Honor of Kurt Weitzmann*, Princeton University Press, 1973, 231 p. + 120 fig.

Organisée en 1973 (14 Avril — 20 Mai) par le Musée d'Art de l'Université de Princeton, la grande exposition des manuscrits grecs trouvés dans les collections, des musées et des bibliothèques des Etats-Unies représente un événement scientifique pour tous les chercheurs dans le domaine de l'art byzantin. En même temps elle symbolise l'hommage offert par ses anciens élèves à leur grand maître, le professeur et l'éminent savant Kurt Weitzmann.

Sous la signature du directeur du Musée d'Art, Patrick Joseph Kelleher, l'avant-propos du livre nous fournit des données précieuses sur l'activité de Kurt Weitzmann, professeur depuis longtemps à l'Université de Princeton, et sur l'essor des études d'histoire de l'art et d'archéologie byzantines, grâce à sa prodigieuse activité scientifique et didactique.

La préface du catalogue écrite par Wen C. Fong nous introduit dans le domaine des idées concernant les étapes successives et les « styles » de l'art byzantin, beaucoup étudiés et discutés par K. Weitzmann et par d'autres spécialistes du Centre de Byzantinologie fondé à Princeton, soulignant la contribution du grand savant à l'étude approfondie des manuscrits byzantins en même temps que ses recherches réalisées au Mont Sinaï, dans le domaine des icônes pré-icônoclastes.

On a réuni dans cette exposition soixante sept manuscrits entiers et feuilles isolées, d'un contenu très divers. La plupart sont des tétraévangiles, des psautiers et des liturgiers, à côté desquels on trouve des livres contenant des hymnes comme l'Acathistos, l'Échelle de Jean Climax, ainsi que les Homilies de Saint Jean Chrysostome, le Traité de sciences naturelles de Dioscorides, le livre d'Esop, etc. Les manuscrits sont ordonnés dans le catalogue suivant leur date, à partir de l'époque post-icônoclaste, la seconde moitié du IX^e-ième siècle jusqu'à l'année 1700. La présentation très détaillée de chaque manuscrit, comprenant toutes les données obligatoires pour un catalogue raisonné, y compris la provenance origininaire et la date de l'entrée dans la collection, la circulation du manuscrit dans différentes expositions, etc., nous offre des explications et commentaires précieux par rapport à d'autres œuvres similaires. Les études introductives signées par différents auteurs nous introduisent surtout dans le contenu des manuscrits. À travers ces études et la riche bibliographie qui les accompagnent, on sent et c'est dommage, le manque d'information des auteurs dans le domaine de l'art byzantin et surtout post-byzantin, dans les Pays Balkaniques et la culture roumaine.

Gary Vikan, qui s'est assumé la tâche de l'organisation de l'exposition et de la rédaction du catalogue, dans son introduction sur l'évolution des styles, passe en revue les plus importants types de manuscrits par rapport à l'art byzantin, à la lumière des recherches réalisées

dans ce domaine par K. Weitzmann. Cette exposition a offert aux organisateurs d'un côté, la possibilité de faire connaître au monde scientifique et au grand public les chefs-d'œuvre de l'art byzantin, conservés dans les collections américaines, de l'autre côté de mettre en valeur l'énorme contribution du grand savant K. Weitzmann à l'analyse iconographique et à la datation des manuscrits byzantins, réalisée dans ses nombreuses études. Dans son introduction, Gary Vikan affirme à la page 19, qu'après la chute de Constantinople l'art des manuscrits byzantins a continué dans quelques centres de l'Europe de l'Est, surtout à Crète, mais en étudiant les manuscrits conservés dans le monde balkanique et chez nous, on constate que le Mont-Athos a joué un grand rôle, de même que quelques monastères de Moldavie, comme Neamțu, Putna, Bistrița, etc.

L'étude de George Galavaris, intitulée *Manuscrits et la liturgie*, nous introduit dans les différents rapports entre l'illustration des manuscrits et la liturgie. Un livre fondamental pour l'évolution historique et l'analyse iconographique de la liturgie n'est pas inclus dans la bibliographie, il s'agit de l'étude très connue du professeur I. D. Ștefănescu *L'Illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, publiée à Bruxelles en 1936.

Le deuxième article, signé par Doula Mouriki, *Hymnographie et manuscrits illustrés* nous offre une ample analyse des manuscrits contenant des hymnes (L'Acathistos, le Canon de Pénitence, l'Échelle de Jean Climax, le Stichère de Noël, les Tropaires, etc.). L'auteur insiste surtout sur la représentation de l'hymne Acathistos, le plus souvent illustré dans les peintures murales byzantines et post-byzantines, à partir du XIII^e siècle. Au numéro 63 du catalogue, le même auteur analyse le manuscrit contenant l'Acathistos, qui nous intéresse par ses parentés avec la peinture d'icônes du XVII^e siècle en Valachie. Le manuscrit provenant du monastère St. André du Mont-Athos, est classé par l'auteur, selon certaines particularités, dans un atelier crétois, mais par sa conception décorative il est assez différent. Sauf les liaisons évidentes sous le rapport du style entre les images du manuscrit et les icônes roumaines de l'époque dite de Constantin Brîncoveanu, elle-même beaucoup influencée par la peinture crétoise, les initiales décorées d'une façon très riche, avec des animaux fantastiques et des fleurs, nous dirigent vers un groupe entier de manuscrits trouvés aussi en Valachie. L'auteur souligne cette parenté, en se limitant à un seul exemple, qu'il a connu par l'intermédiaire du manuscrit signé par le métropolite de Myra, Mathieu, manuscrit découvert par Mareu Beza au monastère de St. Sabba à Jérusalem et publié dans son livre. Le manuscrit de Jérusalem n'est pas un cas isolé ; il y a longtemps qu'on a publié le Liturgier grec, daté de 1631, de la collection du Musée d'Art de Bucarest, de même que le livre pour l'office (Slujebnic) du métropolite Ștefan de la Valachie, daté vers 1653. Deux tétraévangiles grecs de la même période font partie de cette nouvelle école d'enluminures, bien représentée par des œuvres trouvées dans les collections roumaines. Une nouvelle étude, signée par D. Popescu-Vileca, accompagnée de belles planches en couleur, concernant le « Slujebnic du métropolite Ștefan de l'Hongrovlachie » est parue l'année passée, soulignant la riche activité des moines d'origine grecque, comme Mathieu le Calligraphe de l'Épire, devenu l'abbé du monastère de Saint Sabba à Iassy, Luca, l'évêque de Buzău, Porfirios et d'autres. Les influences évidentes orientales mêlées dans la conception décorative de ces manuscrits avec celle des ornements particuliers aux livres imprimés, ne sont pas remarquées par Doula Mouriki. La bibliographie ne mentionne pas l'étude d'Oreste Tafrafi, parue il y a longtemps et consacrée au manuscrit grec de l'Académie Roumaine, qui illustre l'Acathistos, appartenant à la même école crétoise, mais d'une époque encore plus récente, peut-être de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Une icône grecque, encore inédite, que j'ai récemment découverte dans l'église Crețulescu de Bucarest, datée de la fin du XVII^e siècle ou du début du siècle suivant, représente un rare exemple de l'illustration de l'Acathistos dans ce genre de peinture.

D'autres études signées par Shigebumi Tsuji, Robert Deshman, et Robert P. Bergman sont consacrées à l'analyse des évangiles, des tétraévangiles et à la représentation des portraits des évangélistes dans les manuscrits grecs. R. Bergman, l'auteur de la dernière étude nous offre une typologie des portraits des évangélistes, dans l'enluminure byzantine.

Le catalogue est présenté dans les meilleures conditions d'imprimerie, richement illustré en blanc et noir, en offrant pour chaque manuscrit une ou plusieurs photos. La précision de la présentation de chaque manuscrit et les nombreux renseignements bibliographiques confèrent à ce catalogue le caractère d'un ouvrage de référence dans le domaine de l'enluminure byzantine et post-byzantine.

C. N.

I. D. ȘTEFĂNESCU, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești* (L'icéonographie de l'art byzantin et de la peinture roumaine de l'époque féodale), București, 1973, 289 p. + 271 fig.

L'érudit chercheur roumain, connu depuis longtemps par ses nombreuses études consacrées à l'art byzantin et à l'art roumain, nous offre un nouveau livre sur l'icéonographie. C'est une vaste œuvre d'érudition, embrassant dans une large synthèse l'icéonographie des monuments du monde byzantin, balkanique et roumain au moyen âge. Elle représente à vraie dire, le pendant d'une autre excellente étude *L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, publiée à Bruxelles en 1936. Dans son récent livre, l'auteur nous présente l'évolution de l'icéonographie par rapport aux programmes et à leur disposition dans l'ensemble d'un monument chrétien, analysant le développement des thèmes et de leur manière d'interprétation, traversant les principales parties de l'église : la coupole, l'abside de l'autel, le naos, le pronaos, l'exonarthex et les façades, dans les régions où les monuments ont encore conservé leur décor peint extérieur (Moldavie, Transylvanie, etc). Suivant l'opinion de l'auteur, exprimée dans l'introduction et dans le chapitre consacré à la notion de l'icéonographie (p. 48—53), cette science étroitement rattachée à l'histoire de l'art, occupe une place de premier ordre pour la compréhension du contenu d'idées et de la valeur artistique de toute la peinture du moyen âge. La méthode de recherche est d'une rigueur pareille à celle de la philologie comparée. Elle nous aide aussi à la découverte des sources, parfois lointaines, de la conception artistique et de la culture d'un peuple au moyen âge. Grâce à cette discipline on aboutit à déterminer précisément les étapes historiques d'un monument peint, restauré, ou même rebâti, lorsque d'autres éléments de datation nous manquent. Par l'icéonographie on peut mieux distinguer les traits propres de l'art des peuples balkaniques par rapport à l'art de la Valachie, Moldavie et Transylvanie.

Synthétisant l'évolution de la peinture byzantine en Europe, jusqu'à l'époque tardive post-byzantine, si richement illustrée par un grand nombre de monuments peints trouvés en Roumanie, l'auteur souligne l'héritage de l'Antiquité, qui reste toujours vivant dans cet art, en même temps que la particularité essentielle de la peinture byzantine : être si étroitement rattachée aux sources écrites très diverses. Les idées d'ordre philosophique, éthique, historique, etc. ont toujours dominé la fantaisie de l'artiste. D'ailleurs tout au long de cette étude, apparaît clairement la liaison entre les sources écrites et l'interprétation artistique, réalisée avec les moyens d'expression propres à la peinture religieuse, ce qui explique l'esprit conservateur et traditionaliste de cet art.

D'autres chapitres sont consacrés aux thèmes plus spéciaux, comme : les anges, les séraphins, les différentes interprétations de Jésus Christ, etc. Une autre partie du livre nous présente les principaux objets liturgiques, leur fonction et leur signification symbolique, en même temps que les vêtements et les attributs des officiants. Le dernier chapitre est destiné à la technique de la peinture byzantine et post-byzantine. Dans une partie annexe, les *Notes* présentent les principales sources de la peinture byzantine (la peinture des synagogues, celle des catacombes, etc.) et leur diffusion dans la peinture du haut moyen âge en Europe. Une riche bibliographie et un index complètent les références de cette étude.

Toute la conception de l'étude, le choix et le groupement des illustrations lui offrent un prononcé accent d'art comparé, à travers un très vaste espace géographique et une large époque historique. L'étude de I. D. Ștefănescu représente la première contribution de ce genre dans la littérature de spécialité roumaine et universelle, ouvrant une large voie aux futurs chercheurs. Elle occupe sa place d'honneur parmi les études assez peu nombreuses dans ce domaine, à côté de l'*Iconographie de l'Évangile*, écrite il y a longtemps par le grand savant français Gabriel Millet.

C. N.

RUÇHAN ARIK, *Batılılaşma dönemi mimaris örneklerinden Anadolu'da üç ahşap cami* (Quelques modèles d'architecture turque de l'époque de l'occidentalisation, trois mosquées de bois d'Anatolie), Ankara, Üniversitesi Basımevi, 1973, 33 p., 49 photos, 3 planches.

Cette étude s'inscrit sur la ligne déjà connue des préoccupations de l'auteur, comme une nouvelle contribution à l'histoire de l'art islamique en général et de l'art turc tout particulièrement ; y sont analysés d'un point de vue complexe l'architecture, la peinture et

les éléments sculpturaux de trois monuments culturels qui passent pour représentatifs de l'art turc de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e siècle. Par les traits caractéristiques de leur contenu, autant que par leur technique artistique, les trois monuments en question sont une expression du courant occidental propre au règne de Sélim III. Toutefois, l'essentiel de ces œuvres — de même d'ailleurs que le style baroque en général implanté en terre turque — reste de profonde tradition turque. A l'extérieur de la Turquie, les racines du baroque surgissent dès les X^e—XII^e siècles. En ce qui concerne l'Anatolie, la tradition du travail du bois prend corps avec les monuments déjà étudiés de la seconde moitié du XIII^e siècle, et elle devait continuer jusqu'au XVIII^e siècle.

Les trois monuments étudiés sont situés dans deux régions anatoliennes éloignées l'une de l'autre. Un premier monument, la mosquée Hizir Bey Camii de Soma, dans le district de Manisa, se trouve à l'Ouest du pays; elle fut bâtie en 1206 H, soit 1791—1792. Les deux autres mosquées sont situées dans le district d'Yozgat, c'est-à-dire dans la région orientale du plateau anatolien; elles ont été construites: la Cevahir Ali Efendi Camii en 1202 H soit l'an 1788 et la Başçavuşoğlu Camii en 1215 H ou 1800—1801. L'auteur met à profit la description très claire qu'elle donne de ces monuments pour en souligner les traits de ce qu'on nomme le « baroque anatolien », tout en se rapportant à d'autres monuments turcs de la même époque ou de quelques périodes plus ou moins rapprochées. Chaque mosquée est présentée à son tour avec le plan général de son complexe architectural, ses décorations extérieures et intérieures, autrement dit ses peintures et reliefs, les détails des frontons, du plafond, de la coupole, des portes, des portiques (revak), des arcades et montants des fenêtres, l'autel (mihrab) et la chaire du prédicateur (minber), la tribune (kursu), la haute galerie intérieure (mahfil), etc. Outre la qualité du dessin polychrome, l'auteur note aussi les éléments laïcs des décorations (par exemple, les natures mortes) et la ligne de l'architecture (qui confère à ces mosquées une silhouette apparentée à celle de certains manoirs ou köşk).

En donnant cette description des trois monuments turcs, l'auteur met en valeur les éléments architectoniques et décoratifs classiques de tradition turque, sans négliger pour autant les innovations qui en affinèrent le style et créèrent une ambiance douce et riante. Mais, bien que ce style novateur tienne de la mode de l'époque, qu'il fasse partie de la tendance d'occidentalisation marquée par l'Empire ottoman, il ne saurait aucunement passer pour une dérivation de l'art européen.

A. G.

LIVRES REÇUS

- AKSOY, ÖMER ASIM, *Gelşen ve Özleşen Dilimiz — Üçüncü Baskı — (Genişletmeler ve Eklemlerle)*, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1973, 94 p.
- ALIBEGAŞVILI, GAJANE, *Художественный принцип иллюстрирования грузинской рукописной книги XI — начала XIII веков*, Tbilissi, Издательство «Мецниереба», 1973, 166 p. + 55 p. ill.
- Alle Staaten, Leipzig, Museum für Volkerkunde — Staatliche Forschungsstelle —*, 1973, 84 p.
- APOSTOLOV, EVGENI & HRISTO MIČKOV, *Урбанизация — Тенденции и здраво — демографски проблеми*, Sofia, Медицина и физкультура, 1973, 246 p.
- Argentea Actas — In memoriam Entii V. Marmorale —*, Genova, Università, Facoltà di Lettere — Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1973, 303 p.
- ARGYROPOULOS, ROXANI D., *Ο Κωνσταντίνος Μιχαήλ Κούμας ως φιλόσοφος (‘Ανάπτυχο από την έκδοση του Κέντρου ‘Ερεύνης της ‘Ελληνικής Φιλοσοφίας της ‘Ακαδημίας ‘Αθηνών Σειρά Β’)*, 1973, p. 225—243).
- ARSAN, H. ÜREN, *Kanun Maltyesi üzerinde uluslararası İstatistiksel bir araştırma*, Ankara Üniversitesi — Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1973, 178 p.
- ASDRACHA, CATHERINE, *Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIII^e siècle: Prosopographie* (Extr. de la « Revue des études byzantines », T. 31 (1973), p. 275—297), Paris, Institut Français d'Études Byzantines.
- Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozio-ökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts* [herausgegeben von Dan Berindei, Wolfgang Gesemann, Alfred Hoffman, Walter Leitsch, Albrecht Timm und Sergij Vilfani — Redaktion Heinz Ischreyt —], Köln—Wien, Bohlau Verlag, 1973, 400 p.
- BEŠLIĆ, ANA — *Ciklus oblik i boja 13.IX—8.X.* (catalogue), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.
- Bibliografie Československé Balkanistiky za léta 1969—1971* [Sestavili: Ivan Dorovský, Marta Romportlová], Brno, Universita J. E. Purkyně—Fakulta Filosofická, 1973, 155 p.
- Bibliographie d'études balkaniques*, vol. VI (1971) et vol. VII (1972), Sofia, Institut d'études balkaniques, 1973 et 1974, 335 p. et 381 p.
- BOJANIĆ, DUŠANKA, *Turski zakoni i zakonski propisi iz XV i XVI veka za Smederevsku, Kruševačku i Vitičku Oblast*, Beograd, Istorijski Institut, 1974, 177 p.
- Od Bonara do Sulaža — Osamdeset godina francuskog stikarstva — (De Bonnard à Solages)* (oktobar—novembar 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1973, 123 p.
- BONDY, FRANÇOIS and MANFRED ABELEIN, *Deutschland und Frankreich*. Geschichte einer wechselvollen Beziehung, Düsseldorf—Wien, Econ Verlag, 1973, 293 p.
- BONFANTE, GIULIANO, *Studia romani*, Roma, Società Accademica Romana, 1973, 353 p.
- BOŠKOVIĆ-STULLI, MAJA, *O pojmovima usmena i pučka književnost i njihovini nazivima* (« Umjetnost riječi », Zagreb, XVII, 1973, 3, 149—184; 4, 237—260/Poseban otisak).
- ÇAKICI, LÂTIF, *Sanayi İşletmelerinde rantabilite ve rantabilite ile ilgili Sorunlar*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi yayınları, 1973, 261 p.
- CAMINIATAE, IOANNIS, *De expugnatione Thessalonicae* [Reconsult Gertrudis Bohlig], Berlin—New York, Walter de Gruyter et Socios Berolini et Novi Eboraci, 1973, 97 p.
- CERVELLÓ-MARGALEF, JUAN ANTONIO, *Estudios sobre su teatro con una bibliografía sobre el tema*, Köln, Stiasny, 1973, 192 p.
- CIACHIR, NICOLAE, *Cu privire la activitatea politică desfășurată de Dimitrie Cantemir în Rusia (1711—1723)* (Extr. de la « Revista Arhivelor », vol. XXXV/no. 3/1973, p. 453—463).
- CIORĂNESCU, ALEXANDRE, *Vasile Alecsandri*, New York, Twayne Publishers, Inc., 1973, 179 p.
- ČUBRAKOVIĆ, MILENA 17.X—5.XI.1973 (Catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.
- Cumhuriyetin 50. Yılına Armağan, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1973, 240 p.
- ČURKINA, ISKRA V., *Matija Majar-Ziljski — Матя МајарЗилскиј* —, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1974, 121 p.

- DANIŞMAN, AHMET, *Le secret des procédures répressives et la liberté de la presse en droit français*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1973, 143 p.
- DELLA CORTE, FRANCESCO, *Opuscula*, IV, Genova, Istituto di filologia classica e medioevale, 1973, 208 p.
- Το δημοτικό τραγούδι — Κλέφτικα — [Ἐπιμέλεια: Ἀλέξης Πολίτης], Athènes, Ἐκδοτικὴ Ἑρμῆς Ε.Π.Ε., 1973, 159 p.
- DJURDJEV, BRANISLAV, *Die historisch-ethnischen Veränderungen bei den südslawischen Völkern nach der türkischen Eroberung*, Graz, Historisches Institut der Universität, 1974, 24 p.
- Добромирово евалгенне—*Кирилски споменик од XII век*—[Приредила Моше. Аптбајер], Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 438 p. + XVIII p. note sur l'édition.
- Dona Ethnologica* — Beiträge zur vergleichenden Volkskunde — (Leopold Kretzenbacher zum 60 Geburtstag) [Herausgegeben von Helge Gerndt und Georg R. Schroubek], München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 391 p.
- DOROVSKÝ, IVAN, *České země a Balkán*. Kapitoly 3 Dějin Česko-Makedonských a Makedonsko-Českých. Stuků, Spisy University J. E. Purkyně v Brně Filozofická Fakulta, 1973, 236 p. + ill. sans numérotation.
- DRAGULJ, EMIR — 16.X—10.XII 1973 (*Catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.
- Ἐφημερίδες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, Τόμος τέταρτος, Γενική Ἐφημερίς τῆς Ἑλλάδος, Ἔτος Ζ'—1832 (Πρόλογος-Εἰσαγωγή ὑπὸ Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου, Athènes, Ἐθνικὸν Τυπογραφεῖον, 1973, 144 p. + 16 p. Εὐρετήριο et Πίναξ ἐπισήμων πράξεων.
- FATOUROS GEORGIOS, *Die Briefe des Michael Gabras (ca. 1290—nach 1350)*, I. Teil: Einleitung, Adressaten, Regesten, Register; II. Teil: Text, Wien, 1973, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, I = 232 p. + 2 ill.; II = 711 p.
- ГАНЕВ, ТОДОР Н., *Българо-румънски научни и културни връзки 1869—1944* — *Документи*, — Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1973, 351 p.
- Гоце Делчев и Македонското национално револуционерно движење — Материјали од Симпозиумот одржан на 8,9 и 10 ноември 1972 година во Штип по повод 100-годишнината од раѓањето на Гоце Делчев — , Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, Институт за Национална Историја, 1973, 410 p.
- Говорните форми и словенските литературни јазици — Материјали од второто заседание на меѓународната комисија за словенските литературни јазици — , Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 184 p.
- HALPERN, JOEL M., *Individual life cycles and familial cycles* — A comparison of perspectives — (XIII International family research seminar, Paris, september 1973), Amherst, Mass.— U.S.A., Department of Anthropology, University of Massachusetts, 24 p. + 7 p. footnotes + 6 tables.
- HATIBOĞLU, VECİNE, *Ölumsuz Atatürk ve dil deorimi*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1973, 69 p.
- HEUFER, MARIETHERES, * Moira *. *Eine Untersuchung zur Erzählkunst Julien Greens* (Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophischen Fakultät der Universität zu Köln), Köln, Druck: Walter Kleikamp, 1973, 214 p.
- HILLEN, WOLFGANG, *Saineans und Gilllicrons Methode und romanische Etymologie*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1973, 256 p.
- Hirtennomaden und Viehzüchter*, Leipzig, Museum für Volkerkunde, Staatliche Forschungsstelle. 1973, 60 p.
- HUSKIVDZE, LEILA ZAALOVNA, *Золотия дел мастерская при дворе Левана Дадиани*, Tbilisi, Издателство * Мелниереба *, 1973, 86 p. + 30 p. ill.
- Τὸ Ὑπουργεῖον τῶν Ἐσωτερικῶν καὶ ἡ διοίκησις αὐτοῦ κατὰ τὸν Ἱερὸν Ἀγῶνα [Ἐπιμέλεια Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου—Νομάρχου Ἀττικῆς-], Athènes, Ἐθνικοῦ Τυπογραφεῖου, 1973, 73 p. y compris les illustrations.
- JASTROW, OTTO, *Daragozu eine arabische Mundart der Kozluk*, Sason-Gruppe (Sudostanatolien) — Grammatik und Texte, Nürnberg, Verlag Hans Carl, 1973, 121 p.
- JURIŠIĆ, BLAŽ, *Rječnik govora otoka urgade* — Uspoređen s nekim čakavskim i zapadnoštokavskim govorima, II Dio, Zagreb, Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, 1973, 255 p.
- KANSU, SEYHUN ATUF, Cumhuriyet Ağacı, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1973, 60 p.
- KARPAT, KEMAL H. & CONTRIBUTORS, *Social change and politics in Turkey* — A structural-historical analysis, Leiden, E. J. Brill, 1973, 373 p.

- ‘Η Καθιέρωσις τῆς ἐθνικῆς Ἐορτῆς τῆς 25^{ης} Μαρτίου ἐν ἔτει 1838 [Ἀναμνηστικὸν τεῦχος ὑπὸ Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου], Athenes, Ἐθνικὸν Τυπογραφεῖον, 1973, 20 p. + 7 ill.
- KAUZLARIĆ, TOMISLAV 3.III—3.IV 1973 (*Catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.
- Корпус древнейших источников по истории народов СССР*. Материалы совещания археологов-медиевистов РСФСР, 11—12 апреля 1972, Москва, Институт истории СССР АН СССР, 1973, 129 p.
- LEWIN, GUNTER, *Die ersten Fünfzig Jahre der Song-Dynastie in China*, Berlin, Akademie-Verlag, 1973, 355 p. mit 18 Abbildungen, 10 Figuren und 1 Karte.
- LOGAR, CENE, *Predmetna teorija analiza in kritika filozofije Aleksija Meinonga*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1974, 400 p. y compris un résumé en allemand.
- LORDKIPANIDZE, INGA, *Росписъ Навазтеви*, Tbilisi, «Мецниереба», 1973, 77 p. + 39 p. ill.
- LOSONCZI ÁGNES, *Az Életmódról — Az anyagi feltételek a mindennapi aktivitás és az emberi együttélés Kérdései* — (Békés megyei vizsgálat adatai alapján), Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, Szociológiai Kutató Intézetének Kiadványai, 1973, 498 p.
- MEDVEDEV, I. P., *Мистра — Очерки истории и культуры поздневизантийского города*, Leningrad, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, 1973, 162 p.
- MišKOVSKA, LJILJANA, *Големината како детермината на потребата за окрупнување и интеграционите движења на индустриските и земјоделските стопански организации во СР Македонија, како недоволно развиено подрачје*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј“, 1973, 149 p.
- MLADENOVIC, OLIVERA, *Kolo u jugnih slovena*, Beograd, Српска Академија Наука и Уметности — Етнографски Институт, 1973, 198 p. + XXXII p. ill.
- Monumente te arkitektures ne Shqiperi*, Tirana, Instituti i Monumenteve të Kultures, 1973, XXVII p. texte + 162 ill. + 12 p. explication des figure.
- MOUTSOPOULOS, N., *Οι ἐκκλησίες τοῦ νομοῦ Πέλλας*, Thessaloniki, Ἐταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 437 p. + 1 carte + 2 plans.
- NIKOLAÏDOU, ELEUTHERIAS I., *Ὁ Δημῆτριος Μάρκου Μπότσαρης (1814—1871) καὶ ἡ ἀνεκδοτὴ ἀλληλογραφία του μετὸν κυβερνητὴ Καποδίστρια (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Β' τόμου τῆς Δωδώνης Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, p. 371—474)*, Ioannina, 1973.
- NIKOLAOU, THEODOROU ST., *Αι περι πολιτείας καὶ δικαίου ιδέαι τοῦ Γ. Πλήθωνος Γέμιστοῦ*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1974, 138 p.
- NIKOLIĆ, JELENA, *Библиографија Матице Српске 1966—1970*, III, Novi Sad, Матица Српска, 1974, 344 p.
- NORTH, DOUGLASS C. and ROBERT PAUL THOMAS, *The Rise of the Western World. A New Economic History*. Cambridge University Press, 1973, 171 p.
- NOUR, ALY & E. TH. SOULOGIANNIS, *Τὸ Ἰσλάμ καὶ οἱ Ἕλληνες ὑπηκόοι του. Ἡ Ἐλληνίδα στὰ Χαλίφατα*, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1973, 16 p.
- Otagiu profesorului D. Găzdaru — Miscellanea din studiile sale inedite sau rare —*, vol. I, Studii istorico-filologice, Freiburg i. Br., Institutul român de cercetări, 1974, 272 p.
- Опис на гръцките и други чуждоземни ръкописи в Народна Библиотека „Кирил и Методиј“* [Състави Маньо Стоянов], Sofia, Наука и Изкуство, 1973, 205 p. y compris les ill.
- Οθωμανικά *Ἐγγραφα τῆς ἐν Κύπρῳ Μονῆς Κύκκου (Ἐκθιθεμένα ὑπὸ Πάουλου Χιδирόγλου)*, Leukosia, Κέντρον Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν, 1973, 176 p. + XXXIV ill.
- ÖZDEMİR, EMİN, *Terim Hazırlama Kılavuzu*, Ankara, 1973, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1973, 102 p.
- PAJTONCIEV, GANČO, *Македонски народни ора*, Skopje, Македонска Книга, 1973, 355 p.
- PÁL LAKATOS, *Quellenbuch zur Geschichte der Gepiden — mit einem Vorwort von S. Szadeczky — Kardon —*, Szeged, Acta Universitatis de Attila József Nominatae, 1973, 135 p.
- PAŢAS, MARIN, *Comuna Morteni, Tîrgovişte*, Muzeul judeţean de istorie Dimboviţa, 1973, 208 p. + 2 cartes.
- POLENAKOVIĆ H., *Белетки за Македонските студенти и Нивните студии во XIX век* (avec un résumé en français) (Extr. de „Годишен зборник“ Кн. 24—25, p. 365—377), Skopje, Филозофски Факултет на Универзитетот, 1973.
- POLITIS, LINOS & M. I. MANOUSAKAS, *Συμπληρωματικοί κατάλογοι χειρογράφων ἁγίου ὄρους*, Thessaloniki, Ἐλληνικά, Περιοδικὸν Εὐγγραµµα Ἐταιρίας Μακεδονικῶν Σπουδῶν Παράρτημα, 1973, 308 p. + 31 ill.

- Πρακτικά τοῦ πρώτου διεθνοῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου (Λευκωσία, 14—19 ἀπριλίου 1969), Τόμος Γ', Νεώτερον τμήμα, Μέρος Β' Φιλολογία-Λαογραφία [Ἐπιμέλεια: Θεοδώρου Παπαδοπούλλου & Μενελάου Χριστοδούλου], Leukosia, Ἐταιρεία Κυπριακῶν Σπουδῶν, 1973, 318 p. + XLI p. ill.
- Прилози (*Contributions*) IV, (avec des résumés en français et en allemand), Skorje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, Одделение за општествени Науки, 1973, 83 p.
- Пристапни Предавања, Прилози и библиографија на новите членови на Македонската Академија на Науките и Уметностите, Skorje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1974, 128 p.
- RISTOVSKI BILAZE, *Горѓија М. Пулевски и неговите книшки „Самовила Македонска“ и „Македонска Песнарка“*, Skorje, Институт за фолклор, 1973, 79 p.
- SACHSENRODER, WOLFGANG, *Adrien Mithouard und seine Theorie des „Occident“ — Zum Traditionalisimus in der französischen Literatur vor dem ersten Weltkrieg* —, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1973, 203 p.
- SAS JUDIT, H., *Életmód és család. Az emberi viszonyok alakulása a családban (A Békés megyei életmód vizsgálat alapján)*, Budapest Magyar Tudományos Akadémia — Szociológiai Kutató Intézetének Kiadványai, 1973, 260 p.
- SCAPINI, NEVIO, *La confessione nel diritto romano I — Diritto Classico* —, Torino, 1973, G. Giaprichelli-Editore, 289 p.
- SCOTTI, PIETRO, *Gli indiani Moros del Chaco (Paraguay) a dieci anni dalla loro scoperta* (Extr. des „Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere“ vol. XXIX—1972—), Genova, 1973, 16 p.
- Септемвријското народно антифашиско востание 1923 г. — Библиографија —, Sofia, Партиздат, 1973, 429 p.
- Септемвријското востание 1923 — *Енциклопедия* — [Съставители Георги Мишков, Екатерина Пеовска, Иван Драев, Панајот Панајотов], Sofia, Партиздат, 1973, 312 p.
- Симпозиум развојот и карактеристиките на народноосло до дителната војна и на револуцијата во Македонија (Скопје 9—10 декември 1971 година), Skorje, 1973, 857 p.
- SIOBOKA, GEORGIU A., 'Ο Αλῆ Πασῶς καὶ οἱ αὐτοκρατορικοὶ γάλλοι τῆς ἐπτανήσου (Νέα στοιχεία ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο ἀρχεῖο τοῦ C. Berthier) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τομοῦ τῆς „Δωδώνης“ Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πάνεπιστημίου Ἰωαννίνων, p. 275—334), Joannina, 1974.
- ŠKERLJ, STANKO, *Italijansko Gledališče v Ljubljani v Preteklih Stoletjih* — Il teatro italiano a Ljubljana nei secoli passati —, Academia Scientiarum et Artium Slovenica, Classis II: Philologia et Litterae, 1973, 503 p. + 5 ill.
- SKŘIVAN, ALEŠ, *Čina a spojené státy 1941—1945*, Praha, Universita Karlova, 1974, 156 p.
- SLOT, B. J., *Καθολικά ἐκκλησια καμῶλου καὶ τῶν Πέριξ Νήσων* (Ἀνάτυπον ἀπὸ τὰ «Κιμωλιακά» Τόμος Ε', p. 51—304), Athènes, 1974.
- SOLAÚN, MAURICIO & MICHAEL A. QUINN, *Sinners and heretics — The politics of military intervention in Latin America*, Urbana, University of Illinois Press, 1973, 228 p.
- ŠOŠKIČ, BUGISLAV, *Союз комунистов Југославији при системе социалистического самоуправления*, Beograd, Издатель: Секретариат информации союзного исполнительного веча, sans date, 64 p.
- SOULOGIANNI, E. TH., Η «Ἀπλοελληνική εγκυκλοπαιδεία» τοῦ Δ. Δάρβαρη καὶ ἡ ἐλληνικὴ κοινότης Βενετίας (Ἀνατύπωση ἐκ τοῦ «Λεμναρίου προσφοράς εἰς τὸν καθηγητὴν Ν. Β. Τωμαδάκη» [Ἀθήνα ΟΓ'—ΟΔ'], p. 416—425), 'Ἐν Ἀθήναις ἐκ τοῦ Τυπογραφείου Ἀδελφῶν Μυρτίδη, 1973.
- SOULOGIANNI, E. TH., *Σαρακῆνοι καὶ χριστιανισμός* [Ἀνατύπωση ἐκ τοῦ περιοδικοῦ «Παρνασσός», Τομ. ΙΕ', Ἀριθ. 2, p. 293—298], Athènes, 1973.
- SPIRIDAKIS, KONSTANTINOU, *Μελέται, διαλέξεις, λόγοι, ἄρθρα, Τόμος Α'* — Ἱστοριοφιλολογικαὶ Μελέται καὶ διαλέξεις, Μέρος Γ' —, Leukosia, Τύποις Ζαβαλλή Λτδ., 1973, 400 p.
- STANČEVSKI, ILIJA, *Εκονομικα во производството на ориз*, Skorje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј“, 1974, 127 p. + 4 p. литература и документација.
- STOJANOVIK, TODOR & GORGI NIKOLOVSKI, *Положбата на стопанските организации на С. Р. Македонија како недоволно развиено подрачје*—Положбата и економските карактеристики на индустриските и земјоделските стопански организации во

- C.P. Μακεδонија —, Skorje, Економиски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј“, 1973, 467 p.
- STRAȚIȚOPOULOU, DANAE, *Cantos de los Griegos*, Santiago de Chile, Centro de Estudios Bizantinos y Neohelénicos, Facultad de Filología y Letras, 1973, 81 p.
- STRAȚOY, ANDREA N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰώνα, Τόμος Ε' — Κωνσταντῖνος Δ' 668 — 685, Athènes, Βιβλιοπωλεῦσον τῆς „Ἐστίας“, 1974, 195 p.
- Studien zur Frühgeschichte Konstantinopels* [herausgegeben von Hans-Georg Beek]. München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität. 1973, 238 p.
- Свечен собор посветен на Авиој — Одржан на 15 ноември 1973 година*, — Skorje, 1974, 25 p.
- Свечен собор посветен на Плиниен — Одржан на 16 октомври 1973 година* —, Skorje, 1974, 24 p.
- SYKORRA, WOLFGANG, FRIEDRICH DIEZ, *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen und seine Quellen*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1973, 272 p.
- TAFFEINER, ANTON, *Donauschwabische Wissenschaft — Versuch einer geistigen Bestandsaufnahme und einer Standortbestimmung von den Anfängen bis zur Gegenwart 1. Teil*. München. A.G. Donauschwabischer Lehrer im Südostdeutschen Kulturwerk e.V., 1974, 154 p.
- TALADOIRE, BARTHELEMY-A., *Mihail Eminescu*, Nice, Les Belles Lettres, 1974. 66 p.
- TOCI, VENIAMIN, *Nderhyrja e kapitalit te huaj ne Shqipëri dhe qendrimi i qirqevë demokratike (1921—1925)*, Tirane, Akademia e Shkencave e RPSH — Instituti i Historise, 1974, 199 p. + XVIII p. résumé en français
- ТОМОВИЋ GORDANA, *Морфологија хироглифичких написана на Балкану*, Beograd, Historical Institute, 1974, 121 p. + XXIII p. ill. + 1 carte
- ТОРОЛИНСКА, ZUZANA, *Граматика на именската фраза во Македонскиот литературен јазик — род, број, посоченост* —, Skorje, 1974, 155 p.
- Tarama Sozluju, VII, Ekler*. Ankara, Turk Tarih Kurumu Basimevi, 1974, 295 p.
- TSELIKA, AGAM., 'Η βιβλιοθήκη τῆς μονῆς γηροκομείου πατρῶν (Ἀνάτυπον ἀπό τὰ *Ἑλληνικά*, Τόμος 260^ς p. 282—295), Thessaloniki, 1974.
- TSELIKA, AGAM., Κατάλογος τῶν πατριαρχικῶν γραμμάτων (1546—1806) τοῦ Ἑλληνικοῦ ἱστοιτοῦτου Βενετίας μετὰ συμπληρώσεων καὶ διορθώσεων τῆς Ἐκδόσεως I. Βελοῦδου (Ἀνάτυπον ἀπό τὰ *Ἐθναυρίσματα* Τόμ. 10, p. 213—237), Venezia, 1973.
- TSELIKA, AGAMENOS, Πατριαρχικά γράμματα ἐκ τῆς μονῆς ἁγίων πάντων πατρῶν (Ἀνάτυπον ἀπό τὰ *Ἑλληνικά*, Τόμος 260^ς p. 72—96 + 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1973.
- TSIRPANLIS, ZAHARIA N., Πῶς εἶδαν οἱ Ἴταλοι τὸν πόλεμον τοῦ 1940—41, Ioannina, Πανεπιστήμιον Ἰωαννίνων, 1974, 55 p.
- TSIRPANLIS, ZAHARIA N., Γιά τὴν ἐκλογὴ Μητροπολίτη Ἰταλίας σὰ μέσα τοῦ ΙΕΤ'αί. (Προσθήκη καὶ διορθώσεις) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τόμου τῆς «Δωδώνης» Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων p. 145—149), Ioannina, 1974.
- Türkçe Sozluik* (Gozden Geçirilmiş, Altıncı Baskı), Ankara, Bilgi Basımevi. 1974, 893 p.
- Türkiye'de Halk Ağzından — Derleme Sozluđu, VII, H—1*, Ankara, Turk Tarih Kurumu Basımevi, 1974, p. 2245—2576
- Турски документи за историјата на Македонскиот народ — Опширни пописни дефтери од XV век* —, Том II [Rédaction: Metodja Sokolski], Skorje, Архив на Македонија, 1973, 516 p.
- Турски извори за ајџетството и арамуството во Македонија (1700—1725)*, Skorje, Институт за Национална историја, 1973, 264 p.
- TZORZATOU, VARNAVA D., Οἱ νέοι Βασίλοι θεσμοὶ διοικήσεως τοῦ πατριαρχείου Ἀντιοχείας, Athènes, 1973, 15 p.
- UBREGTS, WILLIAM, *Les donjons — La haute Tour de Villeret* —, Analyse archéologique et sociologique d'une maison forte. Contribution à l'étude de l'architecture seigneuriale en Belgique, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1973, 146 p.
- UMAN, NURI, *Bilgi işlemde komputerler ve Türkiye'de komputerlerin durumu*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1973, 168 p.
- UMAN, NURI, *Ulaştırma modeli ve* (Petrol ofisinde uygulama denemesi), Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1974, 217 p.
- VACALOPoulos, APOSTOLOS, E., Ἱστορία τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ, Α' — Ἄρχες καὶ διαμορφώση του —, Ἐκδόση Β' — Συμπληρωμένη καὶ Ἐνημερωμένη —, Thessaloniki, 1974, 481 p.
- VARNALIDOU, SOTIRIOU L., Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Ἀχρίδος Ζωσίμας (1686—1746) καὶ ἡ ἐκκλησιαστικὴ καὶ πολιτικὴ δράσις αὐτοῦ, Thessaloniki, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου—147—, 1974, 190 p. y compris les ill.

- VASIĆ, RASTKO, *Κυλтурне групе старијег гвозденог доба у Југославији* (The Early iron age cultural groups in Yugoslavia), Beograd, Археолошки Институт, 1973, 178 p. *Vezeto a Békéscsabaи Szlovák Tájházhhoz* [Irta : Tábori Gyorgy], sans lieux d'apparition, 1973, 17 p.
- VIRSAŁADZE, T. B., *Роспись Иерусалимского крестного монастыря и портрет Шота Руставели*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1973, 81 p. + XXIX p. ill.
- VOLSKAJA, ANELI, *Росписи средневековых трапезных Грузии*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1974, 168 p. + 50 p. ill.
- Восточные источники по истории народов юго-восточной и Центральной Европы, III*, Moskva, Издательство «Наука» — Главная редакция восточной литературы, 1974, 307 p.
- VRAŽINOVSKI, TANAS, *Гоце Делчев во споменот на народот*, Skorje, Институт за фолклор, 1973, 57 p.
- ZIROGEBIĆ, OLGA, *Турско војно уређење у Србији (1459—1683)*, Beograd, Историски Институт, 1974, 319 p.
- ZOGRAFSKI, TODOR G. & DIMČEA A. ZOGRAFSKI, *Клј и ВМРО (Обединста) во Вардарска Македонија во периодот 1920 — 1930*, Skorje, Институт за Национална Историја, 1974, 292 p.
- ZORA, GEORGIU TH., 'Επτανησιακά Μελέται 1. Οϊέν επτανήσω σεισμοί κατά τά έτη 1820 και 1825 εις περιγραφήν έγγραφων του άπορρήτου άρχείου του Βατικανού—2. Πρόνοια περι τώνέν Ιταλία έλλήνων σπουδαστών κατά τον παρελθόντα αιώνα, Athènes, 1973, 19 p.
- ZORA, GEORGIU TH., Αί πρώται έν πάτραις επαναστατικάί έκδηλώσεις κατά πληροφορίας του 'Ολλανδικού προξενείου, Athènes, 1973, 20 p.
- ZORA, GEORGIU TH., 'Η έν έτει 1822 καταστροφή τής Χίου κατά άγνωστον περιγραφήν του 'Ολλανδοῦ προξένου (Μία ένδιαφέρουσα έξιςτόρησις τών τραγικών γεγονότων), Athènes, Κειμένα και μελέται Νεοελληνικής Φιλολογίας, 1973, 39 p.
- ZOROGIANNIDI, KONSTANTINOU N., 'Ημερολόγιον ποριών και πολεμικών επχειρήσων 1912—13, Thessaloniki, 'Ιδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αίμου, 1975, 179 p.
- ZOTOVIĆ, LJUBICA, *Μιθραϊσμο на тлау Југославије* (Le Mithraïsme sur le territoire de la Yougoslavie), Beograd, Археолошки Институт, 1973, 159 p. + 24 ill. + 1 carte.
50. *Yl Konuşmalar, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları*, 1974, 127 p.
- Сто и петдесет години от Гръцкото въстание — 1821—1828* —, Sofia, Институт за Балканистика, 1973, 123 p. у compris table des matières en français.
- 1948—1973, 25 godina Šumarskog Fakulteta Univerziteta u Sarajevu, Sarajevo, Šumarski Fakultet Univerziteta, 1974, 248 p.

M. Grigoraş

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p., ill.; vol. III, 1976, 737 p., ill.
- Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.
- Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievi, 1975, 280 p.
- Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. III (1526—1535), 1975, 449 p.
- Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. XI (1593—1600), 1975, 745 p.
- Documenta Romaniae Historica, A. Moldova, vol. I (1384—1448), 1975, 605 p.
- Legislația urbană a Țării Românești (La législation urbaine de la Valachie), sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.
- PIPPIDI, D. M., *Scythica Minora*. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.
- NICOLAESCU-PLOPȘOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, *Elemente de demografie și ritual funerar la populațiile vechi din România* (Éléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.
- BUSUIOC, ELENA, *Ceramica de uz comun nesmălțuită din Moldova* (Secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea), (La céramique d'usage commune non émaillée de Moldavie — XIV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle), 1975, 88 p. + 44 p. illustr.
- OLTEANU, ȘT., *Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600)*, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies, XIV, 1975, 159 p.
- Nouvelles études d'histoire*, Vol. V, Publiées à l'occasion du XIV^e Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, 274 p.
- Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974* (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction : Ștefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.
- Inscripțiile antice din Dacia și Scythia Minor*. Inscriptioes Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.
- Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*. A collection of studies. Editors : Miron Constantinescu, Ștefan Pascu and Petre Diaconu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs, XVI, 1975, 323 p.
- Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini, Saec. XI—XIV*, Ediderunt : Alexandru Elian et Nicolae-Șerban Tanașoca, 1975, 569 p.
- VASILE NEAMȚU, *La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII^e siècle*, « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes, n^o 52 (7), 1975, 270 p.
- C. CONSTANTINESCU-MIRCEȘTI, *Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Transilvania și Țara Românească în secolele XVIII—XIX* (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e—XIX^e siècles), « Biblioteca istorică » XLIV, 1976, 170 p.

